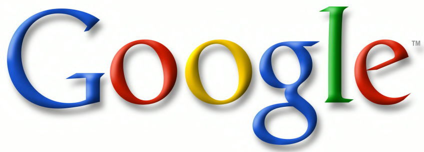
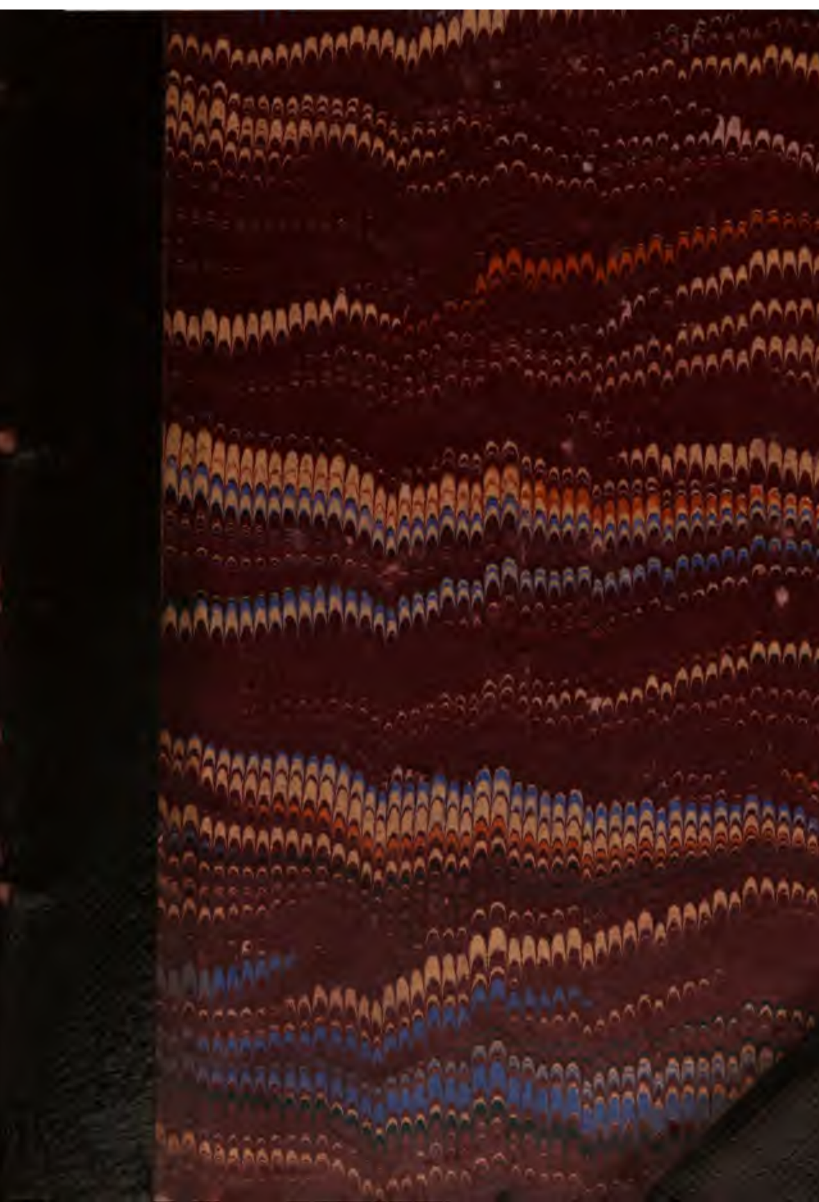
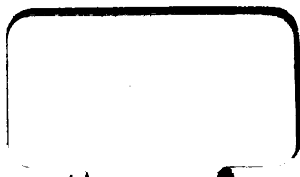






LA

BELLE DÉVOTE

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

(*Collection Léo Taxil, à 1 fr. 50 le volume*)

Tous Tartufes! roman comique anti-clérical, par Léo Taxil et G. Moynet, avec illustrations d'André Gill.

Le Confessionnal des Pénitents noirs, d'après Anne Radcliffe, roman par Alfred Etiévant.

L'Histoire de notre honte, par Léo Taxil et Alfred Etiévant.

La Religion du Crime, roman, par Léo Taxil et Paul Foucher, 2 volumes.

Par la grâce du Saint-Esprit, roman comique anti-clérical, par Leo Taxil et Fernand Laffont.

Paris. — Imprimerie N. Blanpain, 7, rue Jeanne.

Charles Guénot

JEAN VINDEX

LA BELLE

DÉVOTE

ROMAN ANTI-CLÉRICAL

L. T.

PARIS

LIBRAIRIE ANTI-CLERICALE

33 ET 35, RUE DES ÉCOLES, 33 ET 35

MDCCCLXXXI

LA BELLE DÉVOTE

PREMIÈRE PARTIE

LE GUET-APENS DE MONTMARTRE

I

La nuit était noire comme de l'encre, une nuit de février 1842. Le vent du sud-ouest soufflait par violentes rafales, chassant dans le ciel brumeux de gros nuages sombres. Neuf heures sonnaient à la mairie de Montmartre. Un individu de haute taille, rasant les murailles avec précaution, débouchait de la rue de l'Abbaye dans la rue Audran, déserte, silencieuse, éclairée seulement par un mauvais bec à l'huile. Lorsqu'il traversa le rayon de lumière blafarde et tremblotante que projetait le réverbère grinçant sur sa chaîne, on eût pu remarquer le teint hâve, la figure amaigrie, l'air farouche de l'homme qui cheminait ainsi d'un pas furtif. Il portait entière sa barbe noire comme les cheveux, qui retombaient en mèches plates sur les épaules. Ses yeux brillaient, phosphorescents, sous la casquette-melon, à visière de drap, qui le coiffait. Il était vêtu d'un mauvais paletot gris. Son pantalon, frangé par le bas, flottait sur de larges bottes crottées.

Dès qu'il s'enfonça dans l'ombre dense, ce personnage de physionomie et d'allures inquiétantes ralentit sa marche. Bientôt il s'arrêta près d'une maison à trois étages, d'honnête apparence, en arrière de laquelle on distinguait, par-dessus les toits, le faîte de deux ou trois peupliers. L'homme au paletot gris jeta un rapide coup d'œil sur la façade, où transparaissaient aux fenêtres de pâles clartés tamisées par les rideaux ou les persiennes. Cette inspection terminée, il se rencogna sous une porte charretière contiguë, donnant accès dans la cour d'un entrepreneur de menuiserie. Il demeura là un instant, immobile, l'œil et l'oreille au guet.

Soudain, une femme se glissa, tête nue, hors de la maison, et se dirigea du côté de l'homme embusqué. Elle fit halte en face de lui, incertaine et essayant de sonder l'obscurité. Alors il murmura à voix basse :

— Est-ce toi, Aglaé?

— Oui, monsieur, répondit-elle en s'approchant tout près.

— Eh bien, quelle nouvelle?

— Il ne viendra pas ce soir avant dix heures, peut-être même beaucoup plus tard. Madame me l'a dit tantôt. Ce matin, je savais seulement qu'elle l'attendait. Selon le désir de monsieur, je l'ai questionnée, et elle m'a renseignée.

L'homme au paletot gris grommela entre ses dents :

— Pourvu qu'il ne manque pas!

— Pas de danger, monsieur peut être tranquille : il y a un mois qu'il ne s'est montré, et ils sont encore dans leur lune de miel.

— Tais-toi, au nom de Dieu! fit sourdement l'inconnu avec un geste de colère.

— Si monsieur le prend sur ce ton, je ne m'en mêle plus, répliqua Aglaé avec vivacité.

— Allons, paix, ma fille! Mais, vois-tu, je ne suis plus maître de moi quand je pense à ce godelureau.

— Ça se conçoit, et je me mets à la place de monsieur; pourtant, ce n'est pas ma faute s'ils sont si engoués l'un de l'autre.

— Que fait... madame en ce moment?

— Mais elle est en train de passer en revue ses colifichets et ses bibelots. Et elle en a, maintenant, je vous en réponds : son... jeune homme lui apporte sans cesse de nouveaux présents.

— De sorte qu'il n'est plus question de moi?

— Oh! plus du tout. Madame comptait bien que monsieur n'oserait jamais revenir. Elle m'a dit comme ça, un jour, qu'il serait sûr d'être pincé s'il montrait seulement le bout de son nez par ici.

Les prunelles de l'inconnu s'allumèrent dans la nuit, et Aglaé, instinctivement, recula d'un pas. L'homme au paletot gris ne put réprimer un grondement menaçant. Il ajouta :

— Tu m'as dit ce matin, si je me souviens bien, qu'il est toujours vêtu en dandy, en faquin?

— Toujours, oui, monsieur. En voilà un qui se soigne et se requinque! On croirait qu'il sort d'une boîte.

— Quelle diable de langue! interrompit l'autre avec impatience. Au lieu de me fournir avec exactitude le si-

gnalement de ce maudit freluquet, tu me dégoises un tas de niaiseries dont je n'ai que faire.

— Que monsieur m'excuse, mais j'en ai plein le dos, de ce galantin-là. Oui, comme je l'ai expliqué à monsieur chez le mastroquet : taille ordinaire, petits favoris blonds ainsi que les cheveux, chapeau à haute forme, manteau à la nouvelle mode, pantalon à sous-pieds, bottes fines et vernies, qui craquent quand il marche. En un mot, il n'en vient pas deux pareils à Montmartre. Aussi, ce que madame se pavane, on ne peut pas se le figurer ; c'est à vous faire suer toute la journée.

— Assez là-dessus : je suis suffisamment renseigné pour ne pas confondre. Autre chose. Es-tu réellement certaine que la concierge ne fera pas attention ?

— Comment donc, si je suis certaine ? on voit bien que monsieur n'a pas idée de notre maison. Mais elle est habitée, de la cave au grenier, rien que par des personnes comme il faut, qui ont autant de religion que madame, pour le moins.

— Bon ! un nid de bigots, maugréa l'homme au paletot gris.

— Il y vient quelques messieurs, poursuivit Aglaé, mais très éduqués, car ils me saluent dans l'escalier. La concierge, une femme très bien, qui connaît son métier sur le bout du doigt, ne regarde ni qui entre, ni qui sort, vu que ça gênerait la clientèle...

— Compris. Ainsi tu auras soin, comme nous en sommes convenus, de laisser entre-bâillée la porte de l'appartement de madame... au troisième, n'est-ce pas ?

— Au troisième, c'est bien ça, la porte à droite, impossible à monsieur de se tromper. Quant à moi, je n'oublierai pas la consigne. Cependant, entendons-nous, monsieur Aubray : pas de bêtises. Je veux bien que monsieur inflige une correction au jeune homme, — il ne l'aura pas volée, — et qu'il fasse de plus une petite morale à madame, mais c'est tout, autrement je me dédis.

— Quelles intentions me supposes-tu donc ?

— C'est que j'ai de la mémoire. Autrefois monsieur me faisait une peur bleue, quand il avait ses colères blanches.

Aubray saisit brusquement la soubrette par le bras, l'attira vivement, et, les dents serrées, lui glissa ces mots à l'oreille :

— Ecoute-moi, Aglaé, et ne fais pas la sotte. Un mari a le droit de tuer quiconque débauche sa femme, et la femme par-dessus le marché.

— Monsieur ne fera pas ça ! dit la camériste épouvantée.

Elle était si près d'Aubray qu'elle sentit sur son visage l'haleine brûlante de l'homme dont la main de fer lui broyait le bras. Malgré l'épaisseur des ténèbres, elle croyait distinguer l'horrible contraction de ses traits.

— Je sais ce que je dois faire, reprit Aubray, et je n'ai pas besoin de tes avis. Gare à toi, si tu bronches.

— Et s'il m'arrive malheur? balbutia-t-elle toute tremblante.

— Il ne t'arrivera rien, je te le jure.

En même temps, il la prit par la taille et l'embrassa à pleine bouche sur les deux joues. Ce dernier argument toucha Aglaé jusqu'au fond de l'âme. Cette caresse, qu'elle avait probablement maintes fois quêtée sans succès auparavant, apaisa notablement ses craintes. Une telle familiarité de la part du mari de sa maîtresse, ça l'avait toute retournée.

— Monsieur a toujours eu mille bontés pour moi, fit-elle toute pâmée. Si je ne dois point avoir de désagrément, je tâcherai de contenter monsieur.

Aubray, sentant la soubrette dominée, la lâcha en disant :

— Au contraire, tous les agréments seront pour toi, tu verras. Maintenant, file au galop et pas d'étourderie.

— Que monsieur s'en rapporte à moi, répliqua-t-elle en s'éloignant, docile et assouplie comme une chienne rossée par son maître.

II

Aglaé remonta lestement l'escalier. De retour dans l'appartement de sa maîtresse, elle traversa la salle à manger, un petit salon, et ouvrit doucement la porte de la chambre à coucher, les trois pièces étant d'enfilade. Une jeune femme de vingt ans, à peine, allait et venait dans cette chambre coquette, toute tendue de bleu. Au fond se drapait un lit élégant, orné de rideaux de gaze avec bordure azurée. Sa taille était svelte, élancée, son teint éclatant de blancheur, ses cheveux bruns, aux masses épaisses, encadraient sa figure ovale, expressive, et retombaient en lourdes torsades sur ses épaules grasses et satinées.

Cette femme était la maîtresse d'Aglaé, madame Césarine Aubray. A l'apparition de la soubrette, elle vint se placer devant l'âtre, où flambait un feu clair au joyeux pétillement. Une lampe, posée sur le marbre de la cheminée,

éclairait ses jambes et ses bras nus. De jolies pantoufles chaussaient son pied mignon. Le jupon court, qui étreignait ces hanches aux moelleuses ondulations, laissait voir jusqu'aux genoux le mollet aux contours irréprochables. Son buste, déprisonné du corset, se dessinait dans toute la splendeur de ses formes. Sa gorge débordait de sa chemise entr'ouverte.

Dans le sillon creusé par les turgescences sculpturales de deux seins fermes comme le marbre, brillait une médaille d'or à l'effigie de la Vierge. Cette magnifique créature était dévote. Elle se mira longuement dans la glace qui surmontait la cheminée, variant les poses, jouissant avec ivresse de sa rare beauté, inspectant complaisamment, l'un après l'autre, les charmes incomparables dont la nature l'avait pourvue.

Aglaé, debout à deux pas, la contemplait toute rêveuse. Le visage vulgaire, mais fleuri, de cette fille exprimait l'inquiétude. Le souvenir de sa récente et étrange entrevue avec l'homme embusqué sous la porte charretière, la préoccupait profondément. Elle pouvait avoir trente-cinq ans. Courte et un peu ramassée, elle ne manquait ni de fraîcheur, ni de certains appas plantureux. Aglaé avait pas mal roulé dans sa vie, conservant sa piété native, mais tout à fait dégagée de scrupules. Pour tout dire, elle savait par cœur le nombre de petites lorettes que les rues Bréda, Pigalle et celle des Martyrs, dégorgeaient alors sur Montmartre. En personne bien apprise, elle ne refusait jamais de suppléer ses maîtresses, quand on l'en requérait poliment. Enfin madame Césarine Aubray daigna interrompre l'adoration qu'elle rendait à sa séduisante personne, et tourna les yeux vers la caméristе.

— Aglaé, dit-elle d'une voix admirablement timbrée, il est temps, je crois, de faire ma toilette de nuit.

— Je suis aux ordres de madame, fit la soubrette.

Après une dernière minauderie adressée à sa glace, Césarine s'assit sur une chaise basse, et Aglaé se mit à l'œuvre, en commençant par la coiffure. Tout en regardant vaguement le feu, la jeune femme songeait. Soudain, elle dit à la caméristе :

— Réellement, M. Edmond est d'une extrême distinction. Avec cela, généreux et très réservé. Tu ne trouves pas ?

— Pardon, madame, je trouve...

— On croirait que tu n'en es pas bien sûre.

— Madame se trompe : je suis sûre... seulement, c'est bien singulier que nous ne connaissions encore que son petit nom.

— Son petit nom ! fit Césarine en riant. Tu voudrais savoir l'autre ?

— Dame ! on n'est jamais fâché de savoir à qui l'on a affaire.

— Eh bien, tu es trop curieuse, ma pauvre Aglaé : M. Edmond n'aime pas cela.

— Du moment que ça déplaît à M. Edmond, reprit la soubrette d'un air piqué, on n'en soufflera plus mot.

— Cela vaudra mieux. Vois-tu, M. Edmond n'est pas le premier venu. Il se tient à son rang. Quelle différence avec ce malheureux Victor Aubray, que j'ai fait la folie d'épouser il y a dix-huit mois.

Aglaé ne répondit pas. Mais elle frissonna en pensant à l'homme embusqué sous la porte charretière.

— Si monsieur entendait sa femme, se disait-elle, pour sûr il n'hésiterait plus à lui tordre le cou. Et il n'aurait pas tout à fait tort; car enfin, il ne l'a pas forcée à l'épouser. Qu'était madame à dix-huit ans ? Une petite demoiselle de magasin, dans une maison de nouveautés, rue de Rivoli. Monsieur, caissier depuis des années dans cette maison, avec de beaux appointements, et quelques économies, s'amouracha, demanda sa main, et l'affaire fut bâclée. En un an, madame a croqué les économies de monsieur. Lui, bête, a pêché dans la caisse de son patron, pour satisfaire les caprices de madame. Ça s'est su, il s'est esquivé, et voilà !

Tout en remuant ce passé dans sa cervelle, Aglaé avait achevé de coiffer Césarine. Elle la chaussa, lui passa un magnifique peignoir orné de dentelles, ajusta quelques colifichets, et sa toilette de nuit fut terminée.

— Maintenant, ma fille, lui dit madame, tu peux te retirer. Ne manque pas de nous préparer, comme d'habitude, un souper délicat. M. Edmond a un excellent appétit.

Aglaé sortit de la chambre, pensant en elle-même avec un froid dans les veines :

— Ce souper-là ne causera pas d'indigestion à M. Edmond.

Arrivée dans la salle à manger, la soubrette se dirigea machinalement vers la fenêtre donnant sur la rue, avec l'intention de regarder dehors. Mais, en posant la main sur l'espagnolette, elle éprouva un saisissement et s'éloigna tout émue.

— Que va-t-il se passer ? se demanda-t-elle. Monsieur n'est pas homme à badiner. Cependant, je ne le crois pas de tempérament à faire un mauvais coup, même dans un accès de colère blanche. Par exemple, ce M. Edmond re-

cevra une terrible correction. Et madame, donc ! Quelle tête, lorsqu'elle verra paraître le mari au lieu de l'amoureux... Mais pourvu que monsieur n'ait pas la main trop lourde...

Là-dessus, Aglaé gagna sa cuisine, regrettant fort que Victor Aubray l'eût rencontrée le matin, et surtout de s'être abandonnée à de dangereuses confidences. Ajoutons que Césarine, une enfant du hasard, avait été élevée à Lyon, dans un couvent, grâce à une somme déposée pour elle par une main inconnue. Les nonnes, la voyant belle, intelligente, tentèrent de l'enrôler dans leur congrégation. Malgré sa grande piété, elle ne se prêta point à ces manœuvres. Elle fit si bien qu'on la plaça, avec de chaudes recommandations, dans le magasin de nouveautés de la rue de Rivoli. Malgré son refus d'être religieuse, Césarine resta dévote déterminée. C'était dans son sang et comme une seconde nature.

III

L'homme embusqué continuait sa faction silencieuse, perdu dans les ténèbres opaques qui emplissaient l'enfoncement où il était blotti. Dix heures sonnèrent. Deux personnes avaient passé depuis le départ d'Aglaé. Mais comme elles suivaient l'autre trottoir, Victor Aubray n'avait pas bougé. Cinq minutes s'écoulèrent. Le vent sifflait avec fureur. Aubray redoubla d'attention, le regard fixé vers l'extrémité de la rue Audran aboutissant à la rue de l'Abbaye.

En ce moment, une forme humaine se dessina dans la zone blafarde que traçait le réverbère. Elle se mouvait lentement et entra dans l'ombre, sur le trottoir qui bordait la porte charretière. Victor Aubray, la poitrine haletante, attendit, prêt à bondir.

Mais, en prêtant l'oreille, il distingua une marche incertaine et quelques hoquets.

— Ce n'est pas lui, pensa-t-il.

Presque aussitôt, on le heurta lourdement avec une formidable imprécation. Aubray avait affaire à un ivrogne attardé, en costume d'ouvrier et en quête de son domicile. D'un coup d'épaule, il l'envoya culbuter au milieu de la chaussée. L'autre se releva tant bien que mal, en grommelant :

— Sacredié ! il ne manquait plus que ça ! Voilà qu'ils ont tamponné les murs avec des balles élastiques.

Et il zigzagua jusqu'au trottoir d'en face, où il continua son chemin en trébuchant et critiquant les drôles d'idées de l'administration. Le pochard malencontreux venait de tourner dans la rue Véron, quand un second individu apparut dans le rayon lumineux du réverbère. Autant que Victor Aubray put en juger à distance, celui-ci répondait au signalement donné par Aglaé. Il marchait d'un pas alerte et jeune, fredonnant gaiement un air d'opéra.

— On voit bien que tu es en bonne fortune, mâchonna Victor Aubray. Tu cours à un galant rendez-vous, avec accompagnement de musique. Reste à savoir qui paiera les violons.

Déjà la silhouette noire de l'individu se profilait dans l'ombre. Le regard de Victor Aubray s'était aiguisé à force de sonder les ténèbres de la nuit. Cette fois, c'était bien l'homme au manteau flottant et coiffé d'un chapeau à haute forme, tel que l'avait décrit Aglaé.

— Enfin ! murmura Victor Aubray entre ses dents.

Il s'affermit sur ses jambes un peu engourdies. Le passant arrivait à portée, ne se doutant de rien. De la main gauche, Victor Aubray le saisit brusquement à la gorge.

— Misérable, gronda-t-il, tu n'iras pas plus loin.

— Que me voulez-vous ? râla l'homme si brutalement attaqué, en s'efforçant de dégager ses bras empêtrés dans le manteau.

— Je veux t'empêcher de débaucher les femmes des autres, riposta l'agresseur d'une voix basse et sifflante.

En même temps, levant la main droite, il frappa le malheureux et lui plongea en pleine poitrine la fine lame d'un poignard. La victime chancela, puis s'affaissa sur le pavé en poussant un cri aigu. L'assassin se jeta sur l'homme gisant à ses pieds, lui porta un second coup à la gorge et trancha l'artère carotide. Quand il se releva, la victime était muette pour jamais. Victor Aubray demeura un instant immobile, stupéfié, en face de son œuvre sanglante. Evidemment, l'habitude lui manquait. Il avait cédé à l'impétuosité d'une passion terrible, à l'impulsion quasi irrésistible d'une effroyable et légitime colère. En un mot, il avait voulu punir le larron de son honneur conjugal. A la fin, il secoua la tête en disant :

— A l'autre, maintenant !

Et se penchant de nouveau, il essuya au manteau du mort ses mains éclaboussées de sang et la lame du poignard. Après quoi il se redressa, remit l'arme dans sa gaîne, et le tout dans la poche intérieure de son paletot

gris. Ensuite il examina la rue. Ne découvrant personne, n'entendant rien d'extraordinaire, il respira longuement. Ce meurtre n'avait pas eu de témoins.

— Au tour de l'autre ! répéta-t-il encore.

Toutefois, au lieu de se diriger sur-le-champ vers la maison de sa femme, il reporta ses yeux sur le cadavre.

— Soyons prudent, pensa-t-il La justice aura toujours l'éveil assez tôt.

Il se baissa une troisième fois, souleva sa victime dans ses bras robustes, non sans un frémissement, et l'allongea dans l'enfoncement de la porte charretière, où il l'avait guettée pendant plus d'une heure. Cela fait il s'adossa à la muraille et passa la main sur son front ruisselant de sueur. Cette première scène du drame qu'il avait prémédité, semblait l'avoir dégrisé en partie de sa colère. L'horreur de l'acte accompli l'envahissait insensiblement. Si coupable qu'il estimât le malheureux frappé par lui, c'était une créature humaine. N'avait-il point excédé son droit en prenant la vie de cet homme ? Le châtiment n'était-il point supérieur à l'offense ? Puis il songea à la complice de la victime.

— Que vais-je faire ? murmura-t-il. La tuerai-je avec le poignard encore chaud du sang de son amant ?

Alors l'image de Césarine s'offrit à lui, avec le souvenir des joies délirantes d'autrefois.

— Non, décidément, je ne puis pas, reprit-il, les doigts crispés sur sa poitrine. Elle est coupable, elle est infâme, c'est vrai ; avec ses insatiables fantaisies, elle a fait de moi un voleur et un faussaire, ensuite un assassin, car ce meurtre d'un homme sans défense est une lâcheté ; mais je sens que je l'aime encore, bien que ce soit insensé. Il faut qu'elle m'ait ensorcelé je ne sais par quels maléfices.

Après une pause, il ajouta :

— Soit donc ; obéissons à la fatalité. Tout à l'heure, elle sera à moi encore, de gré ou de force. Si elle aimait réellement ce jeune homme, eh bien, en la contraignant à s'abandonner dans mes bras, à respirer pour ainsi dire l'odeur du sang de son amant, je lui infligerai un supplice autrement cruel que la mort.

Victor Aubray n'hésita plus. Il s'achemina sans bruit, mais délibérément, vers la porte de la maison. Il la trouva poussée seulement et non fermée. Aglaé n'avait pas menti. La concierge, non plus, ne le remarqua pas, lorsqu'il passa devant la loge. Victor Aubray s'engagea dans l'escalier, guidé par la lueur terne d'un lampion fumeux, fiché dans le mur à la hauteur du premier étage. Il parvint sans encombre au palier du troisième. La porte à

droite, celle de l'appartement de Césarine, était entre-bâillée. Aglaé avait tenu toute sa promesse. Aubray put donc s'introduire dans le logis sans que rien eût signalé sa présence à la maîtresse de céans.

IV

Au moment où Victor Aubray frappait l'homme au manteau, madame Césarine était assise dans sa chambre, sur une chauffeuse, au coin de la cheminée. Serrant ses genoux avec ses mains jointes, elle rêvait en regardant les bûches se consumer dans le foyer. Le cri de la victime monta vaguement jusqu'à elle, à travers les bruissements du vent. Elle tressaillit et sonna Aglaé. A l'appel de sa maîtresse, la soubrette accourut, toute décomposée. Elle aussi avait perçu le cri de détresse qui annonçait le prologue du drame redouté. Mais Césarine n'avait pas détourné ses yeux de la flamme à l'entrée d'Aglaé, de sorte qu'elle ne vit pas la figure bouleversée de cette fille.

— Que se passe-t-il donc en bas, dans la rue? demanda-t-elle. Il me semble avoir entendu crier.

— Madame se sera trompée, répliqua Aglaé, dont les dents claquaient. C'est le vent.

— Crois-tu? fit Césarine nonchalamment, sans changer d'attitude.

— Oh! pour sûr. D'ailleurs, il n'y a pas de rue plus tranquille que la nôtre, à Montmartre.

— Peut-être bien as-tu raison. Mais comme M. Edmond tarde, ce soir!

— Dix heures viennent seulement de sonner. Madame sait bien, puisqu'elle me l'a dit, que M. Edmond ne devait pas venir avant.

— C'est vrai. Mais que je m'ennuie...

Césarine n'acheva pas la phrase commencée. La porte de sa chambre s'était ouverte brusquement. Un pas lourd foula le tapis et Victor Aubray se dressa devant sa femme. A l'aspect de ce visiteur qu'elle n'attendait pas, Césarine tressauta; puis elle ferma les yeux à demi, les traits affreusement contractés par la colère plus encore que par la terreur, car elle ignorait que son mari fût instruit de ses infidélités. Aglaé, qui tremblait d'épouvante, étant au fait de tout, se traîna dans l'embrasure de la fenêtre et se tapit, inconsciente, derrière les rideaux.

C'est que Victor Aubray était réellement effrayant à

voir, en cet instant, avec sa barbe longue, négligée, ses cheveux plats collés sur la nuque et son costume délabré. Ses yeux caves, gris-jaune, éclairaient de lueurs fauves sa figure amaigrie, livide, horriblement ravagée. Il avait environ trente ans. Sa casquette-melon qu'il avait gardée sur sa tête, achevait de lui donner l'air d'un bandit. Debout, les bras croisés, à deux pas de sa femme, il la contemplait en silence, avec une expression de rage sourde. A la fin, Césarine osa le regarder. Elle frissonna. Néanmoins, payant d'audace, elle lui dit d'un ton bref, où vibrait l'indignation méprisante :

— Malheureux, tu as donc juré de te perdre, en achevant de me déshonorer ?

Un éclat de rire sauvage, strident, grinça sur les lèvres de Victor Aubray.

— Te déshonorer ! fit-il d'une voix rauque; est-ce qu'on déshonore l'infamie? Je vois qu'en fait d'impudence tu en remontrerais à tes pareilles, les filles qui se vautrent à même le ruisseau.

Césarine se leva avec la dignité de la vertu outragée.

— Tu oublies à qui tu parles et qui tu es, reprit-elle. Il y a six mois, tu as dû fuir en Belgique pour te soustraire aux poursuites de la justice, après avoir entamé la caisse de ton patron et falsifié ses livres. Hors d'ici, à l'instant, sinon je te dénonce sans pitié, car je ne veux pas qu'on me soupçonne d'être ta complice.

Et d'un geste superbe, elle lui montra la porte. Victor Aubray devint tout blanc. C'était le signe de cette colère qui terrifiait si fort Aglaé. Il marcha sur sa femme, les lèvres rétractées, la respiration sifflante. Il lui saisit rudement les mains et répondit en la brûlant avec l'éclair de son regard :

— Ah! tu prétends me jeter dans la rue comme un chien. Eh bien, non ! Tu me cacheras ici même, entends-tu, dans ce nid parfumé de tes amours, que j'ai eu tant de mal à découvrir.

Malgré la souffrance atroce qu'elle ressentait, car son mari lui broyait les doigts, le premier mouvement de Césarine fut de fixer sur la porte un regard d'angoisse. Devinant, sans doute, qu'elle craignait l'apparition soudaine de son amant, Victor Aubray ajouta aussitôt avec une cruelle ironie :

— Sois sans inquiétude, ma mie : on ne viendra pas troubler notre délicieux tête-à-tête. J'ai retiré la clef de la porte d'entrée. Elle est ici, dans ma poche. M. Edmond ne songe guère, à cette heure, à sa belle maîtresse.

— Quelle mauvaise plaisanterie ! balbutia Césarine.

— Une plaisanterie! Non pas. Ah çà! est-ce que tu aurais la faiblesse de renier ton amant?

— Quel amant? je n'ai pas d'amant.

— Et M. Edmond?

— Je ne connais pas de M. Edmond, fit la jeune femme qui s'effrayait enfin sérieusement.

— Tu mens! cria Aubray exaspéré des dénégations de Césarine.

En même temps, il la rejeta violemment sur la chauffeuse, où elle s'affaissa, les cheveux dénoués et éparpillés sur ses blanches épaules. Ensuite, portant vivement la main sous son paletot râpé, il prit un poignard, fit miroiter la lame sous les yeux de Césarine et ajouta :

— Avec ce joujou, j'ai guéri pour toujours M. Edmond de sa folie pour les jolies femmes. Je l'ai dispensé du même coup du rendez-vous que tu lui avais assigné pour ce soir. Son cadavre est là, dans la rue, troué de deux blessures, presque sous tes fenêtres.

Un double cri d'horreur répondit à Victor Aubray, l'un poussé par Césarine défaillante, le front baigné d'une sueur froide, l'autre par Aglaé, dans l'embrasure de la croisée. Aubray, qui n'avait pas fait attention à la caméristé, se tourna de son côté.

— Ta place n'est point ici, ma fille, dit-il. Laisse-moi causer avec madame. Mais souviens-toi qu'on ne se moque pas de moi impunément.

— Oui, monsieur, murmura Aglaé, qui se hâta de décamper.

La caméristé partie, Victor Aubray lança sa casquette sur une chaise, roula un fauteuil et s'assit près de sa femme, qui se tordait, désespérée, avec de sourds gémissements.

Il empoigna une de ses mains et reprit durement :

— Allons, pas de grimaces, et écoute-moi.

Elle fit un effort, essayant de se calmer. Mais l'effroi l'écrasait. Elle avait vu des traces de sang sur l'acier du poignard, sur les mains mal essuyées de son mari. Maintenant elle comprenait l'origine de quelques taches brunes qui maculaient les sordides vêtements de Victor Aubray. Il ajouta :

— J'ai tué ton amant, parce que j'en avais le droit. Ton domicile est le domicile conjugal, et je l'ai surpris au moment où il allait s'y introduire. Dans ce cas, la loi excuse l'acte que j'ai accompli.

— On m'a calomniée, balbutia Césarine... Je suis innocente...

— Tu mens, misérable, interrompit Aubray transporté de

colère. Ton attitude seule suffirait à t'accuser, lors même que je n'aurais pas d'autre témoignage.

— D'autre témoignage, répéta la jeune femme, mais tu ne peux pas en avoir.

— Ah! vraiment ! fit Aubray, l'écume aux lèvres et ne se possédant plus.

Il retenait toujours une des mains de Césarine, comme s'il eût craint que la coupable ne lui échappât. Il la pressa à faire craquer les os, et arracha un cri de douleur à la malheureuse, qui dit encore d'une voix à peine distincte :

— Non, tu ne peux pas avoir d'autre témoignage.

— Eh bien, tu t'abuses, Aglaé m'a tout raconté.

— Oh ! cette fille, cette fille ! balbutia-t-elle.

Et elle inclina la tête sur son épaule, épuisée, mourante de peur, incapable d'articuler une syllabe de plus. Victor Aubray la lâcha.

— Si tu tiens encore à ta vie infâme, ajouta-t-il, ne nie plus, car ma patience est à bout. Je t'enverrais rejoindre immédiatement ton amant.

Il contempla sa femme un instant. Elle était vaincue, abîmée dans la terreur et la honte. Victor Aubray remit le poignard dans sa gaîne et le fit disparaître sous son paletot. Puis il continua impitoyablement :

— Malédiction sur toi, qui m'as perdu ! Je n'étais ni un pervers, ni un corrompu. Orphelin de bonne heure, ma jeunesse fut laborieuse, ma probité intacte jusqu'à notre mariage. Depuis, je n'ai pas succombé aux tentations d'une âpre cupidité, mais à ma faiblesse pour tes caprices. Il te fallait sans cesse de nouvelles parures. Je t'adorais comme un fou et n'osais rien te refuser. Mes économies dévorées, mes appointements ne suffisant plus, je devins caissier infidèle et faussaire.

Un soupir douloureux échappa à Césarine. Les yeux clos, la tête renversée, les membres agités d'un tremblement convulsif, elle semblait n'avoir plus conscience d'elle-même.

Victor Aubray poursuivit :

— Pour éviter d'être traîné devant les tribunaux, j'ai dû me réfugier en Belgique. Je partis, plein de confiance en toi. Croyant encore à la religion, te sachant dévote, élevée dans un couvent, j'avais en toi une foi aveugle. Je tenais pour sûr que tu me rejoindrais en Belgique, ainsi que tu me l'avais promis.

— J'ai eu tort de ne pas le faire, et je ne m'en consolerai jamais, dit la jeune femme d'une voix éteinte. Hélas ! le coup qui nous frappait m'avait anéantie. Je comptais partir plus tard, quand tu te serais créé une position.

— Cette position, je l'aurais obtenue promptement si je t'avais sentie là, près de moi. Alors, j'aurais travaillé à réparer le passé, autant que possible. Eussé-je dû prendre sur mon nécessaire, j'aurais réussi à rembourser les quelques milliers de francs dérobés à mon patron, et nous aurions pu être heureux encore.

— Oui, j'ai violé tous mes devoirs, balbutia Césarine.

— Mais, continua Aubray, le chagrin de notre séparation m'avait abattu. Je ne pensais qu'à toi, là-bas. Je me désespérais parce que tu ne répondais d'abord que rarement et froidement à mes lettres, puis plus du tout. C'est ton silence des six dernières semaines qui a déterminé mon retour à Paris. Le soir de mon arrivée, je courus à notre ancien domicile, rue de l'Arbre-Sec. J'appris que tu l'avais déserté deux mois auparavant. On y avait reçu quelques lettres à ton adresse, Aglaé était venue les chercher de ta part, mais sans indiquer ta nouvelle résidence.

— Ah ! on m'avait rassasiée d'avanies, larmoya Césarine ; tout le monde me jetait la pierre... j'étais malade, découragée... A peine installée dans cette maison-ci, je fus en butte à mille poursuites... Un jour, ma tête faiblit... je cédai... Tu sais le reste.

A cet aveu, peu s'en fallut que Victor Aubray ne bondît sur la jeune femme. Mais la voyant toute pâmée, dans un état lamentable, il eut la force de se retenir. D'ailleurs, elle lui donnait une première satisfaction : elle ne niait plus et se confessait criminelle.

— Au risque de ma liberté, reprit-il, je résolus de retrouver ta trace. Hier, par hasard, je sus qu'on avait vu Aglaé du côté de Montmartre. Ce matin, en parcourant la rue de l'Abbaye, j'aperçus cette fille faisant des provisions chez un épicier. Je l'abordai à sa sortie et lui ordonnai de me suivre en silence. Sachant qu'elle bavarde volontiers quand elle a bu, je la menai chez un marchand de vin de la rue Véron, où je la grisai à moitié et lui arrachai tout ce que je désirais connaître. Juge si je suis bien informé.

On eût dit que la colère de Victor Aubray s'évaporait à mesure qu'il déchargeait son cœur, en jetant à la face de sa femme cet odieux passé. Elle paraissait si accablée, si éperdue, que cet homme dont le cœur saignait et qui venait de tuer à cause d'elle, éprouva une sorte de compassion à la voir ainsi avilie. Césarine devina-t-elle le sentiment qui germait dans l'âme de son mari ? Ou bien obéit-elle à cet instinct de finesse féminine dont elle était si abondamment pourvue ? Il serait difficile de le dire. Quoi qu'il en soit, profitant d'une pause d'Aubray, elle glissa

à ses genoux les cheveux épars, les mains jointes, implorant son pardon en phrases entrecoupées par les sanglots et les larmes.

— Je mérite la mort, disait-elle..... Tout à l'heure, tu me tueras, si tu le veux..... et je te bénirai, car tu m'épargneras une vie de remords... mais, de grâce, pardonne auparavant !

Cette posture humiliée, suppliante, loin d'altérer sa beauté, lui donnait un nouveau relief. Ce corps si souple, voluptueusement infléchi, le son désolé de la voix, les larmes roulant en perles sur les joues, tout, jusqu'aux pâleurs que l'angoisse avait mises sur son visage, prêtait à Césarine d'irrésistibles séductions. Aussi Victor Aubray, fasciné, sentit sa fureur s'évanouir subitement. Oubliant un instant le cadavre sanglant, couché dans la nuit à la porte de cette maison, il dévorait du regard la jeune femme prosternée, avec ses cheveux dénoués ruisselant sur ses épaules et le désordre irritant de sa toilette. Il se taisait, savourant cette ivresse et comme s'il eût craint que le charme ne se rompît au premier mot tombé de ses lèvres. Césarine, haletante, s'effraya du silence de son mari. Se serait-elle illusionnée sur le pouvoir de ses séductions ? Alors elle se roula à ses pieds, avec tous les signes d'un désespoir inconsolable, mais avec des poses savantes qui la faisaient plus désirable encore. Enervé par les crises successives qu'il avait traversées durant cette soirée tragique, Aubray ne résista plus. Il saisit sa femme par la taille et la plaça, à demi couchée, sur ses genoux. A l'émotion de son mari, Césarine comprit qu'elle était sauvée. Mais elle eut la prudence de dissimuler, et ce fut d'une voix qui semblait brisée par la douleur qu'elle murmura :

— Pardon, mon Victor, pardon pour le passé. Mais, moi, je ne me pardonnerai jamais d'avoir été si coupable, d'avoir méconnu un cœur tel que le tien. Vois-tu, quand nous nous sommes rencontrés, j'étais une pauvre orpheline sans expérience, transplantée soudain du couvent au milieu d'un monde dont j'ignorais les artifices. Toi, absent, la tête m'a tourné. Maintenant, je te le jure, je rachèterai mes fautes. Je serai ta servante, ton esclave, tout ce que tu voudras. Mais, encore une fois, je t'en conjure, pardonne-moi.

Et elle se pelotonnait sur sa poitrine, le magnétisant avec la flamme un peu voilée de ses grands yeux noirs, au fond desquels il crut lire un repentir sincère, l'amour rajeuni des premiers mois de leur mariage. D'un mouvement passionné, il enlaça Césarine dans ses bras. Dans un long baiser, ses lèvres ardentes scellèrent le pardon sur

celles de la jeune femme. Alors l'épouse absoute multiplia les caresses avec une sorte de frénésie. Elle enivra si bien cet homme ne respirant que vengeance, un instant auparavant, qu'il finit presque par s'excuser de l'avoir si rudement traitée. Pourtant, de temps à autre, un tressaillement fugitif, une contraction légère de la bouche, accusaient chez Césarine une réminiscence douloureuse. Pouvait-elle oublier si vite, en effet, que les mains et les vêtements de son mari fumaient encore du sang de son amant ? Aubray lui-même ne tarda pas à s'en souvenir.

En jouant avec les boucles noires de la chevelure de sa femme, il s'aperçut qu'il avait aux mains quelques marbrures rougeâtres. Son front s'obscurcit. Il déposa brusquement Césarine à terre en lui disant :

— Donne-moi de l'eau.

Césarine avait compris. Chaque fois que ses regards tombaient sur ces taches sanglantes, elle sentait ses cheveux se dresser sur sa tête. Il lui semblait que son cœur allait éclater dans sa poitrine. Elle s'empressa donc de courir à son cabinet de toilette, d'où elle apporta une serviette. Puis elle s'agenouilla devant son mari, l'aida en silence à effacer les traces fraîches du meurtre, comprimant à grand'peine les frissonnements qui lui glaçaient le sang dans les veines. En cet instant, elle endura les tortures de l'enfer, sachant que la moindre imprudence pouvait lui coûter la vie. Ce mari si doux, si faible jadis, dont elle avait tant abusé, l'épouvantait maintenant. Elle avait la preuve terrible que l'explosion de sa colère était mortelle. La lugubre besogne terminée, les deux époux réconciliés s'entretinrent paisiblement, la main dans la main.

Victor Aubray disait à sa femme :

— Ainsi, c'est convenu : nous partirons ensemble, après-demain, pour la Belgique. Nous ne nous séparerons plus. Avec ma longue barbe et mon costume déguenillé, je suis méconnaissable. De ce côté donc, nulle difficulté à la frontière. Quant à... l'accident de ce soir, qui penserait à en chercher l'auteur dans cette maison ? On ne supposera jamais qu'il s'est réfugié à deux pas.

— Certainement... personne ne le supposera, confirma Césarine.

Elle était devenue rêveuse. Ce mari inoffensif et méprisé lui apparaissait sous un nouveau jour, dans ces haillons. Avec son énergie farouche, ayant tué un homme, il la tentait presque, bien que la victime fût son amant. La physionomie de Victor Aubray était empreinte d'une sorte de beauté sauvage qui impressionnait les sens dé-

pravés de la jeune femme dévote. La voix de Victor Aubray la rappela bientôt à la cruelle réalité.

— Ah ! reprit-il avec tristesse, si tu m'avais rejoint immédiatement, il y a six mois, ce malheur ne serait pas arrivé... Mais ne parlons plus du passé.

Césarine ne répondit pas. Elle se contenta de le regarder avec une expression de tendresse qui le toucha jusqu'au fond du cœur. Au fond, Victor Aubray était un grand naïf. Elevé lui-même sur les genoux de l'Eglise, le bigotisme de Césarine avait contribué à le séduire autrefois. Aujourd'hui, quelques protestations de repentir, formulées, il est vrai, avec un art consommé, lui faisaient oublier que cette femme l'avait trompé effrontément, qu'elle l'avait joué avec une impudence inouïe. En ce moment encore, sans qu'il s'en doutât, la dévote donnait à la femme une saveur de plus. Césarine lui dit tout à coup avec une aimable brusquerie :

— Mais gronde-moi donc, mon ami !

— Pourquoi cela ?

— Parce que je m'abandonne avec un égoïsme coupable à la joie de notre réunion, sans songer que tu dois être horriblement fatigué.

— Ah bah ! ça me repose de te voir et de t'entendre.

— Mais tu as faim, j'en suis sûre ?

Aubray avoua en souriant qu'il n'avait pas mangé depuis le matin. Césarine se leva vivement et sonna.

Aglaé était dans la salle à manger, assise dans un coin, en proie à des transes affreuses. D'après ce qu'elle avait entendu, elle ne doutait pas que monsieur ne fît son affaire à madame, comme il l'avait faite au jeune homme. A chaque instant, elle s'attendait à quelque alerte. C'est elle qui se mordait les doigts de s'être fourrée bêtement dans ce guêpier. On ne l'y repincerait pas, si elle en réchappait ; pourtant, elle ne donnait pas tous les torts à monsieur. S'il cassait quelque chose à madame, celle-ci ne l'aurait pas volé. Au coup de sonnette, Aglaé se dressa tout d'une pièce. Elle se dirigea d'un pas incertain vers la chambre de madame, et le cœur lui sauta quand elle ouvrit la porte. En voyant le mari et la femme en si bon accord, elle s'arrêta net sur le seuil, stupéfaite. Césarine parla du même ton qu'à l'ordinaire, lui commandant de servir immédiatement une collation, n'importe quoi, mais tout ce qu'elle avait de présentable, avec trois ou quatre bouteilles du meilleur vin. Aglaé se hâta d'obéir, toute guillerette de ce que ça s'était bien passé entre monsieur et madame. Cependant elle craignit un instant que monsieur ne l'eût vendue. Mais elle ne s'arrêta pas à cette

idée. Elle avait bien vu que madame ignorait ses bavardages du matin avec monsieur, chez le mastroquet de la rue Véron.

V

Cinq minutes plus tard, Victor Aubray et sa femme étaient attablés côte à côte dans la chambre à coucher. Aglaé avait remarqué qu'ils n'en finissaient pas de se faire des agaceries, absolument comme si le jeune homme à madame eût été à la place de monsieur. Césarine mangea du bout des dents.

Mais le mari, excité par elle, dévora littéralement et but à proportion. A la fin du souper, qui fut expédié rapidement, Victor Aubray avait la tête alourdie, la langue un peu épaisse. Il fut le premier à dire :

— Si nous nous couchions, ma bonne amie ? Je tombe de sommeil.

— Tout de suite, répliqua Césarine.

Et elle appela Aglaé aussitôt. La soubrette desservit au galop. Après quoi, sa maîtresse la renvoya, lui recommandant de se mettre elle-même au lit, car il faudrait se lever de bonne heure, le lendemain matin, pour diverses commissions. La femme de chambre ne demandait pas mieux. Tout ça l'avait émotionnée. Il lui courait des froids dans le dos, au souvenir de ce cadavre, — le jeune homme à madame, — gisant dans la rue. Mais, du moment que monsieur et madame avaient la conscience tranquille sur ce qui s'était passé, elle ne voyait pas pourquoi elle s'en casserait la tête. Et puis, peut-être bien que monsieur n'avait pas tué ; il s'était vanté : histoire de faire peur à madame.

Victor Aubray s'apprêtait à se déshabiller. Césarine, avec une grâce charmante, l'aida à retirer son paletot gris, son gilet, ses grosses bottes crottées et son pantalon frangé. Rien ne la dégoûtait.

C'était merveille de voir cette jeune femme divinement belle, frotter à ces nippes sales ses dentelles, son peignoir élégant, ses mains si blanches et si délicates, sans l'ombre de répugnance. Parfois elle s'arrêtait, prenait à deux mains la tête de Victor Aubray, le regardant avec ses grands yeux de velours et le baisant à pleine bouche. Elle paraissait si radieuse en s'occupant de son mari, que celui-ci avait les larmes aux yeux pour toutes ces fi-

nes attentions. Victor Aubray s'allongea dans les draps blancs et parfumés de ce lit qui avait été destiné à un autre, cette nuit-là. Bientôt Césarine se glissa à ses côtés, l'enlaça de ses bras nus et le combla de nouvelles caresses. Il la posséda avec la même ivresse qu'autrefois. Enfin Aubray lui dit tout alangui :

— Mon amie, tu ne m'as point appris encore le nom de... ce jeune homme.

— M. Edmond. Mais tu le sais ? balbutia-t-elle.

— Edmond n'est qu'un prénom. Je voudrais connaître le nom de famille.

— Je l'ignore.

— C'est singulier, fit Aubray qui dormait à moitié.

— Je te le jure... Il était très réservé... je soupçonne qu'il appartenait à une classe sociale influente...

— En ce cas, cette affaire causera une grande rumeur.

— Je le crains.

Victor Aubray avait les yeux fermés. Il n'ajouta plus un mot. A minuit, tout le monde paraissait dormir dans l'appartement. Aglaé ronflait comme un orgue, dans sa chambrette attenant à la cuisine. Au bout de quelques minutes, Aubray avait été plongé dans un sommeil de plomb. On n'entendait au dehors que les hurlements du vent et les aboiements de quelques chiens. Le cadavre sanglant reposait toujours dans un linceul de brume sur le trottoir, car rien, jusqu'ici, n'avait indiqué qu'il eût attiré l'attention de quelque passant. Tout à coup, Césarine se redressa sur son séant. A la lueur vacillante de la lampe-veilleuse placée sur la cheminée, elle contempla son mari d'un air étrange. A plusieurs reprises, elle le toucha. Mais il ne bougea pas.

Les effroyables émotions qu'il avait subies, dans cette terrible journée, jointes au copieux souper arrosé de libations répétées, l'avaient terrassé, c'était certain. Calmé par les caresses passionnées de sa femme, il dormirait ainsi, les poings fermés, plusieurs heures de suite. Césarine descendit doucement du lit.

En un tour de main elle se rhabilla, passa une robe de couleur sombre, tordit ses cheveux dénoués autour de sa tête, se coiffa d'un simple bonnet de linge et s'enveloppa d'un châle épais. Alors, fouillant dans les vêtements de son mari, tout en observant le dormeur, elle retira la clef de l'appartement et le poignard, dont la gaîne était marquetée d'empreintes rougeâtres. Au contact de l'arme ensanglantée, elle frissonna et jeta un regard farouche, plein d'une haine implacable, sur Victor Aubray. Ensuite, les pieds chaussés seulement de pantoufles, elle gagna la

porte, l'ouvrit avec un petit tremblement, et la referma à clef, au dehors. Césarine emportait la lampe-veilleuse. Elle alla droit à la chambrette d'Aglaé.

La camériste dormait, rouge comme une pivoine, la bouche ouverte et renâclant bruyamment. Elle devait être très agitée, car elle avait rejeté les couvertures; peut-être était-elle sous l'influence de quelque mauvais rêve. Sa maîtresse la toucha légèrement, avec précaution, se défiant du premier mouvement de cette fille, capable de sauter au plafond, si on l'effarouchait. Néanmoins, Aglaé s'éveilla en sursaut, prête à crier. Césarine lui appliqua la main sur la bouche en disant à voix basse :

— Silence, malheureuse, ou nous sommes perdues!

La soubrette la regarda, les yeux gros, tout ahurie.

— L'assassin est là, reprit la jeune femme, couché dans mon lit, où il dort serré, sans le moindre remords.

— C'est donc vrai, monsieur a tué?

— Oui, il a tué. Si je n'avertis la police sur-le-champ, nous serons compromises toutes les deux demain matin, et pour sûr nous irons en prison.

— En prison, madame? dit la camériste épouvantée.

— Tu peux y compter, si je n'agis pas tout de suite.

— Madame je ne veux pas aller en prison, moi! dit Aglaé folle de peur.

— Eh bien, ne fais pas de bêtises, comme il ne t'arrive que trop souvent. Je viens te prévenir de ne pas remuer de ta chambre, sous aucun prétexte. Tu t'enfermeras au verrou et n'ouvriras à personne autre qu'à moi, entends-tu? Si, un peu plus tard, il se fait du bruit dans la maison, ne sois pas inquiète. Reste tranquille, autrement, il pourrait t'en cuire. Tu me reverras dès que nous serons délivrées.

Aglaé ne comprenait pas grand'chose à ce que voulait sa maîtresse. Mais celle-ci, dont le but était d'empêcher cette fille de commettre quelque bévue en son absence, ne lui donna pas le temps de demander plus ample explication. Césarine quitta l'appartement, après avoir fermé la porte à double tour. La jeune femme arriva haletante au bas de l'escalier, et ne respira à son aise que dans la rue. En toute autre circonstance, l'obscurité, la solitude, le silence l'eussent effrayée, seule à pareille heure. Mais, cette nuit-là, elle se sentait réellement plus en sécurité dehors que dedans, du moins, elle échappait au supplice de partager sa couche avec le meurtrier de son amant. Toutefois, son cœur palpita violemment en approchant de l'endroit où Victor Aubray déclarait avoir couché le cadavre de sa victime. Cependant Césarine eut le courage

de regarder. Elle découvrit une masse sombre, une forme humaine gisant, immobile, dans l'enfoncement de la porte charretière. Elle s'arrêta une seconde, toute frémissante, étouffant les sanglots qui lui montaient à la gorge. Césarine avait envie de déposer un baiser sur le front glacé de ce malheureux, dont elle avait causé involontairement la mort ; elle l'avait aimé ardemment. Le chagrin de sa perte avait transformé en haine furieuse son antipathie pour Victor Aubray. Mais, au moment d'exécuter son projet, une terreur superstitieuse s'empara d'elle : Césarine redouta de profaner ce cadavre. Elle se signa en murmurant :

— Pourvu qu'il soit mort en état de grâce.

Et elle s'éloigna en marmottant une prière, courant à toutes jambes dans la direction de la rue de l'Abbaye. Le poste de police était à la mairie, sur la place de même nom que la rue susdite. Pendant que la femme si généreusement absoute par son mari se préparait à donner à celui-ci une première preuve de son repentir, Aglaé, blottie dans son lit, geignait à tort et à travers.

— Ça n'était donc pas fini, comme elle l'avait cru ? Madame voulait donner à monsieur le coup du lapin, et sortait tout exprès. Ce n'était pas que madame fût précisément à blâmer. Vrai ! monsieur avait été par trop vif. Des coups de poignard en pleine chair, c'est raide tout de même. Cependant elle ne plaignait pas ce M. Edmond, un fiérot, qui dédaignait de lui parler et ne crachait jamais une pièce de cent sous. On ne se conduit pas comme ça, quand on se paye une belle maîtresse comme madame. Monsieur faisait plus de cas d'elle : il l'avait embrassée sur les deux joues. Pourtant, au bout du compte, madame avait raison : puisque monsieur avait tué, c'était à lui d'aller en prison tout seul.

Aglaé était tout occupée de ces réflexions, quand la porte de l'appartement s'ouvrit brusquement. Elle prêta l'oreille, claquant des dents. Des pas précipités résonnèrent dans la salle à manger, puis dans le salon, enfin la camériste entendit qu'on entrait dans la chambre de madame. Le saisissement la maîtrisa. Elle s'enfonça sous ses couvertures, tremblant qu'on ne vînt l'empoigner toute fumante dans son lit, malgré les assurances de madame. Césarine avait ramené du poste quatre sergents de ville, conduits par un brigadier, et munis de deux lanternes. Sur la déclaration de Césarine, on s'était précautionné d'un brancard. Lorsqu'on fut où gisait le cadavre, le chef de l'escouade détacha deux de ses hommes, ceux qui portaient le brancard.

— Vous vérifierez, leur dit-il, si ce malheureux est bien mort. En cas de doute, vous le transporterez au poste et appellerez un médecin. Si ce n'est plus qu'un cadavre, vous resterez en faction jusqu'à l'arrivée de la justice.

Ces ordres donnés, le brigadier ne s'attarda pas davantage. Il suivit la jeune femme avec ses deux compagnons. Trois agents étaient plus que suffisants pour s'emparer d'un homme au lit, absolument désarmé. Ils pénétrèrent dans la maison, montèrent l'escalier, et Césarine les introduisit dans son appartement. C'étaient leurs pas qu'Aglaé avait entendus. Ils s'arrêtèrent au milieu de la chambre à coucher, où continuait de régner le plus profond silence. Les hommes de police avaient gardé une des lanternes. Celui qui la portait la dirigea sur le lit. Victor Aubray dormait toujours. Il n'avait pas même changé de position. En se couchant, une demi-heure auparavant, dans ce lit moelleux, sur la foi de l'épouse pardonnée, en échangeant avec elle les caresses conjugales, il ne soupçonnait guère quel réveil lui réservait la femme qui l'enlaçait dans ses bras.., Cette trahison nouvelle devait compléter toutes les autres.

Césarine se tenait un peu en arrière, mais parfaitement en vue, sa lampe-veilleuse à la main. On aurait cru qu'elle désirait ne rien perdre de l'effroyable surprise qu'allait éprouver son mari. Le brigadier s'avança, saisit le dormeur par les deux poignets et le secoua vivement. Aubray s'éveilla, étonné d'abord, et ne se rendant pas compte de la situation. Il promena autour de la chambre un regard hébété. Enfin il comprit, en reconnaissant l'uniforme des sergents de ville. Le brigadier l'invita à se lever et à s'habiller, pour le suivre au poste. Mais le regard du mari et celui de Césarine s'étaient rencontrés, se croisant comme deux épées.

— Misérable ! cria Victor Aubray, tu m'as dénoncé.

— J'ai livré un malfaiteur, répliqua-t-elle avec un accent de haine inexprimable.

— Messieurs, arrêtez cette femme ! rugit le malheureux, essayant de se dégager pour bondir sur l'épouse criminelle.

— Calmez-vous, dit le brigadier en le contenant. Vous vous expliquerez au poste. Un homme a été tué dans la rue. Vous êtes accusé...

— J'ai fait justice de l'amant de cette femme, interrompit Aubray. J'étais dans mon droit, puisqu'il se disposait à violer le domicile conjugal.

— Soit ! vous vous expliquerez, répéta le brigadier.

D'ailleurs il existe contre vous un mandat d'arrêt, décerné pour faux et détournements.

Victor Aubray sentant qu'il était inutile de discuter, cessa toute résistance et consentit à se vêtir. Quand il eut achevé, il chercha sa femme du regard. Césarine avait disparu. Il baissa la tête d'un air abattu, le cœur navré, et sortit lentement au milieu des sergents de ville. A la porte de la rue stationnait un groupe de quelques hommes, bourgeois et ouvriers, qui revenaient du théâtre de Montmartre. Ces curieux s'écartèrent pour laisser passer les sergents de ville qui emmenaient Victor Aubray.

Celui-ci disait aux hommes de police :

— Ma femme est une coquine. C'est elle qui m'a conduit où je suis... Elle recevait depuis plusieurs semaines un jeune freluquet. Eh bien, je ne m'en cache pas : j'ai guetté ce soir et tué son amant. Mais, après avoir sollicité et obtenu mon pardon, elle a profité lâchement de mon sommeil pour me dénoncer. Oui, messieurs, je vous le dis ici, et je le répèterai devant mes juges, cette femme est une infâme.

Et on sentait vibrer dans la voix de Victor Aubray une poignante douleur, bien plus encore que la colère. Lorsque les agents se furent éloignés avec leur prisonnier, les hommes du groupe se dispersèrent, commentant le tragique évènement.

VI

Pendant que le brigadier et ses hommes montaient chez madame Césarine, les deux sergents de ville détachés de l'escouade s'étaient approchés de la victime, étendue le long de la porte charretière. Ils relevèrent le corps avec précaution et l'adossèrent au mur voisin. Les membres étaient souples encore, les agents crurent sentir un reste de chaleur, et ils se dirent :

— On ne sait jamais... peut-être vit-il encore... On revient parfois de si loin... Emportons-le, c'est le plus sûr.

Ils soulevèrent le corps et le chargèrent sur le brancard. Les cheveux de la victime, longs et crêpés, à la mode du temps, recouvraient en partie le visage. Le sang suintait par la blessure béante de la gorge, souillant le col de la chemise. Un des sergents de ville ramassa le chapeau à demi défoncé, qui avait été rejeté au coin de la porte, et l'assujettit sous l'ample manteau enveloppant le corps.

Puis les deux hommes enlevèrent le brancard et se mirent en route pour le poste de la mairie.

Bien que Montmartre fût alors une des plus grosses communes suburbaines, la municipalité ne disposait pour sa police que d'un personnel très restreint. Une dizaine de sergents de ville, cinq ou six gendarmes, pas davantage. C'était par pur hasard que Césarine avait trouvé cinq agents réunis au poste de la mairie. Ils s'étaient rencontrés là un instant, après avoir exécuté quelques rondes dans les rues les plus populeuses. Quant à la gendarmerie, on ne la requérait pour le service de nuit que dans les cas exceptionnels, par exemple quand l'émeute grondait dans Paris, ce qui n'était pas rare sous le règne ridicule de Louis-Philippe.

Heureusement, il y avait à Montmartre un commissaire de police modèle, dont l'espèce a singulièrement dégénéré depuis. C'était un brave homme d'une soixantaine d'années, déployant un zèle infatigable pour assurer la tranquillité publique. Toute sa politique consistait à veiller à la sécurité des personnes et à celle des propriétés. Il avait établi son bureau à la mairie même. Souvent il y restait jusqu'à une heure avancée de la nuit. M. Ducormier, — ainsi se nommait-il, — exerçait ses fonctions d'une manière tout à fait paternelle. S'il était impitoyable pour les vauriens, les vagabonds fainéants et scélérats, il se montrait indulgent pour quiconque péchait par étourderie plutôt que par malice. Ayant vieilli à Montmartre, il connaissait par cœur sa localité, justement fier de la considération et de la confiance qu'il y avait conquises.

Son secrétaire, qui était en même temps son neveu, le secondait activement dans l'exercice de sa charge. Ce jeune homme avait reçu Césarine lorsqu'elle s'était présentée au poste, pour dénoncer son mari. Comme le cas était grave, il avait fait prévenir son oncle. Celui-ci s'était rendu immédiatement à son bureau. L'idée d'un assassinat commis à Montmartre exaspérait le digne magistrat. Il n'avait garde de perdre un instant pour suivre cette affaire. — Question d'art et de dignité. En effet, il ne lui déplaisait pas de prouver au service de la sûreté de Paris, qu'on pouvait, sans mettre en mouvement des nuées de policiers, traquer avec succès les malfaiteurs. Si les documents que nous avons sous les yeux sont exacts, — ce qui nous paraît incontestable, — M. Ducormier se serait pendu, à coup sûr, s'il n'eût pas coffré, dans la huitaine, l'auteur d'un mauvais coup. Le vieux commissaire arpentait avec impatience la salle du poste, quand les deux agents parurent avec le corps de la victime. A la vue du brancard,

sa bonne figure, encadrée d'un collier de barbe blanche, s'assombrit.

— Allons, dit-il avec humeur, les journaux, demain, vont crier partout qu'on assassine à Montmartre.

— Nous ne sommes pas bien certains qu'il soit mort, dit l'un des sergents de ville. Mais, s'il ne l'est pas, il n'en vaut guère mieux. Nous vous l'apportons à tout risque, monsieur le commissaire.

— Vous avez bien fait, répliqua M. Ducormier.

Et, d'un geste, il les invita à déposer leur lugubre fardeau sur une longue table qui occupait le milieu de la pièce. Alors il s'avança avec son secrétaire. Ce dernier écarta les cheveux voilant la face de la victime, qui apparut livide, contractée par la suprême convulsion de l'agonie. Le jeune homme ne put réprimer un mouvement d'horreur.

— Jules Varin! cria-t-il.

— C'est bien lui, fit M. Ducormier. Pauvre garçon!

La physionomie du commissaire exprimait une compassion douloureuse. Il se pencha vivement sur la table et saisit l'un des bras de la victime pour interroger le pouls.

— Rien ne bat plus! murmura-t-il en secouant la tête.

Néanmoins, il mit à nu la poitrine et appliqua la main sur le cœur.

— Tout est bien fini! ajouta-t-il... La gorge coupée, la poitrine trouée... L'assassin est expert dans son métier.

Ensuite, ayant remarqué une chaîne de montre sur le cadavre, il reprit :

— On ne l'a pas tué pour le voler. C'est une vengeance. Seulement, je me demande quels ennemis pouvait avoir Jules Varin. Tout le monde l'aimait ici, à la mairie... Je ne vois qu'une affaire de femme...

— Il n'y avait pas d'employé plus régulier, déclara le secrétaire, très ému. Je suis sûr qu'il n'avait pas de maîtresse, il me l'aurait confié, car nous étions liés comme deux frères. Je l'ai vu sortir de son bureau de la mairie à six heures, comme d'habitude, pour aller dîner chez lui, rue Audran, avec sa mère et sa sœur, dont il était l'unique soutien.

— La femme qui a dénoncé l'assassinat prétend, m'as-tu dit, que le crime s'est accompli vers dix heures?

— Oui, telle est sa déclaration.

— D'où Jules revenait-il, à pareille heure?

— Le soir, il se rendait chez de petits commerçants de Montmartre, dont il tenait la comptabilité, augmentant ainsi les ressources de sa famille.

— La dénonciatrice a-t-elle indiqué les motifs du crime?

— Non. D'ailleurs, je n'ai pas pris le temps de l'interroger.

— Quel terrible coup pour madame Varin et pour sa fille! dit le vieux magistrat avec une profonde tristesse. Mon ami, il faudrait les prévenir, les pauvres femmes.

— Comment leur annoncer cet affreux malheur? fit le secrétaire, les yeux humides.

— Ta présence chez elles, à cette heure, suffira, je crois, à leur faire pressentir la funeste nouvelle. C'est à toi d'agir avec ménagement pour atténuer la violence de la commotion qu'il nous est impossible de leur épargner.

Le secrétaire se disposait à partir, lorsqu'un sergent de ville, en faction devant la porte, se retourna en disant :

— Voici le brigadier avec l'assassin.

M. Ducormier recouvrit à la hâte le visage du mort avec un pan du manteau, et dit au secrétaire :

— Je rentre dans mon cabinet. Qu'on m'envoie aussitôt le brigadier, et qu'on retienne ici l'assassin jusqu'à mon retour, sans lui adresser un mot.

A peine le commissaire avait-il disparu que les agents entrèrent avec leur prisonnier. Victor Aubray était morne, les traits tirés, le corps affaissé. Pourtant, un éclair jaillit de ses prunelles lorsqu'il aperçut le cadavre, allongé sur la table, au-dessous d'une lampe suspendue qui l'éclairait en plein. Le secrétaire communiqua à voix basse au brigadier l'ordre du magistrat. L'agent s'empressa de se rendre auprès de son chef et lui raconta brièvement les incidents de l'arrestation.

— Affaire de femme, je m'en doutais, grommela M. Ducormier. Qui diable eût pensé cela de ce pauvre garçon?

Au bout de quelques minutes, le vieux commissaire retourna à la salle du poste. Victor Aubray était immobile comme une statue au milieu des sergents de ville. M. Ducormier se plaça à la tête du cadavre et fit approcher le meurtrier à l'autre bout de la table.

Après l'avoir examiné quelques secondes, il lui dit brusquement :

— Vous avez tué ce jeune homme, prétendez-vous, parce qu'il était l'amant de votre femme?

— C'est la vérité.

— Comment le savez-vous, puisque vous étiez à l'étranger pour vous soustraire au mandat d'arrêt lancé contre vous?

— Ma femme ayant cessé de répondre à mes lettres, je conçus des soupçons et me déterminai à rentrer en

France. Quelques jours après mon arrivée à Paris, j'ai tout appris et j'ai fait justice.

— Justice, non ! reprit sévèrement le commissaire. Si la loi excuse, sans le justifier, l'acte dont vous vous êtes rendu coupable, c'est dans le cas seulement où le mari surprend les deux complices en flagrant délit d'adultère, au domicile conjugal. Or, vous avez frappé en pleine rue celui que vous supposiez avoir été l'amant de votre femme.

— Je ne suppose pas, monsieur, je suis sûr.

— Soit. Mais qui vous a si bien renseigné?

— Je n'ai pas le droit de m'expliquer sur ce point. Je puis être un faussaire, un caissier infidèle, tout ce que vous voudrez. Ce n'est pas une raison pour que je m'avilisse jusqu'à compromettre autrui.

— Passons, fit M. Ducormier. Vous connaissiez donc l'homme que vous avez tué?

— Oui ; un M. Edmond.

— M. Edmond? répéta le commissaire étonné.

— J'ignore son autre nom.

— Alors vous l'aviez déjà vu ?

— Jamais avant ce soir.

— C'est étrange. En ce cas, je vous demanderai comment vous avez pu distinguer que c'était bien celui que vous accusez ?

— On m'avait donné son signalement exact : manteau flottant, chapeau à haute forme, cheveux et favoris blonds.

En parlant ainsi, Victor Aubray avait le regard fixé sur le cadavre, comme pour appuyer ses dires et constater leur précision. M. Ducormier avait pâli. Soudain, il saisit le pan du manteau qui masquait la face du mort, et le rabattit brusquement. Jules Varin avait de longs cheveux bruns et des favoris noirs. A cette vue, Victor Aubray poussa un cri rauque. Ses traits se contractèrent horriblement, ses yeux se dilatèrent, il recula d'un pas et murmura avec un accent désespéré :

— Ce n'est pas lui !

Et il se tordait les mains en balbutiant d'une voix brisée :

— La fatalité me poursuit avec un rare acharnement. La malédiction est entrée dans ma vie avec cette femme abominable. A cause de cette dévote, je suis devenu un assassin : j'ai tué un innocent.

— Et vous avez plongé dans un deuil éternel une famille honorable, ajouta M. Ducormier. Ce pauvre jeune homme, tombé sous votre poignard, avait une mère, une

sœur, qui l'adoraient, et que sa mort réduit à la misère. Nous le connaissions tous, et nous l'aimions, parce qu'il était honnête et bon.

Victor Aubray avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Tout à coup, il releva le front et promena un regard effaré sur les agents qui l'entouraient, silencieux. Puis il se jeta subitement sur le plus proche, et tenta de lui arracher son épée. Tous les autres se précipitèrent au secours de leur camarade. Un instant le meurtrier les tint en échec, se débattant avec une vigueur surhumaine, en criant :

— Lâchez-moi ! c'est trop souffrir, à la fin ! Je mérite la mort, et je veux la subir, car je ne saurais endurer davantage le supplice de l'existence.

Cependant les sergents de ville parvinrent à le terrasser. Ils le garrottèrent, sur l'ordre du magistrat.

— Maintenant, leur dit M. Ducormier, enfermez cet homme dans la prison du poste, et qu'on le garde à vue jusqu'à l'arrivée des autorités judiciaires. Vous m'en répondez.

Victor Aubray, écrasé par cette crise et cette lutte, se laissa emmener sans résistance. Le secrétaire était encore là, ayant cru devoir assister à cette scène.

Dès que l'assassin se fut éloigné, il se hâta de partir pour remplir sa pénible mission auprès de madame Varin. Il avait vingt-deux ans, l'âge de Jules Varin. Lui aussi était un brave garçon, plein de cœur, et le sort tragique de son ami l'avait profondément impressionné. En traversant la place de l'Abbaye, il rencontra deux femmes qui paraissaient se diriger vers la mairie. A la lueur d'un réverbère, il reconnut la mère et la sœur du mort. Il les arrêta en leur demandant d'une voix émue :

— Où allez-vous, mesdames?

— Il est plus de minuit et demi, et Jules n'est pas encore rentré, répondit madame Varin. Ne pouvant plus résister à l'inquiétude, nous sommes descendues, ma fille et moi, pour nous informer à tout hasard. Au sortir de notre maison, nous avons appris qu'on a assassiné, cette nuit, dans notre rue, et nous accourions au poste, redoutant un malheur.

La pauvre mère était toute tremblante. Elle avait environ une cinquantaine d'années, et s'appuyait au bras de sa fille, âgée tout au plus de dix-sept ans, laquelle grelottait de froid ou de frayeur.

— On ne vous a pas trompée, madame, dit le secrétaire. Un crime a été commis, vers dix heures, pas loin de chez vous.

— Sait-on quelle est la victime?

— On vient de la transporter au poste.

— Quelqu'un de notre quartier?

— Oui, madame... un jeune homme.

— Mon Dieu! Ce n'est pas Jules au moins? dit madame Varin d'une voix à peine intelligible.

Le secrétaire, craignant de la voir défaillir en pleine rue, n'osa lui révéler la vérité.

— Mon oncle est encore à son bureau, fit-il évasivement... Il serait bien aise de vous entretenir un instant au sujet de mon ami Jules.

— Que lui est-il arrivé? Vous savez où il est? s'enquit la malheureuse femme qui pressentait plus que jamais quelque chose de lugubre, tout en s'efforçant d'espérer encore.

— Venez, chère madame; nous vous le dirons, répliqua le jeune homme.

Les deux femmes le suivirent, muettes, l'âme remplie de pensées sinistres. Le secrétaire les conduisit directement au cabinet de M. Ducormier, qu'il trouva assis tout pensif devant son bureau. Il lui glissa rapidement à l'oreille ces quelques mots:

— Je les ai rencontrées; elles ne connaissent pas encore l'affreux malheur.

Le vieux magistrat se leva, les larmes aux yeux. Il prit dans les siennes avec une tendresse touchante les mains des deux femmes, et les pressa sans pouvoir parler. Le jeune secrétaire, incapable de se contenir plus longtemps, laissa échapper un sanglot étouffé. La mère et la sœur comprirent, cette fois, l'épouvantable vérité. La première s'évanouit entre les bras de M. Ducormier. La jeune fille, folle de douleur, poussa des cris déchirants en appelant son malheureux frère. Cette crise poignante se prolongeant, le commissaire envoya un agent chercher madame Ducormier, afin qu'elle donnât aux deux infortunés les soins nécessaires. Elle vint bientôt. Doucement, avec de bonnes paroles et une délicatesse exquise, elle réussit à calmer un peu la jeune fille. Ensuite, toutes deux s'occupèrent de la pauvre mère.

Quand madame Varin fut en état de parler, elle voulut qu'on la menât auprès du cadavre de son fils, que M. Ducormier avait fait transporter dans une autre salle du rez-de-chaussée. La mère et la fille passèrent là une partie de la nuit, pleurant et se lamentant. A la fin, elles consentirent à rentrer chez elles, où madame Ducormier et le jeune secrétaire les accompagnèrent. Le vieux magistrat promit qu'on leur rendrait le corps du défunt aussitôt que les constatations judiciaires seraient terminées.

VII

Au moment où Victor Aubray, surpris au lit par les sergents de ville, se décidait à s'habiller, madame Césarine s'était coulée hors de la chambre. Elle n'avait plus rien à y faire, ayant joui de sa vengeance ; son œuvre était accomplie. La jeune femme se rendit à la chambrette d'Aglaé, qui ne fut pas fâchée d'apprendre que monsieur était pris et irait tout seul en prison. Césarine avait laissé les portes entre-bâillées. Ayant entendu sortir les agents avec leur prisonnier, elle se glissa à leur suite, jusque sur le carré. Mais, s'apercevant que tous les locataires de la maison étaient sur leur porte, elle rentra derrière la sienne, la tenant entr'ouverte pour écouter. La voix de Victor Aubray monta jusqu'à elle, âpre, indignée. Il la traitait de coquine et d'infâme. Lorsqu'il eut achevé, une femme du premier étage s'écria :

— Il a raison ! Je savais bien que la belle de là-haut est une pas grand'chose ; pourtant, je ne la croyais pas corrompue à ce point. Tromper son homme, passe encore ; mais le faire pincer dans son propre lit, ça c'est dégoûtant.

Césarine, furieuse, referma la porte d'entrée et retourna auprès d'Aglaé, qui tendait l'oreille, assise sur son lit.

— Misérable fille, lui cria sa maîtresse, c'est toi qui as fait tout le mal. Il me l'a dit, tu lui as tout conté, ce matin, et ton abominable langue a tué mon malheureux Edmond.

Aglaé, tout ahurie, voulut nier. Césarine l'interrompit avec violence :

— Tais-toi !... Il t'a rencontrée ce matin, chez le mastroquet de la rue Véron ; il t'a fait boire, sachant que tu jaserais, et ça n'a pas manqué. Tu vois si je suis bien renseignée.

Ensuite, portant ses deux mains crispées à son front, sa douleur longtemps contenue éclata.

— Pauvre Edmond, pauvre cher ami ! sanglota-t-elle... quelle fin, et qui sait s'il était en état de grâce ?... Et puis, quel scandale quand on connaîtra...

Aglaé crut devoir intervenir pour consoler sa maîtresse.

— Madame, fit-elle, n'est pas en peine de trouver mieux que son jeune homme.

Elle n'avait pas terminé qu'une gifle formidable sonnait sur sa joue grasse et la couchait sur son oreiller. La sou-

brette, exaspérée, lança un regard de vipère à Césarine en criant :

— Madame me payera ça !

— Prends garde à toi, répliqua la jeune femme d'une voix étranglée, je n'ai qu'un mot à dire pour qu'on t'empoigne, car tu es bien réellement la complice de l'assassin. Sans toi, il n'aurait pas fait le coup.

A cette menace, toute l'arrogance de la cameriste tomba. Elle balbutia des excuses, et sa maîtresse reprit d'un ton sec :

— Tu marcheras droit, autrement je te jure de te faire coffrer à la première insolence...

Un bruyant coup de sonnette interrompit Césarine. Elle tressaillit et murmura tout apeurée :

— Qui peut venir à cette heure..., à minuit et demi ?

Aglaé n'était pas moins alarmée. Si c'étaient les sergents de ville qui revinssent me chercher ? pensait-elle. Césarine, pleine d'angoisse, ne savait à quoi se résoudre. Elle hésitait encore, quand on sonna une seconde fois avec la même force. Alors, toute tremblante, elle se traîna vers la porte et demanda en frissonnant :

— Qui est là ?

— Ouvrez ! fit-on à demi-voix.

La jeune femme, sans doute, avait reconnu cette voix, car elle saisit fiévreusement la clef, la tourna vivement et ouvrit avec une précipitation singulière. Un jeune homme blond, pâle comme un linceul, se jeta dans l'appartement.

Le visage de Césarine, transformé comme par un coup de baguette magique, s'épanouissait maintenant sous l'influence d'une joie folle. Hors d'elle-même, suffoquée par une surprise inexprimable, incapable d'articuler un mot, elle sauta au cou du visiteur, l'étouffant de baisers convulsifs et passionnés. Il se dégagea doucement en disant d'une voix haletante :

— Passons dans ta chambre.

Par une porte entr'ouverte, il avait aperçu la figure effarée et curieuse d'Aglaé, qui était descendue en chemise de son lit pour voir et écouter. Sans rien ajouter, il traversa rapidement la salle à manger, le salon, et pénétra dans la chambre de Césarine, tout en désordre, avec le lit défait et encore chaud, d'où la police avait tiré Victor Aubray. La jeune femme le suivit, marchant comme dans un rêve, inquiète des allures étranges du visiteur. Lui, ayant refermé la porte sur eux deux, la regarda, livide, d'un air si troublé qu'elle sentit le frisson lui courir jusque dans la moelle des os. C'était un jeune homme de taille ordinaire, de vingt-six à vingt-sept ans, assez mince,

avec de longs cheveux blonds soigneusement crêpés, et de petits favoris de même couleur. Il avait les yeux bleus, le front blanc, la figure un peu allongée, le menton saillant et les lèvres sensuelles. Il était doué de cette beauté mièvre qui séduit certaines femmes. Vêtu à peu près comme Jules Varin, mais avec plus de recherche, on voyait qu'il posait pour le fashionable, tel que nous le représentent les gravures de l'époque. Seulement, il avait les manières compassées, les attitudes penchées des bigots et des gens d'église. Une séduction de plus pour les dévotes. Césarine, voyant qu'il ne bougeait pas, se jeta de nouveau à son cou; mais cette fois en sanglotant.

— Edmond, Edmond, qu'as-tu? balbutia-t-elle. Ah! je comprends; tu es blessé, sans doute. Le misérable t'a mal tué.

Le jeune homme répliqua d'une voix basse et tremblante :

— Non, ma chérie, je ne suis pas blessé. Mais un autre a été tué à ma place.

— Un miracle, alors! s'écria-t-elle.

— Oui, j'ai échappé au guet-apens. Toutefois, je ne sais si nous avons raison de nous réjouir.

Elle le pressa plus fort sur sa poitrine, en disant :

— Moi, je ne sais qu'une chose, c'est que je t'ai pleuré mort et que je te revois vivant. Pourquoi ne nous réjouirions-nous pas?

Le sentant chanceler, elle l'entraîna vers un canapé, où elle le fit asseoir auprès d'elle en continuant de l'enlacer avec ses bras.

— Tu es fatigué, malade peut-être, ajouta la jeune femme. Raconte-moi cette infernale histoire.

— Je venais chez toi, à minuit passé, n'ayant pu être libre plus tôt. En débouchant dans ta rue, je rencontrai deux sergents de ville, munis d'une lanterne et transportant un cadavre. En arrivant à ta porte, je trouvai un groupe de quelques personnes, où l'on répétait qu'un homme avait été assassiné à deux pas, que le coupable s'était réfugié chez toi, et que la police était en train de l'arrêter. Les sergents de ville descendirent avec le meurtrier, qui se disait ton mari, déclarant avoir tué ton amant et t'accusant de l'avoir dénoncé.

— Oui, rien de plus vrai, je l'ai dénoncé, parce que c'est un malfaiteur.

— Et nous le croyions à l'étranger pour toujours! fit le jeune homme. Comment a-t-il su?

Césarine lui raconta brièvement ce qui s'était passé entre Victor Aubray et Aglaé; puis la scène qu'elle avait

dû subir, la feinte réconciliation, le coucher de son mari et ce qui s'en était suivi. Edmond l'avait écoutée, sombre et pensif.

— La situation est grave, murmura-t-il.

— Tu m'effraies. Mais puisqu'on ne te connaît pas ?

— Cette fille sera interrogée certainement, et elle parlera.

— Elle ignore ton véritable nom... ta qualité.

— C'est égal, tu as été bien imprudente de la garder, après le départ de ton mari.

— Ne me fais pas de reproche, je t'en conjure, dit Césarine en collant avec passion ses lèvres sur celles du jeune homme. J'ai tant souffert, ce soir... entre les mains de cet homme, que je croyais rouges de ton sang.

Et elle eut une crise de sanglots. Elle frissonnait au souvenir de cette terrible soirée, cachant sa figure baignée de larmes dans la poitrine de son amant. Lui, tout entier à ses craintes, ne songeait pas à la calmer. Evidemment, c'était une nature méticuleuse, poltronne, égoïste. Sans être autrement impressionné par les caresses ardentes de la jeune femme, il réfléchissait.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit-il enfin. Nous devons aviser à clore la bouche de cette fille.

— Oh ! elle fera ce que je voudrai ; elle a trop peur d'aller en prison, et elle est convaincue que je peux l'y envoyer en la dénonçant comme complice de l'assassinat.

— Cela ne suffit pas. Je désire lui faire moi-même la leçon.

— Veux-tu que je l'appelle ?

— Non... Demain matin, à la première heure, tu l'amèneras à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois... Tu te confesseras la première, elle ensuite. Cette fille, en somme, a de la religion, autant que j'ai pu en juger.

— Elle a une peur affreuse de l'enfer.

— C'est un bon sentiment..., une ressource précieuse dans les circonstances actuelles. Mais, de grâce, sois discrète. Ne révèle jamais mon nom à cette fille.

— Pourtant, si demain...

— Mes précautions seront prises pour qu'elle ignore ce qu'elle ne doit pas savoir. L'aventure de cette nuit, si je n'agissais promptement, serait capable de briser mon avenir.

Mais si Aglaé refuse de se confesser ? objecta Césarine. Elle est si bizarre, parfois.

— Tu lui expliqueras qu'il est nécessaire de conjurer la colère de Dieu, après ce qu'elle a fait, car enfin sa langue a causé la mort d'un homme. Tu l'exhorteras à dé-

charger franchement sa conscience. Tu pourras même lui promettre de solliciter l'indulgence du prêtre à qui tu la conduiras

— Je ferai de mon mieux, déclara la jeune femme.

— Nous aussi, ma chère amie, nous avons besoin d'invoquer la miséricorde du Seigneur, ajouta Edmond. Il m'a protégé visiblement ce soir. Méritons donc ses faveurs en le remerciant. L'ingratitude est un grand péché.

Le jeune homme se leva, prit la main de sa compagne et la mena devant un crucifix suspendu au chevet du lit. Tous deux s'agenouillèrent, graves et recueillis, priant avec ferveur. Cet acte de piété accompli, les deux amants se retrouvèrent debout, en face l'un de l'autre, le front rasséréné. Césarine jeta un regard sur le lit bouleversé. Puis, posant ses mains sur les épaules du jeune homme, elle approcha sa bouche de la sienne en murmurant :

— Tu restes avec moi, cette nuit ?

— Impossible. Il me tarde de rentrer chez moi.

— Il y a si longtemps, fit-elle d'un air de doux reproche : un mois, c'est une éternité.

— Tu sais bien que je ne pouvais pas venir coucher, ayant chez moi mon père et ma mère. Mais nous nous sommes vus à l'église.,

— Oh ! c'est bien différent.

— Non, encore une fois, dit-il résolûment. Je ne puis pas. Ce serait une grave imprudence. Personne ne m'a vu entrer et j'espère sortir de même. Dès que je serai parti, recommande à cette fille d'être muette sur ma visite.

— Je réponds d'elle, affirma Césarine. Pourtant, si tu voulais, mon Edmond adoré, tu m'accorderais encore quelques instants.

Et elle lui faisait un collier de ses bras, l'enveloppant de son parfum de femme, se frottant à lui avec des câlineries félines. Il ne lui venait pas à l'esprit, tant le désir la maîtrisait, qu'un homme était mort à cause d'elle, quelques heures auparavant, et qu'une mère, une sœur baignaient peut-être en ce moment le cadavre de leurs larmes. Edmond fut inébranlable. Il se hâta de prendre congé de son amante en lui disant :

— A demain matin, huit heures précises, au confessionnal.

VIII

Aussitôt après le départ d'Edmond, la jeune femme passa dans la chambre d'Aglaé. La soubrette plus émotionnée que jamais par les brusques péripéties du drame auquel, à son vif regret, elle se trouvait mêlée, frissonnait de fièvre sous ses couvertures.

— Ma fille, lui dit Césarine d'un ton tranquille, la Providence nous a protégées : M. Edmond n'est pas mort.

— Je le sais, madame, je l'ai vu.

— Toujours curieuse ! il faudra te corriger de ce défaut.

— On tâchera, madame.

— Mais un autre a été frappé à la place de M. Edmond.

— Et moi qui espérais que monsieur n'avait pas tué !

— Il a tué, malheureusement, et tu es la cause de son crime. Voilà ce que c'est d'avoir la langue si longue.

Aglaé trembla plus fort.

— Tu es en état de péché mortel, continua la jeune femme ; si tu mourais cette nuit, avant d'avoir reçu l'absolution, tu serais damnée.

Les dents de la soubrette claquèrent.

— Dès demain, madame, balbutia-t-elle, j'irai me confesser.

— Tu feras bien : si tu veux, nous irons ensemble.

— A Saint-Gervais?

— Non, à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— C'est que j'ai l'habitude d'aller à Saint-Gervais. Il m'en coûterait de changer.

— Pour cette fois, je te conseille de t'adresser à un saint prêtre de Saint-Germain-l'Auxerrois, très réputé pour l'affabilité avec laquelle il accueille les pécheurs. Moi-même, je compte lui confier le soin de mon âme.

— Madame ne m'a jamais dit où elle se confessait, fit Aglaé que la curiosité emportait toujours. C'est peut-être là, à ce prêtre?

— Non... D'ailleurs, que t'importe? Je te répète qu'il t'accueillera bien, car, au fond, tu es une bonne fille, — mais à une condition, pourtant.

— Laquelle, madame?

— A la condition que tu seras absolument franche, que tu mettras ta conscience à nu devant lui. C'est un homme très éclairé que le Saint-Esprit assiste extraordinairement. Si tu essayais de lui dérober la moindre peccadille,

il s'en apercevrait immédiatement, et ce serait bien malheureux pour toi, car Dieu châtie sévèrement quiconque se joue de ce prêtre-là. Il y a des exemples qui font frémir.

— Madame m'épouvante.

— Je t'avertis, ma fille, dans l'intérêt de ton salut.

— Mais alors il faudra que je lui conte ce que madame m'a défendu?

— Naturellement. En te recommandant la discrétion, je n'ai point entendu parler du confesseur, qui représente Dieu lui-même et est tenu au plus rigoureux secret.

— Tout ça, c'ést bien malheureux pour moi, soupira Aglaé. J'ai la venette rien qu'à l'idée d'entrer au confessionnal.

— Ne te tourmente pas, ma fille ; je passerai la première et te préparerai les voies. Je suis sûre que tu seras contente.

— Je m'en rapporterai donc à madame, fit Aglaé, avec une résignation piteuse. Comme je sens que je ne dormirai pas cette nuit, j'en profiterai pour trier mon linge sale, afin de faire une lessive soignée.

En langue dévote, le linge sale, ce sont les péchés, et la lessive l'accusation faite au prêtre. Césarine, voyant la soubrette dans ces dispositions excellentes, lui adressa encore deux ou trois paroles d'encouragement, l'avertit d'être prête à sept heures du matin au plus tard, et regagna sa chambre. La jeune femme était à bout de force. Mais, répugnant à se coucher dans les draps où Victor Aubray avait reposé, elle s'étendit, toute vêtue, sur le canapé. Elle dormit quelques heures d'un sommeil agité, et s'éveilla avec le jour. A sept heures et demie, Césarine montait dans un fiacre, place Pigalle, avec Aglaé.

Un peu avant huit heures, la maîtresse et la soubrette entraient dans la vieille église Saint-Germain-l'Auxerrois. Toutes deux allèrent s'agenouiller devant une chapelle latérale, sombre et mystérieuse, au fond de laquelle se dressait un confessionnal. Une vieille femme occupait en ce moment une des niches. On l'entendait marmotter à demi-voix ses péchés. Le prêtre qu'elle n'intéressait guère, probablement, lui laissait la bride sur le cou; de sorte qu'elle épanchait à son gré le flux de ses fredaines rances. Mais, au bruit des chaises remuées par madame Aubray et sa femme de chambre, le confesseur entr'ouvrit discrètement le rideau de soie verte qui masquait la porte de la boîte où il siégeait. La vieille fut expédiée en deux temps, et Césarine alla pieusement la remplacer.

Aglaé, sentant approcher l'instant critique, fut prise

de transes insurmontables, et s'affaissa sur son prie-Dieu, le cœur sautant et la vue obscurcie par des éblouissements. Au bout d'une demi-heure, qui parut à la soubrette longue d'un siècle, Césarine sortit du confessionnal rayonnante. Elle lui fit un signe amical pour l'inviter à se présenter à son tour avec confiance. Aglaé se leva et se dirigea vers la niche en trébuchant, bien qu'elle fût à jeun. Elle tomba, prosternée, comme une masse, soufflant et pesamment accoudée près du petit grillage à travers lequel le prêtre apparaissait vaguement, la figure à demi ensevelie dans un mouchoir blanc. Quand elle eut bredouillé les formules préliminaires, la camériste murmura avec un gros soupir :

— Mon père, ayez pitié de moi, je ne sais plus par quel bout commencer.

— Calmez-vous, mon enfant, et ne craignez rien, lui fut-il répondu. Dieu pardonne toujours à quiconque confesse franchement ses péchés.

— J'aimerais autant, dit-elle, me décharger tout de suite des plus mâles.

— Faites, ma fille. Mais n'omettez aucun détail ; autrement l'absolution ne vaudrait rien et votre confession serait sacrilège.

Aglaé avait la chair de poule. Ça lui faisait froid dans le dos. Elle payait cher l'embrassade de monsieur, la veille au soir, sous la porte charretière. Néanmoins, elle entama avec un certain courage la désagréable litanie. Elle expliqua comment elle avait rencontré monsieur dans la rue Véron. Il l'avait emmené chez le mastroquet, où elle avait bavardé sans y entendre malice, vendu la mèche quasi sans s'en douter, et révélé les visites de M. Edmond à madame.

— Voyez-vous, mon père, ajouta-t-elle, c'est peut-être un tort, mais ce petit M. Edmond me donnait sur les nerfs. Avant de partir faire mon marché, madame m'avait dit qu'elle l'attendait le soir, me recommandant d'acheter des provisions en conséquence, d'autant plus qu'il n'était pas venu depuis un mois.

— Après ? fit le prêtre d'un ton bref.

— Pour lors, croyant tout bonnement que monsieur se contenterait de jouer un tour au jeune homme de madame, — histoire de rire, — je le lui portraiturai de mon mieux. Monsieur voulait simplement, prétendait-il, causer un brin avec lui. Comme j'ignorais l'heure où M. Edmond se présenterait, il me fit promettre d'interroger là-dessus ma maîtresse, et de le renseigner, le soir, à neuf heures, sous la porte charretière. Je fus exacte au

rendez-vous. Chose promise, chose due, n'est-il pas vrai, mon père ?

Aglaé s'enhardissait à mesure qu'elle débitait son chapelet.

— Continuez, répondit le prêtre.

— Ça s'avance, mon père. Encore un coup de collier, et je serai tout à fait soulagée. Pour lors, à neuf heures battant, je rejoignis monsieur. Mais, comme j'ai de l'œil, je compris qu'il couvait une colère blanche et je fis mine de reculer. Lui, après m'avoir fait peur, me prit par mon faible, — je veux dire par la taille, — et m'embrassa sur les deux joues. Plus moyen de résister. D'ailleurs, ayant indiqué l'heure, il n'y avait plus de remède. Voilà, mon père, tous mes crimes. Qu'est-ce que vous auriez fait, à ma place ?

— Mon enfant, reprit le prêtre sévèrement, avec votre légèreté et vos intempérances de langue, vous avez causé la mort d'un homme.

— Oh ! mon père, ce que je m'en mords les doigts, vous ne sauriez vous le figurer. Si c'était à refaire, on ne m'y repincerait plus.

— Si vous vous repentez sincèrement, Dieu usera de miséricorde à votre égard. Mais, ne l'oubliez pas, il exige des preuves, et non de vaines paroles.

— J'ai bonne volonté, mon père.

— Vous avez compromis gravement votre maîtresse, un ange de piété. Il faut réparer le mal que vous lui avez fait.

— Le mal n'est pas grand, mon père. Il paraît que monsieur n'a pas même donné une pichenette à madame. Quant à son jeune homme, il n'a pas attrapé la moindre égratignure. Cependant, soit dit entre nous, il avait bien mérité une volée.....

— Comptez-vous donc pour rien la réputation de votre maîtresse ? interrompit le prêtre d'une voix dure. Par votre faute, il résultera de tout cela du scandale, au détriment de notre sainte religion, que madame Aubray pratique avec tant de fidélité. Or, l'Évangile déclare qu'il vaudrait mieux noyer, une pierre au cou, celui ou celle par qui le scandale arrive. Comprenez-vous maintenant la gravité de votre cas ?

— Je comprends, mon père, balbutia Aglaé tout abasourdie. Mais qu'y faire ?

— Le voici. On vous interrogera, sans doute, sur ce M. Edmond. Vous répondrez que vous ne le connaissez pas, — ce qui est vrai, — et que vous ne l'avez jamais vu — ce qui est vrai encore, puisque c'est un faux nom adopté par la personne en question, ainsi que votre maîtresse me l'a déclaré.

— Mais, mon père, il y a une difficulté.
— Laquelle ?
— Monsieur me démentira. Il rapportera ce que je lui ai dit.
— Vous soutiendrez que c'est un conte, une invention.
— C'est raide, tout de même, fit la soubrette.
— Sachez, reprit sèchement le prêtre, que le bien de la religion doit l'emporter sur toutes les considérations humaines. Du reste, elle-même nous enseigne que de grands saints ont menti pour le bon motif, et elle les approuve.
— Du moment que les saints ont fait des menteries, je ne vois pas pourquoi je m'en priverais, observa judicieusement la soubrette.
— En outre, retenez bien ceci, poursuivit le prêtre ; on vous fera prêter serment, devant le juge d'instruction et devant la Cour d'assises, de dire toute la vérité. Vous obéirez sans crainte. Seulement, vous ajouterez intérieurement à la formule cette restriction : — *En ce qui n'est pas préjudiciable à la religion.*
— Oui, mon père, j'entends. Allez, soyez tranquille ; je suis exercée à tourner les choses du bon côté.
— C'est que je me défie un peu de votre tête légère.
Ce compliment ne fut pas du goût d'Aglaé. Elle se rebiffa et répondit d'un air pincé :
— Mon père, j'ai la tête solide quand je veux. Faudrait être malin de me faire boire de l'eau pour du vin. Quoique je fasse la bête, parfois, ça n'empêche que je ne sois plus futée que ça ne paraît.
— Eh bien, mon enfant, je vous crois, dit le confesseur en se radoucissant. Du reste, votre maîtresse est au courant, vous causerez avec elle de tout cela. Je vous recommande instamment de suivre exactement ses avis.
— Vous verrez, mon père, que je ne commettrai pas de bévues.
— Ainsi soit-il. Maintenant, je suis disposé à vous accorder l'absolution, malgré la grièveté de vos fautes, si votre repentir est sincère.
— Oh ! pour ça, j'en ai plein l'estomac, du repentir. On ne m'y reprendra pas, à me laisser conter fleurette chez le mastroquet, je vous en réponds.
— Notez bien, mon enfant, qu'on ne trompe pas Dieu. Si vous n'étiez pas décidée à exécuter mes prescriptions, mon absolution serait pour vous une condamnation irrévocable.
— Je sais ça, mon père, on me l'a assez seriné au catéchisme, dans le temps.

— Alors, récitez votre acte de contrition, je vais vous rendre l'innocence du baptême et la grâce de Dieu.

Aglaé baissa dévotement la tête et bredouilla, en l'écorchant, la prière qu'on lui demandait. Quand elle eut fini, le prêtre reprit :

— Désormais, mon enfant, vous êtes pure et virginale comme les anges. M. le curé va dire sa messe dans un instant. Vous communierez avec votre excellente maîtresse.

— Vous êtes bien honnête, mon père. Par bonheur, je suis encore à jeun.

— Souvenez-vous encore, ajouta le confesseur, que si vous aviez le malheur de vous présenter à la sainte table sans être fermement résolue à m'obéir, relativement à la déplorable affaire de cette nuit, vous commettriez le péché de Judas. Vous savez quel épouvantable châtiment Dieu lui infligea pour avoir communié indignement ?

— Avec ça qu'on ne m'a pas rabâché cent fois cette histoire là au catéchisme, quand j'étais gamine. Il s'est pendu, quoi, et il a crevé par le milieu.

— De plus, il brûle au fond des enfers depuis plus de dix-huit cents ans, et ça n'est pas fini.

— Vous me faites froid dans le dos, mon père, dit la soubrette toute frissonnante. Il n'y a pas de danger que je fasse des bêtises.

— Allez donc en paix, mon enfant, et ne péchez plus.

Au moment où Aglaé se relevait pour sortir du confessionnal, elle lança un coup d'œil à travers le petit grillage. Le prêtre avait retiré son mouchoir, et un pâle rayon de lumière éclairait son visage. La soubrette tressaillit, stupéfaite, et retomba sur ses deux genoux.

— Qu'avez-vous ? lui demanda brusquement le confesseur.

— Rien, mon père, murmura-t-elle. Je me suis cogné les rotules.

Elle se redressa vivement et céda la place à d'autres pénitentes. De retour auprès de sa maîtresse, celle-ci lui dit :

— Tu communies, ma fille ?

— Oui, madame, répondit-elle toute troublée.

— En ce cas, montons vers le sanctuaire.

Césarine se leva et Aglaé se prépara à la suivre. Mais, avant de s'éloigner, la soubrette jeta un regard rapide au-dessus de la porte du confessionnal. Elle lut ce nom :

M. L'ABBÉ MICHARD

— Bon ! pensa-t-elle, encore un secret qu'il me faudra cuver.

Madame Aubray et sa femme de chambre communièrent dévotement à la messe du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. Après quoi elles remontèrent en voiture sur la place pour retourner rue Audran.

Chemin faisant, Césarine demanda à la soubrette :

— Eh bien, ma fille, es-tu contente de ton nouveau confesseur?

— Enchantée..... Madame a bon goût.

— Un prêtre modèle, vois-tu, qui deviendra quelque jour un des plus brillants flambeaux de l'Eglise.

— On ne peut pas dire le contraire, c'est un saint homme, crut devoir ajouter la caméristе.

Elle disait cela d'un ton singulier, auquel Césarine ne fit pas attention, ayant bien d'autres choses en tête. Madame Aubray rentra dans sa maison. La concierge, qui la guettait probablement, l'arrêta au passage pour remettre à elle et à Aglaé chacune un mandat à comparaître devant le juge d'instruction, à la mairie de Montmartre. C'était pour dix heures. Les deux femmes n'avaient plus que le temps juste de se rendre à l'ordre du magistrat. Elles se mirent en route immédiatement, non sans quelque inquiétude, malgré l'absolution du prêtre On a beau avoir la conscience nette, cela impressionne toujours d'avoir affaire à la justice, qui découvre parfois des pailles dans le métal en apparence le plus franc.

IX

Dans la rue, madame Césarine prit gentiment le bras de la caméristе, et lui dit à mi-voix :

— Il est vraisemblable, ma chère Aglaé, qu'on nous interrogera séparément. Prends donc bien garde de te troubler ou de t'embrouiller.

— Madame peut être tranquille. Un juge est un homme comme un autre, n'est-ce pas? et un homme ne me fait pas peur.

La soubrette se vantait; elle sentait bien quelques transes. Mais elle voulait paraître brave devant sa maîtresse. Elle avait même un petit air suffisant qui surprit Césarine. C'est qu'Aglaé avait réfléchi pendant la messe et dans la voiture. Le coup d'œil qu'elle avait jeté à travers le grillage en quittant le confessionnal, le nom qu'elle avait lu, c'était toute une révélation. Bien mieux que les conseils de son confesseur, cela lui avait ouvert l'intelli-

gence. Elle tenait les autres, et personne ne la tenait, le bon bout était dans ses mains. De là son changement d'allures. Pourtant, elle n'avait pas l'intention d'abuser. Aglaé avait de la religion, ayant été bien serinée au catéchisme, comme elle disait. D'ailleurs, elle avait fait une promesse solennelle, on l'avait absoute et elle avait communié là-dessus. C'était sacré. Elle ne se souciait nullement de s'exposer au sort de Judas Iscariote en ce monde, ni à griller dans l'autre De plus, en déclarant ne pas connaître M Edmond, elle se délivrait de tout ennui dans cette vilaine affaire. Il y avait bien le mastroquet de la rue Véron, lequel, si on l'interrogeait, se souviendrait peut-être de l'avoir vue entrer avec monsieur. Mais qu'est-ce que cela faisait? Elle et monsieur avaient causé sans témoins dans un cabinet. Donc, quoique cet homme affirmât, ça ne servirait à rien. Telles étaient les pensées qui trottaient dans la cervelle d'Aglaé. Césarine reprit :

— On n'a pas dû voir M. Edmond cette nuit, dans la maison. Il y avait un mois qu'il n'était venu. Les autres fois, il est à peu près certain que personne ne l'a rencontré. Ainsi notre affaire est claire. Avec du sang-froid de notre côté, l'interrogatoire ne sera pas long. Il s'agit seulement de ne point hésiter, de ne point se contredire surtout.

— Oh! madame peut être sûre que je ne me couperai pas.

— On nous fera prêter serment...

— De dire toute la vérité, acheva Aglaé. Mais nous répèterons en dedans de nous : *en ce qui n'est pas préjudiciable à la religion.*

Césarine ne put s'empêcher de sourire.

— Comme tu récites bien ta leçon! fit-elle.

La soubrette se rengorgea, et répliqua :

— On fait de son mieux. Madame doit commencer à s'apercevoir que je ne suis pas plus bête qu'une autre.

Les deux femmes se turent Elles arrivaient à la porte de l'Abbaye. Bientôt elles entrèrent à la mairie, où on les introduisit dans une salle d'attente.

Presque aussitôt madame Aubray fut appelée au bureau du commissaire de police, où se trouvaient le vieux magistrat, le juge d'instruction et son greffier. Le cadavre de Jules Varin avait été transporté au domicile de sa mère. Depuis une heure Victor Aubray était écroué à la Conciergerie. Césarine joua admirablement son rôle. Elle se présenta vêtue très simplement, la douleur empreinte sur le visage, les yeux pudiquement baissés, mais toujours merveilleusement belle, malgré l'horrible fatigue qu'elle devait ressentir. Elle affirma sous serment que ce M. Ed-

mond, dont avait parlé son mari, était un personnage purement imaginaire. Quant aux relations adultères dont on l'accusait, elle protesta énergiquement que c'était là une odieuse calomnie. Le juge d'instruction s'étant enquis de ses moyens d'existence, elle répondit :

— Lors de la malheureuse aventure de mon mari, chez son patron, je cherchais un emploi dans un magasin. Mais je fus partout éconduite, à cause de cette triste affaire. En attendant, j'ai dû vendre, pour vivre, quelques titres au porteur, achetés avant mon mariage avec mes économies.

Le juge d'instruction, estimant qu'il n'y avait pas lieu d'insister, pour le moment, congédia Césarine, en l'invitant, toutefois, à rester à la disposition de la justice.

La déposition d'Aglaé confirma celle de sa maîtresse, en ce qui concernait M. Edmond. Il ne fut pas question de ses rapports avec Victor Aubray, avant le crime. Le meurtrier ayant persisté à refuser de révéler le nom des personnes qui l'avaient renseigné au sujet de l'amant, le magistrat ne pouvait donc avoir aucun soupçon à cet égard. Interrogée sur les moyens d'existence de madame Césarine, la soubrette déclara n'avoir jamais eu l'indiscrétion de questionner là-dessus sa maîtresse. Elle ajouta que madame s'occupait à certains ouvrages de broderie qui lui rapportaient quelque chose. Ce qui était vrai. Césarine, très habile en divers travaux de ce genre, avait dédaigné d'en parler, préférant faire entendre que son mari ne l'avait pas épousée toute nue. Aglaé rejoignit sa maîtresse, toute fière de s'être si bien tirée d'affaire. De retour à la maison, quand la soubrette raconta son interrogatoire, ce fut presque d'un ton de protection, qui, cette fois, n'échappa point à madame Aubray. En toute autre circonstance, elle eût relevé vertement cette fille. Mais, en ce moment, elle avait trop besoin de se la concilier pour risquer de la blesser. Elle garda donc le silence. Au bout de trois semaines, l'instruction était terminée.

La chambre des mises en accusation renvoya Victor Aubray devant la cour d'assises, comme inculpé d'homicide, avec préméditation, sur la personne de Jules Varin. L'ouverture des débats fut fixée aux premiers jours d'avril. Depuis le crime, Césarine vivait fort retirée, sortant uniquement pour se rendre à l'église de Montmartre, où elle priait longuement en compagnie d'Aglaé. Deux ou trois fois la semaine, elle allait seule à Saint-Germain-l'Auxerrois, se confesser à l'abbé Michard. Elle ne recevait aucune visite. Au lendemain de l'assassinat, elle essuya

quelques insultes dans la maison et dans la rue. De mauvais propos résonnèrent à demi-voix à son oreille. Mais un avertissement mysterieux de la police, adressé précisément à la locataire qui l'avait traitée de pas grand'-chose et de corrompue, la nuit de l'arrestation de Victor Aubray, la délivra de ces avanies. En outre, une feuille religieuse, dans un article sur le crime, vanta la sévérité de ses mœurs et s'apitoya sur le sort de cette jeune femme, liée pour la vie à un mari indigne. Césarine récoltait ainsi le fruit de sa grande dévotion. La providence cléricale veillait avec sollicitude sur cette élue.

De son côté Victor Aubray, sombre, désespéré, pendant les premiers jours de sa captivité, appelant la mort de tous ses vœux, parut soudain se rattacher à la vie. Une idée folle, vu sa position, avait germé dans sa tête : celle de se venger de la femme infâme pour l'amour de laquelle il était devenu faussaire et assassin. Encore imbu de quelques croyances superstitieuses, il se disait :

— S'il y a un Dieu, cette misérable doit être punie. Or, moi seul, je puis la châtier comme elle le mérite pour tout le mal qu'elle a causé. Je serai condamné aux galères, certainement. Mais on s'évade du bagne.

Dès lors, toutes ses pensées se concentrèrent sur cette perspective, qui l'absorba bien plus que l'approche de son jugement. Il y songeait jour et nuit, éprouvant une joie sauvage à se représenter Césarine, pantelante, sous sa main de justicier, demandant grâce et n'obtenant de lui qu'une malédiction. Victor Aubray était jeune et robuste. La fatalité qui avait écrasé cet homme, n'avait pu briser les ressorts de cette nature vigoureuse. Jusqu'ici, il s'ignorait pour ainsi dire lui-même. L'énergie latente s'était éveillée chez lui sous les coups répétés du malheur. Le tempérament éclatait, armé d'une volonté indomptable.

Victor Aubray était dans ces dispositions lorsque le secret fut levé. On lui donna communication des pièces du procès. Quand il les eut parcourues, il fut saisi d'une effroyable colère. Il avait lu que sa femme et Aglaé niaient avoir jamais reçu M. Edmond. Comprenant parfaitement qu'on avait fait la leçon à la soubrette, toute sa rage se tourna contre Césarine.

— Ainsi, non contente de l'avoir précipité dans l'abîme, elle prétendait poser en femme honnête, dégager sa responsabilité en aggravant celle de son mari. En effet, s'il ne réussissait pas à démontrer qu'il avait poursuivi un amant, que la mort de Jules Varin était le résultat d'une méprise, il serait passible de la peine capitale.

Il se promena longtemps dans sa cellule, en proie à la

plus violente exaltation. Enfin il s'assit près d'une mauvaise table scellée dans le mur, écrivit rapidement un billet et le passa au gardien qui le surveillait. La missive était adressée à Me Bériot, un jeune avocat que Victor Aubray connaissait. Victor Aubray le priait de vouloir bien se charger de sa défense. L'avocat vint dès le lendemain, et se mit avec une grande bienveillance à sa disposition.

— Mon cher Aubray, dit-il en lui serrant la main, je vous crois plus malheureux que coupable.

— On est toujours coupable quand on est malheureux, répliqua le prisonnier avec amertume.

Puis, sur l'invitation de Me Bériot, il lui raconta toute sa vie, sans réticence, avec un tel accent de sincérité que l'avocat, un homme très intelligent et déjà célèbre, murmura avec une profonde conviction :

— Je vois en vous une victime bien plus qu'un criminel.

— Merci, monsieur, fit l'accusé avec attendrissement. Voici la première parole de sympathie que j'entends depuis que je suis sous les verrous.

— Voyons votre dossier, reprit Me Bériot.

Victor Aubray le lui mit sous les yeux. L'avocat l'examina sommairement. Ensuite il dit à son client :

— Il faut démasquer cette femme, tout est là.

— Comptez-vous me faire absoudre?

— Non. Le meurtre a été commis hors du domicile conjugal. De plus, vous avez frappé un autre que l'amant. Enfin, il y a l'affaire de faux et détournements, un antécédent fâcheux qui impressionnera le jury.

— Alors qu'espérez-vous?

— En établissant comment cette femme vous a ensorcelé, puis trompé de la façon la plus infâme, nous obtiendrons une atténuation de peine. Vous en serez quitte pour dix ou quinze ans de travaux forcés.

— Dix ans, quinze ans, ou la perpétuité, peu m'importe, dit Victor Aubray d'une voix sombre.

— N'est-ce donc rien, de sauver votre tête, de n'être atteint que par une condamnation à temps? Vous êtes jeune encore et vous devez tenir à la vie.

— J'y tiens, certainement, quoique je ne redoute pas la mort.... celle-ci serait la bienvenue si...

Victor Aubray s'arrêta et baissa la tête sur sa poitrine.

— Achevez, mon ami, invita Me Bériot qui ne le perdait pas de vue.

Le prisonnier balbutia :

— Pardonnez-moi, je divague... oui, vous démasquerez cette femme; mais comment?

— Je raconterai votre mariage, ses coquetteries, vos faiblesses.

— Non, non, interrompit Victor Aubray; je ne veux pas être ridicule. On siffle un mari qui cède bêtement à toutes les fantaisies de sa femme, et on a raison.

— Vous avez tort. Par là, nous détruirions à peu près l'effet du faux et détournement. Ce serait un argument qui fortifierait singulièrement le reste de ma plaidoirie.

— Je vous en prie, monsieur, cessez d'insister : je ne cèderai pas.

— Soit, puisque vous l'exigez. Reste la question d'adultère à mettre en évidence. Sur ce point, vous me laissez le champ libre?

— Oh! tout à fait. Mais à quoi bon? La maîtresse et la soubrette nient qu'elles aient connu ce M. Edmond.

— Je le sais. C'est une difficulté. Toutefois, il me sera facile de prouver que vous n'en vouliez aucunement à Jules Varin, que vous ne le connaissiez pas, qu'il y a méprise, par conséquent, et que vous ne pouviez être embusqué que pour frapper un amant, sur des indices dont vous pensiez être sûr.

— On dira que nous calomnions cette femme.

— Aussi, je lui demanderai compte de ses moyens d'existence. De quoi vivait-elle après votre fuite?

— Elle possédait quelques bijoux, pas autre chose.

— A merveille. J'appuyerai fortement sur cette considération.

Me Bériot se tut et réfléchit un instant.

— Si je plaidais la folie? s'écria-t-il tout à coup, le regard brillant.

Victor Aubray secoua la tête.

— La folie au cas où on l'admettrait, me conduirait tout droit à une maison d'aliénés.

— Eh bien, mais on en sort.

— Ou on y tombe réellement en démence... Je ne veux pas m'exposer à ce péril.

L'avocat dut se conformer aux volontés de son client. Il le revit presque tous les jours, se passionna pour cette cause étrange, et se prépara à déployer toutes les ressources de son talent pour défendre Aubray, sans sortir des limites où celui-ci l'enfermait. Les débats s'ouvrirent, au jour indiqué, au milieu d'une affluence énorme. Victor Aubray se montra digne, sans forfanterie. Ses réponses brèves, à l'interrogatoire du président, mais très précises, et faites avec un accent de profonde tristesse, impressionnèrent visiblement l'auditoire et le jury.

Le public parut deviner que cet homme étouffait dans

son cœur un immense désespoir, et dédaignait de descendre à étaler les misères de sa vie conjugale Quand il se fut rassis, on appela madame Césarine. Elle se présenta vêtue de deuil. L'éclat de sa beauté produisit une vive sensation. Aux questions qui lui furent adressées au sujet de M. Edmond, elle répondit comme elle l'avait fait devant le juge d'instruction. Deux ou trois fois, son mari lui infligea d'énergiques démentis. Mais elle ne broncha pas. Cette femme était forte.

Aglaé déposa à son tour, à peu près dans les mêmes termes que sa maîtresse. Toutefois, elle se troubla un instant sous le regard de Victor Aubray; mais elle s'abstint prudemment de répondre à ses interpellations, craignant que la langue ne lui fourchât. Après le réquisitoire, conçu dans le goût accoutumé de ces morceaux d'éloquence judiciaire, Me Bériot se leva pour défendre l'accusé. Dans une brillante plaidoirie, il démontra d'une manière irréfutable que Victor Aubray n'avait pas songé un instant à frapper Jules Varin, ne le connaissant pas et croyant atteindre un amant de sa femme. Il prouva, en outre, dans une argumentation serrée que l'imputation d'adultère dirigée contre Césarine était pleinement justifiée, d'abord par le caractère suspect de la maison qu'elle habitait, ensuite par l'absence de moyens sérieux d'existence pour l'épouse vivant éloignée de son mari, enfin par l'acte même dont Victor Aubray avait à répondre devant la justice.

— Si cet acte, ajouta Me Bériot, n'a pas été déterminé par de sérieux renseignements, il faut admettre que mon client est fou. Or, il ne l'est pas. Tout atteste, au contraire, qu'il est doué d'une grande vigueur morale. D'où je déduis cette conclusion rigoureuse : Victor Aubray a eu la certitude que sa femme entretenait des amants, qu'elle attendait l'un d'eux, à son domicile, la nuit du meurtre, et que la fatalité seule a égaré sur un innocent les coups destinés au vrai coupable.

Dans une magnifique péroraison, l'avocat marqua au fer rouge la dévote trafiquant de sa beauté, se jouant des restes de l'honneur de son mari, puis le dénonçant lâchement après l'avoir comblé de ses caresses et reçu dans son lit. Les dernières paroles de Me Bériot furent accueillies par un murmure sympathique de l'auditoire. La conscience publique plaignait l'accusé et flétrissait manifestement la femme qui avait deux fois trahi son mari. Victor Aubray, très ému, serra longuement la main de son éloquent défenseur.

Le ministère public n'ayant pas répliqué, le président

fit son résumé et posa au jury les questions à résoudre. Le jury délibéra près d'une heure. Par son verdict, écartant la question de préméditation, il déclarait l'accusé coupable d'homicide volontaire sur la personne de Jules Varin, mais avec admission de circonstances atténuantes. En conséquence, la cour prononça contre Victor Aubray la peine de quinze ans de travaux forcés. Le condamné entendit cet arrêt sans sourciller. Il sortit de la salle d'un pas ferme, au milieu des gendarmes.

X

Le jugement de Victor Aubray avait eu lieu le 9 avril. La veille, Césarine avait déménagé de la rue Audran. Elle occupait maintenant, rue de Fontenay, à Vincennes, une petite maison bâtie au milieu d'un jardin, presque à l'entrée du bois. A cette époque, les loyers étaient encore à bas prix dans cette zone de la banlieue parisienne. En sortant de la salle d'audience avec Aglaé, Césarine dut traverser un groupe qui stationnait devant le palais de Justice. Quelques personnes qui avaient assisté aux débats l'ayant reconnue, on l'accueillit par des huées et des sifflets.

La jeune femme, livide, affolée, se hâta de gagner la rue. Elle se jeta, avec Aglaé, dans un fiacre en disant au cocher de la conduire d'abord à la place de la Bastille. Césarine semblait craindre de donner son adresse avant d'être à bonne distance de la foule hostile. Quand la voiture traversa le Pont-au-Change, Aglaé voulut entamer la conversation, raconter ses impressions d'audience. Mais la jeune femme lui dit :

— Laisse-moi respirer un peu, ma fille : je suis brisée.

Et elle se couvrit le visage de son mouchoir de batiste, étouffant les sanglots qui la suffoquaient. La soubrette avait maintenant ses coudées franches avec madame. Depuis qu'elles s'étaient confessées ensemble à Saint-Germain-l'Auxerrois, Aglaé s'était familiarisée chaque jour davantage. Elle en était venue à traiter sa maîtresse presque en égale.

Césarine avait souffert sans se plaindre les procédés de la camériste. Elle, si altière, ne réprimandait plus cette fille grossière, entrée si profondément dans sa vie par la force des évènements. Dans ces derniers jours, elle en était même au point de la cajoler et de l'embrasser comme une

amie. Aglaé se laissait faire, trouvant ça tout naturel. Toutefois, un reste de respect la retenait et elle n'abusait pas trop. A la place de la Bastille, Césarine avertit le cocher de prendre par le faubourg Saint-Antoine et de la mener à Vincennes, rue de Fontenay. La crise était passée. S'essuyant le visage, elle regarda doucement Aglaé.

— Ma fille, dit-elle, M. Edmond viendra ce soir.

— Enfin !

— Mais nous cesserons de l'appeler par ce nom, qui me rappelle de trop cruels souvenirs.

La soubrette regarda sa maîtresse d'un air futé, avec un sourire singulier.

— Maintenant que l'affaire de monsieur est réglée, madame n'a plus besoin de faire tant de cachotteries.

— Que veux-tu dire ?

— On connaît M. Edmond.

— Explique-toi.

— Ça n'est pas malin : M. Edmond et M. l'abbé Michard, ça ne fait pas deux, ça ne fait qu'un.

Césarine tressaillit. Elle devint plus pâle encore. Et se tournant tout à fait vers la soubrette, la voix tremblante :

— Comment sais-tu ?

— Oh ! je l'ai toujours dit à madame : je ne suis pas si bête que j'en ai l'air. Madame se souvient qu'elle m'a fait confesser à Saint-Germain-l'Auxerrois le lendemain du jour où monsieur a tué ?

— Parfaitement.

— Eh bien, en quittant le confessionnal, j'ai coulé l'œil par le petit grillage et j'ai vu que le prêtre ressemblait à M. Edmond.

— Ce n'est pas une raison...

— En rejoignant madame, j'ai regardé au faîte du confessionnal et j'ai lu : M. L'ABBÉ MICHARD.

— Il y a des gens qu'on prend l'un pour l'autre.

— Que madame veuille bien m'écouter jusqu'au bout. Afin d'être certaine, j'ai profité d'un dimanche où madame m'avait donné congé. Je me suis rendue à Saint-Germain-l'Auxerrois. M. l'abbé Michard officiait, et c'était bien M. Edmond : je suis sûre de ne m'être pas trompée.

Césarine, fort troublée d'abord que la camériste possédât son secret, s'était calmée peu à peu. Elle garda le silence un instant, absorbée dans ses réflexions. Enfin, lorsque le fiacre déboucha sur la place du Trône, elle prit la main d'Aglaé d'un air confiant :

— Ma bonne fille, m'aimes-tu véritablement ?

L'accent ému de la jeune femme, son attitude, allèrent au cœur de la soubrette.

— J'ai donné tout à l'heure à madame, devant les juges, la preuve que je l'aime véritablement.

— Eh bien, je n'aurai plus de secrets pour toi. Oui, M. Edmond et M. l'abbé Michard ne font qu'une même personne. Si je ne l'ai pas avoué plus tôt, c'est qu'il me l'avait défendu.

— M. l'abbé Michard ne me connaît pas, autrement il ne se défierait pas de moi. Il a eu tort, quand il venait chez madame, de se cacher et d'être si fier On fait de moi tout ce qu'on veut, avec de bonnes manières.

Ces dernières paroles entrèrent comme un éclair dans l'esprit de Césarine. La raideur de l'abbé Michard, elle le devinait à présent, avait offusqué cette fille. Pour lui faire une niche, Aglaé avait bavardé avec Victor Aubray et révélé les visites du vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois. Aussi se promit-elle d'engager son amant à changer d'allures envers la camériste. Sentant bien qu'en la flattant elle la gagnerait complètement, et ayant les meilleures raisons de le faire, Césarine lui passa le bras autour du cou et pencha affectueusement la tête sur son épaule.

— Ma chère Aglaé, voyons sérieusement, te plais-tu avec moi?

— Comment ne m'y plairais-je pas? Madame est si bonne! depuis que monsieur est coffré, pas le plus petit mot. Madame me paye bien, ne regarde ni ce que je mange, ni ce que je bois. En vérité, je serais une buse, si je me déplaisais chez madame.

— Eh bien, ma fille, je vais t'apprendre un secret que je n'ai pas confié à M. l'abbé Michard, et qu'il ne doit pas savoir. Il faut que cela reste entre nous deux, entends-tu?

— Madame peut être tranquille : je serai muette comme la tombe.

La jeune femme approcha ses lèvres de l'oreille de la soubrette et murmura :

— Aglaé, je suis enceinte.

L'autre la regarda avec un étonnement comique :

— Et ça fait de la peine à madame? Moi je suis folle des soldats et des curés, mais spécialement de ceux-ci, parce que la robe me paraît plus propre encore que l'uniforme. Ça leur va si bien, la soutane, aux curés, et ça m'a toujours démangé de savoir ce qu'il y a dessous.

Ces réflexions triviales firent rougir Césarine. La dévote était orgueilleuse, et elle fut humiliée de cette traduction vulgaire de ses sentiments intimes. Mais, ayant plus que jamais besoin d'Aglaé, elle dévora ses répugnances.

— Malheureusement, dit-elle, je ne suis pas enceinte de l'abbé Michard.

— Et de qui donc, doux Jésus ?

— De mon mari.

— Pas possible ?

— Rien de plus certain. Je le suis de six semaines, seulement, et il y a deux mois et demi que je n'ai eu de rapports avec M. Michard.

— Cependant, monsieur n'a pas passé une nuit chez madame.

— Non. Mais, quand il est venu, dans cette terrible soirée, il m'a forcée d'être sa femme. Si j'eusse résisté, il m'aurait tuée.

Aglaé compatit tout de suite au chagrin de sa maîtresse.

— Je conçois que madame a honte en pensant qu'elle mettra au monde un enfant de galérien ; car il n'y a pas à dire, à partir d'aujourd'hui, monsieur n'est plus qu'un galérien.

Et elle devint rêveuse. Césarine l'examinait attentivement. Puis elle frissonna, songeant qu'elle-même était la femme d'un forçat, dont le préjugé lui infligerait impitoyablement la flétrissure partout où elle se présenterait avec son nom légal.

— Aglaé, reprit-elle, je compte sur toi pour cacher ma grossesse.

— Madame n'a rien à craindre : je connais mon affaire... M. l'abbé Michard lui-même n'y verra goutte.

La voiture roulait en ce moment dans la rue de Lagny, qui aboutit à celle de Fontenay. Bientôt elle s'arrêta devant la maison de madame Césarine. La jeune femme descendit avec sa caméristе, paya le cocher et entra dans son nouveau domicile. Le logis n'était pas grand, mais agréable et solitaire. Déjà madame Aubray avait fait ses recommandations à Aglaé, pour que celle-ci ne la désignât jamais que sous son petit nom. Il était près de sept heures. La soubrette, sur l'ordre de sa maîtresse, avait fait ses provisions le matin, l'abbé Michard devant arriver sur les huit heures et coucher à la maison. Il fut ponctuel, car il avait hâte d'apprendre de la bouche de sa belle amie le résultat de l'audience.

Césarine avait changé de toilette. Elle reçut l'abbé Michard dans un délicieux déshabillé, la gorge à demi décolletée, et parée de quelques bijoux, car le jeune vicaire aimait ça. A peine assis sur le canapé, elle sur ses genoux, il lui demanda :

— Eh bien ?

— Condamné aux travaux forcés.

— A perpétuité ?

— Non, pour quinze ans.

Il allait dire : C'est dommage ; mais il se retint. Au fond, quinze ans, c'était déjà bien honnête, et ça laissait de la marge. Il pressa la jeune femme sur sa poitrine en poussant un soupir de soulagement.

— Tout s'est bien passé, à l'audience?

— A merveille. Aglaé n'a pas bronché.

— Une bonne fille, en somme.

— Oui, et nous devons la ménager. A propos, mon ami, elle a découvert qui tu es.

Cette révélation impressionna désagréablement l'abbé.

— Comment a-t-elle su ? dit-il.

Césarine répéta ce que la soubrette lui avait dit dans la voiture.

— C'est une fille sûre, ajouta-t-elle, qui ne nous trahira pas, pourvu que nous la traitions bien. Elle est très sensible et aime beaucoup qu'on s'occupe d'elle.

Le vicaire passa la main sur son front.

— Je m'en suis aperçu, dit-il, et je ferai en sorte de me l'attacher, afin qu'elle ne bavarde pas.

Il se rappelait cette phrase d'Aglaé, lorsqu'elle lui avait raconté, au confessionnal, son entrevue avec Victor Aubray, sous la porte charretière, le soir du crime : « Monsieur me prit par mon faible, — je veux dire par la taille. »

Aussi, l'abbé pensa qu'il serait sage à lui de se régler là-dessus, vis-à-vis de la soubrette. Un instant après, Aglaé étant venue prendre les ordres de madame pour le dîner, le vicaire l'appela en souriant :

— Venez, mon enfant, là tout près de moi.

Elle s'approcha en faisant des mines, rouge comme un coquelicot, et tortillant le coin de son tablier.

— Ça me fait de l'effet, murmura-t-elle.

— Vous pouvez me reconnaître, ma fille.

— Quoi ! madame a dit à monsieur...

— Oui, votre maîtresse m'a expliqué que vous n'êtes pas mécontente de votre confesseur de Saint-Germain-l'Auxerrois. Eh bien, ici comme à l'église, il n'y a plus que l'abbé Michard. Est-ce entendu ?

— Oh ! monsieur verra comme je suis discrète.

— Et moi, j'ai confiance en vous. La preuve, c'est que je prierai madame de vous charger désormais de ses commissions chez moi, rue de la Monnaie, n° 8, n'oubliez pas.

De cramoisie, Aglaé tournait au pâle, tant elle était émotionnée.

— Monsieur, je n'oserai jamais..... chez un prêtre.

— Il le faudra bien... Du reste, j'ai en réserve quelques petits bibelots, pour vous faire belle.

Cette fois, la soubrette fut tout à fait séduite. Ses yeux en coulisse dévoraient l'abbé Michard.

— Du moment que monsieur le veut, j'obéirai : je ne connais que ça.

Elle ne s'ennuyait pas, la brave fille. Elle restait là, plantée, disposée à babiller. Mais sa maîtresse la renvoya doucement à la cuisine pour achever d'apprêter le repas.

Le dîner terminé, l'abbé Michard et Césarine s'entretinrent longtemps, avant de se mettre au lit. Ils étaient si heureux de se trouver enfin réunis, à leur aise, après tant de semaines et de terribles crises. Pourtant, l'un et l'autre étaient sous l'influence d'une certaine mélancolie, qu'ils ne réussissaient point à noyer dans l'ivresse de la passion. Tandis que Césarine songeait par moments à sa grossesse, l'abbé Michard se sentait dominé par d'autres soucis. Tout à coup il dit à la jeune femme :

— Sais-tu, ma chérie, que M. le curé de Saint-Gabriel est mort il y a deux jours ?

— Non. Mais en quoi cela m'intéresse-t-il ?

— C'était l'ancien curé du village où je suis né... D'ailleurs, pourquoi aurais-je des secrets avec toi ? N'es-tu pas l'âme de mon âme ?

Et il ponctua cette jolie phrase d'un ardent baiser sur les lèvres rouges de sa belle amie.

— Oui, reprit-il, j'avais en lui un protecteur dévoué... Il avait connu ma mère toute jeune femme,... une fleur de la campagne... mariée à un brave homme, un vrai saint Joseph, qu'une blessure reçue sous l'empire destinait forcément à ce métier.

Césarine sourit.

— Pourtant ta mère ne resta pas vierge ?

— Non : le bon curé s'en mêla et je vins au monde, grâce à lui. Il s'occupa de mon éducation et m'enseigna le latin. Nommé à Paris, à Saint-Gabriel, une riche paroisse, il me plaça au séminaire à ses frais. Ordonné prêtre, il y a deux ans, j'obtins, par son entremise, le poste de vicaire à Saint-Germain l'Auxerrois.

— Je comprends, chéri, que sa mort te contriste.

— Je perds beaucoup avec lui. Gagnant une quarantaine de mille francs par an, sans compter les aubaines au lit de mort des gens fortunés, il me traitait libéralement. Chaque année, je recevais de lui plusieurs billets de mille francs. C'était pour mes pauvres, disait-il de son air un peu narquois.

Les yeux de Césarine brillèrent de convoitise.

— Alors tu hériies ?

— Non, malheureusement. Sa maladie n'a duré que

quatre jours. Il avait des neveux, des nièces, qui l'ont assiégé, à la première nouvelle. Je n'ai pu le voir seul qu'un instant. Il en a profité pour me faire prendre douze mille francs dans son secrétaire. Le reste de ses économies, qui sont considérables, ira à ses parents ou sera consacré à dire quantité de messes, pour le repos de son âme.

Ce fut une déception pour la jeune femme.

— Quelle malechance ! Mais toi, mon ami, tu feras ton chemin dans le clergé, et très vite, certainement ; tu auras des postes lucratifs...

— Sans doute. Mais ce ne sont là que des espérances. J'ai des jaloux, et me voilà privé de la puissante protection du curé de Saint-Gabriel, qui n'avait qu'un *mot* à dire à plusieurs grandes dames pour qu'elles intervinssent à l'archevêché.

L'abbé Michard s'exprimait avec quelque découragement. Césarine affligée pour lui et pour elle, le consola d'un baiser.

— Tu es jeune, chéri. Avec de la conduite tu parviendras certainement.

— J'y essayerai. Mais il faut dorénavant que je sois sur mes gardes. La dernière fois que j'ai couché chez toi, à Montmartre, un mois avant le crime, je rencontrai au petit jour, en rentrant, un de mes confrères appelé auprès d'un malade. C'était un envieux ; il jasa et j'eus quelques désagréments. On est très sévère pour les maladroits à l'archevêché.

— Tu prendras tes précautions à l'avenir.

— C'est indispensable. Aujourd'hui j'ai obtenu vingt-quatre heures de congé. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois me croit dans mon village, chez mes parents. Ah ! sans eux, je sais bien ce que je ferais. Ce serait si commode !

— Que ferais-tu ?

— Tu passerais pour ma sœur, ma bien-aimée, et nous vivrions ensemble. Quantité de prêtres agissent ainsi sans que le public s'en doute. Ceux qui n'ont pas de sœurs ont des nièces, ou même des tantes encore vertes. Mais moi, je ne peux pas ; j'ai mon père et ma mère.

— Mais ils ne doivent pas être bien sévères ?

— Tu te trompes. Je ne parle pas de mon père putatif, un bonhomme qui chiffre zéro dans le ménage ; mais ma mère n'entendrait pas raison. Tu n'as pas idée comme elle est collet-monté, elle, une paysanne, depuis qu'elle a vieilli.

Césarine soupira.

— Nous avons bien des tribulations, mon ami.

— Que veux-tu, ma chérie? nous devons nous résigner. Je ne pourrai coucher chez toi que rarement, une fois par mois, tout au plus. Mais je viendrai chaque semaine, en courant, dans la journée.

Malgré sa passion pour le bel abbé, la jeune femme ne se récria pas. Des relations multipliées l'eussent gênée singulièrement, durant sa grossesse. Et puis, elle le verrait au confessionnal, dans les intervalles.

— Tu as raison, fit-elle. Je serais au désespoir que tu compromisses pour moi ton avenir.

— Et moi, ce qui me chagrine, c'est que, le curé de Saint-Gabriel mort, mes appointements ne suffiront pas à nous faire vivre séparément l'un et l'autre.

— Mais les douze mille francs?

L'abbé Michard tira un portefeuille de sa poche et l'offrit à Césarine.

— Ils sont pour toi, mon adorée, et les voici. Mais cette somme ne durera pas toujours.

Charmée du présent, la jeune femme étouffa le vicaire de baisers.

— Ne t'inquiète pas, mon ami : d'ici là, j'espère bien que la Providence nous viendra en aide.

Il se faisait tard. Les deux amants, leurs confidences épuisées, se mirent au lit, après avoir récité leurs prières. Aglaé ronflait depuis longtemps. Elle s'était endormie le cœur jubilant à l'idée d'être admise enfin dans la familiarité d'un curé, de respirer à son gré le parfum d'encens qui s'exhale d'une soutane, sur le dos d'un jeune et beau prêtre.

XI

Les relations entre Césarine et l'abbé Michard continuèrent, ainsi que le vicaire les avait réglées, jusque vers la fin d'octobre. A cette époque, les parents du jeune prêtre vinrent passer un mois avec lui, comme ils l'avaient fait au commencement de l'année, avant le meurtre de Jules Varin. L'abbé Michard n'eut plus la possibilité de découcher; il dut même restreindre considérablement ses rapides visites de la semaine, à la grande satisfaction de sa belle maîtresse. En effet, dans les derniers temps Césarine, qui approchait du terme fatal avait eu toutes les peines du monde à dissimuler sa grossesse. Il lui avait fallu des prodiges de courage et d'habileté.

Aglaé se serait jetée au feu pour la jeune femme, et surtout pour l'abbé Michard. Elle savait par cœur maintenant le chemin de la rue de la Monnaie. Elle y serait allée les yeux fermés.

Il fallait voir comme la soubrette faisait fi des beaux militaires qui grouillaient à Vincennes, depuis qu'elle se frottait à la soutane. L'abbé Michard la prenait-il « par son faible, » c'est-à-dire « par la taille »?

Aglaé ne s'en vantait pas, mais on pouvait tout supposer, tant elle avait la bouche enfarinée de « monsieur. » Car le vicaire était « monsieur », à présent, en d'autres termes, la plus haute autorité que la caméristе reconnût au ciel et sur la terre avec madame, dans la chambre de laquelle elle fut admise à coucher, vers la fin d'octobre. La délivrance de Césarine devait être pour le *milieu* de novembre, si les choses marchaient régulièrement.

Quoique fatiguée par sa grossesse, la jeune femme jouissait d'une bonne santé. Aglaé ayant prouvé qu'elle avait l'expérience nécessaire, soit qu'elle l'eût acquise à ses propres dépens ou à ceux d'autrui, il avait été convenu avec sa maîtresse qu'on n'appellerait pas de sage-femme, à moins que l'accouchement n'offrît un danger sérieux.

Pour intéresser davantage encore le ciel à ses affaires, Césarine commença une neuvaine à la Madone. Deux fois par jour, elle s'agenouillait avec la soubrette devant une statue de la Vierge, un présent de l'abbé Michard, laquelle se dressait sur un socle au chevet du lit. Elles récitaient les litanies et force oraisons dévotes. Déjà la jeune femme avait parlé à mots couverts du sort de l'enfant. Aglaé avait émis l'opinion que madame ne pouvait nourrir le rejeton d'un galérien. Ça ne se faisait pas. Un soir, à la fin de la neuvaine, Césarine venait de se coucher, la caméristе bordait son lit. Tout à coup, madame Aubray lui saisit les mains, l'attira à elle et l'embrassa en pleurant.

— Qu'a donc madame? demanda Aglaé.

— J'ai du chagrin... ce sera dans quelques jours, demain, peut-être.

— Eh bien, on sera là, madame n'a pas besoin de se désoler.

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète, ma fille... Mais que faire de l'enfant?

A cette question directe, la soubrette balbutia quelques mots vagues ne sachant ou n'osant donner un conseil. La jeune femme la regarda en dessous.

— Si l'abbé Michard soupçonnait jamais que j'ai un enfant, l'enfant d'un galérien, comme tu dis si bien, ma

bonne Aglaé, tout serait perdu, et nous ne le verrions plus.

Cette réflexion frappa au cœur la caméristе. Elle se redressa, les poings sur les hanches :

— Ah ! mais non, faut pas qu'il sache. Ne plus voir monsieur, ça ne se peut pas.

— Le moyen ?

Aglaé, mise au pied du mur, dit à demi-voix :

— Un mioche, ça ne tient qu'à un fil... La bonne Vierge, à qui nous faisons une neuvaine, devrait bien nous inspirer quelque chose.

Césarine pressa convulsivement son front dans ses mains, en sanglotant :

— Je vois bien que c'est fini : il faut renoncer à M. l'abbé Michard.

Et elle se tordait désespérée sur son lit. Aglaé, aussi alarmée que sa maîtresse paraissait l'être, se pencha vivement sur elle, l'étreignant dans ses bras pour la calmer :

— Que madame n'aille pas se faire du mal avec tout ça. Ce serait le bouquet. Eh bien quoi, il me vient une idée.

La jeune femme la regarda à travers ses larmes.

— Voyons ton idée, ma fille, murmura-t-elle. J'ai pensé bien des fois que tu nous sauverais, si tu le voulais.

— Oui-dà, je sauverai madame, et M. Michard ne se doutera de rien.

La soubrette, piquée au jeu et flattée par sa maîtresse, n'hésitait plus. Elle avait son plan.

— Il y a deux kilomètres de champs, reprit-elle, là à deux pas, qui séparent Vincennes de Montreuil... La nuit, on n'y rencontre pas un chien... Un poupon qu'on déposerait au bon endroit, sur ces terrains déserts, ne résisterait pas deux heures au froid.

— Tu me fais frissonner, ma pauvre Aglaé.

— Ah ! dame, faut avoir de la tête, dans ces moments-là, et je n'en manque pas, grâce à Dieu.

La soubrette était montée au ton voulu. Sa maîtresse savait qu'elle n'en démordrait plus. Elle la comblait de caresses, avec des paroles de vive reconnaissance :

— Quel service tu me rendras, et comment te le payerai-je ?

— Ce sera à la générosité de madame, qui est aussi bonne que l'abbé Michard. Quel digne prêtre et comme il fait bien les choses ! Depuis que je le fréquente, il m'a donné une croix d'or, une broche d'or, des pendants d'oreilles d'or, tout en or. Ça éblouit les petits militaires du fort ; quand je passe à côté d'eux, ils me guignent du coin de l'œil, en se poussant du coude ; mais je ne fais pas semblant...

Césarine acheva de griser cette fille bourrée de vanité et d'amorcer sa cupidité grossière :

— Dès que je serai délivrée, ma bonne Aglaé, je t'achèterai une montre en or, avec la chaîne, j'augmenterai tes gages, et si la fortune me sourit à la fin, je t'assurerai une petite rente pour tes vieux jours.

A ces brillantes promesses, la soubrette, transportée, se jeta comme une folle au cou de la jeune femme.

— Mais madame veut donc que je me fasse couper le cou pour elle?

— Non : je veux que tu sois heureuse, car tu le mérites.

Lorsque Aglaé fut apaisée, madame Aubray reprit :

— Sans t'en douter, ma fille, tu vas procurer un ange de plus au ciel et arracher une âme à l'enfer. Tu baptiseras l'enfant, avant de... l'emporter. Toute personne peut le faire, en cas de nécessité.

— On m'a seriné ça au catéchisme... Mais je ne sais pas baptiser.

— Je t'apprendrai.

— A la bonne heure.

— Ainsi tu feras une œuvre méritoire. Si cet enfant vivait, il se damnerait certainement comme son père. En mourant baptisé, dans la fleur de son innocence, il ira tout droit au paradis, où il priera pour toi, à qui il devra son bonheur éternel.

— C'est que c'est vrai ce que madame dit là, s'écria Aglaé. Que la religion est une belle chose!

Elle était ravie. Ensuite Césarine lui enseigna comment il fallait s'y prendre pour baptiser correctement, la moindre bévue invalidant l'opération. Elle lui expliqua qu'il était nécessaire de mouiller la peau de la tête, et non pas seulement les cheveux, puis prononcer en même temps, sans interrompre l'ablution : « Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Autrement ça ne vaudrait rien. Quantité d'enfants avaient été damnés par l'inattention des prêtres ou des personnes chargées de leur administrer le sacrement. Du reste, il fut convenu entre les deux dévotes, qu'Aglaé s'exercerait la main chaque jour, et la langue, en s'essayant sur une bûche figurant le mioche. Certes, il eût été difficile de pousser plus loin le scrupule. La piété catholique seule affine à ce point les consciences.

Le 14 novembre, dans la matinée, Césarine ressentit les premières douleurs de l'enfantement. Tout était prêt. Aglaé, à son poste, se disposa à remplir l'office de sage-femme. La crise fut violente et se prolongea. Il y eut un moment où la soubrette, perdant la tête, songea sérieuse-

ment à appeler un médecin. Mais elle reprit courage après s'être réconfortée avec un demi-verre de ce bon cognac qu'on réservait à monsieur.

Enfin, sur les trois heures, madame Aubray accoucha d'un gros garçon, — un fils de galérien. Aglaé le déposa dans une couverture démarquée, sur le canapé et se hâta de donner les premiers soins à sa maîtresse. Ensuite la caméristo baptisa l'enfant sous les yeux de la mère, selon la rigueur des rites ecclésiastiques. Le temps était sombre. Il faisait un peu de brume. Mais Aglaé connaissait parfaitement la contrée. D'ailleurs la rue de Fontenay bordait les champs avant de s'enfoncer dans le bois. A la nuit tombante, Césarine murmura :

— Il est l'heure, ma bonne Aglaé.

La soubrette, toute frémissante, prit l'enfant qui dormait, l'enveloppa soigneusement et le cacha sous un vaste châle noir. Elle sortit en silence, claquant des dents. Aglaé avait beau se répéter que le poupon allait monter au ciel tout à l'heure. Maintenant qu'il fallait agir au lieu de parler, ça lui faisait beaucoup plus d'effet qu'elle n'aurait cru.

Le métier de faiseuse d'anges avait des épines. Quand Césarine entendit la porte extérieure se refermer, elle frissonna. Avait-elle des remords ? Après avoir poussé le père au bagne, éprouvait-elle de l'horreur à la pensée de livrer le fils à la mort ? Non. — La dévote ne songeait pas à ces frivolités. Elle tremblait seulement qu'un accident ne survînt, qu'on ne découvrît l'infanticide suggéré par la maîtresse à une fille grossière et crédule. La Providence des bigots a parfois des distractions. Au bout de trois quarts d'heure, Aglaé reparut, un peu effrayée, mais la couverture vide sous le bras. Cependant elle était beaucoup moins troublée que la jeune femme ne s'y attendait.

— Eh bien ? interrogea Césarine.

— Madame, c'est fait.

— Tu es sûre ?

— Qu'on ne se doutera de rien ? J'en mettrais ma tête à couper.

— Mais si, par hasard, on le retrouvait vivant ?

— Pas de danger. Le mioche était déjà à moitié mort, quand je l'ai déposé dans un sillon, là-bas, près de Montreuil.

— Dieu soit béni ! murmura Césarine épuisée.

Et elle ferma les yeux, la conscience tranquille.

XII

Quinze jours s'écoulèrent. Césarine, un peu pâle encore, était complètement rétablie de ses couches. On n'avait pas entendu parler de l'enfant, à Vincennes. La jeune femme supposa que le cadavre avait été transporté à Montreuil, par ceux qui avaient dû le découvrir, et que les recherches s'étaient bornées à cette localité. D'ailleurs, rien qui pût le faire reconnaître ou mettre sur sa trace, Aglaé l'ayant laissé tout nu. Césarine ne pensait donc plus au fils du galérien.

Un soir du commencement de décembre, à la nuit, Aglaé s'occupait activement à sa cuisine. Monsieur était là. Il devait coucher avec madame, pour la première fois depuis la délivrance. La soubrette fonctionnait dans tous ses atours, au risque de se tacher, n'ayant qu'un léger tablier blanc pour préserver sa robe. Elle s'était parée de tous ses bijoux, y compris la montre en or et la chaîne que madame lui avait achetées, selon sa promesse. Pour elle, monsieur était comme le Saint-Sacrement, devant lequel les prêtres ne se présentent qu'en riche costume, avec des chasubles et des chapes de drap d'or. Et puis, elle savait que monsieur la trouvait belle, quand il la voyait étinceler sous sa bijouterie. Du moins il le répétait chaque fois qu'elle le visitait chez lui, rue de la Monnaie. Même lorsqu'il était arrivé, il y avait une heure, il l'avait complimentée, disant qu'elle avait l'air très comme il faut et que ça lui donnait plus d'appétit quand on se mettait si propre pour cuisiner. L'abbé Michard, en effet, causait avec Césarine, dans la chambre de la jeune femme, au premier et unique étage. Soudain, la sonnette retentit, à la porte du jardin.

— Qui ça peut-il être ? se dit Aglaé. Nous ne recevons guère que monsieur, à cette heure tardive.

Néanmoins, la caméristе courut savoir ce qu'on voulait. Le ciel était clair, la terre durcie par la gelée. A travers les barreaux de la grille, Aglaé aperçut deux messieurs de taille élevée, enveloppés dans leur manteau, coiffés de chapeaux à haute forme. L'un portait une épaisse barbe rousse, entière, d'un doigt de longueur; celle de l'autre était presque blanche, ainsi que les cheveux. Au premier abord, la caméristе songea à l'enfant, et se sentit tout effrayée.

L'homme à la barbe blanche lui demanda à demi-voix :

— N'est-ce point ici que demeure madame Césarine Aubray?

Aglaé, dans son trouble, oublia que sa maîtresse cachait soigneusement son nom de femme, et lui avait commandé de nier, si jamais quelqu'un la désignait ainsi. Elle répliqua donc, sans réfléchir :

— Oui, monsieur, c'est ici.

— Je désirerais parler à madame Césarine Aubray.

— Madame ne reçoit pas ce soir.

— Il s'agit d'une communication importante... Une bonne nouvelle.

Aglaé était perplexe.

L'homme à barbe blanche ajouta :

— J'ai à lui annoncer que son mari, le forçat Victor Aubray, vient de mourir au bagne de Toulon.

— Madame sera bien contente, en effet. Je lui ferai la commission.

Mais la camériste n'ouvrait toujours pas. L'homme à la barbe blanche reprit avec quelque vivacité :

— L'autorité judiciaire m'a chargé d'informer en personne madame Aubray. Je vous requiers donc de m'introduire immédiatement auprès d'elle, car je n'ai pas de temps à perdre.

Ce mot, *l'autorité judiciaire*, imposait singulièrement à la soubrette, depuis qu'elle l'avait entendu sonner à ses oreilles, durant le procès de son ancien maître. Aussi s'empressa-t-elle de tirer le verrou de la porte, et les deux visiteurs pénétrèrent en silence dans le jardin. Aglaé les précéda dans la maison. Arrivée dans le vestibule, au pied de l'escalier, elle les pria d'attendre quelques minutes, le temps de prévenir sa maîtresse. La chambre de Césarine donnait sur l'autre partie du jardin, de sorte que la jeune femme n'avait rien entendu. Assise devant le feu, près de l'abbé Michard, elle paraissait toute soucieuse. Le vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois lui avait annoncé que maman Michard était décidée à quitter la campagne pour habiter avec lui.

— Ami, tu ne pourras plus guère venir coucher? disait-elle.

L'apparition d'Aglaé ne permit pas à l'abbé de répondre.

— Madame, fit la soubrette, deux messieurs sont en bas, qui désirent vous parler.

— Sotte fille, cria Césarine, ne t'ai-je pas défendu d'introduire personne, quand M. l'abbé est ici?

— Que madame m'excuse ; mais ils viennent au nom de l'autorité judiciaire, pour une bonne nouvelle.

— Quelle bonne nouvelle ?

— Monsieur... c'est-à-dire le galérien est mort.

A ces paroles, Césarine se souleva, battant des mains :

— Libre ! tout à fait libre ! répéta-t-elle avec une joie folle.

— Madame veut-elle que je fasse monter ?

Césarine hésita une seconde. Mais, ayant hâte de savoir :

— Au fait, il n'y a pas de feu ailleurs, dit-elle. Oui, ma fille, fais monter ces messieurs.

Puis, s'adressant à l'abbé Michard :

— Mon ami, passe dans mon cabinet de toilette. Tu entendras tout de même.

Pendant qu'Aglaé descendait, le vicaire, ayant pris son chapeau, se hâta de se réfugier dans le cabinet, dont la porte ouvrait près de l'alcôve. Presque aussitôt, l'homme à la barbe blanche parut sur le seuil, son chapeau à la main, son manteau sur le bras, sa redingote boutonnée jusqu'au col. Il avait laissé en bas son compagnon, l'homme à la barbe rousse. Son regard se dérobait sous des lunettes aux verres bleu-foncé, qui donnaient une expression étrange à sa figure longue et amaigrie. Césarine, debout, le considérait avec curiosité. Il s'avança en saluant poliment, et, d'une voix cassée :

— Mille pardons, madame, de vous déranger à pareille heure. Mais Vincennes est loin, et nous n'avions pas calculé, en partant, que la nuit nous surprendrait sitôt.

— Il n'y a pas de mal, monsieur. Asseyez-vous, je vous en prie.

Et elle indiquait en face le fauteuil occupé, un instant auparavant, par l'abbé Michard. L'homme à la barbe blanche jeta négligemment son manteau sur le dossier en disant :

— Je vous apporte, madame, des nouvelles de votre mari, Victor Aubray, le forçat.

Césarine crut décent de dissimuler sa joie devant un étranger. Elle baissa la tête en se couvrant le visage de ses mains, avec une feinte tristesse, et murmura :

— Le malheureux !

N'entendant plus rien, elle leva les yeux sur le visiteur. Mais à peine l'eut-elle envisagé, qu'elle tressaillit violemment, les traits bouleversés, blême, saisie d'épouvante et incapable d'articuler un mot. La jeune femme se renversa sur son fauteuil, les mains en avant, tremblant de tout son corps, comme si elle eût voulu repousser un spectre. C'était bien pis et plus effrayant. L'aspect du visiteur s'était transformé. Il avait enlevé ses lunettes bleues. La chevelure et la barbe blanche avaient disparu. Victor

Aubray, le galérien, se dressait devant Césarine, les bras croisés, l'œil fulgurant, la physionomie implacable. Il semblait goûter une jouissance cruelle à contempler cette femme, en proie à une indicible terreur, la figure livide, la gorge débordant du corsage, soulevée par des soubresauts convulsifs.

Enfin il parla, et sa voix résonna, lugubre, aux oreilles de Césarine, comme un glas d'agonie :

— Est-ce ainsi qu'on accueille son mari, dit-il, après de longs mois d'absence ?

Césarine se souleva; son regard se tourna vers la porte, et ses lèvres remuèrent comme pour appeler. Victor Aubray reprit avec une ironie terrible :

— Epargne-toi la peine de crier : j'ai confié notre aimable Aglaé à un ange gardien des plus séduisants.

La jeune femme laissa retomber sa tête sur le dossier du fauteuil.

— Tu le vois, continua Aubray : les portes du bagne sont moins inexorables que ton cœur de marbre. Les morts brisent quelquefois la pierre de leur sépulcre pour se venger des vivants.

Et il se rapprocha d'elle, les yeux étincelants d'une haine sauvage.

— L'heure de la vengeance et de la justice a sonné, poursuivit-il. Tu ne mentiras plus, misérable, tu ne livreras plus ton mari lâchement, après avoir sollicité son pardon avec des larmes hypocrites. Tu as fais de moi un voleur, un faussaire, un assassin, puis un forçat. Eh bien, moi, je ferai de toi un cadavre.

Il s'était penché sur elle, hagard, la brûlant de son haleine. Hors d'elle-même, inconsciente, Césarine se redressa en criant :

— Aglaé, au secours !

Mais Victor Aubray la rejeta brutalement sur le fauteuil. Un poignard brillait dans sa main, et il murmura, grinçant des dents :

— Cette fois, tu ne m'échapperas pas.

Césarine, saisie d'horreur, balbutia en joignant les mains :

— Victor, pardon ! je ne suis pas en état de grâce.

Le forçat éclata d'un rire sinistre :

— Ah ! tu n'es pas en état de grâce, pauvre colombe ? Eh bien, descends donc aux enfers, car ta place est marquée parmi les démons.

En même temps, la saisissant par le bras, il leva son poignard. Césarine se jeta brusquement de côté et bondit au milieu de la chambre, dans la direction du cabinet de

toilette, folle, les cheveux épars, et appelant d'une voix qui râlait :

— Edmond ! Edmond ! au secours ! à l'assassin !

Mais la porte du cabinet resta close. Avant que la malheureuse ne l'eût atteinte, Victor Aubray l'avait empoignée par le chignon à demi dénoué.

Il la ploya en arrière, brandissant son poignard avec rage, la lèvre écumante, les traits convulsés.

— Parfait ! rugit-il. Il se retrouve enfin, ce bel Edmond. Dans une minute, je l'enverrai te rejoindre chez Satan, infâme !

Et il frappa en pleine poitrine. La jeune femme roula, sanglante, sur le tapis, les pâleurs de la mort sur le visage. Victor Aubray s'élança vers le cabinet de toilette, tira la porte et s'arrêta net, avec une imprécation furieuse. La fenêtre donnant sur le jardin était ouverte. Il y courut, après une seconde de stupeur, se pencha au dehors et regarda. Un homme fuyait tête nue et s'évadait par une porte ouvrant sur une petite ruelle.

— Le lâche ! fit Victor Aubray, exaspéré.

Il rentra dans la chambre, et jeta un coup d'œil sur le corps de Césarine, immobile.

Au moment où il le heurtait du pied, pour s'assurer que la jeune femme était bien morte, un cri aigu monta d'en bas jusqu'à lui. Victor Aubray tressaillit, et se précipita vers la porte en murmurant entre ses dents :

— Je parierais que ce coquin de Queyriou fait des siennes. Voilà ce qu'on gagne à s'associer avec des scélérats. Mais je n'avais pas le choix ; il était mon compagnon de chaîne ; sans lui, je n'aurais pu m'échapper.

Tout en faisant ces réflexions, Victor Aubray avait repris son chapeau, son manteau, sa barbe et sa chevelure postiche. En trois bonds, il fut au pied de l'escalier. Il prêta l'oreille. Des gémissements étouffés partaient d'une pièce voisine, — un petit parloir. Il s'y précipita comme une bombe, sa barbe et sa perruque fausse à la main. Voici ce qui se passait : le compagnon de Victor Aubray, l'homme à la barbe rousse, tenait à la gorge Aglaé, couchée sur une espèce de divan, et s'efforçait de la dévaliser. Déjà, il lui avait enlevé sa montre avec la chaîne, ainsi que la broche et la croix en or. Il était en train de lui déchirer les oreilles pour avoir les pendants. La soubrette se débattait désespérément, étouffant sous l'étreinte du bandit. Celui-ci était tellement animé à la besogne, qu'il n'entendit pas entrer Victor Aubray. Mais Aglaé l'avait vu ; elle avait même reconnu son ancien maître. Faisant un suprême effort, elle parvint à se dégager, à

l'instant où la main de fer de Victor Aubray s'abattait sur l'épaule de l'homme à la barbe rousse. Celui-ci se retourna, grondant et furieux :

— Ah çà ! tu prétends m'empêcher de travailler ?

— Viens ! se contenta de répondre Victor Aubray.

Mais l'autre, l'œil sinistre, ajouta d'un air menaçant :

— Ah ! c'est ainsi que tu agis avec les camarades ? Est-ce que je t'ai gêné là-haut, dans le règlement de tes petites affaires ? Je t'avertis que je ne suis pas de ce jeu-là.

Mais un incident coupa court à cette querelle qui commençait. Aglaé s'était glissée dehors, avait gagné la rue, et hurlait à plein gosier :

— Au voleur ! à l'assassin !

Victor Aubray et son terrible compagnon se hâtèrent de déguerpir. Déjà, plusieurs personnes sortaient des maisons, attirées par les cris de la soubrette. Au bout de quelques minutes, les deux forçats s'étaient réfugiés sur la lisière du bois. Là, Victor Aubray dit à son compagnon :

— Queyriou, nous allons nous séparer ici.

— Ah bah ! Et pourquoi ça ?

— Parce que je ne suis ni un voleur, ni un assassin de profession.

— Monsieur est un honnête homme, peut-être ?

— Non ; je n'ai plus droit à ce titre. Une fatalité terrible s'est abattue sur ma vie. J'ai succombé. J'avais juré de faire justice de la misérable qui m'a perdu. C'est fini. Maintenant, j'essaierai dé gagner la frontière. Une fois à l'étranger, je travaillerai pour vivre. Tels sont mes projets irrévocables. Tu vois bien que nous ne pouvons nous entendre...

— Il fallait le dire plus tôt et ne pas tromper un camarade.

Victor Aubray se tut.

— Mais ça ne se passera pas comme ça, reprit Queyriou. En recevant des services, on s'oblige à rendre. C'est un pacte. Lorsque tu es arrivé au *pré*, là-bas, à Toulon, et qu'on nous riva à la même chaîne, je méditais depuis six mois une évasion. J'avais quelques amis au dehors, des intelligences au dedans. Mon plan était fait. Je te confiai mon idée, tu l'accueillis avec enthousiasme. Il y a deux mois, nous réussîmes à l'exécuter... Je pus me procurer de l'argent... Tu me parlas d'un coup à faire ici, où je pourrais t'aider ; et je t'ai prêté mon concours sans hésiter. Et maintenant tu prétends me lâcher ? Je ne le souffrirai pas.

— Écoute, Queyriou, sans te fâcher, dit Victor Aubray. Si tu as conçu le projet d'évasion, avoue que sans moi, il

eût avorté dix fois pour une. Depuis que nous avons quitté le bagne, je t'ai sauvé en deux ou trois circonstances. Je crois donc que nous sommes quittes.

— Quittes? fit Queyriou ; tu veux rire. Moi je suis sûr que tu as levé le magot, tout à l'heure, chez ta femme. Voilà pourquoi tu es si fier. Ton intention est de filer sans partager.

La colère monta au cerveau de Victor Aubray. Il répondit d'un ton menaçant. Queyriou, exaspéré, le saisit au collet. Alors une lutte terrible s'engagea dans l'ombre entre ces deux hommes. Elle dura un bon quart d'heure. Puis un coup de pistolet retentit et un corps roula sur l'herbe piétinée. Le lendemain, les journaux annoncèrent que des soldats de la garnison avaient relevé au bord du bois, près de la rue de Fontenay, le cadavre du forçat Victor Aubray, évadé avec un nommé Queyriou du bagne de Toulon deux mois auparavant. Il était mort d'une balle de pistolet reçue en plein visage. On supposait qu'il avait été tué par son compagnon de chaîne, à la suite d'une dispute. La police avait lancé ses plus habiles limiers à la poursuite du meurtrier. Les feuilles bien informées racontaient d'autre part qu'un coup de main avait été tenté, à la tombée de la nuit, dans une maison de cette même rue de Fontenay. La maîtresse, — la propre femme de Victor Aubray, — frappée d'un coup de poignard en pleine poitrine, avait été transportée mourante à l'Hôtel-Dieu. Sa femme de chambre, dévalisée, avait donné le signalement des deux malfaiteurs, auteurs de ce double attentat. L'un d'eux était précisément Victor Aubray. La camériste, mise en présence du cadavre de ce forçat, l'avait parfaitement reconnu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

L'EMPOISONNEMENT DE L'ABBÉ DENISOT

I

— A bas les pattes, Azor! Je n'ai pas le cœur à batifoler. Dieu! que la vie est dure aujourd'hui pour le pauvre monde. Vrai, on en voit de grises!

Ainsi criait une petite vieille, puant l'absinthe et le tabac qui barbouillait son nez violacé. Maigre, chétive, la peau parcheminée et zébrée de rouge, son visage s'encadrait dans des touffes de cheveux d'un blanc sale et mal peignés. Elle se redressait, serrée dans un châle graisseux à carreaux effacés. Sa robe de mérinos rougeâtre et fripée traînait sur ses bottines éculées. Soufflant et bavant, elle secouait rageusement un cabas crasseux passé dans son bras droit.

Cette pie-grièche pouvait avoir une soixantaine d'années. Elle paraissait usée jusqu'à la corde. Elle avait repoussé brusquement du pied un caniche malpropre, aux yeux gluants, qui s'était pendu à ses jupes. Le roquet humilié de l'accueil que lui faisait sa maîtresse, courut se blottir dans un coin, derrière un tas de guenilles.

La scène se passait dans un taudis, rue des Panoyaux, au cinquième étage d'une misérable maison bâtie de boue et de crachats. Une fenêtre à tabatière éclairait la pièce, par la toiture en zinc. Un poêle en fonte, rongé par la rouille, servait au chauffage l'hiver, et à la cuisine en toute saison. Un grabat à deux places, une commode disloquée, une table vermoulue, trois chaises boiteuses, un tabouret de bois constituaient tout l'ameublement de ce bouge. Sur l'une des parois bistrées, marquetées de larges plaques jaunâtres par le suintement de la pluie, s'étalait une caricature de garde-robe, — des loques et des haillons accrochés à de grands clous. Ce logis haut perché abritait deux sœurs retirées des affaires, bien qu'on lût sur un carton piqué à la porte cette pompeuse enseigne :

MADEMOISELLE POIVROT

Bureau de placement pour dames de compagnie.

La clientèle, en effet, n'existait pas, bien qu'on vécût sous l'empire, en l'année 1865. C'était Aglaé, l'aînée des

demoiselles Poivrot, qui venait de rentrer au chenil, dégorgeant sa bile dans les termes ci-dessus. Elle ignorait le style académique, on le devine. En outre, elle s'adressait à sa cadette, mademoiselle Justine Poivrot, qui avait encore moins de littérature. Celle-ci, accroupie sur le tabouret, rapetassait une mauvaise chemise. Vêtue d'un jupon grossier et d'un caraco de même étoffe, elle était mieux en chair. Sous le béguin qui la coiffait, elle montrait une figure bonasse, épaisse, mais non dépourvue de quelque astuce.

Justine Poivrot avait été toute sa vie en service, gagnant peu, mais sachant épargner. A force de grappiller, elle avait amassé quelques centaines de francs de rente. Malheureusement sa carrière, si bien remplie, s'était terminée brutalement par une condamnation à une année de prison. Ses derniers maîtres, ayant eu l'indélicatesse de se plaindre qu'elle avait les doigts trop crochus, la justice l'avait pincée.

Depuis un mois, au sortir de la retraite forcée qu'on lui avait infligée, mademoiselle Justine Poivrot s'était réfugiée sous l'aile de sa sœur. Aglaé n'avait point fait d'économies. Cependant elle jouissait d'une pension annuelle de six cents francs, payable par mois. Elle la devait, disait-elle, à une dame de la haute *pègre,* pour d'anciens et honorables services.

On était au matin du 4 avril, et elle venait précisément de toucher son douzième, à l'autre bout de Paris. Mademoiselle Aglaé, plus forte tête que sa sœur, avait décidé cette dernière, qui avait le plus gros pécule, à tout mettre en commun. On vivrait mieux et à moindres frais. Ça ne coûterait pas plus pour deux que pour une. En réalité, elle réglait le ménage à son gré et disposait seule de l'argent. Pendant que l'autre raccommodait les nippes, cuisinait la ratatouille, elle gueusait de droite et de gauche, sous prétexte de faire ses dévotions. Honteuse de son aventure en police correctionnelle, Justine se résignait sans souffler mot, à cet esclavage domestique. Voyant sa sœur rentrer de si méchante humeur :

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-elle.

— J'ai que je suis furieuse.

— On t'a refusé ta pension ?

— Ah ! mais non, par exemple. Ça serait du propre, si on essayait avec moi ce jeu-là.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

Aglaé Poivrot jeta son cabas sur la table et s'assit, le coude appuyé au meuble branlant.

— Il y a que je suis lasse de manger de la vache enra-

gée. Ça ne peut pas durer comme ça. Je me sens vieillir et j'ai besoin de quelques douceurs. Ce matin donc, je suis partie de bonne heure pour réclamer mon dû chez la baronne d'Orsat, avec l'idée de la raisonner pour qu'elle allonge la sauce.

— Ça ne serait que juste, observa Justine.

— Ah bien oui ! Madame n'entend pas de cette oreille-là. J'ai eu beau lui remontrer que cinquante francs par mois, c'est tout au plus de quoi acheter mon tabac, mon absinthe et la pâtée pour mon pauvre Azor. Rien n'y a fait. Même qu'elle m'a répondu des stupidités.

— Pas possible ?

— Ma parole ! Figure-toi qu'elle a eu le front de me dire que tout ça c'est du superflu. Madame fait la petite bouche : ça ne prise jamais, ça fait semblant d'abominer l'absinthe, ça ne peut pas souffrir les chiens. Ah dam ! ces bijoux-là, c'est pas comme les curés, ça ne sent pas toujours l'encens.

— En voilà une mijaurée.

— Ne m'en parle pas, ça vous fait suer. Pour lors, je me suis rabattue à plaider pour Azor, exposant que ce cher amour m'est indispensable à mon âge, vu qu'il me tient chaud la nuit. Sais-tu ce que ma satanée baronne a répliqué ?

— Non, je ne m'en doute pas.

— Elle a déclaré, comme ça, que c'est indécent pour une chrétienne de coucher avec une bête.

— Tu plaisantes ?

— Nenni, je ne plaisante pas ; c'est exact. Enfin, me voyant retoquée sur tous les points, j'ai allégué — faut pas te formaliser, c'était pour notre bien — que j'avais une vieille sœur à ma charge. J'ai été bien reçue, va. Madame n'admet pas, lorsqu'on vit de la charité publique, qu'on dépense pour autrui. Voilà ce qu'elle m'a collé dans la main.

Justine abonda dans le sens de son aînée :

— Qu'est-ce que ça leur fait, aux riches, que nous crevions de faim ? Et tu as rendu des services à cette gaillarde-là ?

— Si je lui ai rendu des services ? Mais c'est moi qui l'ai lancée dans le monde, avec le dévouement d'une véritable mère, au risque de me faire couper la tête. Sans moi, est-ce qu'elle serait aujourd'hui baronne d'Orsat ? Elle se crotterait la nuit à faire le trottoir... Et maintenant, ça rechigne pour me cracher un sou de plus. Mais, patience ! J'ai plus d'un tour dans mon sac, et rira bien qui rira la dernière.

Mademoiselle Aglaé Poivrot s'animait de plus en plus. Elle était positivement très montée contre la baronne. Justine était prête à jeter de l'huile sur le feu, car elle en voulait aux maîtres, depuis son accident.

— Tu as une idée ? s'enquit-elle.

— Eh ! eh ! Je songe à faire chanter un peu madame. Elle a toujours été fourrée dans les curés, même avant qu'elle ne fût baronne. A présent, elle raffole plus que jamais de la soutane, à ce que j'ai vu dans son quartier. Pour lors, je me suis dit : Faudrait trouver mèche à embêter cette femme-là. — Histoire de la forcer à financer pour me clore le bec.

— Et tu as trouvé ?

— Une chance du diable, ma chère ! Je sortais de chez la barónne, marronnant de la saleté qu'elle m'a faite et ruminant mon idée. Tout à coup, je butte dans une femme qui marchait assez vite sur mon trottoir, mais à rebrousse-poil. Je lève le nez et reconnais une personne que je n'avais pas vue depuis plus de vingt-deux ans... dans une circonstance tout à fait... drôle.

— Tu ne m'as jamais parlé de ça, ma sœur.

— C'est que, vois-tu, ça n'est pas très propre..., pour la baronne, s'entend. Ça se rapporte à certaines opérations de madame d'Orsat, avant qu'elle fût dans la noblesse..., une histoire à vous faire guillotiner, quoi.

— Tu m'en diras tant !

— Pour lors, j'ai rafraîchi la mémoire à la personne en question, à cette fin d'en tirer quelques sous, car elle était bien nippée. Elle se souvint et m'informa qu'elle demeure chez l'abbé Denisot, son neveu, premier vicaire de la paroisse de madame d'Orsat.

— Allons bon ! encore une qui est dans les curés.

— Et ça tombait à pic, poursuivit Aglaé, ça m'a éclairée du coup... J'ai dit à madame Plancy, — c'est le nom de la personne, — que j'aurais une communication intéressante à lui faire au sujet de madame d'Orsat.

J'ignore ce que la baronne lui a fait, mais elle est devenue toute pâle, s'empressant de me donner rendez-vous pour trois heures et demie, cette après-midi chez l'abbé Denisot. Tu conçois que j'ai accepté sans hésiter.

Justine ne comprenait pas grand'chose aux demi-confidences de sa sœur. Néanmoins elle répondit :

— Oui, je conçois ça.

Aglaé, assoiffée par la chaleur qu'elle avait mise dans cette conversation, fit claquer sa langue.

— La gueule me brûle. Vite une larme de *verte*, que je m'humecte un tantinet.

Justine se hâta de servir sa sœur, qui, par extraordinaire, l'invita à trinquer avec elle.

II

Les scènes que nous allons raconter eurent pour principal théâtre un coin de l'ancienne banlieue de Paris, quelques années après l'annexion. Elles ont laissé de vifs souvenirs dans ce quartier excentrique. Plusieurs des personnages qui y jouèrent un rôle vivent encore. Nous sommes donc forcé de désigner par des noms d'emprunt les lieux et les acteurs. Ainsi, nous appellerons Saint-Hilaire la paroisse où s'accomplirent les faits les plus dramatiques. Pour le même motif, nous rebaptiserons certaines rues. Toutefois, sous le voile discret qui nous est imposé, on reconnaîtra facilement, croyons-nous, les évènements que nous nous proposons de retracer.

Il faisait une de ces tièdes journées de printemps, tout ensoleillées, qui font penser aux fleurs naissantes, aux arbres qui bourgeonnent gonflés de séve, aux prés qui verdoient dans la campagne. A l'heure indiquée par madame Plancy, la tante de l'abbé Denisot, premier vicaire de la paroisse Saint-Hilaire, Aglaé Poivrot se présentait chez cet ecclésiastique, rue de l'Arc, n° 25, au deuxième étage. Elle fut reçue par une femme de quarante et quelques années, dont les traits, bien qu'agréables encore, n'avaient plus la fraîcheur de la jeunesse. Des fils d'argent commençaient à courir dans ses cheveux châtain foncé. Elle était de taille ordinaire, bien campée, vive d'allure. Sous son costume de ménagère, sa physionomie respirait la dignité, l'honnêteté, avec une ombre de fierté mélancolique. C'était madame Plancy.

Mademoiselle Poivrot entra en multipliant les révérences. Elle n'était plus accoutumée à fréquenter la demeure des abbés. Elle ne les voyait maintenant qu'à l'église ou au confessionnal, car Aglaé donnait toujours dans la dévotion, ce qui lui valait quelques suppléments de rente. Ça l'impressionnait donc de se retrouver chez un prêtre, et elle se fût signée volontiers. Et puis, l'aspect si grave de madame Plancy lui en imposait bien plus que la noblesse de madame d'Orsat. La tante du vicaire fit traverser à la visiteuse la salle à manger, et l'introduisit dans sa chambre, qui communiquait avec la première pièce.

Mademoiselle Aglaé Poivrot s'étant assise, madame

Plancy prit place vis-à-vis. Coupant court à d'inutiles préambules, elle demanda à la vieille fille :

— Vous avez à me parler de la baronne d'Orsat?

— Oui, madame. Il s'agit de choses que je ne pouvais pas vous expliquer dans la rue.

— Eh bien, de quoi s'agit-il?

Aglaé n'était pas tout à fait à son aise, sous le regard fixe de madame Plancy.

— Je serai obligée de remonter à l'histoire que vous savez.

— Je vous écoute.

— C'était un soir brumeux du milieu de novembre, il y a plus de vingt-deux ans ; vous devez vous en souvenir?

— Parfaitement.

— Il était nuit fermée. Je cheminais avec précaution le long de la rue Béraud, à Vincennes, un enfant nouveau-né dans mes bras. Sa mère, dont j'étais la femme de chambre, m'avait chargée de le détruire en le jetant dans les terrains vagues qui séparent Vincennes de Montreuil-sous-Bois.

— Je me rappelle, fit madame Plancy d'une voix brève; vous m'avez raconté cela dans le temps.

— Vous avez raison. Nous habitions une maison isolée, rue de Fontenay. Ma maîtresse, qui avait réussi, *grâce à* moi, à dissimuler sa grossesse, était accouchée deux heures auparavant, et j'avais rempli auprès d'elle l'office de sage-femme. Vous le comprenez bien, madame, à rouler chez les autres, on acquiert nécessairement toute sorte d'expérience.

— Certainement... je comprends ça.

— Pour lors, je partis à la nuit avec le poupon, — un gros garçon, — caché sous mon châle. Mais, vrai, ça me saignait le cœur, à moi qui suis incapable de tuer une mouche, de faire cette vilaine besogne. Je songeai qu'il y avait de braves gens qui ne demandaient pas mieux, peut-être, que de se charger du pauvre innocent.

Mademoiselle Poivrot suspendit son récit pour prendre une prise dans sa tabatière. Quant à madame Plancy, non-seulement elle écoutait sans impatience ces longs préliminaires, mais elle semblait éprouver de l'émotion, car ses yeux étaient humides. Aglaé, ayant reniflé sa pincée de tabac, continua :

— Au lieu de gagner les champs, je me dirigeai vers la rue Béraud, peu habitée encore. Arrivée devant un modeste pavillon, et m'étant assurée que personne ne pouvait m'apercevoir, je déposai l'enfant devant la porte de la grille, puis je sonnai très fort et me sauvai à toutes

jambes. J'allais atteindre le bout de la rue, quand une main vigoureuse me happa par le bras. C'était un homme jeune encore qui m'arrêtait ainsi brusquement. Je criai, protestant que je n'avais point fait de mal. Lui, sans tenir compte de mes dires, ne me lâcha pas et m'ordonna de le suivre. Il me ramena au pavillon. Vous étiez là, madame, sur le perron, l'enfant dans vos bras, et je faillis m'évanouir de peur, me croyant perdue.

— C'était mon mari, dit madame Plancy avec une douleur attendrie. Au moment où vous abandonniez l'enfant, il était avec moi près de la grille, car il rentrait et je venais de lui ouvrir. Il s'élança aussitôt, recueillit le pauvre petit, me le confia à la hâte et courut à votre poursuite. La rue n'étant pas pavée, le bruit de ses pas s'amortit sur le sol détrempé, de sorte qu'il put vous rejoindre sans que vous l'eussiez entendu.

— C'est bien ça. M. Plancy me fit entrer avec vous au pavillon, dans une pièce où je vis un berceau. Vous aviez vous-même un enfant de deux mois, je crois?

— En effet, dit madame Plancy d'une voix altérée.

— Votre mari avait l'air d'un bien brave homme. Mais il me regarda d'une telle façon que je ne me sentis plus de sang dans les veines. Enfin, il fit si bien que je lui avouai tout. Néanmoins, je refusai d'indiquer le nom et le domicile de ma maîtresse. Vous le priâtes de ne point insister, et il céda tout de suite. Vous vous consultâtes tous les deux. Après quoi, vous m'annonçâtes, madame, que vous vous chargiez du poupon, ajoutant que ça vous porterait bonheur.

Madame Plancy soupira, mais garda le silence.

— Cependant, poursuivit Aglaé, votre mari voulut, en ma présence, faire un signe à l'enfant, pour que la mère pût le reconnaître plus tard, si elle le désirait. Il prit une épingle d'argent, qui attachait votre fichu, découvrit le bras gauche du petit et piqua la peau en plusieurs endroits, jusqu'au sang. Alors, saisissant une poire à poudre, suspendue à côté de son fusil, au-dessus de la cheminée, il coula des grains dans le creux de sa main, avec lesquels il frotta les piqûres. Ça dessinait un triangle, si j'ai bonne mémoire.

— Exactement, confirma madame Plancy.

Aglaé Poivrot en était là de ses confidences, quand on sonna à la porte de l'appartement. Madame Plancy, la laissant un instant, alla ouvrir et revint immédiatement. La vieille fille reprit :

— Depuis ce temps-là, madame, je n'ai plus entendu parler de l'enfant. Je n'avais aucune raison de m'en in-

quiéter, n'est-ce pas, n'étant pas la mère et le sachant en bonnes mains ?

— Evidemment.

— Mais aujourd'hui, c'est différent : je ne serais pas fâchée d'avoir de ses nouvelles.

A ces mots, la figure de madame Plancy exprima quelque trouble. Elle demanda sèchement :

— Vous êtes venue pour me parler de la baronne d'Orsat, il me semble?

— Ne vous impatientez pas, ma bonne dame, répliqua Aglaé qui se familiarisait ; j'y arriverai tout à l'heure.

— Abrégez, je vous en prie, j'ai peu de temps à moi.

— Je disais donc que ça me ferait plaisir de connaître ce qu'est devenu l'enfant.

Le front de madame Plancy se rembrunit.

— Il est mort, répondit-elle.

Mademoiselle Poivrot parut toute déconcertée, et même très contrariée.

— Ah! il est mort? fit-elle. Eh bien, tant pis! Et il y a longtemps?

— Il avait six mois quand nous l'avons perdu.

— En ce cas, n'en parlons plus. Bien dommage, pourtant : sa mère aurait pu lui faire un sort, car elle a de quoi.

— C'est elle qui vous envoie? interrogea madame Plancy avec vivacité.

— Non, vraiment. Mais, n'ayant plus aucun motif de vous taire son nom, je venais vous le révéler... dans l'intérêt du petit, ça va sans dire. Quoi qu'il en soit, ça ne fait rien : je parlerai tout de même, si ça peut vous être agréable.

Madame Plancy semblait hésiter, du moins elle était toute rêveuse. Enfin elle se décida :

— Quelle est la mère ?

— Madame la baronne d'Orsat.

— Elle ? elle ? s'écria la tante de l'abbé Denisot, étourdie de cette révélation.

Mademoiselle Poivrot eut un mauvais sourire.

— Pourquoi pas? On a beau être une grande dame, ça n'empêche pas qu'on ait pu avoir des malheurs autrefois... des péchés de jeunesse, quoi.

Madame Plancy, indignée, foudroya la vieille fille d'un regard méprisant.

— Ah! vous appelez ça des péchés de jeunesse, vous? ordonner la mort de son enfant, mais c'est dénaturé, un crime digne de l'échafaud.

Aglaé ne s'émut nullement de l'apostrophe. Elle reprit du ton le plus naturel :

— Que voulez-vous, ma bonne dame? On est belle, on

est coquette, on se lâche dans le beau monde... Mais un accident survient, on attrape une grossesse, il vous naît un poupon qui vous coupera l'herbe sous les pieds... pour lors, on songe à supprimer l'enfant. Voilà l'histoire de madame la baronne d'Orsat.

Pendant qu'Aglaé faisait cette petite excursion dans le passé de son ancienne maîtresse, madame Plancy réfléchissait. Tout à coup elle dit à la vieille fille :

— Qui me prouve que vous ne calomniez pas madame d'Orsat ?

— Jamais de la vie, ma bonne dame. J'ai été plusieurs années à son service, dès l'époque de son premier mari.

— Ah ! la baronne est veuve en premières noces ?

— Et elle n'a garde de s'en vanter, je vous en réponds. Madame avait épousé à dix-huit ans un caissier, nommé Victor Aubray...

— Victor Aubray ! interrompit madame Plancy. Mais je connais ce nom-là.

Et elle passait la main sur son front en cherchant à se souvenir.

— Il a été condamné à quinze ans de galères pour avoir tué un jeune homme qu'il croyait l'amant de madame, acheva Aglaé.

— En effet, Victor Aubray... c'est bien lui, fit madame Plancy. Un soir de février, vers dix heures, il avait assassiné un pauvre employé de la mairie de Montmartre, un ami de mon mari. Je me rappelle très bien cette affaire... Il fut question d'un M. Edmond, que le meurtrier accusait de faire la cour à sa femme.

A ce nom, mademoiselle Poivrot s'agita sur sa chaise.

— Il n'y avait pas de M. Edmond, déclara-t-elle... D'ailleurs, j'ai été à confesse et j'ai communié par là-dessus... Je me damnerais en jasant sur cet article-là.

Madame Plancy, étonnée de ce langage dont le sens précis lui échappait, regarda sévèrement la vieille fille.

— Qu'entendez-vous par là ? dit-elle. Encore quelque infamie, sans doute ?

— Non, madame, non ! Seulement, je suis une personne de religion, et je veux sauver mon âme.

— Ainsi Victor Aubray est mort au bagne ?

— Non ; il s'est échappé quelques mois après sa condamnation... une histoire épouvantable, et les cheveux m'en dressent encore sur la tête, rien que d'y penser.

Et Aglaé raconta la visite des deux messieurs, un soir de décembre, chez Césarine, rue de Fontenay, comment elle avait failli être étranglée, et comment Victor Aubray l'avait délivrée.

Mais, après vingt-deux ans, elle avait encore sur le cœur le vol de ses bijoux. Elle allait s'étendre là-dessus, quand madame Plancy l'arrêta en demandant :

— Qu'est devenu Victor Aubray, après cette... aventure?

— Des petits militaires qui passaient l'ont trouvé tué d'un coup de pistolet dans la figure, une heure plus tard, sur la lisière du bois.

— A-t-on su qui l'avait assassiné?

— D'après mes déclarations, on a accusé le garnement à barbe rousse qui m'avait dépouillée, un galérien encore, celui-la.

— La police l'a découvert, sans doute?

— Ah! bien, oui, la police. Le coquin s'est esquivé; il court encore, et on n'en a pas plus entendu parler que de ma bijouterie.

— Victor Aubray n'avait pas fait de mal à votre maîtresse?

— Il l'avait manquée. C'est-à-dire qu'il lui avait planté un coup de poignard en pleine chair. Dès qu'il m'eut tirée des griffes du chenapan qui m'avait volée, je filai dehors, puis dans la rue, où je criai à l'assassin autant que j'avais de souffle. Plusieurs personnes du voisinage accoururent. Je montai avec elles à la chambre de madame, que nous aperçûmes couchée tout de son long sur le tapis, *saignante*, évanouie, ses jupes fripées... personne auprès d'elle.

— Il y avait donc quelqu'un, avant l'arrivée de son mari?

— Faites excuse, madame. J'ai été à confesse et j'ai communié par là-dessus... Faut pas jouer avec les sacrements... Madame était seule; ça m'a donné un tel coup, que j'en ai perdu la tête à moitié. Le lendemain matin, les messieurs de la justice m'ont achevée. Ils m'ont conduite au poste, où l'on avait déposé le cadavre de monsieur, pour voir si je le reconnaîtrais. C'était lui, mais si défiguré que j'en ai attrapé une fièvre chaude. Ça m'a valu deux mois d'hôpital.

— Et votre maîtresse?

— Elle a été à la mort aussi. On l'a soignée avec moi à l'Hôtel-Dieu, mais dans une autre salle. Quand je me suis reconnue, j'ai demandé de ses nouvelles. Pour lors, on m'a répondu qu'elle était partie pour l'étranger.

— Que fîtes-vous ensuite?

— Je m'adressai à un prêtre qui avait eu des bontés pour moi. Mais ça ne me réussit pas. Il me reprocha d'avoir dit des bêtises sur son compte, durant ma maladie, comme si je l'avais fait exprès. Pour lors, ça me dégoûta de Paris, d'autant plus que j'avais une peur bleue que mon garnement à barbe rousse n'y revînt pour voler le

reste de mes bibelots. Ayant quelques économies, je m'embarquai pour Lyon, afin de le dépister. Je roulai par-là, de place en place, pendant dix-sept ans.

— Comment avez-vous retrouvé votre ancienne maîtresse?

— Ne me sentant plus bonne à rien, je revins à Paris, ayant mon idée. Pour lors, étant allée aux renseignements chez le prêtre qui avait eu des bontés pour moi, je tombai juste sur madame, que je trouvai chez lui. Elle était devenue baronne d'Orsat.

Madame Plancy avait suivi attentivement ce récit plein de réticences, s'efforçant de provoquer des éclaircissements. Ce prêtre surtout qui avait eu des bontés pour Aglaé, l'intéressait, et elle demanda :

— Est-ce qu'il est à Paris?

— Ma bonne dame, j'ai été à confesse et j'ai communié par là-dessus.... Il l'a fallu. Vous comprendrez donc que je ne puis m'exposer à damner mon âme pour un coup de langue de trop. La religion est la religion, n'est-ce pas, et les curés ont le bras long.

Madame Plancy n'insista plus sur ce point. Elle se contenta d'ajouter :

— Madame d'Orsat vous a secourue, je suppose?

— Bien petitement, en comparaison de tout ce que j'ai fait pour elle : madame me paye une misérable pension de six cents francs par an.

— Enfin elle ne vous a pas abandonnée. Pourquoi me livrez-vous la plupart de ses secrets?

— Le voici, ma chère dame, c'est bien simple. La baronne se montre pingre avec moi. Elle ne considère pas que je me fais vieille et que je ne peux plus travailler. Impossible d'obtenir qu'elle me fournisse le nécessaire, car qu'est-ce que cinquante francs par mois pour le loyer, la nourriture et l'entretien?

— De sorte que vous vous vengez en me révélant les hontes de son passé?

— Du tout, ma bonne dame, du tout. Seulement je me suis dit : la baronne est dans les curés, madame Plancy est la tante d'un vicaire; si donc je me confie à la parente de M. l'abbé Deniset, elle intercèdera sûrement pour moi, vu que les gens de religion se soutiennent entre eux. D'un autre côté, je calculais que le petit vivait encore: dans ce cas, en le mettant à même d'obtenir que sa mère lui fît un sort, j'espérais qu'il m'en saurait gré.

— Vous calculiez mal, dit sèchement madame Plancy, puisqu'il est mort.

— C'est bien malheureux pour moi, madame. Je me

suis sacrifiée corps et âme pour la baronne. Mais j'aurais dû m'en douter. Un fils de galérien, ça ne pouvait pas vivre.

Madame Plancy pâlit à ces mots.

— Que dites-vous là? murmura-t-elle. Quoi! le père serait Victor Aubray?

— Certainement, c'est lui. Il n'a vu sa femme que deux heures, la nuit de l'histoire, mais ce fut assez pour qu'il lui fît un enfant.

Un nouveau coup de sonnette interrompit mademoiselle Aglaé Poivrot. Madame Plancy se leva :

— Attendez-moi un instant, dit-elle à la vieille; je vais voir qui vient.

En sortant, la tante du vicaire referma sa chambre.

III

Madame Plancy ouvrit la porte d'entrée. Elle se trouva en présence d'une dame élégante, de taille élevée. La visiteuse n'était rien moins que madame la baronne d'Orsat, présidente de l'*Œuvre des pauvres malades* de la paroisse Saint-Hilaire et affiliée à toutes les confréries. A sa vue, la tante du vicaire ne put réprimer un mouvement de stupeur. Un éclair hostile jaillit de ses prunelles bleues, et elle demeura d'abord immobile. Enfin elle recula d'un pas pour livrer passage. La baronne feignit de ne point remarquer cet accueil plus que glacial. Elle s'avança avec une aisance parfaite, dans le frou-frou de la soie, repoussa la porte, et dit à la tante avec son plus aimable sourire :

— Bonjour, chère madame Plancy.

En même temps, elle tendit le bout de ses doigts finement gantés. L'autre s'abstint de toucher la main qu'on lui offrait. Dédaignant même de répondre au salut amical de madame d'Orsat, elle lui dit d'une voix brève :

— M. l'abbé est absent.

— Je ne viens point voir M. l'abbé, répliqua la baronne du même ton caressant que tout à l'heure. C'est avec vous, chère madame, que je voudrais causer un instant.

La tante fit un geste brusque.

— A quoi bon? dit-elle. D'ailleurs, je n'ai pas de temps à perdre, je pars ce soir.

— Eh bien non, vous ne partirez pas comme cela, avant que nous ne nous soyons franchement expliquées ensemble. Ma conscience me commande la démarche que je fais actuellement, et j'ose espérer qu'elle aboutira.

Madame Plancy ne bougea pas. Elle était visiblement perplexe, et une sorte de tremblement nerveux l'agitait. Pourtant, elle finit par se déterminer à céder aux instances de la visiteuse.

— Soit donc, madame, puisque vous m'y forcez, murmura-t-elle d'une voix sourde.

La salle à manger était ouverte. Madame Plancy se tenait là, d'ordinaire, travaillant à l'aiguille ou lisant quelque ouvrage en vogue, car elle avait reçu une excellente éducation.

Madame d'Orsat pénétra vivement dans la pièce, avec la familiarité d'une habituée de la maison. Elle alla s'asseoir sans façon dans le vieux fauteuil en velours d'Utrecht de la tante du vicaire, faisant bouffer sa robe de soie noire, taillée à la dernière mode, mais point décolletée. La haute piété de la baronne sanctifiait jusqu'à la coquetterie la plus raffinée. Du reste, elle ne fréquentait guère que l'église, les prêtres et les réunions de charité.

Brune, de formes opulentes, l'embonpoint qui dépare tant de femmes donnait plus de relief à sa physionomie, plus de moelleux aux contours de son corps merveilleusement modelé. Son visage, d'un blanc mat, avait gardé une exquise pureté de lignes et une grâce incomparable. Avec cela une chevelure noire et luxuriante, qui formait à son front un diadème aux reflets bleuâtres. De ses grands yeux noirs, au regard de velours, se dégageait un charme pénétrant. Rien de plus séduisant que le sourire de cette magnifique créature, lorsqu'elle entr'ouvrait ses lèvres rouges et charnues, où s'enchâssait, comme dans un écrin de corail, une double rangée de perles. Malgré ses quarante-trois ans bien sonnés, elle en paraissait à peine trente-cinq, tant elle était admirablement conservée.

Jusqu'ici, le temps avait glissé sur elle; ou plutôt il avait mûri sa beauté en lui imprimant, par un rare phénomène, une gravité mystique, comme il convenait à une Ninon de l'Enclos de sacristie.

Dans ce quartier populaire, on la nommait « la Belle Dévote. » On la connaissait bien, car madame d'Orsat s'occupait des malheureux à ses moments de loisir. Elle jouissait, on le savait, d'une influence souveraine à l'Assistance publique et au bureau de bienfaisance. Enfin, sa recommandation réglait souvent la distribution des aumônes de la paroisse.

Voilà pourquoi les pauvres s'entretenaient de la grande dame qui s'inquiétait parfois de soulager leur misère.

Madame Plancy n'avait pas ce luxe de chair qui distin-

guait si fort la baronne d'Orsat. Chose singulière, elle n'était pas même dévote, quoique habitant avec un prêtre. Mais, dans sa tenue simple, décente, elle rappelait ces matrones antiques, toujours belles de leurs vertus, invincibles aux épreuves de la vie, se dépensant tout entières dans le labeur et le dévouement quotidien. Au premier abord, cette femme du peuple inspirait le respect. Il émanait d'elle comme un rayonnement de grandeur morale, un parfum d'honnêteté. On se disait en la voyant : Voilà une de ces mères qui font les hommes forts et utiles en leur versant au cœur les sentiments généreux, en leur enseignant que l'honneur de la vie fleurit uniquement dans le devoir courageusement accompli.

Madame Plancy était restée debout, les mains dans les poches de son tablier, à quelques pas de la baronne d'Orsat. Celle-ci, les paupières mi-closes, et renversée sur le dossier du fauteuil, dit avec un accent empreint de quelque tristesse, tout en jouant avec son ombrelle :

— J'ai appris ce matin seulement, chère madame, que vous êtes résolue à vous séparer de ce pauvre M. l'abbé qui vous aime tant. Lui-même nous en a informés, et j'ai cru entrevoir que je ne suis pas étrangère à votre détermination. S'il en était ainsi, j'en serais désespérée.

— Je me retire, répliqua sèchement madame *Plancy*, parce qu'une femme honnête, si dévouée qu'elle soit, ne saurait couvrir de sa présence certains scandales.

La baronne feignit un étonnement naïf.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, je mettrai les points sur les *i*. Tant pis pour vous. Ce sont vos assiduités déplacées auprès de mon neveu qui m'obligent à me séparer de lui.

Un sourire ironique effleurait les lèvres de la baronne.

— Ah çà, ma chère dame, est-ce que vous seriez jalouse?

— Jalouse! s'écria madame Plancy. Oui, je suis jalouse de l'honneur de l'abbé Denisot, que vous compromettez tous les jours.

Madame d'Orsat ne sourcilla pas et conserva le même flegme :

— De grâce, chère madame, en quoi ai-je compromis l'honneur de M. l'abbé?

Ce calme imperturbable, réel ou affecté, acheva d'exaspérer madame Plancy. Elle éclata :

— Vous me contraignez, madame, à vous traiter comme vous le méritez. Tenez, vous n'êtes plus même capable de vous comporter décemment à l'église. Quand mon neveu dit la messe, vous êtes là, au premier rang, allongée sur votre prie-Dieu comme une chatte à l'affût, les yeux bra-

qués sur lui, la respiration haletante. S'il monte en chaire, vous êtes encore là, en évidence, bien en face, le dévorant du regard. Diverses fois, j'ai eu la curiosité de vous examiner. Vous sembliez boire ses paroles, vos seins palpitaient violemment sous votre corsage si bien ajusté qu'il les moule au naturel. En vérité, vous étiez... obscène.

A ces mots, madame d'Orsat se souleva du fauteuil avec un geste irrité, et cria :

— Assez, assez! vous m'insultez au-delà de toute mesure.

Madame Plancy étendit la main, pour continuer avec une énergie croissante :

— Vous l'avez voulu, et vous m'entendrez jusqu'au bout. Non contente des visites fréquentes que vous fait l'abbé Denisot, de vos interminables séances au confessionnal, vous ne cessez de le relancer jusque chez lui. Enfin vous êtes insatiable : une maîtresse ne ferait pas mieux pour son amant.

La baronne s'était redressée sous ces coups de fouet, les lèvres blanches, les traits contractés, les prunelles étincelantes. Pourtant elle se contint et ne haussa pas le ton :

— J'ai pitié de vous, madame, sachant que vous n'avez pas le bonheur de posséder la foi. Je vous pardonne donc vos injures, afin de vous apprendre ce que vaut une chrétienne.

Un rire convulsif secoua la tante du vicaire. La tête haute, le geste solennel, elle se rapprocha de la dévote :

— J'aime mon pauvre neveu presque à l'égal de mon Georges, dit-elle, l'accent ému. Hier, je l'ai conjuré avec larmes de rompre cette funeste chaîne. Rien n'y a fait : vous l'avez ensorcelé. J'en suis réduite à souhaiter sa mort, car j'ai désormais la certitude qu'une femme telle que vous le traînera dans l'infamie, si ce n'est déjà fait.

Un sanglot monta à la gorge de madame Plancy et lui coupa la parole. La baronne d'Orsat joignit les mains, leva les yeux au ciel et soupira :

— Vous me calomniez, madame, d'une manière atroce. Cependant je ne vous en veux pas, ma religion me le défend.

Cette apparente résignation, cette hypocrite et hautaine indulgence poussa à bout madame Plancy. Elle fit un pas encore, jusqu'à toucher la dévote. Sa voix basse, saccadée, siffla entre ses dents :

— Vous calomnier? Est-ce que c'est possible? Depuis un instant, je connais en partie les mystères de votre abominable passé.

— Mon passé ! que voulez-vous dire ? s'écria la baronne effarée.

— Oui, je parle de votre passé. Je vous le répète : je connais la plupart de ces honteux mystères. Un témoin que vous ne récuserez pas, quelle que soit votre audace, me les a révélés tout à l'heure.

Cette fois, madame d'Orsat frissonna des pieds à la tête, sous le regard implacable de la tante du vicaire. Néanmoins, faisant un suprême effort, elle murmura avec un calme relatif :

— Mon passé, c'est bien peu, car aucune existence ne fut plus uniforme que la mienne. Enfin, chère madame, que pensez-vous savoir ?

— Avant d'être une grande dame, la baronne d'Orsat fut une femme perdue.

Madame d'Orsat haussa dédaigneusement les épaules :

— A qui ferez-vous croire cela ?

— L'avocat de Victor Aubray, votre premier mari, vous a souffletée avec votre honte, devant la Cour d'assises, en 1842, et le public l'a cru. A aucun de ceux qui assistaient aux débats, — et mon mari était du nombre, — il n'est resté de doute sur vos relations adultères. Victor Aubray, livré lâchement par vous après le crime, a été condamné aux galères, il est vrai, mais en *laissant* une flétrissure ineffaçable au front de la femme *criminelle* et sans cœur.

Une rougeur fugitive teignit les joues de la baronne. Pourtant elle se contenta de dire d'un ton de pitié :

— Quel conte de l'autre monde me faites-vous là ! Qu'est-ce que ce Victor Aubray, et qu'a-t-il de commun avec moi ?

— Vous ne croyez pas à mes renseignements ? reprit madame Plancy. Eh bien, je vais faire la preuve à l'instant qu'ils sont rigoureusement exacts.

Elle courut à la porte de sa chambre, placée derrière madame d'Orsat. Elle l'ouvrit toute grande et appela :

— Mademoiselle Aglaé Poivrot !

— Présente ! répondit une voix éraillée.

La baronne était debout. Elle se retourna brusquement, comme si une vipère l'eût piquée et se trouva face à face avec son ancienne soubrette. Madame d'Orsat devint livide. Tout son corps frémit. Son passé surgissait devant elle, en chair et en os, dans la personne de la vieille fille. Nier n'était plus possible. Elle lança un regard terrible à Aglaé Poivrot qui, ne s'attendant pas le moins du monde à cette confrontation, parut elle-même toute terrifiée. Madame Plancy reprit aussitôt en s'adressant à Aglaé :

— Pourriez-vous me dire, mademoiselle Poivrot, où votre ancienne maîtresse s'est mariée la première fois ?

— A la mairie du premier arrondissement.

— Quel est son nom de demoiselle ?

— Césarine Fourvières.

Madame Plancy se tourna vers la baronne :

— Vous entendez ? fit-elle simplement.

Madame d'Orsat avait perdu son beau sang-froid. L'œil égaré, la figure décomposée, elle cherchait comment se tirer de là.

— Baronne d'Orsat, ajouta madame Plancy, par cette femme, qui fut à votre service durant les années de votre infâme jeunesse, je sais que vous avez mérité l'échafaud.

— Pardonnez-moi, madame, intervint mademoiselle Poivrot, en reniflant une prise de tabac, ce n'est pas tout à fait ça.

La tante du vicaire lui darda un regard plein de sévérité :

— Alors vous avez menti ?

— Non ! J'ai dit la vérité. Seulement, je vous ferai observer que l'affaire du poupon n'a pas tourné à mal... grâce à moi... Là, vrai, votre mari m'a épatée, ce soir-là... Néanmoins, j'avoue que le petit l'a échappé belle.

La baronne, frémissante, écoutait avidement. Madame Plancy répliqua aux explications d'Aglaé :

— En tout cas, si l'enfant a échappé, ce n'est pas la faute de votre maîtresse.

— Que voulez-vous, ma bonne dame, faut bien faire quelques sacrifices pour conserver ses amants... je veux dire pour être baronne. Cette satanée langue me fourche toujours.

— Misérable ! cria enfin madame d'Orsat en marchant sur Aglaé.

Celle-ci recula prudemment vers la porte de la salle à manger, et ajouta :

— Madame a bien tort de m'en vouloir. C'est de l'ingratitude. Madame me doit ce qu'elle est aujourd'hui. Quant à cette bonne dame Plancy, si j'ai causé un brin avec elle, c'était dans l'intérêt du petit. Mais je n'ai pas soufflé un traître mot des choses sur lesquelles j'ai communié à Saint-Germain-l'Auxerrois. Pas de danger que je risque ma damnation : madame sait bien que j'ai trop de religion pour ça. D'ailleurs, madame Plancy n'est pas une étrangère, c'est la...

— Taisez-vous ! ordonna la tante du vicaire. Vous n'avez plus rien à faire ici.

En même temps elle poussa mademoiselle Aglaé Poivrot hors de la salle, en ajoutant à demi-voix :

— Plus un mot de tout cela à âme qui vive, autrement je vous jure que vous payeriez cher vos bavardages. Rentrez chez vous et n'oubliez pas mes recommandations.

Madame Plancy avait ouvert la porte de l'appartement. Elle laissa la vieille fille tout ahurie sur le palier et alla rejoindre la baronne. Madame d'Orsat était retombée sur le fauteuil. Une sueur froide perlait à son front et une effroyable angoisse l'oppressait. Mais, apercevant de nouveau la tante de l'abbé Denisot, elle réussit une fois de plus à se dompter. Elle dit avec un accent de doux reproche qui attestait la vigueur de cette nature dépravée :

— Aurez-vous donc le courage, chère madame, de m'imputer comme un crime d'avoir caché le malheur que j'ai eu, autrefois, d'être la femme d'un assassin ? Quant au reste, vous ne voudrez pas accepter le témoignage d'une vieille folle, à moitié ivre, qui me récompense, en déchirant ma réputation, du bien que je lui fais.

Madame Plancy fixa sur la baronne un regard aigu, et répondit lentement, scandant chaque syllabe :

— J'ai vu Aglaé Poivrot il y a un peu plus de vingt-deux ans, le soir où elle emportait votre enfant nouveau-né pour le détruire, conformément à vos instructions... Aujourd'hui, elle a complété ce que mon mari et moi nous l'avions forcée d'avouer alors... Elle avait tu le nom de la mère... Je le connais à présent... Il ne tient donc qu'à moi, désormais, baronne d'Orsat, de vous briser le masque sur la figure.

La belle dévote, écrasée sous ces affirmations irréfutables, courba la tête, dévorant sa rage. Madame Plancy ajouta :

— Mais je me tairai... pour une raison que vous ignorez, et que vous ne réussirez point à deviner, je l'espère.

— Et cet enfant que vous m'attribuez, balbutia la baronne, qu'est-il devenu ?

La tante du vicaire la considéra un instant avec un sentiment de souverain mépris et d'inexprimable dégoût. Puis, d'une voix basse qui tremblait :

— Si je vous disais qu'il est vivant, que répondriez-vous ?

La baronne, n'osant insister, garda le silence. Alors l'expression du visage de madame Plancy changea. Les larmes roulèrent sur ses joues pâles. Elle passa dans sa chambre sans daigner prendre congé de la femme qu'elle accusait de perdre son neveu. D'autre part, elle ne l'ignorait plus : la noble dame qui débauchait maintenant

les abbés de la paroisse Saint-Hilaire, ne faisait que continuer son métier d'autrefois.

IV

La salle à manger de l'abbé Denisot communiquait avec le vestibule par une porte vitrée, garnie d'un rideau blanc à l'intérieur. Quelques minutes après que madame Plancy se fut renfermée dans sa chambre, une ombre se profila au dehors sur le vitrage. Grâce au repli d'un coin du rideau, on avait jour sur la pièce.

Un vieillard de moyenne taille, sec, la figure ridée, le regard d'une étrange mobilité, le crâne en partie dénudé, s'était arrêté dans le vestibule, devant la porte de la salle. Il appliqua un œil au coin du vitrage que le rideau laissait transparent. Soudain, sa curiosité parut éveillée. Il se trémoussa. Un sourire singulier erra sur ses lèvres minces.

Probablement, il avait aperçu la baronne d'Orsat. Bientôt il se redressa en murmurant :

— Tiens ! tiens !

Puis il examina d'un air rêveur un anneau d'or qu'il portait au doigt. Enfin, il s'éloigna sans bruit, comme un spectre, ainsi qu'il était venu. A peine avait-il disparu qu'une clef joua dans la serrure de la porte de l'appartement et quelqu'un entra. C'était l'abbé Denisot. Il revenait de l'église, où il avait assisté à un enterrement de première classe, agrémenté de pompes exceptionnelles, telles qu'on n'en avait pas vu depuis longtemps dans la paroisse.

Le premier vicaire de Saint-Hilaire était un beau garçon de vingt-huit ans, grand, bien découplé, le teint fleuri, les yeux bleu d'acier, les cheveux blond cendré. Il ne manquait pas d'intelligence et s'était acquis de nombreuses sympathies dans le monde dévot. De plus, le bruit courait qu'il ferait au premier jour un riche héritage. Cette perspective de fortune prochaine ne lui nuisait point auprès des fidèles, encore moins dans l'esprit de ses supérieurs ecclésiastiques. De là son rapide avancement dans la hiérarchie paroissiale.

Au moment où l'abbé Denisot mettait le pied dans le vestibule, la baronne d'Orsat débusqua de la salle à manger. Elle avait à peu près recouvré les apparences de sa sérénité habituelle, car c'était une femme très forte, on ne l'ignore pas. Pourtant elle était pâle encore, presque li-

vide. Ses paupières clignotaient, ses yeux étaient égarés. Le sourire qu'elle avait appelé sur ses lèvres, dont la pourpre avait blêmi, semblait contraint et grimaçant. Si madame Plancy eût pu la voir en cet instant, elle aurait cru que la baronne venait de faire un mauvais coup. Mais le vicaire ne remarqua rien d'extraordinaire en elle, à cause de la pénombre où ils se trouvaient l'un et l'autre.

— Quelle aimable surprise! fit-il en apercevant la baronne.

Mais elle, posant le doigt sur ses lèvres :

— Chut! dit-elle d'un air de mystère.

Ensuite, s'emparant de la main de l'abbé, elle l'entraîna silencieusement au salon, qui s'ouvrait en face. Là, une fois seule avec lui, la belle dévote se jeta sur le canapé et le fit asseoir à côté d'elle. Alors elle parla d'un ton plaintif, mais en termes qui attestaient une étroite intimité.

— Décidément, votre tante est folle, mon pauvre ami, dit-elle. Je suis venue, à votre insu, l'engager à rester avec vous.

Le vicaire parut contrarié.

— Je le regrette, dit-il.

— Et moi, je vous reprocherai de m'avoir caché à quel point elle était indisposée contre moi.

— Je craignais de vous contrister; *mais je suis sûr* qu'elle a mal accueilli votre démarche.

— Elle a fait bien pis: il n'est pas d'horreurs qu'elle n'ait vomies contre moi. Elle a même osé souhaiter votre mort en ma présence.

— En effet, elle m'en a dit tout autant hier.

La baronne s'exprimait sans colère, de l'air d'une victime. Elle ajouta:

— Je ne serais pas étonnée qu'elle ne vînt, tout à l'heure, vous conter sur moi d'abominables histoires.

L'abbé rougit d'indignation.

— Oh! je ne le souffrirais pas, s'écria-t-il.

— Bien vrai? Votre confiance en moi reste entière?

— En doutez-vous? fit le vicaire avec un accent doux comme une caresse et tout vibrant d'une chaude émotion.

Madame d'Orsat ferma à demi ses yeux alanguis, comme pour mieux savourer les paroles du jeune prêtre. Elle continua d'une voix altérée :

— Ah! madame Plancy est une femme terrible. Imaginez-vous, chéri, qu'elle a déterré je ne sais où une affreuse ivrognesse que j'ai secourue souvent et qui reconnaît mes bontés en m'outrageant. Eh bien, votre tante s'est entretenue longuement avec cette misérable, il y a

quelques instants seulement, et elle a osé me répéter ses infâmes calomnies. Sans doute, elle voudra recommencer devant vous, lorsqu'elle vous fera ses adieux.

L'abbé Denisot paraissait plus sensible que la baronne elle-même à ces prétendues insultes.

— Je vous en supplie, ma tendre amie, dit-il, ne vous tourmentez plus de ces misères. Ma tante et moi nous ne pouvons plus vivre ensemble. Ce soir, ce sera fini. Mais, je vous le jure, je ne lui permettrai pas de prononcer à votre sujet un seul mot malsonnant.

Et il enveloppait d'un regard passionné la femme splendide dont la voix résonnait à son oreille comme une délicieuse musique. Les narines dilatées, il respirait avidement les effluves parfumées qui émanaient d'elle. Les mains égarées dans les plis de sa robe de soie, chaude de son contact, il haletait, épiant l'encouragement décisif.

La baronne, aussi expérimentée qu'il était novice, sentit que le jeune prêtre lui appartenait corps et âme, et qu'elle n'avait qu'un signe à faire pour obtenir les prémices de cette virginité si longtemps assiégée. Elle saisit ses mains brûlantes et les pressa ardemment dans les siennes. Mais voyant qu'il n'osait peut-être pas autant qu'elle le désirait, et ayant hâte d'en finir, elle qu'on avait tant de fois adorée à genoux, glissa doucement à ceux de l'abbé.

Elle lui fit un collier moelleux de ses beaux bras blancs, l'enivra de son haleine et provoqua les baisers lèvre à lèvre en murmurant:

— Merci ! Oh merci ! Je crois enfin à ton amour.

La femme, qui avait franchi si heureusement le cap de la quarantaine, faisait les avances qu'eût attendues la jeune fille, s'assurant ainsi les munitions de la dernière étape. Le vicaire n'eut pas le temps de répondre aux transports de la belle dévote. Une porte s'ouvrit, celle de son petit cabinet de travail, auquel on accédait par le salon.

— Tonnerre ! dit une voix chevrotante, je ne connaissais pas encore cette nouvelle mode de se confesser.

La baronne et l'abbé Denisot se levèrent brusquement. Ce dernier tout confus balbutia :

— M. d'Orsat !

C'était, en effet, le baron qui troublait malencontreusement cette charmante musique. Il dérangeait les deux tourtereaux au bon endroit. M. d'Orsat n'était autre que le vieillard vaguant, un moment auparavant, aux abords de la salle à manger. La baronne ne s'émut pas le moins du monde. S'adressant à son mari, elle lui dit avec une tranquille impudence :

— Mon ami, je ne me confessais pas, étant en état de grâce. Mais j'étais en train de recevoir la bénédiction de M. l'abbé.

Le vieillard eut un sourire singulier, et une petite flamme jaillit de ses prunelles un peu voilées en regardant sa femme :

— Parbleu, tu es une sainte, je le sais depuis longtemps. Si je vais en paradis, ce sera grâce à toi, à tes éminentes vertus.

— Que faisais-tu là, mon ami, dans ce cabinet?

— Je copiais des cantiques pour les colombes de M. l'abbé, — pour les *Enfants de Marie*, veux-je dire, — la langue me fourche toujours quand je parle de ces demoiselles.

— Et tu es venu en l'absence de M. l'abbé?

— Certainement, puisqu'il m'a invité à le faire.

— Oui, expliqua le vicaire, j'ai prié M. le baron de ne point se gêner, et de s'installer dans mon cabinet, même en mon absence.

— Très bien, dit madame d'Orsat. Va m'attendre dans le vestibule, mon ami, nous partirons ensemble.

M. d'Orsat sortit de son pas discret, sans ajouter un mot, en examinant de nouveau la bague qu'il portait au doigt, comme il l'avait fait déjà après avoir regardé à travers le vitrage de la salle à manger. Quand il eut disparu, la baronne reprit en haussant les épaules :

— En vérité, il est plus idiot que jamais. Et voilà dix-huit ans que je traîne ce boulet!

Un nuage passa sur son front, comme si une pensée inquiétante eût traversé son esprit. Elle enlaça de nouveau l'abbé Denisot dans ses bras avec une ardeur fiévreuse, convulsive, en disant avec une sorte d'angoisse :

— Tiens! si tu me manquais jamais, je crois que j'en mourrais. A demain. Je cours rejoindre M. d'Orsat, car j'ai hâte de rentrer chez moi.

La baronne surprit le vieillard l'œil collé au vitrage de la salle à manger. Il se retourna brusquement et darda sur sa femme un regard prolongé, où l'on eût cru lire l'expression d'une joie cruelle.

Madame d'Orsat, si accoutumée qu'elle fût aux bizarreries de cette tête affaiblie, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle à demi-voix, avec une espèce d'épouvante.

Un sourire sardonique plutôt qu'idiot cette fois, erra sur les lèvres pâles du baron.

— Madame Plancy prépare ses malles, répondit-il... et son eau apéritive.

M. d'Orsat faisait allusion à une habitude de la tante, qui usait plusieurs fois par jour d'une eau minérale fort recommandée par les médecins. Souvent la baronne avait plaisanté, avec l'abbé Denisot, de ce spécifique, le déclarant absolument inefficace. Elle s'éloigna avec son mari pour regagner sa maison, à cinq minutes de là, rue des Abricotiers. Mais, en descendant l'escalier, ses jambes fléchissaient et elle dut se retenir à la main-courante.

V

A six heures, madame Plancy se présenta dans le cabinet de son neveu, prête à se faire mettre en route. La voiture qui devait l'emmener stationnait déjà dans la rue, avec les malles chargées. L'abbé se promenait avec agitation. Quoi qu'il eût dit à la baronne, sa dernière et inévitable entrevue avec sa tante le préoccupait. C'est que celle-ci, en cohabitant avec lui depuis trois ans, avait accompli un acte de véritable dévouement. Tout en s'occupant avec activité de l'office de gouvernante, elle refusait de rien recevoir. Le caractère élevé de cette femme lui imposait malgré lui, et forçait son respect. Dans les premiers temps, il avait essayé de la convertir à la dévotion. Mais elle, doucement, sans âpre discussion, avait découragé le zèle du jeune prêtre.

— Auguste, fit madame Plancy avec émotion, je viens te dire adieu. Tu dînes ce soir au presbytère, tu n'as donc plus besoin de moi aujourd'hui.

Le vicaire l'accueillit froidement, d'un air très gêné. Cependant il murmura par politesse :

— Pourquoi ne dînes-tu pas avant de partir ?

— J'ai donné rendez-vous à Georges, là-bas, à ma bicoque de Vincennes, rue Béraud. Néanmoins, je ne veux pas m'éloigner sans te dire que je t'aime, malgré tout, et que tu peux toujours compter sur moi, au cas où tu aurais besoin de mes services.

Ces bonnes paroles impressionnèrent l'abbé.

— Ainsi, ma tante, rien ne saurait te décider à rester avec moi ?

— Non, rien, mon ami, excepté une rupture avec la femme qui te perd, une misérable...

— Plus un mot là-dessus, interrompit violemment le vicaire.

Madame Plancy regarda son neveu avec plus de pitié

que d'indignation. Son visage exprimait en même temps un profond chagrin.

— Soit : je me tairai. Au surplus, durant ces dernières semaines, je t'ai fait surabondamment les observations que me suggéraient mon expérience et ma vive affection.

Et une larme glissa lentement sur sa joue.

— Cela vaudra mieux ainsi, dit l'abbé ; puisque nous devons nous séparer, que ce soit sans aigreur.

— Je ne te garde pas rancune, mais je te plains. Quant à toi, tu me rendras cette justice que j'ai fait abstraction de toutes mes idées pour vivre avec toi, conformément au vœu suprême de ta pauvre mère mourante.

— Je le reconnais volontiers.

— Mon mari, tu le sais, a péri sur les barricades de décembre 1851 pour la cause de la République, pour combattre le parjure, l'assassin de la loi, que le pape et les prêtres ont béni. Partageant toutes ses opinions, je n'avais donc aucun goût pour cohabiter avec un ecclésiastique. Mais tu étais mon neveu, et j'ai bien aimé ma pauvre sœur, qui fut ta mère.

— Aussi sa confiance en toi était absolue.

— Oui, et cela malgré notre désaccord en *matière religieuse*. Mais elle était sûre que je ne transigerais à aucun prix avec l'honneur, que je m'efforcerais de te maintenir dans l'observance des devoirs moraux qu'impose l'état où elle t'engagea contre mon avis.

— C'était ma vocation, balbutia l'abbé.

— Ta vocation ? Non, c'était autre chose. En te poussant à la prêtrise, ta mère a cru assurer ton avenir..., ta fortune. Notre vieil oncle, M. Moreau, de Saint-Tropez, est fort riche, mais royaliste et dévot. Les idées anti-cléricales de mon mari, qui étaient comme elles sont encore les miennes, nous valurent sa haine irréconciliable, et il m'a exclue de sa succession.

— Peut-être reviendra-t-il sur cette décision.

— Il n'est pas homme à le faire, et c'est là le plus mince de mes soucis. De ces deux millions de fortune, il fit deux parts : une moitié pour les jésuites et l'autre pour toi, à condition que tu serais prêtre. Ta mère accepta. Voilà tout le mystère de ta vocation.

L'abbé Denisot laissa échapper un soupir, mais n'osa plus contredire sa tante, qui ajouta :

— Cependant, hormis les frais de ton éducation, M. Moreau n'a rien décroché. Il tient à jouir jusqu'au bout, tout seul, de ses 100,000 livres de rentes. Lorsque ta mère tomba malade, il y a quatre ans, elle était veuve et sans

ressources. Si je n'avais été là, elle serait morte sur un lit d'hôpital.

— Sois bien certaine, chère tante, que ma reconnaissance.....

— J'ai obéi uniquement à mon cœur, à ma conscience qui parlait autrement que celle de notre oncle dévot, interrompit madame Plancy, j'ai agi de même en vivant avec toi, en dépit du vilain marché qui t'avait jeté le froc sur le dos. Mais je crains fort que ta mère n'ait acheté ta fortune aux dépens de ton bonheur.

L'abbé Denisot était debout, en face de sa tante. Il baissa la tête en fronçant le sourcil. Décidément, il n'y avait pas moyen de frôler seulement ce chapitre-là. Les caresses, les baisers brûlants de la baronne d'Orsat avaient mordu sa chair. Comme tant d'autres avant lui, il était ensorcelé. Les charmes plantureux de cette femme, consommée dans l'art de séduire, avaient allumé dans son jeune sang toutes les folies de la passion.

La tante comprit, car ses yeux s'humectèrent de nouveau en observant l'attitude du bel abbé. Elle secoua la tête tristement, s'approcha de lui les bras ouverts, et dit avec douceur :

— Maintenant, mon ami, embrasse-moi.

Le vicaire s'avança. Madame Plancy le pressa tendrement sur sa poitrine. Mais soudain elle le repoussa en s'écriant :

— Toujours cette femme! prends-y garde, Auguste, cela finira mal.

— Qu'as-tu donc, ma tante, et quelle mouche te pique? dit l'abbé avec amertume.

— Quelle mouche me pique? Mais, malheureux, ta soutane, ta chevelure, sont tout imprégnées de l'odeur de cette femme... Je puis dire maintenant de cette infâme, car je connais sa vie entière, faite de basse hypocrisie et d'atroces scélératesses. Pouah! ça vous prend à la gorge.

Madame Plancy avait reculé jusqu'au seuil du cabinet. Là, elle s'arrêta.

— J'ai préparé, ajouta-t-elle, le vin pour ta messe, demain matin. Je l'ai déposé, comme d'habitude, sur le buffet de la salle à manger.

L'abbé la contemplait d'un air à la fois humilié et irrité. Mais il garda le silence. La tante s'éloigna. Deux minutes plus tard, le vicaire entendit sa voiture rouler sur le pavé. Ainsi madame Plancy avait rempli ponctuellement jusqu'au bout ses fonctions de gouvernante chez son neveu. Elle n'avait pas même oublié le vin de la messe!

Depuis plusieurs années, chaque prêtre de la paroisse Saint-Hilaire fournissait le vin dont il se servait à l'autel, moyennant une indemnité payée par la fabrique. Auparavant, c'était le curé qui s'en chargeait. Mais comme il s'obstinait à ne donner que de la piquette, les vicaires se plaignirent, et le conseil de fabrique régla les choses comme nous venons de l'expliquer. De la sorte, chaque prêtre buvait à la messe, sinon à sa soif, du moins à son goût. Quoi de plus naturel ?

VI

Au moment où madame Plancy montait en voiture, le baron d'Orsat était arrêté, un peu plus haut, sur le trottoir qui bordait la maison de l'abbé Denisot. Collé à une vitrine de bijoutier, il semblait absorbé dans la contemplation des articles étalés à l'intérieur. Mais, en réalité, le vieillard avait l'œil et l'oreille au guet. Il vit parfaitement madame Plancy sortir de la maison et prendre place dans le fiacre. A peine le cocher avait-il fouetté ses chevaux, que M. d'Orsat abandonna la place, enfila une rue transversale, se dirigea vers le boulevard extérieur, arrêta en chemin une voiture et se fit conduire rue Le Peletier. Le baron descendit devant une maison luxueuse, dont tout le premier étage était occupé par un riche banquier, M. Rubel, établi à Paris depuis deux ans seulement.

Ce financier passait pour avoir fait fortune en Amérique; ce qui est certain, c'est qu'il avait beaucoup voyagé, et parlait à peu près toutes les langues connues. Malgré l'opulence qu'on lui attribuait, il vivait pour ainsi dire confiné dans ses bureaux, qui communiquaient avec son appartement particulier. Point de famille. Tout son domestique se réduisait à une bonne femme déjà mûre, qu'il avait amenée avec lui. M. d'Orsat monta et sonna à la porte de l'appartement particulier du banquier. Du reste, on venait de fermer les bureaux. Ce fut Suzanne, la gouvernante, qui ouvrit.

De taille moyenne, robuste, elle paraissait âgée d'une cinquantaine d'années. Sa figure un peu fanée exprimait la bienveillance et la douceur. Elle accueillit le baron comme une personne de connaissance, et l'introduisit immédiatement au salon, en disant :

— Je vais appeler M. Rubel.

En attendant, M. d'Orsat se promena dans la pièce d'un air pensif, mais en homme familier déjà avec la maison. Il avait jeté son chapeau sur la table, et arpentait le salon les mains derrière le dos. Maurice d'Orsat, en effet, avait rencontré M. Rubel à New-York, pour la première fois, vingt et un ans auparavant. Issu d'une famille de robins, anoblie sous Louis XV, il avait joui en d'autres temps d'une intelligence plus lucide. Il eût pu faire son chemin dans la magistrature, à l'exemple de ses ancêtres, mais il n'avait pas, en sa jeunesse, l'échine et la conscience suffisamment élastiques. Etant entré en possession d'une belle fortune, au sortir de l'Ecole de droit, au lieu d'avocasser, il avait mené la vie à grandes guides. Blasé à trente ans, il se mit à voyager, sans regarder à la dépense. Il parcourut l'Europe, l'Orient, puis les Amériques. Neuf ans s'écoulèrent. Le baron s'aperçut un jour qu'il lui restait seulement une douzaine de mille livres de rente.

Alors, au lieu de jeter au vent les dernières miettes de son patrimoine, il résolut d'enrayer, et de se retirer à Montpellier, sa ville natale. Il s'était rendu à New-York, pour s'embarquer. Un soir, la veille du jour fixé pour son départ, il fut attaqué dans une rue voisine de son hôtel, par trois misérables qui prétendaient le dévaliser. Malgré son énergique résistance, les bandits l'avaient déjà terrassé et sa vie ne tenait plus qu'à un fil, quand un homme de haute taille bondit sur ses agresseurs, armé d'un énorme gourdin, et le délivra. M. d'Orsat saisit les mains de son sauveur, le remercia avec effusion et lui dit :

— Monsieur, je serais heureux de savoir votre nom, pour ne l'oublier jamais.

— Je me nomme Léon Rubel, répondit l'autre en français.

— Et moi, je suis le baron d'Orsat. Je retourne en France. A votre accent je ne crois pas me tromper en estimant que je dois la vie à un compatriote.

— Nous sommes du même pays, effectivement.

M. d'Orsat voulut emmener son libérateur à l'hôtel. Léon Rubel refusa, alléguant une course urgente. Il n'accepta pas davantage l'offre que lui fit le baron d'une somme d'argent, comme témoignage de gratitude.

— Je suis trop heureux, dit-il, d'avoir arraché un homme, un Français, à la mort. D'ailleurs, je n'ai besoin de rien.

— Puis-je espérer au moins vous revoir là-bas, quelque jour?

— Je l'ignore, répliqua Rubel avec tristesse.

Ils s'étaient séparés sur ces dernières paroles. Mais le nom de l'homme qui lui avait prêté une assistance si opportune dans les rues de New-York, s'était gravé d'une manière ineffaçable dans la mémoire du baron d'Orsat. Dans l'état de demi-idiotisme où il était réduit, il pensait souvent encore à Léon Rubel.

Trois mois avant le jour où nous venons de voir M. d'Orsat en visite chez le banquier, il avait lu son nom sur un journal avec l'adresse. Un rayon de lumière traversa le cerveau obscurci du baron. Il accourut rue Le Peletier, se fit connaître, et bientôt M. d'Orsat vint une fois ou deux la semaine chez M. Rubel, pour lequel il s'éprit d'une étrange amitié.

Il est vrai que le financier, ému de la situation mentale du baron, lui témoignait une vive sympathie. Il avait beaucoup appris, dans ses courses à travers le monde, et entreprit de guérir le vieillard, ou tout au moins d'améliorer son état. M. d'Orsat se prêta docilement à l'expérience tentée par celui qui l'avait déjà sauvé une fois. Au bout de quelques semaines, ses absences d'esprit diminuèrent, ses idées s'éclaircirent, et il se livra avec une confiance sans borne à ce médecin sans diplôme, devenu son ami.

Cinq minutes après l'arrivée du baron, le banquier entra au salon. C'était un homme de cinquante-huit à soixante ans, droit, mince, alerte encore, les cheveux blancs comme la barbe, qu'il portait entière. Son visage maigre, osseux, un peu bronzé, était grave, et ses yeux gris avaient une pénétration singulière. Il alla au visiteur, la main tendue, en lui disant d'un ton brusque, qui dénotait l'habitude de commander :

— Vous n'avez pas dîné, mon cher baron?

— Non, mon ami.

— Eh bien, nous dînerons ensemble. Ça tombe à merveille : je suis seul, ce soir ; mon gamin de Georges a déserté pour courir à Vincennes se faire cajoler par sa mère.

Georges était le fils de madame Plancy, et le secrétaire particulier de M. Rubel.

— En ce cas, j'accepte, fit M. d'Orsat, car je désire causer sérieusement avec vous.

Presque aussitôt Suzanne vint annoncer que le repas était servi, et son maître lui ordonna de mettre un couvert de plus. Le dîner expédié, M. Rubel emmena le baron dans son cabinet, lui offrit des cigares et demanda ;

— Que se passe-t-il?

La figure de M. d'Orsat s'assombrit.

— Mon cher Rubel, dit-il, j'ai en vous une confiance

sans limites, et je vais vous en donner la preuve. Il y a de ces chagrins intimes qu'on finit par ne plus pouvoir porter tout seul.

— Vous souffrez, mon cher baron? dit le banquier dont le rude accent s'adoucit tout à coup. Je l'avais deviné. Je crois mériter votre confiance. Moi non plus je ne suis pas étranger à la douleur, car j'ai connu l'amour... et la haine... Aujourd'hui, je suis seul au monde... sans famille. Pendant vingt ans, j'ai possédé une compagne adorée, qui m'a encouragé aux jours d'épreuve et réjoui à l'heure de la prospérité. Elle est morte il y a deux ans. Alors seulement, le cœur brisé, désespéré, j'ai voulu revoir la France. Pour combler un peu le vide de mon existence, j'ai créé cette maison de banque. Cela me distrait. Je vous donne ces détails afin de vous prouver que vous êtes en face d'un homme capable de vous comprendre.

— Oh! je n'en doutais pas. Grâce à vous, les ténèbres de mon esprit se dissipent graduellement. Mais, à mesure que je vois plus clair autour de moi, je me sens blessé de ce qui m'était indifférent jusqu'ici. En outre, j'ai des raisons particulières d'ouvrir les yeux aujourd'hui... J'aurai peut-être une lutte terrible à engager, et je me suis décidé à prendre les précautions nécessaires pour n'y être point entravé.

M. Rubel crut que le baron divaguait. Mais celui-ci s'en aperçut et reprit :

— Je suis en pleine lucidité, mon ami. C'est pour cela que je veux me mettre en garde contre certaines éventualités. Vous n'ignorez pas comment on se débarrasse d'un mari, en le faisant passer pour idiot?

— Parbleu! avec un bon certificat de médecin, on le claquemure dans une maison d'aliénés.

— Précisément. Or, on s'est déjà préoccupé de me jouer ce tour. Il est très possible que demain on tente de l'exécuter brusquement...

— En êtes-vous donc à ce point? fit M. Rubel avec étonnement.

— J'en suis là, et vous ne tarderez pas à comprendre que je n'exagère rien.

En même temps, le baron tira un portefeuille bourré de papiers, et le déposa sur ses genoux.

— Avant d'aller plus loin, poursuivit-il, je vous dois quelques explications préliminaires. Je ne suis pas fou, comme on feint de le penser, dans ma famille; vous me l'avez répété souvent. Mais, depuis la terrible maladie qui me frappa, il y a dix-huit ans, mes facultés sont af-

faiblies, je le sais et je le sens. Ma tête s'en va par moments. J'ai la perception exacte de ce qui se passe autour de moi, et ma mémoire est bonne.

— Certes, je le crois, puisque vous vous êtes souvenu de moi après tant d'années.

— Malheureusement, continua M. d'Orsat, ma volonté était grièvement atteinte. Je n'avais plus la force d'agir. Une paresse incurable m'enchaînait. Ayant horreur de tout effort, j'aimais mieux glisser paisiblement sur mes jours que de prendre la moindre peine.

— Et maintenant?

— Oh! maintenant, il faut que je brise ce cercle infernal dans lequel on m'a enfermé.

Le baron parlait avec une sombre et énergique résolution.

— Et ce sera la guérison complète, affirma M. Rubel.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de M. d'Orsat.

— Si je n'ai point agi, reprit-il, néanmoins, j'ai vu clair, même dans les faits accomplis durant ma maladie. Plus tard, j'ai fait patiemment, aux heures lucides, mon enquête chez moi, au presbytère, à la sacristie, partout... Je me suis abaissé jusqu'à écouter aux portes... Pas un mystère ne m'a échappé.

Et il serrait convulsivement le portefeuille bourré de papiers, qu'il avait placé sur ses genoux. Il ajouta :

— Bien qu'il soit dur de révéler les secrets domestiques, je dois m'y résigner... car d'autres personnes sont en jeu... Il faut que vous appreniez ce qu'un honnête homme peut devenir aux mains d'une dévote, afin d'agir en conséquence, au cas trop probable où l'on essayerait de m'enterrer dans une prétendue maison de santé.

En même temps le baron présenta son portefeuille à M. Rubel.

— Lisez ce manuscrit ce soir, je vous en prie, dit-il, car demain votre concours peut m'être indispensable, et vous serez éclairé sur ma position.

— Je le lirai, vous pouvez y compter, dit le banquier.

— Ce sont des notes au jour le jour, expliqua le baron, plutôt qu'un récit régulier. De nombreux signes hiéroglyphiques complètent la phrase çà et là. Vous en trouverez la clef sur un feuillet à part, dans le portefeuille.

Bientôt M. d'Orsat se leva pour rentrer chez lui. Lorsqu'il prit congé de M. Rubel, celui-ci l'assura qu'il veillerait avec sollicitude, et répondait de sa liberté. Ce n'était point là une vaine promesse, car le banquier avait de puissantes relations dans le monde officiel de l'em-

pire, toujours à l'affût des astres financiers qui se levaient à l'horizon.

Dès que le baron d'Orsat se fut retiré, M. Rubel ouvrit le portefeuille et se disposa à commencer la lecture du manuscrit. Grâce aux documents que nous avons sous les yeux, non-seulement nous pouvons le reproduire intégralement, mais nous sommes en mesure de faire la lumière complète sur la vie conjugale de la belle baronne d'Orsat, depuis son second mariage jusqu'à sa dernière visite chez l'abbé Denisot.

VII

Ainsi qu'il l'avait projeté, M. d'Orsat se fixa à Montpellier, après son retour de New-York, où M. Rubel était intervenu si opportunément pour l'arracher aux mains des voleurs. Il avait trente-neuf ans, un esprit endiablé et de la littérature. Il occupa ses loisirs à l'étude. Bientôt, il publia dans une feuille locale et dans une revue parisienne, des articles mordants contre les superstitions cléricales ainsi que divers pamphlets à faire damner les prêtres.

Le baron atteignit de la sorte ses quarante ans, l'âge de la sagesse. Ce fut alors qu'il connut celle qui devait être la baronne d'Orsat. Césarine Fourvières, la femme de Victor Aubray, le galérien, n'était point allée à l'étranger, après sa guérison, comme on l'avait fait croire à Aglaé. Transportée à l'Hôtel-Dieu dès le lendemain de la terrible visite où son mari l'avait laissée pour morte, elle était entrée en convalescence au bout d'un mois.

Dès qu'elle put sortir, elle se rendit à Saint-Germain-l'Auxerrois, le cœur plein d'amertume au souvenir de l'abbé Michard et de sa lâcheté. Là, on lui apprit que l'abbé avait été transféré à Saint-Hilaire, une paroisse appartenant alors à la banlieue. Césarine comprit que son amant était tombé en disgrâce. Elle courut à Saint-Hilaire et le demanda au confessionnal. L'abbé Michard lui apprit que la police, ayant trouvé chez elle son chapeau avec son nom au fond, l'avait dénoncé à l'archevêque. De plus, Aglaé, dans son délire, n'avait cessé de jaser sur lui à l'Hôtel-Dieu. On avait eu mille peines à étouffer le scandale. Le résultat de cette aventure avait été sa nomination à Saint-Hilaire, un poste tout à fait inférieur. Il était si affligé en racontant ces choses, que Césarine

ne se sentit pas le courage de lui rappeler qu'il l'avait abandonnée au poignard de Victor Aubray, malgré son appel désespéré. Mais l'abbé Michard, dans son égoïsme, eut la maladresse de blâmer la jeune femme d'être venue.

— Tu risques de me compromettre, dit-il.

Césarine, révoltée, s'écria :

— Ainsi tu me chasses même de ton confessionnal ?

— Il le faut ; je ne veux point perdre mon avenir, qui n'est déjà que trop exposé.

— Tu es plus lâche et plus vil encore que je ne le croyais. Tiens, je quitterai Paris, dès demain, et tu n'entendras plus parler de moi.

L'abbé Michard garda le silence. La jeune femme, hors d'elle-même, se retira le cœur plein de rage, décidée à ne revoir jamais l'homme qui préférait à son amour une vie exempte de soucis.

Césarine possédait encore une grosse part des douze mille francs que le vicaire lui avait donnés. Elle partit pour Lyon et descendit au couvent où elle avait été élevée. Elle n'y séjourna pas longtemps. La supérieure la recommanda à un pensionnat de Montpellier, où elle entra comme sous-maîtresse, sous son nom de *demoiselle*.

Césarine était là depuis près de deux ans, quand le hasard la mit un jour en présence de M. d'Orsat. Le baron devint amoureux fou de la jeune femme. Césarine, plus belle que jamais, avait vingt-trois ans. Elle piqua M. d'Orsat de telle sorte, qu'il résolut de se ranger tout à fait en l'épousant. Cependant il se renseigna pour la forme. Nul ne lui révéla le passé de la superbe créature qui l'avait séduit si brusquement. Mais il apprit que l'adorable sous-maîtresse jouissait d'une réputation immaculée. Elle était très dévote, il est vrai, la favorite des prêtres de sa paroisse, qui se la disputaient au confessionnal. Toutefois, le baron n'en fit que rire, se flattant de la guérir promptement de cette infirmité. Du reste, Césarine se garda bien de parler de ses premières noces et de réclamer, à Vincennes, l'extrait mortuaire de Victor Aubray, le galérien.

D'un autre côté, on répandit le bruit, dans le monde clérical, que cette élue sacrifiait sa virginité pour convertir M. d'Orsat, un effroyable impie. Les gens moins familiers avec le ciel pensèrent tout bonnement qu'elle visait à échanger sa position précaire contre les douze mille livres de rente du baron. Bref, le mariage se consomma.

Devenue noble, Césarine se figura avoir changé de peau et de nature. Avec son audace ordinaire, elle songea à se rapprocher de Paris, persuadée qu'on ne la reconnaîtrait

plus, après tantôt deux ans et demi d'absence. Depuis quelques mois, elle correspondait activement avec l'abbé Michard, malgré le souvenir pénible de leurs dernières relations. Elle sentait que son amour pour le fringant vicaire n'était point épuisé. Les nuages évaporés, la passion renaquit plus violente.

A la suite de sa disgrâce, l'abbé Michard s'était d'abord conduit à Saint-Hilaire avec une réserve excessive. Mais il avait fini par s'ennuyer mortellement dans ce poste bien inférieur à celui de Saint-Germain-l'Auxerrois, car, avant l'annexion, la localité ne comptait que parmi les paroisses rurales. Son énorme vanité y souffrait horriblement. Césarine décida son mari à acheter une maison bourgeoise, précisément sur le territoire de Saint-Hilaire. Là, on serait à deux pas de Paris, en même temps qu'à la campagne.

Avec douze mille livres de rente seulement, il ne fallait pas penser aux quartiers opulents. Mieux valait régner à la banlieue que d'être humiliée ailleurs par le luxe des grandes dames millionnaires. Et puis, dans ce centre populaire, on se disputait moins les curés.

M. d'Orsat ne tarda pas à constater qu'on ne décrasse point une dévote à volonté. Durant les premiers mois, la jeune femme usa d'une grande discrétion dans la pratique de ses dévotions. L'abbé Michard, instruit par lettre, ne s'étonna pas qu'elle s'abstînt de tous rapports avec lui, dans les commencements. Quoiqu'il estimât le souvenir du passé complétement aboli, il approuvait les mesures de prudence.

Madame d'Orsat assistait régulièrement aux offices, le dimanche, dans l'église Saint-Hilaire. En semaine, lorsqu'elle désirait entendre la messe, elle sollicitait la permission de son mari, trop épris encore pour la lui refuser. Elle se confessait au curé, l'abbé Nicolle, âgé alors d'une cinquantaine d'années. Mais elle n'abusait pas, se contentant de se faire absoudre de ses péchés aux grandes fêtes. Le curé de Saint-Hilaire cultivait avec zèle ses belles paroissiennes. Alléché bientôt par la piété et les charmes de sa nouvelle pénitente, il tenta de nouer avec elle des relations plus intimes. Il risqua quelques visites chez madame d'Orsat. Mais la froideur du baron le rebuta.

D'ailleurs, la belle dévote l'encouragea médiocrement. Elle le trouvait vulgaire, défraîchi, absolument impropre à suppléer l'abbé Michard durant son interrègne. Et puis, l'abbé Nicolle avait une nièce, mademoiselle Angélique, qui portait ombrage à la baronne. Une femme, dans une maison de prêtre, est toujours dangereuse, en dépit du

secret de la confession. En effet, bien qu'elle eût à peine vingt-deux ans, déjà mademoiselle Angélique régnait à peu près souverainement au presbytère.

Ce n'était point une de ces filles frustes, de parenté équivoque, qui font suspecter l'alcôve de certains pasteurs de nos âmes, mais une nièce authentique, pouvant montrer ses titres, lesquels prouvaient clairement qu'elle n'était point de contrebande. Elevée à la brochette par les soins de son oncle, elle n'avait point trompé l'attente du digne curé. Il avait suivi d'un œil curieux son développement physique et moral, — le premier surtout, et il rendait grâce à la Providence. Ayant assisté à l'éclosion de la femme, il déclara un jour, du ton d'un fin connaisseur, qu'Angélique était un friand morceau. Il resta seul de son avis, Angélique ayant le malheur de n'être qu'un laideron. Néanmoins, la demoiselle aurait trouvé mari; plus d'un chasseur de dot vint flairer les écus de l'oncle, qui avait fait déjà de sérieuses économies à Saint-Hilaire. Mais celui-ci refusa de débourser, jaloux, sans doute, de garder pour lui ce chef-d'œuvre pétri par les mains de l'Eglise. Aussi, en personne avisée, mademoiselle Angélique renonça résolûment au mariage.

A dater de ce moment, elle jura de n'avoir *d'autre culte* que son oncle, la science et les muses. Frottée de quelque littérature, se piquant de connaissances en physiologie, elle s'adonnait de plus à la poésie et à l'aquarelle. Du reste, la société des vicaires lui offrit quelques compensations au régime austère de la virginité. Plusieurs, par calcul ou par complaisance, acceptèrent de se former sous sa conduite. Comme leur stage ne durait guère que quatre ou cinq ans, mademoiselle Angélique était sûre de ne travailler que dans le neuf.

La baronne d'Orsat comprit sur-le-champ l'impossibilité, avec cette fille dans les jambes, de s'emparer totalement du curé, et avec lui de la direction de la paroisse; car elle aspirait à exercer une large influence sur les dévots, l'ambition lui étant venue en montant dans la hiérarchie sociale. Elle resta donc sur la réserve, se refusant aux avances de l'abbé Nicolle. La noble dame avait mieux en perspective que ce prêtre délustré, affreusement blasé, enlaidissant, n'ayant plus guère d'autre séduction que sa soutane et sa tonsure. L'abbé Michard était là, dans la coulisse, prêt au premier appel, superbe de jeunesse, irréprochable de formes et de tenue, — un vrai mâle lâché dans le bercail de Saint-Hilaire. Lorsqu'il avait surgi à l'horizon, éblouissant comme un soleil, mademoiselle Angélique l'avait accaparé au presbytère, espérant l'enjôler

et le gouverner à son gré. Le sentant un peu bête, elle crut facile de le tenir en bride.

Mais il regimba dès que madame d'Orsat parut dans la paroisse. Celle-ci le guettait sans relâche, le maintenant dans le devoir par sa seule présence.

Un beau jour, n'y pouvant plus tenir, la belle dévote déserta le confessionnal du curé et se présenta à celui de l'abbé Michard, l'emplissant de sa toilette élégante, du parfum troublant qui se dégageait de sa personne. Le vicaire, un instant dégoûté par les terribles aventures qui avaient failli deux fois lui coûter la vie, par les durs reproches de Césarine sur sa lâcheté, enfin par la disgrâce encourue, avait juré qu'on ne l'y reprendrait plus. Serment d'ivrogne. La grande dame, assidue à l'église, à sa messe, à son prône, c'était bien plus et bien mieux que l'obscure madame Aubray. Son titre, sa noblesse d'aujourd'hui l'avaient transfigurée, lui semblait-il, et lui donnaient une bien autre saveur. Quand il la vit de nouveau à ses pieds, à travers la grille, humble, confiante avec d'adorables candeurs et de petits effarouchements de vierge, il fut étourdi du coup. Dès lors, l'image rayonnante de la baronne le hanta jusque dans le sommeil. Il avait soif d'elle, ne pouvait se rassasier de la voir et de l'entendre. Comme mademoiselle lui répugnait maintenant! le son de sa voix lui déchirait le tympan. Il ne se montra plus que rarement au presbytère, seulement lorsqu'il y était forcé.

L'abbé Michard fit quelques visites chez madame d'Orsat. Dans ce renouveau de passion insensée, la baronne, oubliant toute prudence, abusant de l'indulgence de son mari, pressait sans cesse le vicaire de venir.

M. d'Orsat se divertit d'abord de la suffisance et de la vanité grotesque du jeune abbé. Il se moqua devant sa femme. Mais celle-ci le défendant avec vivacité, il devint sérieux et observa. Bien que son amour pour la baronne durât encore, il commençait à se lasser de son intérieur où il paraissait respirer une odeur de sacristie. Il se réfugiait dans son cabinet de travail, ou il passait de longues heures dans les bibliothèques publiques, étudiant et consultant pour un ouvrage destiné à flageller les superstitions cléricales.

M. d'Orsat rentrait un soir, vers l'heure du dîner, longeant précisément la maison où demeurait l'abbé Michard. Une femme en sortait voilée. Il s'écarta pour lui faire place, leva les yeux, et s'arrêta stupéfait. Il avait reconnu la baronne. Elle, non moins surprise, toute décontenancée, tressaillit à la vue de son mari. Le baron, brûlé au

cœur par la jalousie, révolté à l'idée que sa femme entretenait des relations clandestines avec un prêtre, lui offrit brusquement le bras et l'entraîna d'un pas rapide. Alors il lui dit d'une voix basse et sourde :

— Ainsi nous en sommes déjà là ?

— Que veux-tu dire ? balbutia-t-elle.

— Des visites chez ce bel abbé ?

— C'est bien simple ! je suis allée le prévenir qu'une pauvre malade le réclame.

La baronne mentait et le mari ne fut pas dupe de sa réponse.

— Tu feras bien une autre fois, reprit-il sévèrement, de laisser cet office au sacristain. Je ne souffrirai pas que demain la baronne d'Orsat devienne la risée du quartier.

Elle se mordit les lèvres, mais ne répliqua pas. Ils rentrèrent au logis en silence. M. d'Orsat espérait que cet avertissement suffirait. Ayant horreur des discussions, il évita de revenir là-dessus. La baronne parut lui en savoir gré, tâchant, avec des formes exquises et d'adorables caresses, de lui faire oublier l'aventure. Quelques jours plus tard, M. d'Orsat sortit de bon matin, prévenant qu'il ne rentrerait que vers six heures. Mais, à deux heures précises, il était de retour. Ayant rencontré la femme de chambre, il lui demanda :

— Madame est-elle ici ?

— Oui, monsieur, répondit l'autre avec quelque embarras, madame est au salon.

M. d'Orsat, la voyant rougir, eut un soupçon. Avant que la caméristo ne pût avertir sa maîtresse, il était à la porte du salon, l'ouvrait brusquement, et s'arrêtait sur le seuil, blême de colère. La baronne et l'abbé Michard étaient assis côte à côte, sur un canapé, les mains enlacées. A l'aspect menaçant du mari, ils se levèrent, terrifiés. Le baron alla droit à l'abbé, l'empoigna par le bras, le traîna rudement au milieu de la pièce et lui dit d'une voix âpre :

— Que faites-vous ici, monsieur ?

Le vicaire, ahuri, se dégagea de l'étreinte et voulut gagner la porte. Mais M. d'Orsat lui barra le passage.

— Répondez, insista-t-il. Que faites-vous ici, en tête-à-tête avec madame ?

L'abbé resta muet encore, ayant l'esprit épais et peu propre à la riposte. La baronne, revenue de sa surprise, essaya de payer d'audace. Elle était retombée sur le canapé..

— Maurice, je t'en prie...

— Permettez, madame, que je m'explique avec monsieur ; votre tour viendra, interrompit sèchement le baron.

Puis, s'adressant pour la troisième fois à l'abbé, il reprit :

— Votre attitude ridicule, votre silence m'apprennent suffisamment pourquoi vous êtes ici en mon absence. Je pourrais vous dénoncer à votre curé, à vos supérieurs. Mais à quoi bon ! vous êtes tous les mêmes. Partout où il y a une femme excitant vos convoitises, il faut que vous glissiez entre elle et son mari, que votre lubricité profane jusqu'à l'alcôve conjugale. Retirez-vous, monsieur, et n'ayez jamais l'insolence de reparaître chez moi. Autrement, je vous infligerais la correction que vous méritez.

En même temps, il livra passage au vicaire, plus mort que vif, et impatient de détaler. En vérité, le sort le maltraitait à plaisir, le jeune lévite, semant d'épines et de traquenards une route si fleurie pour quantité de ses confrères. Lorsque l'abbé Michard fut éloigné, le baron se tourna vers sa femme :

— Vous m'avez entendu, dit-il, l'œil en feu. Je souhaite que vous ne me contraigniez pas d'en venir aux dernières extrémités. Sachez-le : je ne crois pas à l'honnêteté d'une femme qui admet de si beaux abbés dans sa familiarité.

Madame d'Orsat était debout, pâle, les prunelles étincelantes :

— Et moi, monsieur, je ne tolèrerai pas que vous m'outragiez davantage. Je ne me cachais pas, puisque vous avez pu entrer. M. l'abbé Michard était ici pour me proposer une bonne œuvre, et je le remerciais d'avoir pensé à me la confier.

— Et cette bonne œuvre exigeait, sans doute, que vous fussiez en tête-à-tête, les mains entrelacées, sur le même canapé, vos jupes étalées sur sa soutane ? fit le baron en s'efforçant de contenir sa colère qui débordait.

— Mon Dieu, vous voyez du mal partout, vous autres impies...

— Assez ! cria M. d'Orsat ; me prenez-vous pour un idiot ? Vous marcherez droit, madame ; ou bien, à la première escapade, si je ne vous tue pas, je fais scandale et provoque notre séparation.

Il se retira sur cette menace, hors de lui, le cœur irrémédiablement ulcéré. Il n'en doutait plus, maintenant : si cette femme ne lui avait pas encore infligé le dernier outrage, elle ne l'aimait plus, si tant est qu'elle l'eût jamais aimé. M. d'Orsat monta à son appartement, furieux, bouleversé, maudissant les prêtres et les dévotes, leurs femelles. La baronne regagna sa chambre, très alarmée. Elle sentait son mari lui échapper et le savait capable de réaliser ses menaces, si on le poussait à bout. Elle n'avait

plus affaire à Victor Aubray, et le jeu offrait un danger mortel.

Césarine ne se souciait nullement de descendre au rang de femme déclassée, de sacrifier la jouissance des douze mille livres de rente que son mariage lui avait assurée. Le lendemain, le baron ayant dû se rendre à Passy pour affaires, madame d'Orsat s'aventura jusqu'à l'église. Mais, au lieu de faire appeler l'abbé Michard, elle demanda un entretien au curé, dans la sacristie. Bien que la baronne l'eût planté là si lestement, quelques mois auparavant, l'abbé Nicolle connaissait trop bien son métier pour rompre avec une de ses paroissiennes les plus distinguées. Il n'avait point omis pour cela les visites de politesse, et il accueillait toujours gracieusement madame d'Orsat aux assemblées de charité, qui siégeaient au presbytère. En quelques mots, elle lui expliqua que le baron, *voltairien* incorrigible, la gênait dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Il s'offusquait de la confiance qu'elle accordait à l'abbé Michard.

— Je vous ai quitté, monsieur le curé, parce que vos occupations de chef de paroisse limitent nécessairement le temps que vous pouvez donner à vos pénitentes. Mais, pour démontrer à mon mari la pureté de mes intentions, je renonce à la direction de l'abbé Michard, et vous prie de vouloir bien me conseiller de nouveau, *m'aider à traverser cette dure épreuve.*

L'abbé Nicolle savait à merveille que penser de cette phraséologie dévote. Néanmoins, répondant dans la même langue, il promit de faire de son mieux. Il était d'âge mûr, n'est-ce pas, et M. d'Orsat ne pouvait se formaliser qu'elle s'adressât à lui. Quoique charmé, au fond, de la mésaventure de l'abbé Michard, le curé de Saint-Hilaire eût été désolé que la baronne fût empêchée de fréquenter l'église. La présence de madame d'Orsat ornait les offices, donnait du ton à la paroisse. Une grande dame faisant profession de piété pèse bien plus, dans les balances du sanctuaire, que cent mille bigotes en guenilles. Ayant pris congé du curé, la baronne chargea le sacristain de transmettre à l'abbé Michard, un billet où elle l'exhortait à laisser passer l'orage. Peine superflue. C'était prêcher un converti. Le vicaire n'était pas homme à courir les aventures quand il y sentait du risque. Madame d'Orsat retourna chez elle la conscience plus tranquille, comptant sur la Providence pour réconcilier son mari avec l'abbé Michard.

VIII

M. d'Orsat rentra vers midi, se plaignant d'un affreux mal de tête. Il annonça qu'il ne déjeunerait pas, monta chez lui en recommandant de ne pas le déranger. A l'heure du dîner, M. d'Orsat ne parut pas. Etonnée de son absence prolongée, la baronne envoya le laquais à la chambre de son mari. Le valet revint presque aussitôt.

— Monsieur, dit-il, est couché tout habillé sur un lit, très rouge, très agité, la voix éteinte. Il se sent fort mal et réclame le médecin.

— Allez vite, ordonna la baronne, et ramenez le docteur.

Après quelque hésitation, elle-même se rendit chez son mari. A la vue de sa femme, M. d'Orsat frissonna.

— Tu souffres, mon ami? demanda-t-elle en s'approchant du lit.

Le baron s'était soulevé. Il balbutia une réponse inintelligible et retomba, épuisé, sur l'oreiller.

Madame d'Orsat voulut interroger. Mais il la pria avec impatience de le laisser en paix. Le médecin arriva. Un vieux praticien. Après avoir examiné le malade, il le fit déshabiller, rédigea son ordonnance et prescrivit de veiller la nuit auprès de M. d'Orsat. En descendant il dit à la baronne :

— Je me trompe fort, ou c'est une fièvre cérébrale qui se déclare. M. le baron, vous l'avez entendu, m'a expliqué qu'il souffre depuis plusieurs jours.

La nuit fut très mauvaise. Le lendemain, M. d'Orsat était en plein délire. La baronne se montra très inquiète, très empressée autour de lui. Il ne la reconnaissait plus, et le mal ne cessa d'empirer. Le troisième jour, le docteur avoua que le baron était en grand danger, et ne répondit de rien. Alors madame d'Orsat demanda l'abbé Michard. Quand le vicaire fut venu, elle lui dit en sanglotant devant les domestiques :

— Il faut sauver à tout prix cette chère âme. Je me confie à votre charité, monsieur l'abbé, et vous supplie de ne pas nous abandonner.

La baronne était splendide dans l'expression de cette douleur feinte. Tout en se lamentant, l'incomparable comédienne enveloppait l'abbé Michard d'un regard si passionné qu'une brute en eût compris la signification.

Mais le beau vicaire était un trembleur, un poltron de premier ordre. Il avait une peur bleue pour ses oreilles ou pour sa peau. Les aventures passées, au lieu de l'aguerrir, l'avait rendu plus lâche encore, s'il est possible. Il restait au salon silencieux, immobile. Bien qu'il sût le baron terrassé par la maladie, il redoutait d'affronter, sur le lit où il agonisait, l'homme qui l'avait si fort effrayé, quatre jours auparavant. Qu'on dise, après cela, que l'Eglise n'adoucit pas les mœurs ! Pourtant, il fallait parler.

— Madame, dit-il enfin, je suis prêt à remplir mon devoir.

La baronne le conduisit dans la chambre du malade. Là, seulement, l'abbé Michard se rassura : M. d'Orsat, défait, l'œil atone, divaguant et plus faible qu'un *enfant*, n'était plus à redouter. Le vicaire pouvait en toute sécurité exercer son ministère sacré. La baronne déclara qu'elle ne s'en reposerait sur personne, désormais, du soin de veiller son mari. Sa conscience lui commandait d'épier jour et nuit, au chevet du malade, la première lueur de raison pour le décider à mourir en chrétien. Naturellement, l'abbé Michard s'offrit, afin d'être là pour l'absoudre et le huiler, au moment psychologique. Pendant deux semaines, M. d'Orsat fut entre la *vie et la mort*. L'abbé Michard, en prêtre zélé, passait *les nuits à la maison*, en compagnie de la baronne. Dès que les serviteurs étaient couchés, ils abandonnaient le malade aux soins de la Providence, pour se retirer dans la chambre voisine, celle de madame d'Orsat. Dans ce sanctuaire, le prêtre et la belle baronne faisaient leurs dévotions, qu'ils achevaient sur le lit, dans les bras l'un de l'autre, quand la fatigue les prenait. De ces pieux exercices, renouvelés chaque nuit avec persévérance, il résulta ce premier miracle : le malade se tira d'affaire sans le secours des médicaments. Un matin, en effet, le docteur annonça que M. d'Orsat était sauvé. Mais il émit l'opinion que ses facultés resteraient affaiblies. La fièvre disparut. Un soir, le baron reconnut sa femme. Affectueusement, sans rancune, Césarine lui tendit la main. Lui, la toucha froidement en disant d'un air idiot :

— Comme j'ai dormi longtemps !

— Tu as été bien malade, mon ami.

— Vraiment ? Eh bien, je ne m'en serais pas douté.

— Heureusement, tu as été entouré des soins les plus attentifs... l'abbé Michard a fait preuve d'un admirable dévouement.

— Tiens ! brave abbé Michard, fit M. d'Orsat, j'ai rêvé de lui, me semble-t-il. Est-ce qu'il n'est pas ici ?

Le vicaire, à demi caché derrière les rideaux, se montra sur un signe de la baronne. Il serra la main de M. d'Orsat, qui le regarda, morne, hébété, le cerveau vide. Tout à coup le baron étendit la main gauche, et l'examina. Il parut étonné. A l'un des doigts, il portait deux bagues, d'habitude, l'une ornée d'une pierre noire et l'autre d'une émeraude. La première n'y était plus.

— Tu cherches ta bague, mon ami? fit madame d'Orsat; la voici.

Et elle la lui montra, passée à l'un de ses propres doigts.

— Tu permets que je la garde? ajouta-t-elle.

M. d'Orsat répondit affirmativement, mais avec un accent de regret. Il tenait beaucoup à cet anneau qu'il avait rapporté de l'Inde, ainsi que l'autre bague. Mais l'impression pénible qu'il avait ressentie se dissipa immédiatement. Il entra en convalescence. A en juger par les apparences, le malade avait perdu complètement la mémoire du passé.

L'abbé Michard passait chaque jour de longues heures à la maison. Parfois, M. d'Orsat fixait un regard étrange sur le vicaire, frémissait et prenait son front dans ses deux mains, comme pour en faire jaillir une idée. On eût dit qu'il tremblait maintenant devant la baronne. Il obéissait docilement à ses moindres désirs, comme un enfant craintif.

Un mois plus tard, M. d'Orsat se confessait et communiait, à côté de sa femme, de la main de l'abbé Michard. Bientôt il fut de toutes les confréries et de toutes les œuvres pieuses de la paroisse. Il ne manquait pas un office, servait la messe au besoin et portait le dais aux processions. Moralement et physiquement émasculé par la maladie, honteux de cette déchéance, M. d'Orsat fut dès lors à la merci de la baronne. Il s'assouplit de plus en plus sous la main ferme de sa sainte épouse, bornant son ambition à bien manger, à bien boire, et à ne rien faire hormis son salut. En considération de sa vie exemplaire, on lui accorda la dispense du maigre les jours d'abstinence et du jeûne en carême. Pour lui épargner la tentation de fréquenter les cafés ou autres lieux de perdition, Césarine l'abreuvait libéralement à domicile. Avec un tel régime, M. d'Orsat ne pouvait manquer d'être comblé des bénédictions divines. Aussi, huit mois juste après son entrée en convalescence, il lui naquit une fille, qui reçut le nom de Lucile. Ainsi le baron avait guéri de sa maladie en dépit du médecin, et la baronne de sa stérilité sans que son mari s'en mêlât : un double miracle. A la

nouvelle que madame d'Orsat était accouchée, mademoiselle Angélique Nicolle dit à son oncle, en éclatant de rire :

— Voyez-vous cet abbé Michard ? Le voilà qui fait concurrence au Saint-Esprit.

M. d'Orsat ne s'émut nullement de ce fait extraordinaire. À ceux qui le complimentèrent, il répondit avec son singulier sourire :

— Rien de plus naturel : madame d'Orsat étant en pleine floraison, ne demandait qu'à fructifier.

Il n'insista pas davantage sur le prodige éclatant de sa paternité. Cependant, il lui revenait par bouffées, de temps à autre, de ces saillies cruelles qui faisaient jadis la joie des incrédules et la terreur des dévots. Il redevenait redoutable encore en ces intervalles plus lucides. A part ces moments-là, ce caustique, ce railleur impitoyable, ce fléau des cagots n'était plus que l'ombre de lui-même. Durant quelques années, tout marcha comme sur des roulettes dans ce ménage où l'abbé Michard était absolument chez lui, le baron ne le gênant plus.

Maman Michard, émue de ses malheurs, après la tragique aventure de Vincennes, habitait maintenant avec lui, ainsi que papa Michard. Mais connaissant, par l'exemple du curé de Saint-Gabriel, le crédit d'une *grande dame* à l'archevêché, elle l'encourageait à *fréquenter la baronne*. La brave femme ignorait que madame Aubray s'était transformée en madame d'Orsat. Du reste, Césarine répétait à qui voulait l'entendre, que nul prêtre n'avait mieux compris son âme et ne l'avait fait avancer aussi rapidement dans les voies de la perfection. En réalité, loin d'imposer sa direction spirituelle, l'abbé Michard subissait celle de la baronne. Elle s'occupa activement de le lancer, pour qu'il montât rapidement dans la hiérarchie ecclésiastique. Elle l'introduisit avec adresse dans ces familles bourgeoises qui estiment la religion nécessaire pour empêcher le peuple de devenir trop scélérat, c'est-à-dire trop clairvoyant. L'abbé Michard se prêta à ce jeu de la meilleure grâce du monde, tout fier de la réputation qu'on lui créait, et tout étonné qu'il fallût si peu pour réussir. Aussi, parfois, d'orgueilleuses vapeurs lui montaient au cerveau. Il se pavanait et se bouffissait, convaincu qu'il devait tout à son propre mérite. Mais madame d'Orsat savait lui rappeler à propos qu'elle entrait pour plus de moitié dans ses brillants succès.

IX

Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'un coup du ciel avait maté M. d'Orsat, ouvert son intelligence aux lumières de la religion en obscurcissant son cerveau et guéri la stérilité de sa femme. Le baron converti ne bronchait pas dans les voies du salut; avec quelques bouteilles de bon vin, Césarine noyait en lui les restes du vieil homme.

Grâce à elle toujours, la réputation de l'abbé Michard grandissait. Il était parfaitement noté à l'archevêché, où l'on ne se souvenait plus des fredaines du vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois. Plusieurs fois, la baronne avait entretenu l'archevêque Sibour des mérites de son protégé, et le prélat avait déclaré qu'il penserait à ce garçon-là. En même temps, madame d'Orsat ne négligeait pas de décrier le curé de Saint-Hilaire auprès de Sa Grandeur. C'était un prêtre des plus tièdes, laissant les gens tranquilles pour ne pas être dérangé et ne songeant qu'à soigner le casuel. Pour comble, il avait une nièce impie, qui prétendait diriger paroisse et vicaires. Cette fille infernale, née, bien sûr, de l'accouplement de Satan avec quelque sorcière, était en train de charger avec ses péchés la foudre vengeresse qui éclaterait un beau jour sur le presbytère. L'archevêque Sibour, qui traitait de Turc à Maure son bas clergé, écoutait avec faveur la noble dame. Déjà elle voyait poindre le jour où l'abbé Michard supplanterait l'abbé Nicolle dans la cure de Saint-Hilaire. Mais le curé, doublé de mademoiselle Angélique, ne se laissa pas prendre au trébuchet. Lui aussi avait une grande dame dans sa manche, plus puissante encore que la baronne, car le mari, un haut fonctionnaire, recevait chez lui tout cet essaim de jolis abbés que M. Sibour nourrissait à l'archevêché. Donc, la grande dame de l'abbé Nicolle s'employa auprès de Sa Grandeur. Elle reçut l'assurance que le curé de Saint-Hilaire pouvait dormir sur les deux oreilles. Aussi, le jour où madame d'Orsat, jugeant la poire mûre, s'apprêtait à la cueillir, cruelle fut sa déception. Elle arriva à deux heures à l'archevêché, noble et parée. A sa descente de voiture au pied du perron, un valet la reçut, la guida au premier étage, dans la salle d'attente précédant le cabinet du prélat, et s'empressa de porter sa carte parfumée. Sibour posait avec une majesté grotesque devant un bureau de palissandre.

Un pauvre diable de vicaire, debout et à distance respectueuse, lui parlait avec plus de révérence qu'à Dieu même, pendant que l'archevêque lisait son journal. A peine Sa Grandeur eut-elle jeté les yeux sur la carte armoriée que le laquais lui présentait sur un plateau d'argent :

— Introduisez madame la baronne, ordonna-t-elle.

Le malheureux abbé était congédié sans savoir à quoi servirait sa visite. Il pensa humblement, sans doute, que c'était le secret de Dieu, fléchit le genou, selon le plat usage du clergé de Paris, baisa l'anneau de monseigneur, et se retira à reculons. Madame d'Orsat entra, dans le frou-frou de la soie, une harmonie bien plus agréable aux oreilles archiépiscopales, que le frottement misérable d'une soutane râpée sur de gros souliers mal cirés. L'archevêque, debout, la reçut la bouche en cœur, et la fit asseoir galamment sur un fauteuil qu'il avança lui-même.

— Monseigneur, commença-t-elle, j'oserai supplier Votre Grandeur de songer enfin à notre chère paroisse de Saint-Hilaire.

Sibour fronça légèrement les sourcils.

— Que puis-je faire, madame la baronne ?

— Notre pauvre curé devient de plus en plus impossible.

— Sans doute... On n'est pas parfait... Mais par qui le remplacer ?

— Nous possédons un homme d'élite, Monseigneur. J'ai eu l'honneur de vous parler de M. l'abbé Michard.

— Michard ?... En effet, je me souviens... Mais il est beaucoup trop jeune, madame... Et puis, Dieu me pardonne, on m'a dit que c'est un imbécile.

Madame d'Orsat rougit légèrement.

— Monseigneur, dit-elle d'un air pincé, j'ai prononcé le nom de M. l'abbé Michard parce que je le vois à l'œuvre tous les jours, se prodiguant pour les âmes. Certainement son zèle renouvellerait notre paroisse.

— Madame la baronne, je le regrette infiniment, mais c'est impossible. L'abbé Nicolle est un vieux serviteur un peu tiède, je l'admets, mais très prudent et incapable de causer des embarras à notre administration.

— Pourtant, Votre Grandeur, il me semble, m'avait permis d'espérer...

— Je ne vous ai pas oubliée, madame. Aussi, ne pouvant lui accorder la cure de Saint-Hilaire, je l'ai désigné pour une autre paroisse, où il sera comme coq en pâte.

La baronne, abasourdie, comprit qu'une influence rivale avait travaillé le prélat aux dépens de son protégé.

Non-seulement l'abbé Michard ne remplacerait pas l'abbé Nicolle, mais on le lui enlevait de Saint-Hilaire. Les larmes lui en vinrent aux yeux de douleur et de dépit.

— Puis-je demander à Votre Grandeur où elle compte exiler M. l'abbé Michard ? fit-elle d'une voix altérée.

— Je ne l'exile pas du tout, madame la baronne, je l'envoie à la campagne, à Prunières, où il se reposera de ses fatigues apostoliques.

Madame d'Orsat se leva en disant :

— J'aurais cru, Monseigneur, que M. l'abbé Michard méritait un autre poste.

Sibour fut piqué de l'observation. Césarine avait commis une maladresse : elle venait d'enterrer l'abbé Michard à Prunières. Pourtant l'archevêque dissimula et répondit en riant :

— Vous verrez que l'abbé sera très bien là-bas, et qu'il y fera merveille. Un joli village, que Prunières, à deux heures seulement de Saint-Hilaire.

Et il reconduisit la baronne jusqu'à la porte de la salle d'attente.

En y réfléchissant, dans sa voiture, madame d'Orsat finit par se consoler. En somme, à Prunières, plus de rivalités. L'abbé Michard serait le maître. Elle irait souvent, dans cette campagne, passer quelques jours en famille. Et lui viendrait chez elle, où elle le posséderait tout entier. Ensuite, d'autres abbés se succéderaient à Saint-Hilaire, et ça la changerait. En outre elle se réconcilierait avec le presbytère, gouvernerait la paroisse et règnerait en souveraine dans le monde dévot.

Lorsqu'il apprit sa nomination à Prunières, l'abbé Michard fit une affreuse grimace. Leurré par la baronne, grisé par ses flatteries, il avait calculé comme chose faite sa promotion à la cure de Saint-Hilaire. Du faîte de si hautes espérances, tomber dans un village, c'était raide, aurait dit Aglaé. Force lui fut de se résigner. Il prit possession de sa paroisse et s'y installa avec ses parents. Pendant douze ans, madame d'Orsat lui fut à peu près fidèle. Du moins il se le figura. Elle multiplia les voyages à Prunières. De son côté, l'abbé Michard la visitait souvent à Saint-Hilaire, ayant sa chambre voisine de celle de madame. D'autre part, la baronne établit solidement son influence dans la paroisse. Elle voulut que son mari fréquentât le presbytère, où il se divertissait saintement, faisant sa partie de piquet avec l'abbé Nicolle.

La rivalité entre madame d'Orsat et mademoiselle Angélique ne s'effaça pas, il est vrai. Mais ce fut une lutte sourde, discrète, à armes presque courtoises. Si les deux

femmes ne s'aimaient pas, elles se souriaient et se faisaient des politesses.

Lorsque Lucile d'Orsat fut en âge, sa mère l'associa à ses bonnes œuvres, l'employant activement à procurer la sanctification des âmes dans la paroisse. La baronne manœuvra si habilement — elle le crut du moins — que la jeune fille réussit à conquérir les bonnes grâces de mademoiselle Angélique. Souvent, elle accompagnait son père chez le curé, où la mère comptait qu'elle espionnerait la nièce avec succès.

L'arrivée de l'abbé Denisot à Saint-Hilaire troubla le cours paisible de la vie de madame d'Orsat. La belle dévote, encore dans tout son éclat, sentit s'allumer en elle une de ces passions impétueuses qui ne sont pas rares à la veille du retour.

Elle s'éprit violemment du jeune prêtre et négligea le curé de Prunières. Mais il lui fallut une longue stratégie pour enlacer l'abbé Denisot, gardé par sa tante. On l'a vu, la baronne n'atteignit son but et ne prit possession que le soir même du départ de madame Plancy. Mais sa victoire avait amoncelé sur sa tête les nuages sombres de son passé. L'orage menaçait d'éclater, plus terrible que jamais. Elle le devinait, et elle était partie de chez le vicaire en proie à une angoisse inexprimable, l'âme remplie de noirs pressentiments.

Tel est le résumé des vingt années écoulées depuis le mariage de Césarine Fourvières, veuve de Victor Aubray, le galérien, avec le baron d'Orsat. Tous les faits que nous venons de raconter, M. Rubel les lut dans le manuscrit que M. d'Orsat lui avait confié, après dîner, dans son cabinet, le soir du jour où le baron avait surpris sa femme aux genoux de l'abbé Denisot, et collé l'œil par deux fois au vitrage de la salle à manger, chez le vicaire. Naturellement, aucune allusion n'était faite à l'existence antérieure de Césarine, que le baron ignorait absolument. Il n'en savait pas davantage sur le compte de l'abbé Michard. Néanmoins, cette histoire de vingt ans suffisait pour donner au banquier une idée de ce qu'est parfois l'envers de la vie dévote. Quand il eut terminé, il demeura longtemps pensif.

— Evidemment, se dit-il en mettant sous clef le manuscrit, ce pauvre baron court de grands risques avec une pareille femme, — un démon, — en redevenant lucide... Il a bien fait de se confier à moi... je le sauverai de là.

X

Le soir où l'abbé Denisot se sépara de sa tante, madame Plancy, n'était pas un dimanche, et pourtant c'était fête tout de même dans la paroisse de Saint-Hilaire. On venait d'enterrer en grande pompe un vieil usurier millionnaire, qui avait ruiné cent familles. Etant célibataire, il laissait sa fortune à des collatéraux. Ceux-ci, jaloux de bien faire les choses, avaient commandé à l'église un convoi princier. C'était habile. Ainsi le clergé, au nom du Dieu catholique, passait publiquement l'éponge sur les larmes, le sang peut-être, qu'avaient coûtés ces richesses mal acquises dont ils héritaient.

L'abbé Denisot revenait du cimetière, nous l'avons dit, à l'heure où on l'a vu rentrer chez lui pour assister au départ de sa tante. Du moment où les intéressés ne regardaient pas à la dépense, l'abbé Nicolle, curé de Saint-Hilaire, s'était mis en quatre pour entourer les funérailles d'un éclat extraordinaire. D'ailleurs, l'usurier était mort dans les règles. Durant son agonie, le curé lui avait signé, sans qu'il s'en doutât, ses papiers pour l'autre monde. Un certain nombre de signes de croix, quelques paroles latines et un peu d'huile d'olive avaient suffi pour décrasser cette âme et la classer parmi les anges.

L'abbé Nicolle ainsi que ses trois vicaires avaient prodigué les psalmodies au profit du trépassé. De plus, quatre curés de la campagne, ses camarades avant l'annexion, appelés par lui, avaient chanté à pleins poumons autour du catafalque, à cette fin que le Père éternel, là haut, ne fît point le sourd quand le riche client de l'Eglise frapperait à sa porte. Beaucoup d'habitants de la paroisse étaient accourus pour jouir du rare spectacle qu'on leur offrait gratis.

La cérémonie avait rapporté gros au curé de Saint-Hilaire. Aussi régala-t-il de bon cœur, ce jour-là, les confrères qui s'étaient dérangés pour lui donner un coup de gosier. Donc, pendant que les curieux, au sortir de l'église, affluaient dans les brasseries et les cafés voisins, on se préparait à banqueter au presbytère.

Un festin de curés, à Paris, n'est pas chose à dédaigner : il n'y faut pas moins de deux ou trois cents francs, pour observer rigoureusement les rites. L'abbé Denisot arriva vers les six heures et demie, l'heure réglementaire. On

annonça aussitôt que le dîner était servi. La salle à manger, sise sur un rez-de-chaussée, sur le jardin, défiait les oreilles et les regards indiscrets du dehors. Par les deux fenêtres entr'ouvertes, on respirait l'air frais et l'arome des fleurs. La pièce, du reste, était d'une simplicité toute sacerdotale. Point d'autre superfluité qu'un Christ en plâtre, jauni par le temps, qui pendait tristement au-dessus de la cheminée. En revanche, un magnifique dessert s'étalait sur le buffet. Une belle vaisselle en porcelaine garnissait le dressoir. Les bouteilles poudreuses, aux cachets multicolores, encombraient une vaste crédence. L'abbé Nicolle présidait avec une dignité burlesque. Ce petit vieillard en perruque noire, à la mine goguenarde, enluminée, au nez bourré de tabac et orné de lunettes, semblait n'avoir fait que cela de sérieux en sa vie. Rasé de frais, tout luisant et tout onctueux, il se mirait dans sa nièce, mademoiselle Angélique, assise en face comme maîtresse de maison. Elle vieillissait avec son oncle. C'était maintenant une fille de quarante ans, mince, longue, sèche et brune. Signes particuliers : yeux myopes et à fleur de tête, denture déréglée faisant saillir la lèvre supérieure. A droite et à gauche de l'abbé Nicolle et de sa nièce siégeaient, selon l'ordre des préséances ecclésiastiques, les quatre curés de la banlieue qui avaient chanté *pour l'usurier* défunt. Les trois vicaires occupaient les *bouts de la* table. Ainsi, on était à son aise, entre soi : pas d'intrus laïques et bégueules. Rien que des gens d'église, y compris mademoiselle Angélique qui avait un vernis de théologie et rivalisait avec la baronne d'Orsat pour dresser les jeunes abbés, à leur début dans la paroisse.

L'ordonnance du repas était irréprochable. Les mets se succédaient, variés savamment et apprêtés avec un art consommé. Tout était calculé pour satisfaire à la fois les appétits les plus robustes et les palais les plus délicats. C'est que Gothon, la fée de la cuisine du presbytère de Saint-Hilaire, avait été formée à bonne école. Elle avait fait son noviciat chez un chanoine de Notre-Dame, où mademoiselle Angélique l'avait recrutée jadis. Mûre à présent, ridée comme une pomme cuite, la taille exiguë, avec cela drôlement emmitouflée, Gothon était fort originale. Mais elle restait alerte, malicieuse, croyait faiblement en Dieu et ne mettait jamais les pieds à l'église, ce qui faisait beaucoup rire sa maîtresse. Quand on eut nettoyé les premiers plats et vidé sept ou huit bouteilles, les langues se délièrent. Jusque-là, on n'avait échangé que des monosyllabes. On s'exprime mal la bouche pleine, et l'Ecriture défend de mener deux besognes à la fois. Mademoiselle

Angélique avait à sa droite le curé de Pouligneux, un petit maigre, aux paupières ourlées de rouge comme un lapin blanc, à la figure en lame de couteau. Il avait une grande réputation de blague, et ses confrères plus épais éclataient dès qu'il faisait mine de détendre ses lèvres minces, avant même qu'il n'eût lâché un mot. On se disputait le curé de Pouligneux dans toutes les réunions de prêtres, car nul mieux que lui n'excellait à mettre le feu aux poudres. Aussi, se sachant attendu, il se hâtait dès le commencement du repas, avalant les morceaux doubles, buvant sec et du meilleur.

Enfin le curé de Pouligneux, suffisamment lesté, se redressa, croisa les mains sur sa poitrine, se râcla le gosier et dit d'une voix flûtée :

— Avouons, messieurs, que Dieu a fait une belle grâce au brave homme que nous venons d'enterrer.

— Il était temps, mon cher confrère, répliqua l'abbé Nicolle avec onction. Le malade allait passer quand je me suis présenté. Quelques minutes plus tard, il partait sans être absous ni muni des saintes huiles.

— Le vieux pingre ! murmura un curé pansu, qui officiait très raide, à la gauche de mademoiselle Angélique.

— Il a fait le nécessaire, et il a bien fini, déclara l'abbé Nicolle avec conviction.

— Et puis, messieurs, reprit le curé de Pouligneux en grimaçant un sourire, ses héritiers n'ont pas lésiné, à ce que j'ai vu. Ça répare bien des ladreries. Il a vraiment une chance du diable, ce mort-là.

— Il est vrai, c'est à considérer, observa un autre, à la gauche de l'abbé Nicolle. Messieurs, à tout péché miséricorde, quand le prêtre intervient : je ne connais que ça.

Tout le monde approuva cette réflexion judicieuse. Le second vicaire, qui se gavait en silence, prenant déjà du ventre, remarqua que c'était un bon tour joué aux impies. Le troisième vicaire, l'abbé Girard, un jeune homme taillé à coups de serpe, mais fraîchement émoulu du séminaire, joignit pieusement les mains et compléta l'oraison funèbre de l'usurier en balbutiant timidement, les yeux baissés :

— D'après l'Evangile, les ouvriers de la onzième heure reçoivent le même salaire que ceux de la première.

— Bien prêché, mon ami ! cria le curé de Pouligneux : on fera quelque chose de vous.

Toute la table partit d'un éclat de rire, sans savoir au juste pourquoi. L'abbé Girard rougit jusqu'aux oreilles et ne souffla plus mot. Il craignait d'avoir lâché une bêtise, quoiqu'il eût cité ça en chaire, le dimanche précé-

dent, à la grande édification de l'auditoire. Pourtant il réussit à comprendre que ce qui est bon pour les fidèles à la messe ne vaut rien dans un dîner de curés. Un seul convive, l'abbé Denisot, n'avait pas desserré les dents. Le nez constamment dans son assiette, il mangeait à peine, buvant encore moins. Le curé d'Ordon, assis près de lui, à la droite de l'abbé Nicolle, s'était aperçu de son attitude étrange. Ce fort gaillard, crevant de graisse, le front et le menton fuyants, l'examinait sournoisement et ricanait la bouche de travers.

— Que diable avez-vous donc aujourd'hui, l'abbé Denisot ? Croirait-on pas que nous venons d'enterrer papa et maman.

Le premier vicaire releva le front, et darda un coup d'œil aigu sur le luron qui l'interpellait avec ce sans-gêne, soufflant et suant dans sa soutane qui craquait.

— Je n'ai rien, monsieur, répliqua-t-il sèchement. Au surplus, que vous importe ?

Mademoiselle Angélique, redoutant une querelle, s'empressa d'intervenir.

— Monsieur le curé d'Ordon, dit-elle, ne tourmentez pas l'abbé Denisot, je vous en prie. Il n'est point heureux dans son intérieur.

— Ça s'est gâté avec la tante, expliqua l'abbé Nicolle. Dame! vous comprenez, ça le tracasse un peu, ce pauvre abbé.

Au fond de ces condoléances, il y avait du venin de sacristie. L'abbé Denisot le sentit parfaitement. Mais c'était sucré, et il eut assez d'esprit pour se taire. D'ailleurs, il apprenait qu'on avait l'œil sur lui, au presbytère, puisqu'on y était à peu près au courant de ses difficultés de ménage. Cette découverte n'était pas faite pour l'égayer. Tous les regards s'étaient fixés avec une curiosité maligne sur le premier vicaire de Saint-Hilaire, furieux qu'on se mêlât de ses affaires. Heureusement, Gothon apporta le dernier service. Sur quoi l'abbé Nicolle invita ses confrères à remplir leur verre ; — un exercice, du reste, qu'ils n'avaient pas négligé, il y paraissait. D'autre part, le curé de Pouligneux, qui n'aimait pas qu'on empiétât sur ses fonctions de loustic, saisit l'occasion pour rompre les chiens. Il se lança immédiatement sur le chapitre des grivoiseries ecclésiastiques. Dès lors, ce fut un feu roulant de lazzis bêtes, panachés de mots à double entente, de coq-à-l'âne, d'allusions égrillardes, de calembours énormes, à pulvériser les montagnes. Au bout d'un quart d'heure on ne s'entendait plus dans la salle. On ne causait pas, on criait à tue-tête.

L'abbé Nicolle s'attendrissait. Le vin qu'il buvait lui sortait par les yeux sous forme de rosée. Le curé de Pouligneux ne tarissait pas, mêlant le sacré au profane, cousant à des versets de psaumes des bourdes saugrenues, fortement épicées. Il parlait gras et salé, quand il s'y mettait. Le curé d'Ordon entonnait un chant d'église, de sa voix de fausset, et terminait par quelques refrains bachiques. Mademoiselle Angélique, qui se piquait de certaines connaissances en physiologie, dissertait sur la fonction des organes passionnels. L'abbé Girard, le troisième vicaire, à moitié gris, récitait des oraisons; et les vieux curés blasés qualifiaient de « mystique » ce jeune homme qui sortait du séminaire. Avec ses naïvetés dévotes, il leur désopilait la rate. L'abbé Denisot, subissnat lui-même la contagion de cette liesse sacrée, finit par se dérider au dessert. Le champagne le monta à peu près au diapason de ses confrères. On passa en revue les principales dévotes des différentes paroisses que régissaient les convives. On discuta les moyens de chacune, on les déshabilla, on les disséqua avec le grossier scalpel des casuistes. Tour à tour, les convives contèrent leur histoire dans la langue graveleuse de la théologie, au milieu des gorges chaudes de la société.

Quelqu'un ayant jeté sur le tapis le nom de la baronne d'Orsat, le curé de Pouligneux dit à l'abbé Denisot :

— Vous avez là, mon cher ami, une pénitente qui vous fait honneur. On prétend même qu'elle oublie avec vous l'abbé Michard, qui occupait votre emploi il y a dix-huit ans. Mais défiez-vous : quand une dévote dépasse la quarantaine, elle devient enragée et on ne peut plus s'en dépêtrer.

— Vous avez fait l'expérience, mon cher curé? demanda l'abbé Denisot d'un ton aigre-doux.

— Oh ! moi, je ne fraye point avec les baronnes, riposta le curé de Pouligneux. Cette graine-là ne pousse pas dans ma paroisse.

— Gothon ! cria l'abbé Nicolle à sa domestique.

— Monsieur?

— Servez le café et des cigares pour ces messieurs.

Gothon remplit son office en un tour de main, sans oublier la cave à liqueurs. Les langues reprirent de plus belle, au milieu des spirales bleuâtres de la fumée du tabac. La gaieté devint effrénée. On voyait les bedaines danser, sous les blancheurs de la chemise, à travers les soutanes déboutonnées. Gothon contemplait son ouvrage, avec la même satisfaction que le Dieu juif au soir du sixième jour de la création biblique. Dans ces dîners d

curés, elle frétillait comme le poisson dans l'eau, pincée par celui-ci, chatouillée par celui-là. Ça lui donnait, disait-elle, comme un regain de jeunesse. Ils étaient bien gentils tout de même, ces bons messieurs, si graves à l'église et si guindés dans les rues. Les impies, qui ne cessaient de leur chanter pouille, n'avaient pas idée combien ils étaient bons enfants dans l'intimité. Cette fête, où l'on célébrait si joyeusement les funérailles de l'usurier, se termina vers onze heures du soir.

Une fois hors du presbytère, les invités, grâce à la fraîcheur de la nuit et à la miséricorde divine, se trouvèrent suffisamment en équilibre pour regagner leur gîte. Du moins, ils ne dérangèrent personne dans le quartier. L'abbé Denisot rentra paisiblement chez lui, rue de l'Arc. Il se sentait maintenant de belle humeur, et rêvait à la piété de la baronne d'Orsat, se proposant de la cultiver avec un redoublement de zèle.

XI

Le premier vicaire de la paroisse de Saint-Hilaire disait la messe à huit heures précises. Le lendemain du départ de sa tante, l'abbé Denisot arriva à l'église un quart d'heure d'avance, selon sa coutume. Nulle trace n'apparaissait, sur sa face fleurie, de la ripaille de la nuit, chez le curé. Il s'agenouilla un instant sur le prie-Dieu, près de la sacristie, l'air profondément recueilli et tout confit en ferveur. Cela fait toujours bon effet, sur le public dévot, de voir un prêtre prier dans une pose édifiante. Lorsqu'il se releva, la baronne d'Orsat qui manquait rarement sa messe et le guettait probablement, l'accosta vivement, demandant à voix basse :

— Eh bien ?

— Ma tante est partie.

— Je le sais, j'étais au bas de la rue de l'Arc quand elle a passé en voiture.

L'abbé Denisot s'aperçut en ce moment de l'altération des traits de madame d'Orsat.

— Vous êtes souffrante ? interrogea-t-il avec sollicitude.

Elle sourit faiblement, en le regardant tout alanguie.

— Ça va mieux maintenant. Hier, en vous quittant, j'étais affreusement tourmentée... Je vous l'avouerai aujourd'hui, durant mon entrevue avec elle, votre tante

m'avait fait peur, car elle était folle à lier. Ma tête s'est montée là-dessus... Je redoutais quelque épouvantable catastrophe.

Le vicaire fut attendri.

— Chère amie! murmura-t-il.

— A peine de retour à la maison avec M. d'Orsat, j'appelai Lucile et l'emmenai, sous prétexte de faire une promenade avant le dîner. Je la conduisis au bas de la rue de l'Arc, où nous errâmes ensemble plus d'une demi-heure. Il me tardait de vous voir délivré de madame Plancy. Enfin une voiture descendit. Je distinguai votre tante à travers la portière et rentrai plus rassurée.

— Oh! il n'y avait pas de quoi vous alarmer, dit l'abbé.

— Certainement... mais j'entendais toujours résonner à mon oreille ces paroles de votre tante : « J'en suis réduite à souhaiter sa mort. » Vous comprenez, on ne raisonne pas ces choses-là, et ça me produisait un effet terrible.

— C'est vrai. Alors j'espère que vous avez passé une bonne nuit?

— Mais pas du tout. D'abord M. d'Orsat était sorti sans me prévenir, et il est revenu fort tard, je ne sais d'où... Depuis quelque temps sa santé m'inquiète... Il faudra que j'avise.

— Et cela vous a préoccupée toute la nuit?

— Non, c'est autre chose. Figurez-vous qu'un tas d'idées noires se heurtaient dans ma cervelle. Mon sommeil a été horriblement agité à votre sujet... j'en frissonne encore, rien que d'y penser.

— Pauvre amie! soupira le vicaire, infiniment touché de la place qu'il tenait dans le cœur de la noble dame.

— Aussi, continua la baronne, quoique très fatiguée, je suis accourue à l'église dès l'ouverture des portes. N'osant me présenter chez vous, à cette heure matinale, je suis venue ici, l'âme navrée d'angoisse. Ah! quelle joie j'ai éprouvée en distinguant votre pas sur les dalles...

Huit heures sonnaient à l'horloge de l'église. Madame d'Orsat dut interrompre le flux de ses épanchements. L'abbé Denisot se hâta d'entrer à la sacristie. Il remit son flacon de vin au sacristain. Celui-ci le transvasa immédiatement dans une burette, devant l'enfant de chœur, un gamin de douze ans, vêtu d'une aube serrée à la taille par une ceinture rouge, et tenant à deux mains un plateau argenté sur lequel reposait déjà la burette à l'eau.

Quand le sacristain eut rempli celle du vin, il la plaça à côté de l'autre. L'enfant de chœur porta le tout sur la crédence fixée à côté de l'autel, et revint sur-le-champ pour accompagner le prêtre célébrant. Bientôt l'abbé

Denisot commença sa messe en présence d'une dizaine de personnes, — rien que des femmes, de celles qui traînent à toute heure dans les églises de Paris.

Le moment venu, la baronne d'Orsat alla se prosterner à la table de communion, en compagnie de deux ou trois autres dévotes. Elle était là, saintement agenouillée, les yeux baissés, une sérénité angélique rayonnant sur sa gracieuse figure. Elle se présentait à peu près chaque jour ainsi, pour recevoir l'hostie de la main de son ami, le premier vicaire.

Tout à coup, on entendit le bruit sourd d'une chute, un cliquetis argentin et le cri aigu de l'enfant de chœur qui servait la messe. La baronne d'Orsat se redressa. Mais elle s'affaissa aussitôt sur la table de communion. Elle avait aperçu l'abbé Denisot étendu de côté sur le marchepied de l'autel, la tête pendante sur les degrés latéraux, la main droite crispée sur la tige du calice, dont la dorure reflétait la lueur vacillante des cierges. Les dévotes alignées près de la baronne, celles qui étaient disséminées dans l'église, avaient poussé une exclamation de terreur à ce lugubre spectacle. Seule, madame d'Orsat, étranglée par un spasme soudain, resta muette. Ses mains convulsées serraient à les tordre les barreaux de cette *table* de communion où elle avait coutume de goû*ter de si délicieuses* émotions. Ses prunelles, horriblement dilatées, semblaient rivées sur le prêtre couché dans une funèbre immobilité. Antoine Pinchaud, le sacristain de Saint-Hilaire, était déjà au pied de l'autel. Il saisit le vicaire entre ses bras, mais ne put soulever seul cette masse inerte. Ce matin-là, le curé était cloué au lit par des douleurs rhumatismales. Le joyeux dîner de la veille avait eu pour lui ce revers de médaille. Mais le troisième vicaire, l'abbé Girard, fonctionnait au confessionnal, où une vieille bigote quinteuse l'exerçait à la patience évangélique depuis une bonne demi-heure. Averti par le tumulte, il ouvrit lentement la porte de sa niche et bondit vers l'autel.

L'abbé Girard était un jeune homme court, trapu, vigoureux. Avec un coup de main d'Antoine Pinchaud, il transporta son collègue à la sacristie, où on l'étendit tant bien que mal sur des chaises. Cependant une femme, plus intelligente ou moins troublée que les autres, avait quitté l'église afin de prévenir le docteur David, qui demeurait à deux pas. Après le premier moment de stupeur, la baronne d'Orsat se leva. Elle se traîna, chancelante, à la sacristie. Ecrasée par le coup qui venait de frapper le prêtre selon son cœur, elle était livide comme un cada-

vre. Ses dents claquaient, sa tête se perdait sous l'influence d'une atroce douleur.

Le docteur David arriva en même temps qu'elle. Le groupe bourdonnant des dévotes qui obstruait la porte, s'ouvrit pour lui livrer passage. La baronne pénétra à sa suite dans la sacristie. L'abbé Denisot gisait sur une couche improvisée, entre deux larges fenêtres qui versaient à flots la lumière sur son visage décomposé. Il avait le teint plombé, les narines rétractées, les lèvres violettes, le globe des yeux convulsé. M. David jeta un rapide regard sur ce corps inanimé, interrogea le pouls, ausculta la poitrine et le cœur. Alors le docteur se redressa et dit d'une voix sombre :

— Il est mort !

A ces paroles, madame d'Orsat, en proie à une crise nerveuse, tomba lourdement sur une chaise, en étouffant un cri. Deux ou trois dévotes s'empressèrent autour d'elle, tandis qu'une voix glapissait dans le groupe voisin :

— Pauvre dame, ça se conçoit : elle aimait tant notre saint abbé ! Comment va-t-elle faire maintenant ?

M. David, un homme dans la force de l'âge, calme, froid observateur, demanda sans se préoccuper de l'accident :

— Comment cela est-il arrivé ?

L'enfant de chœur, déjà remis de sa frayeur, répondit immédiatement :

— M. l'abbé est tombé raide tout de suite après avoir bu dans le calice.

La figure du docteur se rembrunit encore :

— Et c'est toi qui as présenté le vin ?

— Oui, monsieur.

— Où sont les burettes ?

— Sur la crédence, à côté de l'autel. Faut-il aller les chercher ?

— Non, reste ici, et que personne ne bouge, recommanda le médecin avec un accent impératif.

Chacun se regarda stupéfait. Le docteur s'élança hors de la sacristie, courut à la crédence et s'empara des deux burettes. Il revint plus lentement. Chemin faisant, il flaira à plusieurs reprises la burette au vin, vide aux trois quarts, puis il trempa légèrement dans le liquide l'extrémité de l'index, qu'il porta à sa langue. Mais au seul contact de son doigt à peine humecté, il fit une horrible grimace. Le docteur avait éprouvé une vive sensation de brûlure, et il murmura entre ses dents :

— Que diable est cela ?

De retour à la sacristie, sa physionomie exprimait la défiance et la sévérité. Sans se dessaisir des burettes, il dit au troisième vicaire :

— Monsieur l'abbé, veuillez faire avertir à l'instant le commissaire de police.

— Que supposez-vous donc, docteur ? s'enquit le jeune prêtre, tout effaré.

— L'abbé Denisot a été empoisonné avec le vin des burettes.

A cette révélation, un gémissement lamentable déchira la poitrine de la baronne d'Orsat, tandis que l'abbé Girard se hâtait de remplir la mission dont le docteur l'avait chargé. M. David connaissait madame d'Orsat. La voyant évanouie, il envoya sur-le-champ quérir une voiture pour la reconduire chez elle. Le trajet, très court, du reste, s'effectua sans que la baronne reprît connaissance. Au bout d'un quart d'heure, le commissaire de police parut, accompagné de deux agents. Dans l'intervalle, le docteur avait examiné la seconde burette. S'étant assuré qu'elle ne renfermait que de l'eau, et rien de suspect, il l'avait placée sur un rayon d'armoire. En quelques mots, M. David expliqua au commissaire ce qui s'était passé et ce qu'il avait constaté.

— Le vin qui reste, ajouta-t-il, contient un poison d'une violence extrême et dont la nature m'est inconnue. Or, l'abbé Denisot étant tombé aussitôt après l'absorption du breuvage, j'en conclus qu'il a été empoisonné avec ce vin. D'ailleurs, la teinte violette des lèvres, le ton de la peau, l'état des yeux témoignent avec la dernière évidence que sa mort n'est pas naturelle.

— Il n'y a pas l'ombre de doute, déclara le magistrat. Maintenant, sommes-nous en présence d'un accident ou d'un crime ? Tel est le point qu'il nous faut éclaircir.

Alors le commissaire demanda d'une voix grave :

— Qui a versé le vin dans la burette ?

Le sacristain répondit, tout ému :

— C'est moi, monsieur.

Antoine Pinchaud était un petit homme d'une quarantaine d'années, rasé comme un ecclésiastique, vêtu, — dans l'exercice de ses fonctions, — d'une mauvaise soutane. Figure insignifiante, l'œil terne, ce rat d'église, effronté avec les dévotes, s'intimidait d'un rien devant le curé. Qu'on juge s'il devait être à la noce, en pareille circonstance, devant l'austère magistrat qui l'interrogeait. Le commissaire de police continua :

— Où avez-vous pris ce vin ?

Antoine présenta le flacon du vicaire en disant :

— Dans ce flacon, que M. l'abbé Denisot apportait de chez lui tous les matins.

Sur un signe du magistrat, M. David saisit le flacon, au fond duquel il reconnut quelques gouttelettes de vin. Le sacristain s'effaroucha sous le feu croisé des regards inquisiteurs du commissaire de police et du médecin. Il crut devoir ajouter, crainte qu'on ne le soupçonnât :

— J'ai vidé le flacon dans la burette en présence de l'enfant de chœur que voilà. Pas vrai, Lucien ?

— C'est la pure vérité, confirma le gamin.

Le magistrat notait soigneusement les réponses, au fur et à mesure. Mais elles ne jetaient aucune lumière sur la cause déterminante de la catastrophe. Cette enquête sommaire, tout en établissant le fait de l'empoisonnement, ne faisait nullement pressentir la provenance du poison, ni la main qui l'avait mêlé au vin du flacon. Ce n'était donc ni à la sacristie, ni à l'église, qu'il fallait chercher l'explication de l'accident ou du crime. Actuellement, il s'agissait de savoir si le domicile de l'abbé Denisot donnerait la clef du mystère. Le magistrat interpella de nouveau le sacristain :

— M. l'abbé Denisot demeurait, je crois, rue de l'Arc ?

— Oui, monsieur, au nº 25, second étage.

— N'avait-il pas avec lui une personne de sa famille ?

— Il avait sa tante, madame Plancy. Mais il m'a dit, en s'habillant pour la messe, qu'elle est partie hier soir et ne reviendra pas.

— Ah !... connaissez-vous la résidence nouvelle de madame Plancy ?

— Elle a dû retourner à Vincennes, où elle possède une maisonnette, rue Béraud.

Le commissaire de police inscrivit l'adresse de madame Plancy, ainsi que celles de toutes les personnes présentes. Cela fait, il dépêcha un agent au parquet et à la Préfecture de police. Enfin, ayant fait enlever à l'abbé Denisot sa chasuble et ses autres ornements d'église, le magistrat ordonna de transporter le cadavre rue de l'Arc. Lui-même se rendit avec le docteur à l'appartement du malheureux vicaire. M. David emporta la burette au vin, le flacon et le calice.

XII

La veille, madame Plancy était arrivée à Vincennes à sept heures et demie du soir.

Elle descendit rue Béraud, devant ce qu'elle appelait sa bicoque. En réalité, c'était un petit pavillon bâti sur cave et sous-sol, au fond d'un jardinet clos par une grille. Cette modeste habitation appartenait à madame Plancy. Durant son séjour avec l'abbé Denisot, elle en retirait un petit revenu, la louant toute meublée. Mais elle avait congédié ses locataires au premier janvier de cette année, prévoyant dès lors qu'il lui faudrait quitter son neveu. Dans cette même maison elle avait recueilli, autrefois, l'enfant de la femme qui était devenue la baronne d'Orsat. Le jardin commençait à verdoyer. Les violettes, les giroflées en pleine floraison embaumaient l'air.

Au moment où madame Plancy mettait le pied à terre, un grand jeune homme brun s'élança dans ses bras. Elle le pressa sur son cœur avec une tendresse passionnée en disant :

— Je ne t'attendais que demain, mon Georges.

— Qui t'aurait reçue, chère mère, répliqua-t-il, si je n'étais pas venu ce soir ?

Une larme de bonheur perla aux cils de madame Plancy, et elle répondit par un nouveau baiser. Un instant après, la mère et le fils étaient installés dans la salle à manger, où ce dernier avait fait apporter à dîner d'un restaurant de la rue de Paris.

Georges Plancy avait vingt-deux ans. Il était robuste, de tournure élégante. Avec cela, un large front, couronné d'une abondante chevelure noire, la moustache noire aussi et soyeuse, des yeux bruns et doux, une physionomie respirant à la fois la bonté et l'honnêteté. Il était beau dans toute l'acception du terme. Madame Plancy pouvait être fière de lui, car il avait l'âme haute et une remarquable intelligence. De plus, il adorait sa mère ; pour lui épargner un déplaisir, il eût donné jusqu'à la dernière goutte de son sang. Georges avait reçu une excellente éducation, et il était, on le sait, le secrétaire particulier de M. Rubel.

La présence de son fils avait déridé madame Plancy. Elle mangea de bon appétit, devisant avec Georges de choses et d'autres, sans la moindre allusion aux motifs qui l'avaient déterminée à se séparer de son neveu. Sans doute le jeune homme les connaissait déjà. Mais, par une délicatesse charmante, lui-même s'abstenait évidemment de toucher cette question, pour ne point réveiller chez sa mère des impressions douloureuses. Vers la fin du repas, Georges se leva pour prendre dans un coin une bouteille cachetée. Il la déboucha en souriant, remplit le verre de madame Plancy et le sien en disant gaiement :

— Maintenant, chère mère, nous allons boire à la santé de M. Rubel. C'est lui qui paye.

— Comment cela ?

— Oh ! toute une histoire qui va t'amuser. J'ai reçu vers deux heures ton billet m'annonçant que tu serais ce soir à Vincennes. Aussitôt j'ai demandé congé jusqu'à midi, demain, à M. Rubel.

— Naturellement, il te l'a accordé avec sa bonté habituelle ?

— Oui, certainement, mais quand tu le verras, ne t'avise jamais de le complimenter sur sa bonté.

— Pourquoi donc ?

— Il n'aime pas cela et se vante de n'être qu'un sauvage. Lors donc que je lui ai présenté ma requête, il m'a dit de son air bourru : — Est-ce que tu vas te débaucher, maintenant, mauvais sujet ? — J'oubliais de t'avertir qu'il me tutoie depuis quelque temps. Ça lui donne, à ce qu'il prétend, plus d'autorité sur moi, et j'ai besoin d'être tenu de court, — ce sont ses propres termes.

— Ah ! il te tutoie ? dit madame Plancy, très flattée que le banquier, dont elle estimait beaucoup le caractère, traitât son fils avec cette familiarité. Et elle ajouta : Sérieusement, est-ce qu'il te croit capable de te débaucher ?

— Je l'ignore. En tout cas, je lui ai répondu bravement :

— Vous avez deviné juste, monsieur. Si vous le permettez, je ferai fête ce soir avec ma mère à Vincennes, où elle rentre, pour n'en plus sortir, dans sa petite maison.

— Bon, fit-il. Elle en a donc assez, de son abbé ?

— Elle estime du moins que mon cousin Denisot peut se passer d'elle.

— J'entends, grommela-t-il. Je connais les bigots. Je parierais que ta mère, qui n'est pas dévote, mais simplement honnête, le gênait dans ses opérations. Il est donc charmé de s'en débarrasser.

— Je ne crois pas, répondis-je, qu'il ait provoqué son départ. Ma mère s'est déterminée spontanément à quitter la maison de son neveu.

— Bien, bien, je comprends. Elle a trop de conscience pour vivre dans ce monde-là. Va donc, gamin, te faire cajoler. Tiens, je sens que je deviens bête avec toi. C'est égal, pour que tu ne m'oublies pas, sous les jupes de ta mère, demande de ma part, en t'en allant, une bouteille de vieux pomard à Suzanne. Tu la boiras à ma santé avec madame Plancy, qui vaut infiniment mieux que toi.

— Merci, monsieur, répondis-je en riant, pendant qu'il me congédiait du geste.

Le récit de cette scène curieuse divertit et attendrit en même temps madame Plancy. Georges acheva :

— La bonne Suzanne, la vieille gouvernante de M. Rubel, m'a remis la bouteille de vieux pomard en me disant que le patron me gâtait, mais que je le méritais bien.

— Excellente femme ! Elle était esclave, à ce qu'il paraît, autrefois, en Amérique. M. Rubel l'a affranchie.

— Oui, et elle a pour lui un dévouement sans bornes. D'ailleurs, il la traite en amie bien plus qu'en servante. Elle lui rappelle la femme qu'il a perdue avant de venir en France, et qui lui donna près de vingt ans de bonheur. Suzanne a vécu longtemps avec la compagne regrettée de M. Rubel, et n'en parle jamais que les larmes aux yeux.

— On voit bien que M. Rubel n'est point encore consolé. Malgré sa dure écorce, cet homme est doué d'une profonde sensibilité.

— Tant il est vrai, poursuivit le jeune homme, qu'il faut vivre avec les gens pour les apprécier à leur valeur. Je ne me crois pas poltron, moi qui tâche de ne pas oublier que je suis le fils d'un héros républicain, ton fils aussi, ma mère vaillante et adorée. Eh bien, ce diable d'homme, avec sa mine effroyable, m'intimidait dans les commencements.

— Moi, je ne l'ai vu que rarement ; mais, sous ses apparences bourrues, j'ai deviné tout de suite un cœur d'or.

— Et d'un or sans alliage, je t'en réponds. Te souvient-il, mère, de quelle façon originale il s'y prit, il y a deux ans, pour m'offrir chez lui le logis ?

— Si je m'en souviens ! Il me fit venir avec toi dans son cabinet et il me dit : N'étant pas chez vous, madame, vous avez dû confier ce garçon-là à des amis, où on le dorlotte, ce qui rend imbécile à son âge. Je lui donne une chambre là-haut pour l'avoir toujours sous la main.

— Et sous prétexte de m'empêcher de vagabonder, il m'offre chaque jour le couvert à sa table, tout en me laissant libre.

— Cependant, fit madame Plancy, tu as eu du chagrin de quitter madame Charbuy, où je fus obligée de te placer en pension lorsque tu entras à la Société générale, il y a trois ans ?

Le jeune homme rougit :

— Non, pas précisément, dit-il avec embarras.

— D'ailleurs, cela valait mieux ainsi... Valentine grandissait... Aujourd'hui elle a dix-sept ans, l'âge de madame Charbuy, lorsque celle-ci perdit son frère, le pauvre Jules Varin, assassiné rue Audran, à Montmartre.

— Une bien sombre histoire, qui fait encore pleurer la

bonne vieille mère, madame Varin, quand on la rappelle.

— Lors de cet affreux malheur, reprit madame Plancy, ton père, qui était très lié avec Jules Varin, amena ici la mère et la sœur de son ami. Nous les consolâmes de notre mieux. La sœur de Jules, une charmante fille, épousa quelque temps après un brave garçon, M. Charbuy, le neveu et le secrétaire de M. Ducormier, commissaire de police à Montmartre.

— Un heureux ménage.

— Et une bien jolie demoiselle que Valentine, leur unique enfant, n'est-ce pas ? dit madame Plancy avec quelque malice.

Georges rougit de nouveau et ne répondit pas.

— On m'assure que madame Varin, la bonne vieille mère, a un faible pour toi.

— Il est certain que tous sont pour nous des amis incomparables. Ce fut par M. Charbuy que j'obtins mon premier emploi, à la Société générale.

— C'est lui qui t'a fait entrer chez M. Rubel.

— Je ne l'ai pas oublié. M. Charbuy aime à raconter de quelle bizarre manière ses rapports commencèrent avec notre patron. Occupant un poste important à la Société générale, il avait entendu parler de lui dans les bureaux. On savait qu'il arrivait d'Amérique après y avoir fait une grosse fortune. Un jour M. Charbuy fut mandé chez M. Rubel, qui lui dit à brûle-pourpoint : Je vous connais pour un homme honnête et intelligent. J'ouvre une maison de banque. Voulez-vous être mon caissier avec vingt mille francs d'appointements par an ? M. Charbuy accepta, tout abasourdi de cette offre brillante. Alors M. Rubel le chargea de lui trouver quelques bons employés, et il me présenta le lendemain.

— De sorte que M. Charbuy nous rend avec usure le peu que nous avons fait, ton père et moi, pour sa femme et sa belle-mère, à l'époque de l'assassinat de Jules Varin.

— Grâce à lui, me voici le secrétaire particulier de M. Rubel, que j'adore malgré ses brusqueries.

— Sais-tu que tu finiras par me rendre jalouse de ton patron ? fit madame Plancy en badinant.

— Vraiment ? répliqua Georges sur le même ton. En ce cas, buvons son vin à sa santé et à la tienne, ma bonne mère, afin de tout concilier.

Ils burent joyeusement le vieux pomard de M. Rubel. Puis madame Plancy, se rapprochant de Georges, l'attira à elle et lui mit deux gros baisers sur les joues en disant :

— Qu'il fait bon être chez soi et pouvoir estimer ceux qui vous entourent !

— Malheureusement, reprit le jeune homme, je suis forcé de vivre séparé de toi, jusqu'à ce que je gagne davantage M. Rubel m'a laissé entendre qu'il ne tarderait pas à m'augmenter. Mais, en attendant, je crains que tu ne t'ennuies toute seule, que tu ne manques de quelque chose.

— Il me reste trois mille francs sur les quinze mille que m'avait laissés ton pauvre père. Quand je m'ennuierai, je penserai à toi.

— Sans doute. Mais on ne rompt pas impunément, comme cela, des habitudes de trois ans.

Madame Plancy devint grave.

— Ces trois années vécues avec l'abbé Denisot, dit-elle, n'ont été pour moi qu'un long sacrifice. En demeurant avec un prêtre, tu n'ignores pas que j'ai voulu remplir une promesse faite à ma pauvre sœur mourante.

— Et tu n'as pu durer davantage à cette existence?

— C'était au-dessus de mes forces, déclara madame Plancy avec tristesse. D'ailleurs, mon dévouement eût été parfaitement inutile... j'en ai eu la preuve... Ce malheureux Auguste... obsédé par les dévotes, ne tenait plus aucun compte de mes avis... Quelle race immonde, que ces femmes à prêtres!... Enfin, j'ai fait ce que j'ai dû, advienne que pourra.

Elle se tut en inclinant la tête, comme vaincue par de douloureux souvenirs et redoutant de laisser échapper quelque pénible secret.

Une des formes qui traduisait l'intensité de l'amour filial de Georges, c'était une discrétion toujours en éveil. Il se garda donc d'interroger sa mère, bien qu'il eût compris à ces réticences qu'elle ne disait pas tout. S'apercevant que ce sujet la contristait, il changea de conversation. Madame Plancy s'efforça de chasser les idées qui l'affligeaient. Elle finit par s'abandonner de nouveau à une affectueuse causerie. La mère et le fils passèrent en somme une agréable soirée. Quand le jeune homme se retira dans sa chambre, madame Plancy paraissait avoir oublié ses chagrins. Le lendemain, Georges regagna Paris après le déjeuner, chargé d'un gros bouquet. Sa mère avait moissonné une partie de ses fleurs à l'intention de M. Rubel. Son fils avait promis de revenir le dimanche suivant, c'est-à-dire dans trois jours, car on était au jeudi.

XIII

Peu de temps après le départ de Georges Plancy, vers une heure de l'après-midi, un fiacre s'arrêtait, rue Béraud, devant la grille du pavillon. Deux hommes descendirent, l'un correctement vêtu de noir, l'autre avec quelque négligence. Le premier sonna en disant à son compagnon :

— Vous resterez près de la voiture.

— Oui, monsieur Jourdan, fit l'autre avec déférence.

L'homme qui répondait au nom de Jourdan était jeune encore, blond, le front un peu dégarni, petit et mince. Il portait la barbe entière, blonde aussi, et ses yeux bleu pâle avaient une vivacité singulière. Le ruban rouge ornait sa boutonnière. M. Jourdan était un agent supérieur de la sûreté publique, renommé pour sa perspicacité et un tact parfait dans l'exercice de ses délicates fonctions. Dans les affaires scabreuses, il suppléait souvent, quand il ne l'assistait pas, le commissaire aux délégations judiciaires. Madame Plancy vint ouvrir et manifesta quelque surprise à la vue d'un inconnu. Celui-ci la salua avec une esquise politesse.

— Est-ce à madame Plancy que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— J'aurais, madame, une communication à vous faire. Mais comme elle est d'une nature confidentielle, si vous le permettez...

Madame Plancy n'attendit pas qu'il achevât.

— Monsieur, veuillez entrer chez moi, répondit-elle aussitôt.

Elle l'introduisit dans le jardin, puis au pavillon, dans la salle à manger, la seule pièce de réception. Alors M. Jourdan, debout devant madame Plancy, son regard pénétrant fixé sur elle, dit d'une voix lente et douce :

— Madame, je suis chargé de remplir auprès de vous une bien pénible mission. Il s'agit de M. l'abbé Denisot, votre neveu.

Ce préambule troubla légèrement madame Plancy.

— Est-ce mon neveu qui vous envoie?

— Non... M. l'abbé Denisot est... mort ce matin.

A cette terrible nouvelle, madame Plancy recula d'un pas, les yeux hagards. Ses joues et ses lèvres se décolo-

rèrent. Elle leva les mains avec une stupeur douloureuse et murmura :

— Mort, mort, le pauvre enfant ! Ai-je bien entendu ?

— Il n'est que trop vrai, malheureusement, déclara M. Jourdan, qui examinait attentivement madame Plancy.

Voyant qu'elle se taisait, paraissant cruellement impressionnée, il ajouta :

— Comme vous êtes, madame, la plus proche parente du défunt, l'autorité judiciaire vous invite à vous rendre au domicile de l'abbé Denisot. Il y a urgence,... et, si vous le voulez bien, je vous emmènerai dans ma voiture.

La douleur de la tante ne se manifesta point par de bruyants éclats. Madame Plancy avait subi plus d'une épreuve en sa vie et savait se posséder. Néanmoins, son attitude, l'altération de ses traits, les larmes inondant son visage, attestaient combien ce coup l'atteignait profondément.

Vraisemblablement, aucun de ces détails n'avait échappé à l'agent de la sûreté, dont les yeux n'avaient cessé de rester braqués sur madame Plancy. Après un court silence, celle-ci répondit d'une voix brisée :

— Monsieur, je vous remercie ; je profiterai de votre offre obligeante. Accordez-moi seulement le temps de passer une robe, et je suis à vous.

— Faites, madame. Je vais vous attendre *dans le jardin*.

Madame Plancy le rejoignit bientôt, en costume de deuil. L'agent était à la porte de la grille, où il ordonnait à son compagnon de grimper à côté du cocher.

Il fit monter madame Plancy la première, s'assit en face sur le devant, et cria simplement au cocher par la portière :

— Allez !

La tante n'avait pas encore songé à interroger sur la mort si soudaine de l'abbé Denisot. Mais à peine en route, elle demanda :

— Avez-vous, monsieur, quelques renseignements sur les circonstances de la mort de mon pauvre neveu ?

— Non, en vérité, répliqua M. Jourdan... On n'a pu recueillir toutes les particularités de ce triste événement.

Madame Plancy s'en tint à cette réponse évasive. Tout entière à son chagrin, elle se renferma dans un silence absolu, que l'agent n'essaya pas d'interrompre, soit qu'il eût des ordres à cet égard, soit par respect pour la douleur de sa compagne. Pourtant, lorsque la voiture enfila la rue du Faubourg-Saint-Antoine, madamo Plancy demanda encore :

— Savez-vous, monsieur, à quelle heure il est mort ?

— Vers huit heures... huit heures et demie, je crois.

— Mais c'était précisément l'heure de sa messe ?

— Il est possible, fit négligemment M. Jourdan.

Ce fut tout, et aucune autre parole ne fut échangée durant le trajet, qui dura une bonne heure. Enfin le fiacre s'arrêta au n° 25, rue de l'Arc.

En descendant de voiture, madame Plancy témoigna quelque étonnement à la vue des groupes qui stationnaient çà et là dans la rue, et particulièrement devant la maison de l'abbé Denisot. Mais M. Jourdan ne lui donna pas le temps de le questionner. Il la pria courtoisement d'entrer. On l'attendait. Sa présence était indispensable pour certaines formalités. Il disait cela tout en entraînant vers l'escalier madame Plancy, à laquelle il avait offert poliment le bras. En arrivant à l'appartement, la tante alla droit à la chambre de son neveu, où l'agent l'accompagna. Le corps reposait sur un lit coquet, aux rideaux de damas rose, présent de la baronne d'Orsat. L'autopsie ne devait se faire que plus tard, l'abbé était encore vêtu de sa soutane, déboutonnée sur sa poitrine. La chemise entr'ouverte laissait voir la peau velue, sur laquelle s'étalaient un scapulaire et une médaille d'or à l'effigie de la Vierge. Celle-ci avait été offerte au vicaire un mois auparavant par madame d'Orsat, qui l'avait portée de longues années. La figure du jeune prêtre, plaquée maintenant de larges taches noirâtres, était presque méconnaissable. Madame Plancy, saisie d'horreur à ce spectacle, ferma les yeux à demi et tomba à genoux au bord du lit en étouffant ses sanglots. Pendant qu'elle était là, prosternée, le visage caché dans la courte-pointe de soie, le buste secoué violemment par le choc qu'elle venait d'éprouver. M. Jourdan sortit sans bruit.

— Quelques minutes s'écoulèrent sans que madame Plancy changeât d'attitude. Tout à coup elle tressaillit au contact d'une main qui se posait doucement sur son épaule. Elle se retourna, frissonnante. L'agent de la sûreté était debout à ses côtés.

— Madame, dit-il, M. le juge d'instruction est au salon, et désire s'entretenir avec vous.

Madame Plancy se leva en silence, jeta en frémissant un dernier regard au cadavre, et suivit M. Jourdan au salon.

XIV

M. de Villemaur, le juge d'instruction, était assis devant la table, tournant le dos aux deux fenêtres qui éclairaient la pièce. Le greffier était assis à quelque distance, prêt à écrire. Le magistrat se leva à demi, à l'apparition de madame Plancy, et lui indiqua un fauteuil en face, en pleine lumière. M. Jourdan prit place à côté du juge. M. de Villemaur était un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, les traits anguleux, sans barbe, le teint couleur safran, le menton enfoui dans sa cravate blanche. Fixant ses yeux gris sur la tante du vicaire, il lui adressa une question sacramentelle d'une voix monotone. Puis accentuant davantage :

— Vous savez, madame, que l'abbé Denisot, votre neveu, est mort subitement ce matin?

Madame Plancy fit un signe affirmatif. Le juge reprit :

— Cette catastrophe est entourée de circonstances bien extraordinaires.

Madame Plancy leva les yeux sur M. de Villemaur, mais garda le silence.

— L'abbé Denisot, ajouta le juge, est tombé tout d'un coup, à la fin de la messe, après avoir vidé le calice.

La tante du vicaire resta muette encore, mais son visage exprima une vive surprise. M. de Villemaur acheva, en appuyant sur chaque mot, et les yeux rivés sur la pauvre femme :

— Le vin du calice était empoisonné.

A cette déclaration, madame Plancy sursauta sur sa chaise.

— Le vin empoisonné! s'écria-t-elle. Monsieur, c'est impossible : je suis sûre qu'il ne l'était pas.

— Pourtant, madame, le docteur David a constaté le fait. Assisté de deux médecins délégués, il a analysé le vin, et le doute n'est plus permis. Est-ce un accident? Est-ce un crime? Voilà ce que la justice se demande, et nous comptons sur vous pour l'éclairer.

— Je vous répète, monsieur, que c'est impossible, reprit madame Plancy avec énergie.

Cette dénégation persistante parut causer quelque impatience au magistrat. Il dit avec une certaine vivacité :

— Et moi, j'affirme que le fait est incontestable. Le vin pour la messe a été apporté par l'abbé Denisot lui-même à la sacristie, où on l'a versé dans la burette. Or, on a

examiné les gouttelettes demeurées au fond du flacon; elles renfermaient du poison. On a procédé de même pour le vin resté dans la burette; il était pareillement empoisonné. Enfin, la légère buée recouvrant les parois internes du calice ont été analysées aussi : l'opération a encore révélé la présence du poison... toujours le même. Donc, puisque l'abbé Denisot a succombé immédiatement après avoir bu dans le calice, nous en concluons qu'il n'a pu être foudroyé que par le poison. Est-ce clair ?

— Pour la troisième fois, monsieur, protesta madame Plancy, je déclare que c'est impossible.

— Eh bien, dit le juge avec animation, expliquez-nous pourquoi.

— Parce que j'ai préparé moi-même le vin du flacon, hier soir, avant mon départ. Je sais donc parfaitement qu'il n'était point empoisonné.

Un éclair brilla dans les yeux gris de M. de Villemaur : madame Plancy se livrait.

— Êtes-vous bien certaine, demanda-t-il, de n'avoir point commis quelque inadvertance ?

— Absolument certaine. Les bouteilles de vin destinées à la messe étaient rangées dans le bas d'une armoire, et munies d'un cachet rouge.

— En effet, nous avons vérifié, sur l'indication du sacristain, qui connaissait cette particularité. Mais toutes les bouteilles que nous avons vues étaient intactes, pas une qui fût entamée.

A ce moment seulement, madame Plancy eut le pressentiment que des soupçons planaient sur elle. Et ce ne fut pas sans émotion qu'elle répliqua :

— J'ai rempli hier le flacon avec le reste d'une bouteille.

— Qu'avez-vous fait de cette bouteille ?

— Je l'ai rincée et déposée à la cuisine. J'affirme de nouveau qu'il ne pouvait y avoir l'ombre de poison dans le vin que j'ai versé.

— Admettons-le.. pour l'instant, continua M. de Villemaur. Mais, dans ce cas, puisque l'abbé Denisot a porté lui-même le flacon à la sacristie, ce serait là, naturellement, que ce vin aurait été empoisonné.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur ? Je n'y étais pas.

— Alors, je vous ferai observer ceci : nous avons la preuve indiscutable que le vin du flacon, aussitôt remis par l'abbé Denisot, a été transvasé dans la burette en présence de l'enfant de chœur, et que ce dernier a porté immédiatement cette burette sur la crédence. Contestez-vous ce fait ?

— Non, monsieur, non, je ne conteste pas, repartit madame Plancy que la rigueur de ces conclusions commençait à troubler étrangement.

— S'il en est ainsi, il résulte nécessairement que l'empoisonnement du vin n'a pu avoir lieu qu'au domicile de l'abbé Denisot. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis partie hier soir, à six heures. J'ignore, par conséquent, ce qui s'est passé depuis chez mon neveu.

— Nous nous en sommes préoccupés, car c'était notre devoir. Par la déposition du concierge, concordant avec d'autres témoignages, nous avons acquis la certitude que l'abbé Denisot est sorti de chez lui peu de temps après vous, pour se rendre au presbytère, d'où il est revenu vers onze heures. A partir de ce moment, jusqu'à huit heures moins vingt minutes du matin, il n'a plus quitté son appartement. En outre, nous sommes moralement sûrs que personne n'y a mis les pieds en son absence. Qu'avez-vous à répondre ?

— Rien, monsieur, fit madame Plancy avec accablement, sinon que je ne comprends pas. Il y a là un mystère qui me confond.

Le juge d'instruction, remarquant l'abattement de la tante du vicaire, jeta un regard de triomphe sur M. Jourdan, l'agent de la sûreté. Celui-ci n'avait point encore ouvert la bouche, écoutant, du reste, avec une religieuse attention, tout en caressant sa barbe blonde. Les réponses franches, nettes, sans hésitation, de madame Plancy, l'avaient frappé.

— Cette femme est intelligente, pensait-il. Son langage annonce quelque instruction. Si donc elle était coupable, elle aurait une autre attitude. Surtout, elle se serait gardée soigneusement d'avouer avoir préparé le vin du flacon. La grosse preuve manquerait, et il ne resterait plus que des présomptions. D'un autre côté, j'en suis témoin, elle n'a cessé, depuis qu'elle connaît par moi la mort de son neveu, d'être parfaitement naturelle.

Sous l'empire de ces réflexions, il dit à M. de Villemaur :

— Me permettriez-vous, monsieur le juge, d'adresser à madame quelques questions ?

— Volontiers.

L'agent regarda madame Plancy.

— A quelle heure, madame, avez-vous rempli le flacon ?

— Un quart d'heure, environ, avant mon départ.

— Où l'avez-vous déposé ensuite ?

— Sur le buffet de la salle à manger, comme je le faisais tous les jours.

— Pendant le quart d'heure qui s'est écoulé entre la préparation du flacon et votre départ, quelqu'un est-il entré dans la salle à manger?

— Non, monsieur, excepté le commissionnaire qui a descendu mes malles, et qui a seulement traversé la salle pour les enlever. Il a fait trois voyages, et je ne l'ai pas perdu un instant de vue.

Cette précision de détails, qui n'était certainement pas calculée, puisqu'elle n'atténuait rien, étonnait de plus en plus M. Jourdan. Moins blasé que le juge, moins enclin à trouver quand même des coupables, il estimait que l'affaire se compliquait au lieu de s'éclaircir. Il reprit d'un ton bienveillant:

— Vous souvient-il, madame, d'avoir reçu quelques visites avant de remplir le flacon?

— Oui, monsieur, trois personnes sont venues ici dans l'après-midi.

— Quelles sont ces personnes?

— D'abord une vieille femme... misérable. Je l'avais rencontrée par hasard dans la matinée... Elle me demanda un entretien, et je lui assignai rendez-vous à trois heures et demie.

— Le nom de cette femme?

— Aglaé Poivrot.

L'agent leva les yeux au plafond, comme s'il n'eût pas entendu ce nom pour la première fois. Quant à M. de Villemaur, il avait souri dans sa cravate blanche. M. Jourdan continua:

— Quelles sont les autres personnes?

— M. le baron d'Orsat s'est présenté quelques instants après la vieille. Enfin, vers quatre heures, j'ai reçu madame la baronne d'Orsat...

— Ces personnes sont-elles entrées dans la salle à manger?

— Aglaé Poivrot n'a fait que la traverser avec moi pour se rendre dans ma chambre... de même à son départ.

— Et M. d'Orsat?

— M. le baron est allé directement au cabinet de mon neveu, ainsi qu'il le faisait souvent, pour certains travaux de copiste que l'abbé lui confiait. Il n'est point entré dans la salle à manger.

— Ni madame d'Orsat non plus, je suppose?

— Pardon, monsieur, madame la baronne désirait me parler...; c'est dans cette pièce même que nous avons causé...

— Elle n'y est pas restée seule?

A cette question, madame Plancy frémit de tout son corps. Ses yeux brillèrent comme si une lumière subite eût traversé son esprit. Mais secouant aussitôt la tête avec découragement :

— Non, c'est impossible... Elle était folle de lui... D'ailleurs, pourquoi l'aurait-elle empoisonné? De plus, comment prouver? Puis, voyant que M. Jourdan l'attendait : Madame la baronne est restée seule un instant.

Cette réponse acheva de déconcerter l'agent. Madame d'Orsat était au-dessus du soupçon. Inutile donc de s'appesantir sur ce point. Le juge d'instruction, charmé au fond de l'insuccès de son collègue, reprit la parole.

— Ainsi les propres déclarations de madame établissent, avec une indiscutable évidence, qu'aucune autre personne qu'elle-même n'a manipulé le vin empoisonné.

Madame Plancy comprit enfin combien sa situation était terrible. Toutes les circonstances témoignaient contre elle. La franchise même de ses réponses fournissait des armes redoutables à l'accusation. Elle se souleva à demi sur son fauteuil, et s'écria avec un accent d'inexprimable angoisse :

— Mais alors, monsieur, vous m'imputez un crime épouvantable?

— Non pas moi, fit M. de Villemaur d'une voix brève : ce sont les faits qui vous chargent et vous condamnent.

A ces paroles cruelles, madame Plancy se couvrit le visage de ses mains crispées en murmurant :

— Où donc aurais-je pris le poison, et pour quel motif aurais-je attenté à la vie de mon pauvre neveu?

— Ce poison, fit le juge, il importe peu de savoir, pour le moment, de quelle manière il était entre vos mains. Il nous suffit de connaître que cette substance, dont les médecins n'ont pu encore déterminer exactement la nature, tue comme la foudre, et que tout démontre qu'elle a été mêlée par vous au vin de la messe.

Madame Plancy se tordit les mains de douleur et d'indignation :

— Quoi ! monsieur, vous m'attribuez sérieusement une pareille scélératesse ? Encore une fois, pour quel motif aurais-je empoisonné l'abbé Denisot?

M. Jourdan se pencha vers le juge et lui fit observer à voix basse la candeur avec laquelle madame Plancy s'était expliquée. Une coupable, si peu avisée qu'elle fût, aurait parlé autrement. M. de Villemaur, esprit étroit, gonflé de suffisance, plein de morgue aristocratique, était, par-dessus le marché, un dévot à tous crins. Sachant madame Plancy incrédule et, de plus, la veuve d'un

combattant de décembre 1851, il avait présumé tout de suite sa culpabilité. Il haussa donc les épaules et répondit à l'agent :

— C'est une fine mouche, rusée jusqu'au bout des ongles. Le système de défense qu'elle a adopté n'est pas si naïf, puisqu'elle vous met dedans.

M. Jourdan mordit sa moustache et se croisa les bras.

Le juge poursuivit l'interrogatoire :

— Maintenant, dit-il, selon votre désir, j'arrive aux mobiles du crime. Pour quelles raisons avez-vous quitté l'abbé Denisot ?

— Il existait entre nous quelques dissidences.

— Des dissidences de quelle nature ?

— Par respect pour le pauvre mort, souffrez que je me taise sur ce point.

— Ne serait-ce pas plutôt que vous fréquentiez mauvaise compagnie ? demanda le magistrat.

Madame Plancy rougit sous l'offense, et se redressa :

— Monsieur, je suis une femme honnête.

— Est-ce à ce titre que vous receviez cette fille Poivrot, dont vous nous parliez tout à l'heure ? Elle a été condamnée pour vol, l'année dernière. J'ai été chargé de l'instruction.

Volontairement ou involontairement, M. de Villemaur confondait Aglaé avec Justine. Mais le langage peu mesuré du juge acheva de révolter madame Plancy. Elle regarda bien en face M. de Villemaur, les yeux dans les yeux.

— J'ai vu hier Aglaé Poivrot pour la deuxième fois, à plus de vingt-deux ans d'intervalle, répondit-elle d'une voix vibrante. Je ne crois pas qu'il y ait à cela si grand déshonneur. Cette fille fréquente plus haut que moi : elle a vécu des années dans la familiarité de madame la baronne d'Orsat, qui l'accueille encore chez elle assez souvent. Hier, la baronne et Aglaé se sont rencontrées ici, et je doute que la première raconte les paroles échangées entre elles..... Mais je m'abstiens, pour aujourd'hui, d'en dire plus long.

Madame Plancy s'arrêta brusquement. On sentait qu'elle usait de réticences. Déjà, on a dû remarquer sa réserve avec son fils. Sa vie avait-elle été plus mêlée, en quelque point, à celle de la baronne, qu'il ne lui convenait de le révéler ? Quel motif, en cette circonstance si critique, pouvait empêcher madame Plancy de dévoiler l'effroyable passé de madame d'Orsat, et du même coup les graves raisons qui l'avaient décidée à se séparer de l'abbé Denisot ? La suite de ce récit nous l'apprendra. Il y avait là

un secret redoutable, et elle paraissait tenir singulièrement à ne point le révéler, même pour se défendre de la plus atroce accusation. Néanmoins, le peu qu'elle avait dit produisit sur le juge une fâcheuse impression. Il connaissait madame d'Orsat, ayant avec elle des relations dévotes, et il professait une haute estime pour sa piété. Aussi, le visage blême de M. de Villemaur devint plus sévère encore.

— Vous calomniez madame la baronne d'Orsat, dit-il. Vous aggravez votre situation en vous attaquant à une personne si recommandable par sa charité et par ses vertus. Mais laissons cela. Que venait faire chez vous Aglaé Poivrot ? Rien de bon, à coup sûr.

Madame Plancy, poussée à bout, incapable de se maîtriser et de calculer la portée de ses paroles, répliqua avec irritation :

— Aglaé Poivrot venait m'apprendre que la baronne d'Orsat est une infâme ; ce que, d'ailleurs, je savais à peu près déjà, car elle perdait mon pauvre neveu. Le passé de cette femme...

Madame Plancy n'acheva pas.

— Je ne puis me résigner à en dire davantage, murmura-t-elle avec un sourd gémissement.

Mais c'était beaucoup plus que le juge *n'en pouvait* supporter. Furieux de la qualification *infligée à la baronne*, une dame noble, son amie et sa sœur en bigoterie, il termina l'interrogatoire, ordonnant la mise en arrestation de madame Plancy.

M. Jourdan avait assisté à cette scène, un sourire ironique aux lèvres. Deux agents de police, qui veillaient dans la pièce voisine, furent appelés immédiatement. En vertu du mandat d'arrêt, libellé séance tenante par le greffier, ils reçurent l'ordre de conduire la prévenue à la prison Saint-Lazare. Madame Plancy se laissa emmener sans prononcer un mot. Elle sortit du salon avec une contenance si digne et si ferme, que M. Jourdan ne put s'empêcher de murmurer :

— Malgré toutes les apparences contraires, il est impossible que cette femme ne soit pas innocente.

XV

Aglaé Poivrot n'avait point été satisfaite de sa visite à madame Plancy, la veille de l'empoisonnement de l'abbé

Denisot. Elle était partie de la maison du vicaire, exaspérée contre la baronne d'Orsat qui l'avait traitée de misérable, très montée aussi contre la tante du vicaire, qui l'avait presque mise à la porte. Pour se calmer, en retournant rue des Panoyaux, Aglaé avait multiplié les stations chez les liquoristes, si bien qu'elle avait fini par y noyer toute sa raison. Elle était rentrée fort tard, saoûle à ne plus pouvoir se tenir. Sa sœur avait dû la déshabiller et la mettre au lit. Le lendemain, la matinée s'avançait quand elle s'éveilla, la tête pesante, la bouche pâteuse, l'estomac tiraillé.

Bientôt Aglaé se rappela sa visite de la veille, ses confidences à madame Plancy, sa confrontation avec la baronne d'Orsat. Elle comprit seulement alors quelles graves conséquences pouvaient avoir ses indiscrétions. Madame d'Orsat était très capable de lui couper sa pension, et même de lui faire des misères. Sous l'influence de ces réflexions désagréables, elle bouscula Justine et lampa sa ration de *verte* sans l'inviter à trinquer.

— Nom de Dieu! se disait-elle, dans quel guêpier je me suis fourrée, croyant bien faire! C'est moi qui suis pincée. Comment me tirer de là?

Après de longues réflexions, elle dit tout à coup à sa sœur :

— Tu as de l'argent placé chez M. Rubel, le banquier de la rue Le Peletier?

— Oui : un billet de mille francs, que j'ai retiré de la caisse d'épargne à ma sortie de prison. J'avais entendu parler de cette maison-là par un ancien cuisinier.... Ça me rapporte soixante-dix francs d'intérêt... Mais tu le sais bien.

— N'importe... Il paraît, m'as-tu conté, qu'on n'est pas fier là-dedans, avec le pauvre monde?

— Au contraire, des messieurs très bien, des jeunes gens beaux à croquer... Mademoiselle par-ci, mademoiselle par-là... Si jamais vous avez besoin de conseils, n'oubliez pas que M. Rubel est toujours à la disposition de ses clients. Voilà comment ils m'ont parlé.

Aglaé se replongea dans ses méditations. Elle se sentait dans de mauvais draps. Dans l'après-midi, elle résolut de faire un coup de tête, et s'occupa de sa toilette, fort peu compliquée. Sitôt harnachée, elle fila, geignant et bougonnant. Elle arriva sur les quatre heures rue Le Peletier, et monta à la banque de M. Rubel. Ayant lu l'enseigne sur la porte au premier étage, elle essuya sur sa manche une roupie noire qui lui pendait au nez, et entra délibérément. Elle se trouva face à face avec Geor-

ges Plancy. Le jeune homme reçut la vieille fille avec une politesse souriante, et s'informa de ce qu'elle désirait.

— Je viens, dit-elle, de la part de mademoiselle Justine Poivrot, votre cliente. Je voudrais parler à M. Rubel.

Le banquier était très accessible. Georges Plancy demanda le nom de la visiteuse.

— Mademoiselle Aglaé Poivrot.

Le jeune homme, de retour de Vincennes depuis trois heures environ, ignorait naturellement la situation terrible de sa mère, qu'on écrouait, en ce moment même, à Saint-Lazare. Sachant que M. Rubel était à son cabinet, il s'empressa d'aller annoncer la visiteuse. Le banquier était assis devant son bureau, alignant des chiffres. Au nom d'Aglaé, il se redressa brusquement.

— Fais entrer, dit-il.

La vieille fille s'avança timidement avec force révérences. M. Rubel, froid, impassible, l'invita à s'asseoir, tout en l'examinant rapidement des pieds à la tête. Aglaé prit place à côté du bureau, se peletonnant, comme pour se rapetisser, sur le fauteuil de cuir que le banquier lui avait indiqué.

— Excusez-moi, mon bon monsieur, commença-t-elle, si je vous dérange. Mais ma sœur, mademoiselle Justine Poivrot, qui a de l'argent placé chez vous, m'a dit que vous êtes très bon au pauvre monde.

M. Rubel, un peu dans l'ombre, continuait de dévisager la vieille fille.

— J'ignorais, fit-il d'une voix lente, que ma maison eût l'honneur d'être débitrice de mademoiselle votre sœur. Je suis heureux de l'apprendre, et je chercherai son nom sur mes livres, où mes employés ont dû l'enregistrer.

Ces marques d'intérêt touchèrent Aglaé, la disposant à s'épancher sans contrainte.

— Voyez-vous, mon bon monsieur, je suis bien tourmentée, et j'aurais besoin de vos conseils.

— Que vous arrive-t-il ?

— Oh ! toute une vilaine histoire, et ça sera peut-être long à vous conter.

— Ne vous gênez pas, mademoiselle Poivrot. Enchanté si je puis vous être utile.

La vieille fille soupira. Elle reprit en tripotant sa tabatière :

— Vous êtes un honnête homme, monsieur Rubel ; j'ai vu ça du premier coup. J'ai donc confiance que vous ne me trahirez pas, car il s'agit d'un de ces gros secrets qu'on ne peut pas entonner dans l'oreille de tout le monde.

— Très honoré, mademoiselle Poivrot. Parlez sans crainte : je serai plus muet que votre confesseur.

— Pour lors, j'ai songé comme ça que, peut-être bien, vous sauriez me tirer de peine, si je vous expliquais franchement la chose.

— Expliquez d'abord, mademoiselle Aglaé, je ferai ensuite de mon mieux.

— Faut vous dire que je suis quasiment rentière, — six cents francs par an. C'est madame la baronne d'Orsat, mon ancienne maîtresse, qui me fait cette petite pension.

Le banquier devint plus attentif, se croisa les bras et détourna les yeux pour ne pas troubler la vieille.

— Très généreuse, madame d'Orsat, fit-il de sa voix monotone.

— Allez, mon cher monsieur, je n'aï pas volé ça, je vous prie de le croire. Si la baronne était juste, ce n'est pas avec le double qu'elle s'acquitterait envers moi. Mais si je commence par la queue, vous n'y comprendrez goutte.

— Eh bien, réservez la queue pour la fin, dit M. Rubel, avec un sérieux imperturbable.

Alors Aglaé Poivrot narra ses premières relations avec madame Césarine Aubray, les mésaventures du mari, le drame de la rue Audran, l'arrestation du meurtrier, la condamnation de Victor Aubray. M. Rubel, impassible, n'avait pas fait un mouvement jusque-là. Mais, profitant d'une pause de la vieille fille, qui s'était interrompue pour renifler une prise, il lui dit :

— Vous contez à ravir, mademoiselle Poivrot, et l'on ne s'ennuie pas à vous entendre; mais je dois vous avertir que je lis dans les consciences... absolument comme votre confesseur.

— Ah çà, est-ce que vous auriez été curé par hasard ?

— Pas tout à fait... seulement, j'ai beaucoup voyagé, beaucoup étudié... j'en remontrerais à Notre Saint-Père le Pape.

— Vous m'en direz tant ! fit Aglaé.

— Etant donc éclairé du Saint-Esprit, j'ai remarqué des lacunes dans votre récit, mademoiselle Poivrot.

— Où ça, mon bon monsieur ? demanda la vieille fille tout inquiète.

M. Rubel n'avait pas sourcillé.

— Ainsi, reprit-il, vous avez sauté votre entrevue avec Victor Aubray, chez le mastroquet de la rue Véron, et pareillement celle de la porte charretière. Vous n'avez point parlé, non plus, de M. Edmond, l'amant de madame.

Aglaé, confondue, effrayée, regardait stupidement le banquier.

— Mais vous êtes donc sorcier? balbutia-t-elle.

— Non ; je suis savant. Rien ne m'échappe et je vois à nu dans l'âme des personnes qui me consultent, retenez bien cela. C'est là une grande grâce que Dieu m'a faite.

— En ce cas, vous êtes dans la dévotion et vous donnez dans les curés?

— Naturellement. J'attends maintenant que vous complétiez votre histoire. Je ne puis vous aider efficacement qu'à cette condition.

La vieille fille se trouva dans un embarras cruel.

— Mon bon monsieur, dit-elle, vous ne voudrez pas ma damnation, certainement. Eh bien, j'irais tout droit en enfer si je révélais certaines choses, car je me suis confessée et j'ai communié là-dessus.

— Soyez tranquille, mademoiselle Poivrot. Vous voyez bien que je les connais, ces choses-là. D'ailleurs, j'ai pouvoir de vous dispenser du secret en vertu d'un privilège que notre Saint-Père m'a conféré.

— Si c'est comme ça...

— Je vous l'affirme, c'est comme ça, et je vous dispense.

Aglaé, rassurée sur son salut, ne dissimula plus rien, ni l'identité de M. Edmond avec l'abbé Michard, ni la grossesse de madame et l'aventure de l'enfant recueilli chez madame Plancy. Enfin elle expliqua comment elle avait rencontré la baronne chez le curé de Prunières.

— Pour me briser la langue, ajouta-t-elle, madame d'Orsat me paye donc une pension de 50 francs par mois. En outre, je me suis remise avec les dévots. Grâce à ça et à quelques autres petits commerces, j'ai réussi jusqu'à présent à ne pas mourir de faim.

Le banquier avait écouté ce long récit sans souffler mot, avec une impassibilité qui ne s'était pas démentie un instant.

— Mais il me semble que vous n'avez pas trop mal mené votre barque, mademoiselle Poivrot, déclara-t-il de sa voix glacée.

— Vous me faites honneur, monsieur. Pas moins, je crains fort d'être à la veille de tomber dans la misère.

Et Aglaé exposa ses récents démêlés avec la baronne d'Orsat, ainsi que l'aventure de la veille, chez l'abbé Denisot.

— Je connais madame, conclut-elle, et la crois capable de me supprimer ma pension, même de me faire pis encore, car elle a le bras long. Qu'en pensez-vous, monsieur Rubel?

Le banquier s'accouda sur son bureau, la tête dans ses mains.

— Mademoiselle Poivrot, dit-il, votre cas est grave.

— Mais vous me faites froid dans le dos, mon bon monsieur.

— Avez-vous confiance en moi ?

— Si j'ai confiance en vous ? Bien sûr, que j'ai confiance.

— Je vous le répète donc, mademoiselle Poivrot, votre cas est très grave.

— Pour lors, je suis frite, bégaya la vieille femme. Ma pension passera au bleu !

— S'il n'y avait que cela, ce ne serait que demi-mal. Mais, comme vous l'avez si judicieusement observé, madame la baronne d'Orsat a le bras long. Un seul mot tombé de ses belles lèvres peut vous envoyer pourrir dans un cabanon de la Salpêtrière.

Aglaé joignit les mains, tout épouvantée :

— Que faire, mon bon monsieur ? Je vous en supplie, donnez-moi un bon conseil.

— Je n'en ai qu'un à vous donner, présentement. Mettez-vous au régime, mademoiselle Poivrot : ne buvez plus d'absinthe.

— Mais c'est ma santé, geignit la vieille fille.

— Préférez-vous qu'on vous enfouisse toute vive à la Salpêtrière ?

— Non, non, je ne veux pas.

— Donc, plus d'absinthe.

— Et je conserverai ma pension ?

— La baronne l'augmentera, si vous êtes raisonnable.

— Je ne demande pas mieux.

— Plus d'absinthe, d'abord, c'est entendu. Ensuite vous resterez chez vous, jusqu'à nouvel ordre. Je me charge de vos affaires, et je réponds de tout, au cas où madame d'Orsat irait chez vous...

— Dans ma niche, là-haut, rue des Panoyaux ? Vous plaisantez, mon bon monsieur.

— Nullement. Si je vous ai bien suivie, ni madame Plancy, ni vous, n'avez expliqué à la baronne ce qu'est devenu l'enfant.

— Non, c'est vrai.

— Eh bien, elle voudra le savoir, et se rendra très probablement chez vous pour vous interroger.

— Que lui répondrai-je ?

— Ce que vous a répondu madame Plancy, que l'enfant est mort. N'est-ce pas la vérité ?

— Madame Plancy est incapable de mentir.

— Or, si la baronne vous adressait quelque menace, vous m'avertiriez sur-le-champ.

— Ou bien, si j'étais empêchée, je vous enverrais ma sœur Justine.

— Parfait ! En vérité, mademoiselle Poivrot, vous êtes douée d'une rare intelligence.

Aglaé se retira, charmée de sa conférence avec le banquier, mais non sans un reste d'inquiétude. Elle n'avait pas refermé la porte, que la physionomie de M. Rubel se transforma. Ses prunelles étincelèrent. Il se leva en murmurant :

— Le manuscrit du baron n'était que le second volume de l'histoire. Cette fille me fournit le premier... Quelle découverte !

Il se promena quelque temps avec agitation dans son cabinet, puis il vint se rasseoir, sombre et pensif, devant son bureau.

— Est-ce que nous en serions à la première scène du dernier acte ? se dit-il.

XVI

A six heures, M. Rubel n'avait pas bougé. *Il était là,* toujours rêveur, le regard perdu dans le vague. Un employé entra et lui présenta quelques lettres avec une feuille du soir. Le banquier jeta les lettres de côté. Mais il avait retenu le journal. Il le déplia machinalement et le parcourut avec distraction. Soudain, son attention se fixa sur les dernières nouvelles. On y racontait succinctement l'empoisonnement de l'abbé Denisot, l'interrogatoire de madame Plancy et son arrestation. M. Rubel dévora l'article en quelques secondes. Lorsqu'il eut achevé, il mâchonna, pâle et le regard ardent :

— Madame la baronne d'Orsat, ex-femme Victor Aubray, ou je me trompe fort, ou c'est là votre manière de travailler.

En même temps il posa le doigt sur un bouton de sonnette. Georges Plancy entra presque aussitôt.

— Pousse le verrou de la porte, dit le banquier.

Le jeune homme obéit. Après quoi il s'avança vers le bureau, tout surpris de l'air singulier qu'il voyait à son patron. Du geste, M. Rubel l'invita à s'asseoir à côté de lui. Puis, d'une voix émue, dont il s'efforçait d'adoucir le timbre :

— Tu ne sais rien, mon ami ?

Georges, de plus en plus étonné, fit signe que non. D'une

main nerveuse, le banquier saisit le journal sur son bureau.

— Georges, mon garçon, reprit-il, tu es un homme, et il faut avoir du courage.

Le jeune homme, alarmé de ce préambule, demanda :

— Qu'y a-t-il donc?

— Écoute-moi, sans te monter la tête. Tout à l'heure, je parcourais le journal du soir qu'on venait de me remettre. Mes yeux s'arrêtèrent aux dernières nouvelles, sur un titre qui me frappa... Je lus l'article... Il raconte un crime commis à Paris, dans la matinée d'aujourd'hui... le nom de ta mère...

— Ma mère! s'écria Georges, blanc comme un linceul.

Et oubliant qu'il avait vu sa mère en bonne santé, quelques heures auparavant, il ajouta :

— Ma mère est morte ?

— Non..., c'est ton cousin, l'abbé Denisot, qui est mort.

— Lui!

— Mort empoisonné, continua M. Rubel.

— Lui! lui! répéta Georges.

— Empoisonné en disant la messe, avec le vin des burettes.

— Un accident, sans doute?

— On prétend que c'est un crime.

Le jeune homme était à cent lieues de deviner la vérité.

— Alors on soupçonne quelqu'un? interrogea-t-il.

Pour la première fois, dans ses rapports avec Georges, M. Rubel laissa glisser son masque d'austère impassibilité. Sa voix s'adoucit presque jusqu'à la caresse :

— Mon ami, te sens-tu la force de tout entendre, même la chose la plus invraisemblable, la plus douloureuse pour toi ?

— Mais, monsieur, vous m'épouvantez, à la fin, dit le jeune homme avec angoisse.

— Je veux savoir si véritablement tu es un homme comme je le crois. Si donc je t'ai bien jugé, voici l'heure de le prouver.

Le cœur de Georges battait à lui rompre la poitrine. Pourtant il répondit avec assez de fermeté :

— Parlez, monsieur.

— Eh bien, oui, on soupçonne quelqu'un du crime..., la personne que tu aimes le plus au monde.

Les yeux du malheureux jeune homme se voilèrent.

— Ma mère! bégaya-t-il

— Tu l'as dit, c'est ta mère qu'on accuse.

— Mais c'est impossible! Il y a erreur, ou bien vous aurez mal lu.

— Il n'y a pas erreur, et j'ai bien lu. Les détails sont précis; ils émanent certainement de source officielle. D'ailleurs voici le journal.

Et M. Rubel passa à son secrétaire la feuille où il avait appris la nouvelle, un instant auparavant. Georges s'en empara fiévreusement. L'article était intitulé : *Empoisonnement de l'abbé Denisot, vicaire de Saint-Hilaire*. On commençait par raconter de quelle façon le fait s'était produit, à la fin de la messe. Puis on ajoutait : « L'enquête judiciaire n'a pas tardé à démontrer qu'on se trouve en présence d'un crime. Le vin qui restait dans la burette contenait un poison foudroyant. Au moment où nous mettons sous presse, l'autopsie se termine et révèle l'existence du même poison dans les entrailles de la victime. Des charges accablantes ont été relevées contre la tante de l'infortuné vicaire, madame veuve Plancy. Elle avait quitté son neveu la veille au soir, par suite de querelles assez vives. On a constaté que personne, depuis son départ jusqu'à l'heure de la messe, n'a mis le pied chez l'abbé Denisot. Du reste, elle-même avoue avoir préparé le vin. M. de Villemaur, juge d'instruction, a ordonné immédiatement l'arrestation de la veuve Plancy, qui vient d'être écrouée la prison de Saint-Lazare. »

Georges relut deux fois le fatal article. Quand il eut fini, le journal tomba de ses mains sur le tapis. Il pencha la tête sur sa poitrine, sanglotant tout bas. M. Rubel le contemplait en silence, jugeant inutile d'interrompre la première explosion d'une douleur aussi légitime. Mais son rude visage exprimait une profonde tristesse. Enfin, Georges se redressa.

— Ma mère, ma mère adorée en prison ! répétait-il. Elle, la plus sainte des femmes, on ose l'accuser d'un crime monstrueux ! Mais c'est un rêve. Il faut que je voie le juge.

Et il se leva. Le banquier le contraignit à se rasseoir.

— Il y a méprise assurément, dit-il, ta mère est aussi innocente que nous deux. Mais pas de folies. Attendons : le jour ne tardera pas à se faire sur ce tragique évènement.

— Attendre quand ma mère souffre, quand on la traite comme une vile criminelle ! Non, monsieur, cela ne se peut pas.

— Perds-tu la tête, mon garçon ? fit M. Rubel d'une voix plus accentuée. Bien que ta mère ne soit pas coupable, cela n'empêcherait pas que toutes les démarches, en ce moment, ne fussent absolument vaines.

— Je dirai qu'elle est l'honnêteté même, que sa vie entière proteste contre l'infâme imputation.

— Et après? Est-ce que les paroles suffisent pour détruire les charges même apparentes?

— Que faire?

— Je n'en sais rien ce soir. Mais je te le dirai probablement demain.

— Ne puis-je demander à voir ma mère?

— Elle doit être au secret, et l'on te refusera.

Georges se tordait les mains en constatant son impuissance d'agir sur-le-champ. M. Rubel reprit :

— Comment ta mère a-t-elle été avec toi, là-bas, à Vincennes?

— Elle paraissait heureuse de se retrouver dans sa maison.

— A-t-elle parlé de son neveu?

— Très peu. Ce sujet la contristait. Elle s'est plainte seulement des dévotes qui obsédaient l'abbé Denisot. Elle les appela avec amertume des femmes immondes, des femmes à prêtres.

— Je serais bien étonné qu'il n'y eût pas là-dessous quelque œuvre infernale machinée par les bigots, murmura le banquier entre ses dents.

— Vous devinez quelque chose?

— Oh! de vagues présomptions. Mais sois tranquille, mon ami, demain je verrai plus clair. Encore une fois, sois un homme. Pour être utile à ta mère, il faut unir le calme à l'énergie. Garde-toi de ces abattements puérils.

Le jeune homme essuya les larmes brûlantes qui baignaient ses joues. Il prit la main que M. Rubel lui tendait.

— Merci, dit-il, je suivrai vos conseils.

Les bureaux étaient fermés depuis une demi-heure. Georges Plancy, plus calme, causait encore avec M. Rubel, dans le cabinet du banquier. Ils étaient debout maintenant, tous les deux, s'apprêtant à passer dans la salle à manger, car Suzanne avait annoncé que le dîner était servi. Comme ils se dirigeaient vers la porte, un homme de quarante-cinq ans environ, parut sur le seuil. C'était M. Charbuy, le caissier. En rentrant chez lui, rue de Douai, il avait ouvert un journal du soir, acheté en route. Aussitôt après avoir lu la funeste nouvelle, il était sorti précipitamment pour courir rue Le Peletier. Le mari de Berthe, la sœur du malheureux Jules Varin, était de moyenne taille, un peu gros, la figure épanouie, la barbe jadis noire et les cheveux grisonnants. Une franche et sympathique nature. Toutefois, il eût été difficile de reconnaître en lui, maintenant dans la vigueur de l'âge, le neveu du brave commissaire de police de Montmartre, le jeune homme fluet d'alors, qui avait reçu la dénonciation

de Césarine et envoyé les agents opérer l'arrestation de Victor Aubray. Quand il épousa, deux ans plus tard, la sœur de son ami Jules Varin, la pauvre mère de l'employé assassiné retrouva en lui un autre fils. M. Charbuy aimait beaucoup Georges Plancy. Il s'était donc hâté de revenir pour consoler et encourager le jeune homme, car lui non plus n'avait pas douté un seul instant de l'innocence de madame Plancy. Sans laisser le temps au caissier de prononcer un mot, M. Rubel lui dit brusquement :

— Vous aussi, mon cher Charbuy, vous avez appris, je le vois, cette maudite nouvelle. J'ai causé avec Georges. Il a promis d'être raisonnable. Demain nous agirons. En attendant vous dînerez avec nous. Votre société le distraira mieux que la mienne.

Charbuy accepta, tout en pressant en silence la main de Georges. Puis ils suivirent le banquier à la salle à manger, tous deux profondément touchés de sa rude délicatesse. Le repas se terminait, lorsque Suzanne annonça le baron d'Orsat. A ce nom M. Rubel eut un éclair dans le regard. Il se leva vivement, en disant au caissier :

— Charbuy, vous emmènerez Georges chez vous, où il est un peu en famille, je crois. Plus tard, j'irai moi-même le chercher.

Sans écouter la réponse, le banquier s'empressa de rejoindre M. d'Orsat au salon, et l'introduisit dans son cabinet.

XVII

Le baron était blême, les traits rigides, l'œil dur, la bouche contractée par un rictus sardonique. Il n'avait plus rien de son air idiot. On devinait qu'une secousse terrible avait produit chez le vieillard une transformation à peu près complète. M. d'Orsat s'assit tout proche du banquier Celui-ci l'examinait avec une curiosité mêlée de satisfaction. Il sentait que cet homme serait un puissant auxiliaire pour la mère de Georges.

— Eh bien ? dit M. Rubel.

Le baron sourit amèrement :

— Eh bien, mon ami, madame d'Orsat a éprouvé une furieuse avarie dans ses œuvres vives. Elle assistait ce matin à la messe de huit heures, comptant y faire ses

dévotions accoutumées, quand notre saint abbé Denisot a tourné de l'œil. Vous savez cela, peut-être ?

— J'ai lu dans un journal de ce soir l'empoisonnement du vicaire de Saint-Hilaire.

— Fort bien, je continue. Donc, ça lui a produit un effet épouvantable, paraît-il, à madame d'Orsat, car on me l'a rapportée quasi mourante.

M. Rubel recueillait avidement ces détails. Son regard avait parfois des lueurs effrayantes. On aurait cru qu'il jouissait intimement à entendre le baron, dont l'accent sarcastique révélait une singulière intensité de haine. Cependant il demanda :

— Comment va maintenant madame la baronne ?

— Oh ! elle en réchappera. Naturellement, j'ai fait appeler son médecin, qui a ordonné des calmants. Mais, jusqu'à midi, elle a eu une série de syncopes, des attaques de nerfs, le diable et son train.

— Et à présent ?

— Elle file un meilleur coton. Néanmoins, je pense qu'elle y laissera des plumes, car, pour sûr, elle a du plomb dans l'aile. Du coup de ce matin, elle a fondu en quelques heures. Son sang a tourné comme le lait par l'orage. On lui donnerait dix ans de plus.

— Vous traitez bien légèrement, il me semble, madame la baronne, dit le banquier d'un ton étrange.

— Vous êtes bon là, mon cher Rubel, s'écria M. d'Orsat, avec un éclat de rire à faire frissonner. Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas encore lu mon manuscrit ?

— Je pourrais le réciter par cœur.

— En ce cas, vous connaissez à quel point madame d'Orsat a droit à ma tendresse ?

— Je connais son histoire depuis la préface jusqu'au dernier chapitre.

— Dites jusqu'à l'avant-dernier chapitre seulement. Ce n'est qu'hier soir que la chère dame a tracé les premières lignes du dernier, lequel s'est achevé ce matin.

Alors M. d'Orsat raconta ce qui s'était passé chez l'abbé Denisot, le jour précédent, ou du moins ce qu'il avait vu et entendu. Mais il passa sous silence ce qu'il avait aperçu, par deux fois, à travers le vitrage de la salle à manger. Enfin il aborda la question de l'empoisonnement du vicaire :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Rubel, que je ne crois nullement à la culpabilité de madame Plancy. J'ajouterai même que personne n'a de meilleures raisons d'être convaincu de son innocence.

— S'il en est ainsi...

— Permettez. Je vais bien vous étonner en vous avouant qu'il y a de ma faute si on l'inculpe de ce crime.

M. Rubel tressaillit, se demandant si le baron n'avait pas eu quelque accès de folie.

— Malheureux ! s'écria-t-il, qu'avez-vous donc fait ?

— Calmez-vous, mon ami ; je n'ai rien fait. Seulement, j'ai laissé faire, ce qui n'est pas la même chose.

— Expliquez-vous, dit le banquier avec impatience.

— Ne m'interrogez pas davantage là-dessus pour le moment... J'apprends à mes dépens que la haine et la soif de la vengeance sont mauvaises conseillères, en certains cas.

— Cependant, on ne peut pas abandonner madame Plancy au hasard des événements. Elle est innocente, et il faut agir énergiquement pour la tirer de là.

— Je m'en suis préoccupé, et j'ai déjà fait quelque chose.

— A la bonne heure.

— M. de Villemaur, le juge d'instruction chargé de l'affaire, s'est entretenu, il y a une heure, avec madame d'Orsat, mais en ma présence.

L'intérêt du banquier était vivement excité.

— Qu'est-il résulté de cette entrevue ? s'enquit-il.

— Dame ! j'ai fait mes observations, qui *ont produit* quelque effet...

— Ensuite ?

— Après le départ du magistrat, j'ai eu la bonne fortune de persuader à madame d'Orsat que je ne suis pas aussi fou qu'elle se l'imaginait.

— Ah ! vraiment ?

— Et je pense qu'elle est désormais éclairée sur ce point.

— Tant mieux.

— Du reste, madame d'Orsat me l'a prouvé sur-le-champ. Elle a écrit sous ma dictée un billet que j'ai remis à M. de Villemaur, en venant chez vous.

— Qu'a dit le juge ?

— Après avoir lu, il m'a chargé d'annoncer à madame d'Orsat, que, dès demain, il travaillerait à étouffer l'affaire de madame Plancy.

Malgré son impassibilité habituelle, le banquier ne put retenir une exclamation de joie :

— Alors la pauvre dame va être rendue à la liberté !

— N'allez pas si vite, mon ami, reprit le baron. M. de Villemaur a ajouté que cela exigerait plusieurs semaines, peut-être plusieurs mois. Les charges apparentes sont telles qu'on ne pourrait risquer prudemment une ordon-

nance immédiate de non-lieu, sans blesser le sentiment public.

— Que veut-on faire ?

— On laissera dormir la chose, tout en répandant adroitement le bruit que l'empoisonnement provient d'un accident.

— Et pendant ce temps, madame Plancy demeurera en prison ?

— On la transfèrera dans une maison de santé. Puis, le moment venu, on rendra sans bruit l'ordonnance.

M. Rubel regarda fixement M. d'Orsat :

— Vous avez certainement la clef de cet horrible mystère, mon cher baron ?

— Supposez que je la possède, qu'en concluez-vous ?

— Que votre devoir d'homme d'honneur est de la livrer à la justice, au lieu de recourir à de misérables expédients.

— Très bien. Mais vous ne songez pas qu'on me traitera de fou ?

— Nous démontrerons le contraire.

— Soit. Nous n'en serons pas plus avancés, car je serai l'unique témoin, relativement au fait capital.

— C'est bien fâcheux.

— *En* outre, j'ai la presque certitude que si madame Plancy pouvait être consultée, elle opinerait pour l'expédient proposé par le juge d'instruction.

— Voilà bien des énigmes, mon cher baron, dit le banquier en secouant la tête.

— Pardonnez-moi, il ne m'est pas permis d'être plus explicite. Toutefois, je puis ajouter ceci sans inconvénient : hier, chez l'abbé Denisot, en passant devant la porte de la salle à manger, j'ai entendu madame Plancy parlant toute seule. Or, une phrase que j'ai surprise m'induit à penser qu'elle serait de mon avis... Il y a un secret dans sa vie, — secret honorable du reste, — qui lui tracerait cette ligne de conduite.

M. Rubel n'insista pas. L'essentiel était d'obtenir la libération de madame Plancy. Le banquier, tout bien considéré, jugea que le plus sage était de laisser agir le baron, quitte à intervenir si les circonstances l'exigeaient. Il se contenta donc de lui demander :

— Vous ne craignez plus rien ?

— Qu'aurais-je à craindre ?

— Mais, hier encore, vous redoutiez qu'on ne vous internât dans certaine maison.

M. d'Orsat eut un sourire cruel :

— Je ne crois pas qu'on tente maintenant l'aventure,

dit-il. En tout état de cause, je puis compter sur vous, n'est-il pas vrai?

— Assurément.

Le baron se leva pour partir.

— Je vous accompagne, fit le banquier. Je vais retrouver Georges, que j'ai envoyé chez mon caissier.

— Pauvre garçon! murmura le vieillard... Je l'ai rencontré plusieurs fois avec sa mère, chez l'abbé Denisot. Quel chagrin il doit éprouver!

Les deux amis descendirent ensemble. M. Rubel se dirigea vers la rue de Douai, où demeurait M. Charbuy. A son arrivée, tout le monde était au salon. La vieille madame Varin, la mère de l'employé assassiné rue Audran, était assise dans un grand fauteuil, la figure sereine et vénérable, avec ses cheveux blancs. Madame Charbuy, digne, aimable, achevait de préparer le thé. Georges, accoudé au piano, causait avec une belle jeune fille, debout, à côté de lui, qui le regardait les yeux humides, presque aussi triste que lui. Grande, élancée, la taille d'une admirable souplesse, elle avait les traits fins et charmants. Son buste gracieux se détachait en pleine lumière. L'ombre de mélancolie qui estompait son frais visage, encadré d'une abondante chevelure châtaine, l'embellissait encore. C'était Valentine, l'unique enfant du caissier et de la sœur de Jules Varin. Deux ans auparavant, quand Georges Plancy habitait avec ses parents, Valentine le traitait en camarade, folâtrant avec lui. Depuis, avec l'âge, un sentiment nouveau avait imprimé plus de réserve aux rapports des deux jeunes gens. Mais ce soir-là, Valentine avait repris ses innocentes familiarités d'autrefois. Le voyant si cruellement frappé, elle n'avait point hésité à multiplier ses caresses. M. Charbuy, le dos tourné à la cheminée, semblait plus grave que d'habitude. Le souci obscurcissait un peu sa face joyeuse. M. Rubel s'était arrêté au seuil du salon, à contempler cette scène d'intérieur. Enfin il s'avança vers madame Varin, sans permettre que la bonne vieille se levât. Il porta à ses lèvres la main qu'elle lui tendait, avec une sorte de respect timide et attendri, qui contrastait étrangement avec ses allures si brusques et si froides. Il salua ensuite madame Charbuy et Valentine qui s'était empressée d'approcher un fauteuil. Dans cette famille où, du reste, il n'apparaissait que rarement et pour quelques minutes, le banquier était apparu comme un demi-dieu. Pour elle, les gros appointements du caissier étaient une fortune. Encore M. Rubel doublait-il la somme, chaque année, sous prétexte de gratification. Un jour ma-

dame Varin voulut le remercier. Il répondit d'un ton bref :

— Le patron est l'obligé de son caissier, lorsque celui-ci ne le vole pas. J'acquitte donc une dette, madame, envers votre gendre, et n'ai droit à aucune reconnaissance.

M. Rubel dit à Georges, en lui prenant le bras :

— J'ai quelques renseignements. Si je suis bien informé, la justice commencerait à s'apercevoir qu'elle est en présence d'un mystère. Nous devons avoir bon espoir.

On servit le thé, et le banquier ne tarda pas à remmener le jeune homme. De retour chez lui, il expliqua à Georges que sa mère serait probablement libérée après avoir passé quelques semaines dans une maison de santé.

— Ce soir, ajouta-t-il, je ne puis t'en dire plus long. Mais, tu le vois, l'affaire promet de bien tourner.

XVIII

Ce même soir, vers les cinq heures, M. de Villemaur s'était présenté chez madame d'Orsat, son amie et sa sœur en dévotion. La baronne occupait, rue des Abricotiers, une de ces jolies habitations, enfouies l'été dans la verdure et les fleurs, telles qu'on en rencontrait fréquemment autrefois dans l'ancienne banlieue de Paris. Depuis l'annexion, madame d'Orsat l'appelait pompeusement « mon hôtel ». En réalité, c'était une simple et modeste maison bourgeoise. Bien qu'agréable et commode, elle n'avait nullement le caractère des demeures aristocratiques. Le juge d'instruction était seul. Un garçon, quelque peu gauche et rustique, demi-laquais, demi-jardinier, l'introduisit au salon, puis alla prévenir M. d'Orsat. Le baron arriva bientôt, l'air narquois et en pantoufles.

— Ce cher M. Villemaur ! dit-il en tendant la main au magistrat. Quel bon vent vous amène ?

— Je viens savoir des nouvelles de madame la baronne.

— Elle va mieux. Mais vous auriez de la peine à la reconnaître, tant cette crise l'a changée.

— Ah ! c'est une grande perte pour votre paroisse et pour l'église, que celle de l'abbé Denisot. Il a été empoisonné, le saviez-vous ?

— Parbleu ! et vous ?

— Mon métier est de savoir, déclara le juge avec suffisance.

— Je m'en doutais.

M. de Villemaur sentit le sarcasme et grommela entre ses dents :

— Vieux fou !

Bien que sûr de son fait, à l'endroit de madame Plancy, le magistrat venait à l'hôtel d'Orsat, non pour compléter son enquête, mais avec l'espoir de recueillir quelques embellissements pour son rapport sur l'affaire. Il ne songeait pas à interroger en forme officielle, mais uniquement à questionner en ami. N'attachant aucune importance aux appréciations du baron, il demanda immédiatement s'il pourrait être reçu par madame d'Orsat.

— Comment donc, mon cher de Villemaur ? mais certainement, elle vous recevra. Ayez l'obligeance de me suivre.

La chambre de la baronne était au premier étage. Chemin faisant, le magistrat s'étonna des allures et de la volubilité de M. d'Orsat, d'ordinaire plus ménager de sa langue, tant sa femme l'avait supérieurement dressé. Arrivé devant la porte, le baron pria M. de Villemaur de l'attendre une seconde — le temps de l'annoncer. — Il entra chez sa femme sur la pointe des pieds, comme dans un sanctuaire. Il revint aussitôt en disant :

— Madame d'Orsat sera charmée de vous *recevoir*.

Et il s'effaça pour laisser passer le juge.

La baronne était allongée sur une chaise-longue, le visage d'une pâleur de cire, les yeux cerclés de bistre, les narines pincées. Des marbrures noirâtres tachaient ses lèvres charnues et entr'ouvertes. Elle était toute ravagée et vraiment méconnaissable, ainsi que l'avait dit son mari. Elle avait ployé sous ce double et terrible coup : son affreux passé livré à madame Plancy, et la mort de l'abbé Denisot, le prêtre selon son cœur. La splendide créature d'hier apparaissait maintenant dans l'état d'une personne brisée par une longue et cruelle maladie. L'opulence de ses formes n'était plus qu'une odieuse bouffissure. La luxuriance des chairs s'était flétrie. Ces masses grasses et distendues ressemblaient, parmi les dentelles de l'élégant peignoir qui les voilait mal, à un fumier à demi recouvert de neige. En un mot, la belle dévote faisait tache, maintenant, dans cette chambre coquette et parfumée : cela criait et c'était discordant. Le juge dissimula de son mieux sa pénible impression à l'aspect de ces charmes dévastés, de ces amas de ruines, œuvre d'une journée. Il s'inclina profondément d'un air triste. Madame d'Orsat répondit, la voix éteinte, le regard morne :

— Cher monsieur de Villemaur, que je suis aise de vous voir.

En même temps, elle lui tendit la main avec effort. Le magistrat porta à ses lèvres le bout de ses doigts effilés, moites et sentant la fièvre. Sur un signe de la baronne, il s'assit tout près d'elle. Madame d'Orsat n'était pas seule.

Sa fille Lucile, un peu en arrière, accoudée au dossier d'un fauteuil, lui tenait compagnie. Le juge l'avait saluée d'un geste familier. Mademoiselle Lucile d'Orsat était une belle blonde de dix-huit ans, à la taille svelte, élancée, avec une figure de madone aux longs cils voilant ses grands yeux bleus. Elle avait une gravité précoce. Le sourire épanouissait rarement ses lèvres roses. On l'eût crue sculptée dans un bloc de marbre blanc, et on se demandait si le cœur battait sous les gonflements de sa gorge admirable. Lucile devait-elle à la nature cette apparence glaciale ? Non, car en l'examinant de près, on pouvait surprendre parfois un éclair dans l'azur de ses yeux.

Cette tenue artificielle, si contraire à la spontanéité de son âge, était donc, en majeure partie, le résultat de l'éducation. En effet, sa mère, réputée en odeur de sainteté parmi les fidèles de la paroisse Saint-Hilaire, l'avait initiée de longue main aux mystères de la vie dévote. Avec la morale jésuitique, la baronne lui avait formé une conscience factice. Elle lui interdisait sévèrement de regarder dans les réalités de la vie. Elle nourrissait son imagination rêveuse de niaiseries mystiques, en s'efforçant de lui momifier le cœur. La chambre de madame d'Orsat était lugubre, malgré le luxe de l'ameublement. Elle exhalait en ce moment comme une odeur funèbre. Avec la sève de sa jeunesse, Lucile apparaissait là comme une fleur dans un tombeau. Le baron, debout au milieu de la pièce, les mains dans ses poches, contemplait sa femme avec un sourire haineux. Le masque de l'idiot avait disparu, il était en pleine lucidité. Madame d'Orsat rompit le silence et murmura :

— Je désirerais rester seule avec M. de Villemaur.

Lucile sortit immédiatement. Mais le baron ne bougea pas. Madame d'Orsat reprit, en fixant sur lui ses yeux noirs et abattus :

— Tu n'as pas entendu, mon ami ?

— Parfaitement, répliqua-t-il. Mais ma présence ici est nécessaire. Tu verras ça dans un instant.

— Soit, dit madame d'Orsat, après quelque hésitation.

Sans attendre la réponse, le vieillard s'était étendu sur un sofa de soie bleue, en face de sa femme et du magis-

trat. La baronne ne s'occupa plus de son mari, et s'adressa au juge :

— Quelle effroyable journée, cher monsieur de Villemaur ! J'étais là, ce matin, à la table de communion, quand il a roulé sur le marche-pied de l'autel.

Et sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Un crime inouï, un abominable sacrilège, fit le magistrat.

La baronne eut un tressaillement douloureux. M. d'Orsat se redressa sur le sofa.

— Un crime avez-vous dit ? fit-elle, tout effarée.

Ni elle ni son mari ne savaient encore rien de l'enquête, terminée seulement depuis une heure.

— Oui, un crime, répéta le magistrat, et j'en ai la preuve, car je suis chargé de l'instruction. L'abbé Denisot a été empoisonné par sa tante, maintenant écrouée à la prison de Saint-Lazare.

Le baron eut un soubresaut. Sa figure se contracta, ses prunelles flambèrent.

— Oh ! mon Dieu ! balbutia madame d'Orsat. Et... elle a avoué ?

— Non ; mais les charges sont accablantes. Elle convient pourtant avoir préparé le vin destiné aux burettes. Tout est là.

Et M. de Villemaur raconta complaisamment avec quelle habileté il avait conduit le premier interrogatoire de madame Plancy. Plein de son sujet, il énuméra longuement les raisons sur lesquelles il appuyait son jugement.

— Il est évident pour moi, ajouta-t-il, que l'abbé Denisot est victime d'un crime, et que l'auteur ne saurait être que sa tante.

— Ne vous pressez pas tant de conclure, interrompit M. d'Orsat ; vous pourriez vous brûler les doigts à la chandelle.

— Mes déductions sont claires, irréfutables, il me semble, fit le juge piqué de l'observation.

— Il vous semble mal, mon cher de Villemaur. Savez-vous seulement quelle est la nature du poison qui a tué l'abbé Denisot ?

— Les médecins légistes, qui font l'analyse avec le docteur David, inclinent à croire que c'est une substance préparée dans l'Inde.

— Ah ! ils inclinent à croire... dans l'Inde ? Oui, à Delhi, par exemple, il existe une officine mystérieuse où l'on fabrique un poison foudroyant... une poudre blanchâtre, dont quelques grains suffisent à tuer un homme du

coup... J'ai raconté cela, dans le temps, à madame d'Orsat, ce qui l'a beaucoup intéressée.

En même temps, le baron jouait négligemment avec une bague, ornée d'une pierre noire, passée à son petit doigt, celle-là même que madame d'Orsat lui avait retirée, dix-huit ans auparavant, durant sa maladie. La baronne avait vu la bague. Comprenant que son mari avait profité de son évanouissement pour rentrer en possession de ce bijou, elle devint verdâtre. Elle écoutait, affreusement oppressée et avec une indicible épouvante.

Le magistrat n'avait point l'esprit assez sagace pour saisir la portée des paroles de M. d'Orsat.

— Qu'importe, dit-il, la nature du poison, puisque nous connaissons sûrement qui l'a versé ?

— Permettez : vous n'êtes sûr de rien.

— Je vous demande pardon ; ce point est établi avec la dernière évidence.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur de Villemaur. Si, comme je n'en doute pas, entendez-vous, il s'agit du poison oriental dont je vous ai parlé, la justice a le devoir de rechercher qui a pu se le procurer dans notre quartier. Je pourrais l'y aider, peut-être.

— Vous ?

— Moi-même. Cela vous étonne ?

Le baron continuait de faire chatoyer sa bague à pierre noire.

Madame d'Orsat avait fermé les yeux, prête à défaillir. La contre-enquête de son mari la remplissait d'une terreur inexprimable. Où prétendait-il en venir ? Pourtant elle se ranima et dit d'une voix faible comme un souffle :

— M. d'Orsat divague.

— Encore une erreur, riposta le baron, et je puis préciser certains points, dont l'enquête, vraisemblablement, ne s'est pas préoccupée. Hier soir, vers cinq heures, quelques minutes avant le retour de l'abbé Denisot, j'étais dans son cabinet de travail. Cédant à un caprice, sans doute, je sortis un instant dans le vestibule. Là, par le vitrage de la porte, je vis madame d'Orsat dans la salle à manger, seule et debout... Que faisait-elle ?... pour le moment, je lui laisse le plaisir de vous l'apprendre, à moins qu'elle ne me confie cette agréable mission.

— Tu as rêvé cela, Maurice, balbutia la baronne.

— J'ai rêvé... les yeux ouverts. Plus tard, j'ai regardé de nouveau par le vitrage. Cette fois, j'ai vu madame Plancy, seule à son tour, à la même place que madame d'Orsat, remplir le flacon qui servait au vin de la messe.

La baronne avait refermé les yeux, la poitrine secouée

par des soupirs convulsifs. Bien qu'il fît peu de cas des dires de M. d'Orsat, le magistrat demanda au vieillard :

— Que concluez-vous de tout cela?

— Moi? Rien du tout.

— Enfin, quelle est votre opinion?

— J'attends que madame d'Orsat ait exprimé la sienne.

Et il couvrit sa femme d'un long regard, aigu, cruellement sardonique. La baronne fit un mouvement.

— Veuillez excuser mon mari, cher M. de Villemaur, dit-elle avec lenteur. Vous le voyez bien, il n'a pas en ce moment toute sa présence d'esprit. Son état m'inquiète de plus en plus. Je devrais consulter pour lui des médecins spéciaux.

— Une bonne maison de santé! dit le juge en haussant les épaules.

— J'y ai déjà pensé.

Une nouvelle flamme jaillit des prunelles du baron.

— Avant de nous occuper de médecine, dit-il, je vous ferai observer, mon cher de Villemaur, que madame d'Orsat ne s'est point encore prononcée sur l'empoisonnement de l'abbé Denisot.

Tout en parlant, il avait retiré de son doigt la bague à pierre noire, et faisait mine d'ouvrir le chaton. La baronne suivait tous ses mouvements avec une angoisse mortelle.

— Je ne sais que penser, dit-elle d'une voix étouffée. Est-ce un accident? Est-ce un crime?

Le magistrat eut un mouvement de dépit.

— Tout démontre que c'est un crime, fit-il, les faits le crient assez haut. En outre, les mobiles qui ont poussé madame Plancy sont évidents. Baronne, elle était jalouse de vous et vous déteste cordialement. Au cours de son interrogatoire, elle a vomi contre vous un flot d'injures, prétendant même que vous recevez, chaque mois, *une coquine*, nommée Aglaé Poivrot.

— La malheureuse! Eh quoi, cher monsieur de Villemaur, est-il donc possible qu'une telle noirceur entre dans certaines âmes?

— Il paraît que oui, répondit le baron d'un ton sarcastique, puisque cette fille Poivrot parle mal de toi, ma chère amie, malgré les 600 fr. de pension que tu lui payes par an.

Le magistrat, convaincu que M. d'Orsat continuait de débiter des folies, regarda la baronne en faisant un geste de pitié. Mais elle ne le vit pas. Elle frissonnait et avait l'air d'une agonisante. M. de Villemaur lui dit néanmoins :

— J'interrogerai cette fille Poivrot. Savez-vous où elle demeure?

Madame d'Orsat frémit et se hâta de mentir :

— Je l'ignore. Dès que j'irai mieux, je m'informerai, si vous voulez bien me laisser ce soin. C'est déjà beaucoup trop que mon nom ait été mêlé une fois à cette horrible affaire.

Le juge consentit sans difficulté. Mais il ajouta :

— Je persiste à soutenir que l'auteur du crime ne peut être que la tante de l'abbé Denisot. Outre le mobile dont j'ai parlé, il y en a un autre, qui exclut jusqu'à l'ombre du doute. Au moment où je quittais le domicile du mort, on me remit une lettre de Saint-Tropez, ayant trois jours de date, et adressée à l'abbé Denisot. Ecrite par un notaire de la ville, elle annonçait la mort de son grand-oncle, M. Moreau, dont le testament l'instituait héritier de la moitié de sa fortune, — un million pour le moins, — M. Moreau est décédé il y a huit jours.

Or, comme il n'y a pas de clause contraire dans le testament de M. Moreau, la mort de l'abbé Denisot investit madame Plancy et son fils de cet héritage, car ils sont les plus proches parents du vicaire défunt.

— Un million à ce beau jeune homme, ne put s'empêcher de soupirer la baronne.

— Qu'est-ce que cela fait à l'empoisonnement? dit M. d'Orsat.

— Attendez : je vais vous le dire, reprit M. de Villemaur. Madame Plancy a connu, — la justice ignore encore par quelle entremise, — la maladie de son oncle. De là, la préméditation et l'exécution du crime, seul moyen pour cette femme de s'emparer de l'héritage.

Le baron eut un éclat de rire strident :

— Comme vous y allez, monsieur de Villemaur ! Vraiment, vous feriez un romancier de premier ordre.

— Si vous ne comprenez pas, répliqua le juge avec une compassion dédaigneuse, ce n'est pas ma faute.

— Moi, je partage l'opinion de madame d'Orsat, à savoir que l'honneur de son nom risque fort d'être entamé, si le procès s'engage sur ce terrain.

M. de Villemaur se leva, impatienté des observations de M. d'Orsat. Toutefois, il avait été plus impressionné qu'il n'en avait l'air par l'attitude singulière et le langage mystérieux du baron. Aussi, en prenant congé, promit-il à madame d'Orsat de ne point pousser plus avant sans l'avoir revue.

Après avoir reconduit le juge d'instruction, le baron remonta précipitamment à la chambre de sa femme. Il alla droit à la baronne, les prunelles luisantes, la physionomie empreinte d'une haine implacable. Madame d'Or-

sat le regardait, sans pouvoir articuler une parole, tant elle était épuisée. Elle tremblait de tous ses membres. Ses dents claquaient. Ce mari dont elle s'était jouée pendant dix-huit ans, lui faisait peur maintenant. M. d'Orsat s'était arrêté devant la chaise-longue. Il étendit la main droite au petit doigt de laquelle brillaient maintenant deux bagues, l'une ornée d'une pierre noire, l'autre d'une émeraude.

— J'ai repris, dit-il, l'anneau que tu m'as dérobé il y a dix-huit ans, il y manque une partie du poison. Cette poudre mortelle a tué l'abbé Denisot, et ce n'est pas moi qui l'ai mêlée au vin de la messe.

— Maurice, je t'affirme...

— Bon, bon ! je te crois... Cependant n'oublie pas qu'il est urgent d'enterrer cette affaire d'empoisonnement.

— Ah ! çà, est-ce que tu me soupçonnerais, par hasard ?

— Aucunement. N'étais-tu pas la meilleure amie de l'abbé Denisot ?

— Oui, et pour le sauver, je me serais sacrifiée...

— Corps et âme, je le sais. Il te bénissait si bien !

— Alors ?

— Mais il arrive parfois qu'au lieu de détruire les rats, on tue les chats. Il me souvient même d'un pape qui, voulant empoisonner des cardinaux, s'empoisonna lui-même. Heureusement, tu n'as pas été maladroite à ce point.

— Que veux-tu dire ?

— Rien, sinon qu'il me semble de plus en plus que nous ferons sagement d'étouffer cette affaire.

— Maurice, Maurice, n'auras-tu pas pitié de l'état déplorable où je suis ? Pourquoi cherches-tu à m'alarmer ainsi ?

Elle prononça ces quelques mots d'une voix entrecoupée, avec une sorte de râle qui bruissait dans sa gorge. Lui la regarda d'un air plus sinistre encore.

— Quand on empoisonne dans un quartier, dit-il avec dureté, aucune précaution n'est superflue. Je t'ai retiré cette bague, dont tu ne sais pas te servir. En outre, j'ai acheté des cartouches pour mon revolver.

— Qu'en veux-tu faire, de ton revolver ?

— Ne parlais-tu pas de maison de santé, tout à l'heure, avec de Villemaur ? Eh bien, j'ai beau être idiot, comme vous dites, je t'avertis que je me soucie peu de m'exposer sans défense à quelque guet-apens.

La baronne, terrifiée, demeura sans voix. Comment étouffer ce passé redoutable, qui se réveillait, grâce aux indiscrétions d'Aglaé Poivrot ? Elle avait bien un projet pour réduire cette horrible fille, mais cela ne suffisait

plus. Il fallait compter avec madame Plancy. Cette ennemie, désormais irréconciliable, connaissait en partie l'infamie de Césarine Aubray, sa grossesse, sa tentative pour se défaire de l'enfant. Et cet enfant, qu'était-il devenu? Elle n'avait pas songé à le demander. Il était nécessaire de le savoir. Déjà madame Plancy avait prononcé son nom, rappelé quelques faits que le juge, par bonheur, avait traités de calomnies. Mais, si le procès s'engageait, cette femme, avant d'être condamnée, parlerait certainement à la cour d'assises. Enfin, le baron d'Orsat venait de faire des allusions terribles et paraissait avoir la clef du mystère. Comment lui fermer la bouche? Toutes ces réflexions effrayantes se heurtèrent en quelques secondes dans la tête bouleversée de la baronne. Elle sembla enfin comprendre que l'unique moyen de salut, c'était de suivre le conseil de son mari.

Aussi murmura-t-elle, toute honteuse d'obéir à la direction de ce fou :

— Peut-être as-tu raison, Maurice, j'y penserai.

— Il faut agir, sans une minute de retard, répondit M. d'Orsat d'un ton impérieux. Déjà l'abbé Denisot est mort par ta faute.

Madame d'Orsat se souleva violemment sur sa chaise-longue, hors d'elle-même, en criant :

— Ainsi, tu m'accuses de l'avoir empoisonné?

— Non... Mais tu aurais pu le sauver.

— Comment?

— Le poison qui l'a tué produit un état cataleptique d'une heure ou deux, avant d'épuiser les sources de la vie. Or, il existe un contre-poison... que je possède dans cette bague ornée d'une émeraude. Si donc tu m'avais averti au lieu de te pâmer...

— Tais-toi, tais-toi! Tu es un démon, fit la baronne en retombant sur ses coussins.

Elle venait de sentir nettement, en ce moment, que son mari s'ingéniait à envenimer la blessure saignante que la mort de l'abbé Denisot avait ouverte dans son cœur. Il lui sembla qu'elle perdait une seconde fois le beau vicaire. Au bout de quelques minutes, elle dit au baron, qui la contemplait, un sourire cruel aux lèvres :

— Que dois-je faire?

— Ecris quelques lignes à M. de Villemaur. Explique-lui qu'en poursuivant l'instruction contre madame Plancy, il compromettra l'honneur de notre nom, la religion, le clergé, et qu'un scandale est à craindre aux débats..., peut-être même auparavant. Il est noble, dévot, très attaché à sa place. Cela suffira, j'en suis sûr.

Madame d'Orsat écrivit, plia elle-même la lettre, la glissa sous enveloppe, la cacheta soigneusement et la remit à son mari. Le baron se hâta de porter la missive à son adresse. Nous avons dit précédemment le résultat qu'elle avait produit. Le surlendemain de l'empoisonnement de l'abbé Denisot, l'église Saint-Hilaire était tendue de deuil. Un nombreux clergé se pressait dans le chœur. La foule refluait jusque sur la place. On célébrait les obsèques solennelles du premier vicaire. L'abbé Nicolle, curé de la paroisse, toujours souffrant de ses rhumatismes, n'assistait point à la cérémonie. Un dignitaire ecclésiastique, délégué par l'archevêché, présidait à sa place. Le baron et la baronne d'Orsat, ainsi que mademoiselle Lucile, étaient présents au service funèbre. La belle dévote, affaissée sur son prie-dieu, le visage baigné de larmes, l'âme navrée de douleur et de mille soucis, enterrait les derniers reflets de sa jeunesse avec son dernier amant. Sa fraîcheur, l'éclat de son teint avaient disparu pour jamais. Elle s'était fanée brusquement, sans transition, au souffle de l'orage. Des rides sillonnaient son front et de longs fils blancs se mêlaient à l'ébène de sa chevelure.

Dans l'après-midi, madame d'Orsat monta en voiture. Elle ordonna au cocher de la conduire boulevard Ménilmontant. Il lui fallut un courage héroïque, après les effroyables journées qu'elle venait de traverser, pour entreprendre cette longue course. Mais la baronne se trouvait en face d'une situation menaçante. D'un moment à l'autre, le sol pouvait s'effondrer sous ses pieds, engloutir vingt années heureuses, honorées, toutes écoulées dans le monde clérical. Ce passé, qu'elle avait cru mort, n'était qu'endormi. Il se réveillait avec ses hontes et ses infamies. Il était nécessaire de l'étouffer à tout prix.

Adossée aux coussins de la voiture, madame d'Orsat calculait ses chances de succès.

— L'affaire de madame Plancy est en bonne voie, pensait-elle. Ce soir, on conduira cette femme dans une maison de santé, jusqu'à la solution définitive... M. de Villemaur m'a assuré qu'il ne prévoyait aucune difficulté... Madame Plancy ne parlera plus, car on lui dira, — c'est convenu, — qu'elle me doit l'heureuse issue de sa périlleuse position... Force lui sera bien de me témoigner quelque reconnaissance... La voilà millionnaire... son fils sera riche...

Depuis que la baronne savait, par M. de Villemaur, qu'une fortune, — ce million — échéait à madame Plancy, elle n'avait cessé d'y rêver... C'était bien autre chose que

les douze mille livres de rente de son mari. Du reste, une idée lumineuse avait germé dans la tête de madame d'Orsat. Elle la caressait depuis la veille. Son imagination aidant, elle avait déjà déterminé les moyens d'exécution.

— Pourquoi, se disait-elle, la chance ne tournerait-elle pas encore une fois en ma faveur?... Avec le concours de M. de Villemaur, l'ordonnance de non-lieu ne peut-elle pas devenir un enjeu entre mes mains?... La mère et le fils enchaînés... dans notre famille, je n'aurai plus jamais rien à redouter de la part de madame Plancy.

La voiture roulait sur le grand boulevard au moment où la baronne achevait ces réflexions. Son visage s'était un peu éclairci. Soudain il se rembrunit à la pensée de M. d'Orsat. Le baron n'était plus le même. Il lui rappelait, parfois, son mari des premiers temps. Il l'effrayait.

— Bah! fit-elle à la fin, il est vieux maintenant, et moi... je vieillis, acheva-t-elle en frissonnant, il n'existe donc plus entre nous de motifs de désaccord.

Puis elle songea à Aglaé Poivrot. Elle se rendait chez cette fille.

— Si l'enfant vit, pensait-elle, il faut que je sache ce qu'il est devenu. Mais cette maudite fille devient gênante, dangereuse. C'est elle la cause de la mort affreuse de l'abbé Denisot... Aujourd'hui, je me contenterai de l'effrayer, après l'avoir interrogée sur l'enfant. Demain, je m'occuperai de la mettre hors d'état de nuire.

On le voit, M. Rubel avait deviné juste : Aglaé avait à redouter bien plus que la perte de sa pension. Cependant la voiture tournait sur le boulevard Ménilmontant. Madame d'Orsat descendit à l'entrée de la rue des Panoyaux, recommandant au cocher de l'attendre. L'ancienne soubrette perchait à deux pas.

La baronne était vêtue avec une grande simplicité. Elle atteignit la maison, sans trop de peine. Mais elle dut faire halte, exténuée, plusieurs fois dans l'escalier. Enfin elle parvint au cinquième, sous les toits, les jambes brisées, sans souffle et sans force. Madame d'Orsat respira un instant, puis elle frappa à la porte ornée du nom de mademoiselle Poivrot. Ce fut Aglaé qui ouvrit, tout intimidée et toute penaude à la vue de madame.

La vieille fille était plus dépenaillée que jamais. Les observations de M. Rubel sur son cas lui avaient mis au corps une peur bleue. Suivant les avis du banquier elle s'abstenait à peu près de la *verte;* mais l'estomac lui tirait et elle n'avait plus de courage à rien. Elle fit à la baronne sa plus belle révérence et lui offrit sa meilleure chaise, laquelle craqua sous le poids de la noble dame.

Ensuite Aglaé dit à sa sœur, qui paraissait tout épatée de cette visite :

— Justine, ma fille, va faire mes commissions.

Justine sortit sans souffler mot. Aglaé restait debout devant madame dans l'attitude d'une chienne ayant mérité le fouet.

— Assieds-toi, lui dit sèchement madame d'Orsat.

La vieille fille obéit.

— Qu'est devenu l'enfant ? demanda brusquement la baronne.

— Il est mort.

— Est-ce bien sûr ? Tu ne mens pas ?

— Du moins madame Plancy me l'a affirmé. Le petit aurait *chuté* à l'âge de six mois.

— Prends garde de ne pas me tromper. Je peux me renseigner auprès de madame Plancy, à qui je suis en train de rendre un grand service, et qui ne refusera pas, certainement, de me satisfaire sur ce point.

Aglaé protesta de sa sincérité.

— Maintenant, autre chose, reprit madame d'Orsat. Pourquoi cherches-tu à me déshonorer avec tes odieux bavardages ? Dans quel but ces cancans ridicules chez madame Plancy ?

La vieille baissa la tête en larmoyant :

— Si j'ai fait ça, c'était pour le bon *motif, madame* peut m'en croire.

— Mais, malheureuse, tu m'avais juré maintes fois d'être muette comme la tombe. D'où vient que tu as jasé ?

— Que madame ne se fâche pas. Ayant rencontré l'autre jour madame Plancy, pour la première fois, depuis l'histoire, j'ai voulu connaître ce qu'elle avait fait du petit, pour être sûre qu'il ne causerait pas de désagrément à madame.

— Tu mens. Tu avais tout simplement l'intention de me faire chanter. Ton rêve, c'est que j'augmente ta pension, pour que tu puisses te saoûler du matin au soir. Si tu avais rempli tes engagements, dans le temps, je n'aurais pas eu à m'inquiéter de l'enfant.

— Madame est injuste, fit Aglaé. Elle a tort de me reprocher de n'avoir point détruit le petit. C'est un remords que je lui ai épargné. On ne traite pas comme ça une honnête fille à qui l'on doit d'être baronne.

Madame d'Orsat contenait à grand'peine son irritation.

— Tais-toi, fit-elle sourdement. Avec tes insolences et tes intempérances de langue, tu me forceras à te faire coffrer pour le reste de tes jours. Il y en a plein les hôpitaux d'aliénés, de moins folles que toi...

— On ne menace pas une fille qui sait tant de choses, interrompit une voix rude derrière la baronne.

C'était M. Rubel, qui avait soulevé le mauvais loquet de la porte du taudis et pénétrait dans la pièce. Madame d'Orsat tressauta sur sa chaise au son métallique de cette voix étrangère. Elle se retourna, indignée, pour reprocher à l'intrus son indiscrétion. Mais le banquier s'avança impassible, son chapeau à la main, et se planta devant la baronne.

— Veuillez m'excuser, madame, reprit-il, si j'interviens en faveur de mademoiselle Poivrot. Elle m'a fait l'honneur de me consulter avant-hier, à propos de ses difficultés avec vous, et j'ai promis de l'aider de mes faibles lumières.

En même temps M. Rubel s'inclina avec une gravité cérémonieuse.

La baronne contemplait avec stupéfaction cet homme de haute taille, sec et imposant, les cheveux blancs ainsi que la barbe, au masque froid, imperturbable aux yeux gris avec des reflets métalliques. Il était vêtu avec une correction irréprochable. Son attitude, son accent l'inquiétaient et la troublaient, sans qu'elle sût pourquoi. Cependant elle lui dit avec quelque hauteur :

— Monsieur, je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires.

— Vous avez tort de vous formaliser. Mademoiselle Poivrot est ma cliente, puisqu'elle s'est confiée à moi, j'ai donc le devoir de la représenter et de la défendre.

Une idée traversa l'esprit de madame d'Orsat : cet homme se moquait d'elle ou il était fou.

— D'abord, monsieur, qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Je suis M. Rubel, banquier, rue Le Peletier. C'est en ma qualité d'homme d'affaires que j'ai fait l'aimable connaissance de mademoiselle Poivrot.

M. Rubel donna ces explications d'un air très sérieux. Au nom du banquier, déjà célèbre à Paris, la baronne avait tressailli. Elle avait entendu parler de lui comme d'un personnage très riche et très original, mais par d'autres que par son mari, qui ne lui avait jamais soufflé mot de ses relations avec M. Rubel. Elle s'étonna d'autant plus qu'il traitât Aglaé avec cette déférence presque respectueuse. Madame d'Orsat ne savait plus que penser.

M. Rubel ajouta, toujours du même ton glacé, monotone :

— J'oserai donc vous supplier, madame, de ne pas garder rancune à mademoiselle Poivrot, qui vous a rendu de bons services alors que vous n'étiez encore que madame Césarine Aubray.

A ces mots, la baronne se leva toute blême, la lèvre tremblante de colère.

— Je vois, s'écria-t-elle, que cette misérable fille continue à débiter sur mon compte des propos absurdes, injurieux.

— Vous vous trompez, madame, interrompit le banquier avec le même flegme. Mademoiselle Poivrot ne m'a appris qu'une chose, à savoir que la baronne d'Orsat est la même personne que l'ex-femme de Victor Aubray, le galérien.

— Elle a menti.

— Non, madame, je ne le crois pas.

— Comment le savez-vous ?

— Oh ! de la façon la plus simple. J'ai consulté les registres de l'état civil, à la mairie du Ier *arrondissement*. Ils portent, en date du 9 mai 1840, l'acte de mariage entre Victor Aubray et Césarine Fourvières, d'un autre côté, sur l'état civil, à Montpellier, on peut lire l'acte de mariage entre Maurice, baron d'Orsat, et Césarine Fourvières en l'année 1845.

Madame d'Orsat était retombée sur sa chaise, anéantie. Cet homme, à la parole glaciale et tranchante, l'épouvantait. Mais Aglaé ne put se tenir. Encouragée par la présence du banquier, qui avait affecté pour elle au moins autant d'égards que pour son ancienne maîtresse, elle dit, en vue de tout concilier :

— Madame voit bien que monsieur connaît tout et pénètre les consciences aussi bien qu'un confesseur ; il a même obtenu des pouvoirs de notre Saint-Père le pape...

— Mademoiselle Poivrot, interrompit M. Rubel, me feriez-vous la grâce de me laisser achever ?

— Comment donc, mon bon monsieur ? Mais avec plaisir. Vous causez si bien.

— Vous me pardonnerez, madame la baronne, reprit-il, d'être si prolixe. Un détail encore, et j'ai fini. L'autre jour, à la Bibliothèque impériale, j'ai eu la curiosité de lire dans les journaux de 1842 l'affaire Victor Aubray, et je vous avouerai que le compte-rendu de ce procès m'a intéressé énormément. Votre premier mari ne m'a point paru précisément un scélérat, bien qu'il ait eu le tort de vous donner son nom.

Cette dernière tirade, débitée lentement, avec une froideur cruelle, fit frissonner madame d'Orsat jusqu'à la moelle des os. Au moment où elle s'ingéniait à clore les lèvres des deux femmes qui possédaient le secret de son passé, un homme surgissait, instruit pareillement des hontes et des infamies de sa jeunesse. Et cet homme n'é-

tait pas le premier venu. Riche, considéré, ayant de belles relations dans le monde financier, un mot de sa bouche pouvait la faire rentrer sous terre, tandis que lui échappait complétement à son action. Hors d'état de menacer, profondément humiliée, elle comprit qu'il fallait transiger avec Aglaé. Les rôles étaient intervertis : c'était l'ancienne soubrette qui tenait maintenant le bon bout, ainsi protégée.

— Monsieur, dit la baronne, je ferais volontiers quelque chose pour cette fille, si j'avais la certitude qu'elle sera discrète à l'avenir.

— Madame, je crois pouvoir vous répondre de mademoiselle Poivrot.

— Madame peut y compter, fit Aglaé, enchantée de l'excellente tournure que prenaient ses petites affaires.

— En ce cas, ajouta madame d'Orsat, j'augmenterai de vingt-cinq francs par mois la pension que je sers à Aglaé.

La vieille fille se confondit en remerciements. La baronne lui remit sur-le-champ le complément du mois précédent, salua M. Rubel d'un air gêné et se hâta de partir, car ses forces l'abandonnaient. Suffoquée par ce qu'elle venait d'entendre autant que par l'atmosphère fétide de ce bouge, il lui tardait de regagner son « hôtel ». Là, elle se recueillerait et réfléchirait à la complication nouvelle qui se dressait sur sa route. Quand madame d'Orsat eut disparu, Aglaé joignit les mains, prête à s'agenouiller devant le banquier.

— Mon bon monsieur, vous n'avez pas menti, vous êtes en commerce avec Dieu. C'est lui qui vous a inspiré de venir si à propos.

— Souvenez-vous-en, mademoiselle Poivrot, et ne buvez plus d'absinthe, dit M. Rubel en gagnant la porte du taudis.

Il était venu parce que, n'ayant pas de nouvelles de la vieille fille, il désirait connaître par lui-même si on ne manigançait pas contre elle quelque diablerie. Le hasard l'avait mis en présence de madame d'Orsat, ce qui n'avait point paru lui déplaire. La baronne emportait avec elle l'image de l'homme qu'elle avait rencontré si inopinément chez la Poivrot. Cette figure de marbre l'obsédait et l'alarmait singulièrement. Avait-il déjà traversé sa vie, et à quelle époque? L'aurait-il connue autrefois sans qu'elle le sût? Autant de questions qui se posaient dans son esprit sans obtenir de réponse. Lorsqu'elle approcha de sa maison, sa foi superstitieuse lui vint en aide.

La dévote se retourna vers Dieu, confiante et espérant que celui-là se laisserait mieux duper que les hommes.

— Seigneur, murmura-t-elle, si vous me tirez de ce mauvais pas, je fais vœu de renoncer aux joies terrestres, pour me consacrer uniquement à votre service.

XIX

A peu près à l'heure où la baronne d'Orsat rentrait à son hôtel, madame Plancy, assise dans sa cellule, le coude appuyé sur une table de sapin, semblait absorbée dans les plus douloureuses réflexions. La veille, dans la matinée, M. de Villemaur était venu lui faire subir un nouvel interrogatoire. Non que le juge d'instruction eût oublié la promesse faite à M. d'Orsat d'étouffer l'affaire, mais il gardait rancune à madame Plancy. D'autre part, il avait vu la baronne, ce matin-là. Il avait achevé de comprendre qu'il ne fallait pas pousser plus loin, dans l'intérêt de la noblesse, du clergé et de la religion. Il avait été convenu entre lui et madame d'Orsat qu'on informerait madame Plancy des démarches charitables de la baronne en sa faveur. Or, le magistrat avait calculé que plus les charges paraîtraient accablantes, plus aussi la prévenue serait tenue à la reconnaissance envers la personne qui se serait employée pour elle. M. de Villemaur avait donc appris à madame Plancy la mort de son oncle, M. Moreau, tirant de là les conclusions que l'on sait.

Sentant parfaitement la gravité de cette dernière circonstance, madame Plancy, découragée, s'était bornée à protester qu'elle avait ignoré la maladie du vieillard. Le juge l'avait laissée méchamment sous cette impression, et elle ne l'avait plus revu. Les religieuses, chargées du service intérieur de la prison, l'avaient visitée plusieurs fois. Froides d'abord, même sévères, elles avaient changé d'attitude dans la journée. Maintenant elles étaient presque aimables. Vers les quatre heures, la supérieure, une femme grassouillette et déjà mûre, entra dans la cellule de madame Plancy. La prisonnière ne bougea pas. Brisée par les terribles évènements dont elle était victime, elle paraissait livrée à cette sorte de marasme qui succède fréquemment aux grandes crises morales. La religieuse s'approcha et lui prit la main en disant :

— Ayez confiance en Dieu, chère madame, et remerciez-le. Il veille sur vous.

— On a découvert le vrai coupable? interrogea madame Plancy.

— Non!

— Alors on a reconnu mon innocence?

— Pas encore,

— En ce cas, ma sœur, que signifient vos paroles d'encouragement?

— La justice incline à croire qu'elle est en face d'un mystère... Et puis, il s'agit d'un prêtre, de sa plus proche parente... de hautes influences travaillent à étouffer cette malheureuse affaire.

Madame Plancy garda le silence.

— On a décidé, reprit la supérieure, de vous transférer à Neuilly, dans une maison de santé tenue par nos sœurs. Vous y serez très bien. Je suis venue vous avertir que vous partirez dans une heure. Veuillez vous préparer.

La religieuse se retira. Madame Plancy, étonnée, se demanda si on ne se proposait point, par hasard, de l'enterrer dans quelque maison de folles. Et ce fut sous l'empire de cette pensée inquiétante qu'elle se rendit au greffe, à l'heure indiquée. Là, elle eut une joyeuse surprise. Georges accourut à elle, la pressant dans ses bras en pleurant. Madame Plancy, trop émue pour parler, s'abandonnait au bonheur de revoir ce fils, dont elle avait craint d'être pour longtemps séparée, quand une voix grave la fit tressaillir :

— Georges, mon garçon, nous n'avons que cinq minutes.

C'était M. Rubel, qui avait accompagné le jeune homme. Madame Plancy se détacha de son fils et tendit ses deux bras au banquier en murmurant :

— Que vous êtes bon!

M. Rubel eut un léger sourire. Il approcha ses lèvres de l'oreille de madame Plancy et lui dit :

— C'est le premier pas vers la délivrance. Vous pouvez vous fier à l'homme qui vous accompagne : il est très bien disposé pour vous.

La voiture attendait. Le gardien-chef invita madame Plancy à le suivre dans la cour. Elle fit rapidement ses adieux à Georges et à M. Rubel, heureuse de cette entrevue, si courte qu'elle fût, et maintenant remplie d'espérance. Madame Plancy monta dans la voiture. L'homme qui devait la conduire à destination avait pris place sur le devant. Il se contenta de la saluer en silence. Mais madame Plancy reconnut immédiatement M. Jourdan, qui lui dit à demi-voix :

— Nous causerons tout à l'heure.

Une fois dans la rue, l'agent de la sûreté reprit en souriant :

— Tout cela doit vous paraître bien mystérieux, madame ?

— En effet, monsieur.

— Vous comprendrez, madame, que mes fonctions m'imposent une extrême réserve.

— Je le comprends, monsieur. Aussi, soyez sûr que je n'abuserai pas.

— Si donc vous le voulez bien, madame, je vous dirai tout de suite ce que... je puis vous dire. Ensuite nous causerons comme deux voyageurs quelconques.

— Je vous écoute, monsieur.

— D'abord, je dois vous le déclarer : dès notre première entrevue, à Vincennes, j'ai douté de votre culpabilité. L'interrogatoire que vous avez subi, plus tard, au domicile de l'abbé Denisot, loin de diminuer mes doutes, n'a fait que les accroître.

— Comment admettre, monsieur, que moi, sa tante, qui l'aimais sincèrement, je l'aurais empoisonné ?

— Toutes les apparences sont contre vous, madame.

— Hélas !

— Je l'avoue, à ne considérer que les faits matériels tangibles je vous aurais condamnée tout comme M. de Villemaur. Mais, sachant que plus d'un innocent a succombé sous des charges pareilles, accumulées par la fatalité, j'aime à creuser plus avant. En étudiant votre attitude, vos réponses si franches, sans la moindre réticence, je me suis convaincu de votre innocence. Malheureusement les moyens de la démontrer me manquant absolument, il m'était impossible de plaider en votre faveur.

— C'est vrai, fit madame Plancy. En ce moment encore, je cherche vainement de quelle façon je pourrai détruire les charges élevées contre moi.

— Par bonheur, des personnes en crédit ont apprécié comme moi votre affaire. Elles se sont émues, elles ont agi auprès du juge d'instruction. Grâce à elles, votre transfert à la maison de santé de Neuilly a été ordonné.

— De sorte que je reste sous le coup de l'infâme accusation ?

— Oui, sans doute. Mais les mêmes influences compléteront leur œuvre, je le crois.

— Puis-je vous demander, monsieur, à qui je dois cette faveur ?

— Principalement à madame la baronne d'Orsat.

— Quoi ! à cette...dame ? s'écria madame Plancy avec stupeur.

— A elle, oui, madame.

Il y eut un silence. Madame Plancy réfléchissait, et M. Jourdan l'examinait curieusement. Bientôt il reprit :

— Il m'a semblé deviner, madame, au cours de votre interrogatoire, qu'il existe un secret entre vous et la baronne.

— Un secret... fit madame Plancy avec hésitation..., non, pas un secret... Un mystère, plutôt... que madame d'Orsat ne doit jamais connaître. D'ailleurs la révélation de ce mystère la réjouirait médiocrement et flétrirait peut-être à jamais de nobles cœurs.

M. Jourdan n'insista pas. Après une nouvelle pause, madame Plancy demanda :

— Comment se fait-il que la baronne d'Orsat se soit occupée de moi? Nous vivions en mauvaise intelligence, vous ne l'ignorez pas.

— Madame d'Orsat paraît supposer que l'empoisonnement de l'abbé Denisot est le résultat d'un déplorable accident. Quoique cruellement atteinte par la mort de votre neveu, qui était son confesseur, m'a-t-on dit, elle s'est entremise sur-le-champ, avec une rare activité, pour vous arracher à la prison, en attendant mieux. C'est elle qui a sollicité pour votre fils et pour M. Rubel la permission de vous saluer au départ. On ne pouvait accorder davantage.

— En vérité, c'est étrange, murmura madame Plancy.

Ce fut tout. De ce moment, M. Jourdan n'ouvrit plus la bouche sur ce sujet délicat. Quant à madame Plancy, elle avait trop de tact pour provoquer d'autres explications. Pendant le reste du trajet, elle médita longuement sur la conduite de la baronne d'Orsat à son égard. Elle finit par s'arrêter à cette idée que la grande dame, effrayée des révélations qui pourraient être faites sur son compte, devant la cour d'assises, avait voulu se délivrer de cette crainte. Nous savons que c'était là une partie de la vérité. Enfin, la voiture arriva à la maison de santé, où madame Plancy devait attendre la décision de l'autorité judiciaire. En se séparant d'elle, M. Jourdan lui promit qu'elle verrait quelquefois son fils. Il l'assura, en outre, qu'il ne négligerait rien, dans la limite de ses attributions, pour hâter le moment où elle serait rendue à la liberté.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LA FILLE DU CURÉ

I

Un heureux mortel que l'abbé Michard, curé de Prunières, s'il avait su apprécier son enviable position. La religion de ses paroissiens multipliait le casuel sous toutes les formes. M. le maire prenait chez lui le mot d'ordre, l'instituteur filait doux; les bonnes sœurs enseignaient des cantiques aux petites Prunichonnes et les fessaient sans miséricorde, quand elles nasillaient mal leurs prières. Alors les curés commandaient sans qu'on répliquât, et les congréganistes avaient leurs coudées franches. Dans son joli presbytère, voisin de l'église, le curé de Prunières aurait donc pu vivre comme coq en pâte. Non-seulement on révérait bon gré mal gré sa noire livrée, mais encore son père et sa mère, jadis simples *paysans*, aujourd'hui cohabitant avec leur fils et l'assistant au service des autels. La chienne elle-même, le plus humble membre de cette famille ecclésiastique, participait aux hommages publics. Les bonnes gens du village l'appelaient respectueusement *mademoiselle* Bichette.

Les fonctions étaient saintement distribuées dans cette maison modèle. Le père Michard soignait le jardin potager, la cave et la basse-cour. Maman Michard présidait au ménage et régnait au logis. Le curé cultivait les âmes et les fleurs, buvant le vin qui fait germer les vierges, selon l'Ecriture. *Mademoiselle* Bichette approuvait de la queue, croquait force friandises et adorait le laitage, pourvu qu'il fût sucré. On n'était pas malheureux au presbytère de Prunières.

Un matin de juin 1865, un peu plus de deux mois après les évènements racontés dans la deuxième partie de cette histoire, trois personnes étaient réunies dans la plus belle salle du rez-de-chaussée. Il y avait d'abord mademoiselle Lucile d'Orsat, assise près de la table et badinant avec *mademoiselle* Bichette, qui venait happer des morceaux de sucre entre les doigts de la jolie blonde. Papa Michard avait été la chercher la veille à Paris, et l'avait amenée à Prunières, pour y passer une couple de jours. Madame

Michard, la mère du curé, tricotait, le nez armé d'une paire de lunettes, dans l'embrasure de la fenêtre. Il ne restait plus rien, dans ce vieux débris de l'ardente villageoise qui avait fait autrefois les délices du curé de Saint-Gabriel.

Etique, souffreteuse, une figure de cire, on eût dit qu'elle n'avait plus que le souffle. Néanmoins, bien que n'ayant l'air de ne se mêler de rien, elle avait l'œil à tout, au presbytère. Sobre de paroles, elle réglait d'un signe les affaires de ménage. Quant à celles de la sacristie, elles étaient naturellement du ressort de son fils. Mais il se gardait bien d'agir sans la consulter, tant l'humble paysanne des jours anciens s'était identifiée avec son rôle de dame de l'Eglise. On avait terminé le premier déjeuner. Mademoiselle Lucile d'Orsat avait pris une tasse de chocolat, madame Michard son café au lait. Papa Michard avait mangé plus solidement. Pour assurer sa digestion, il sablait son quatrième verre de vin blanc.

Agé de soixante-quinze ans, il était alerte encore, tout rond et la face violacée. En déposant son verre, papa Michard s'aperçut que la conversation languissait, ou plutôt que personne ne disait mot.

— Vrai, fit-il, ça n'a pas le sens commun. M. le curé sait qu'il a du monde chez lui; et juste, il n'en finit pas aujourd'hui avec sa messe.

Maman Michard regarda son mari du coin de l'œil, par-dessus ses lunettes, et lui dit posément, sans hausser le ton :

— Vous oubliez, monsieur Michard, que M. le curé a l'habitude de faire passer son devoir avant tout, ce qui ne peut qu'édifier mademoiselle Lucile.

Le *tu* familier était rigoureusement banni du presbytère de Prunières, afin d'en imposer aux campagnards et de leur inspirer plus de respect pour le caractère sacré de M. le curé. Le père Michard baissa la tête sous l'observation judicieuse de sa femme. Mademoiselle Lucile s'inclina en signe que ça l'édifiait. Puis elle se pencha pour voir à travers la fenêtre donnant sur le parterre, lequel était coupé par une allée de briques aboutissant à la porte de la rue. Elle semblait attendre quelqu'un, autre que le curé, avec une certaine impatience. Soudain, la sonnette tinta, et cette porte s'ouvrit. La mère du curé regarda de nouveau par-dessus ses lunettes, pour savoir qui entrait. Mademoiselle Lucile tendit le cou, et sa charmante figure s'éclaira d'un sourire.

Papa Michard courut à la fenêtre et cria :

— L'abbé Florian !

C'était, en effet, un abbé tout jeune, assez grand, de robuste carrure, fort à l'aise dans sa soutane. Son abondante chevelure noire, en coup de vent, se rebiffait sous son tricorne. Il n'était point laid, vraiment, avec sa figure rougeaude, joyeusement épanouie, le pétillement de ses yeux bruns, ses lèvres souriantes et sensuelles. Ordonné prêtre quelques jours auparavant, il avait poussé chez les naturels de Prunières. Papa Michard n'ayant plus rien à faire, sortit dans le vestibule pour le recevoir.

— M. le curé est-il chez lui ? demanda l'abbé.

— Pas encore. Il est à l'église. Mais ça ne fait rien, entrez toujours ; vous trouverez agréable compagnie.

— Vous avez des visites ?

— Mademoiselle Lucile d'Orsat.

Le jeune prêtre rougit un peu. Il reprit plus bas :

— Comme ça se rencontre ! Précisément, j'ai reçu tout à l'heure avis que je suis nommé vicaire à Saint-Hilaire.

— Alors mademoiselle Lucile sera votre paroissienne.

L'abbé Florian pénétra dans la salle, salua maman Michard, qui s'était levée pour lui faire une belle révérence. Puis il présenta ses hommages avec quelque embarras à mademoiselle Lucile, qui sourit d'un air très aimable, tandis que papa Michard poussait tout auprès d'elle une chaise au visiteur.

Le bonhomme, intelligent à sa façon, avait compris d'emblée que les deux jeunes gens auraient plaisir à coqueter ensemble. À peine assis, l'abbé Florian se hâta de dire au vieux :

— Je viens d'apprendre que Claude Arpin est furieux contre M. le curé.

— Bon ! fit papa Michard en haussant les épaules. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a, dit-on, que Claude Arpin est comme un enragé, parce que, ce matin, sa fille Eugénie s'est échappée, malgré sa défense, pour aller à la messe.

— Ah çà ! est-ce qu'il est fou ? cria papa Michard.

Et maman Michard ajouta avec beaucoup de sens :

— Eugénie doit obéissance avant tout à M. le curé, qui représente Dieu sur la terre.

— Ça finira mal pour Claude Arpin, reprit papa Michard avec indignation. Il pourra bien payer cher ses mauvais propos, car M. le curé a le bras long.

— C'est égal, dit l'abbé Florian, si j'étais à votre place, monsieur Michard, j'irais guetter devant l'église jusqu'à ce que M. le curé soit rentré. On ne sait pas ce qui peut arriver avec un homme tel que Claude Arpin.

Maman Michard regarda son mari. Le vieillard se leva

en bougonnant contre Claude Arpin, un pas grand'chose qui méprisait la religion, et quitta la salle en trottinant d'un pas inégal. Ayant été soldat sous le premier Empire, il avait reçu une balle quelque part au moment où il faisait volte-face à l'ennemi. De cette honorable blessure il lui restait de l'incertitude dans la démarche et une pension de cinquante écus. Mais il avait été réduit dans son ménage au rôle de saint Joseph ; pourtant madame Michard n'en avait pas souffert, au contraire, grâce au bon curé de son village. Papa Michard alla donc se promener un instant dans la rue qui séparait l'église du presbytère.

Le bonhomme était de fort méchante humeur contre ce rustre, qui le dérangeait avec ses bizarreries.

II

Papa Michard montait la garde depuis dix minutes environ, lorsqu'il vit accourir au pas de charge Claude Arpin, rouge et tout fumant. C'était un paysan aisé, d'une quarantaine d'années, très sanguin et de puissante encolure. Veuf depuis deux ans, il n'avait pas d'autre enfant qu'Eugénie. Honnête, serviable, laborieux, estimé dans le pays, il adorait sa fille, mais détestait les cagots. D'abord il avait essayé de prendre Eugénie par la douceur, pour la détourner de donner dans les curés. Mais elle avait résisté, sous prétexte que ce serait exposer son âme et manquer son salut que se contenter seulement de la messe le dimanche. Elle lui jouait sans cesse de mauvais tours pour se faufiler à l'église, et il accusait l'abbé Michard de la pousser à la désobéissance.

Au moment où il croisa papa Michard, il était à bout de souffle, mais ses yeux flambaient. L'autre se gara crainte d'accident. Le villageois lui jeta ces mots en passant :

— Ma coureuse de fille est encore là, avec votre fils, le curé, j'en donnerais ma tête à couper ; je vais lui en flanquer une volée.

Papa Michard bredouilla, tout tremblant :

— Claude, pas de bêtises !

Arpin ne l'écouta pas, déjà il était à la porte de l'église. Papa Michard hésita un instant, se demandant s'il le suivrait. Mais, à la fin, il eut un geste dédaigneux et marmotta :

— La police de l'église appartient à M. le curé. Il saura

bien tout seul mettre ce vaurien à la raison. Moi, je ne ferais que gêner, n'étant pas dans les ordres. Là-dessus, il rentra doucement au presbytère, non, toutefois, sans quelque inquiétude. Cependant Claude Arpin avait ouvert l'église sans bruit. Il regarda à l'intérieur. Personne. Alors, ôtant sa casquette, il s'avança et se dirigea vers la sacristie, dont la porte était entre-bâillée. En approchant, le campagnard assourdit son pas sur les dalles, marchant avec précaution, à cause de ses grosses bottes de labeur. Parvenu à proximité de la sacristie, il redoubla d'attention et réussit enfin à se coller contre le mur où battait la porte. Claude Arpin, retenant sa respiration, coula son regard en dedans. Il vit le curé, avec Eugénie, une jeune fille de seize ans. Tous deux, batifolant au fond de la sacristie, debout et face à face, se présentaient de profil, sans se douter qu'on les épiait.

L'abbé Michard n'était plus le fringant vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Hilaire. Agé maintenant d'une cinquantaine d'années, obèse, un peu chauve et grisonnant, il se tenait toujours bien, néanmoins. Eugénie était une belle villageoise crevant de santé, joufflue, aux charmes déjà plantureux, fraîche comme une rose, avec les yeux assassins et une épaisse chevelure de couleur ardente. Elle paraissait singulièrement apprivoisée, faisant des mines et mille agaceries au curé qui lui disait avec onction :

— Ma fille, ton père est un impie et sur le chemin de l'enfer.

— Oh! si vous saviez comme il s'en moque, de l'enfer, répliqua-t-elle, en lui tiraillant les boutons de sa soutane.

— Il ne faut pas désespérer, vois-tu, ma chatte : si tu continues de remplir tes devoirs religieux avec la même ponctualité, tu obtiendras certainement sa conversion.

Eugénie lui éclata de rire au nez, montrant une double rangée de dents, blanches comme celles d'un jeune chien, entre ses lèvres rouges, avec deux fossettes délicieuses creusées dans ses joues grasses. Elle se tenait les côtes, ployant sur ses hanches.

— En attendant, dit-elle, j'ai encore joué un fameux tour à papa, ce matin. Il m'avait défendu de venir à la messe et me veillait dans la cour. Moi, plus maligne que lui, j'ai passé dans une chambre du fond. Puis, troussant mes jupes comme ça, — elle répéta l'opération, découvrant une paire de mollets admirablement tournés, — j'ai sauté par la fenêtre et filé par le jardin.

Et elle se renversait en arrière, la gorge gonflée, se tordant de rire.

— Voilà du courage, ma chère petite, et Dieu te bénira, déclara le curé, dont les prunelles s'allumaient de plus en plus.

Eugénie n'en pensait probablement pas si long. Son accès de gaieté calmé, elle reprit :

— Oh ! ça m'amuse tant ! Voyez-vous, papa a beau me faire de gros yeux, prendre sa grosse voix ; au fond, il n'est pas méchant. Quelle figure il doit faire, s'il s'est aperçu de mon escapade.

— Il n'a pas le droit de t'empêcher de vaquer à tes devoirs religieux.

— C'est ce que je lui corne sans cesse aux oreilles. Mais, que voulez-vous ? Il ne peut pas sentir les prêtres. Il dit comme ça que le meilleur ne vaut rien pour le sexe. Ça n'est pas comme moi, qui ai tant de plaisir à me fourrer dans votre soutane.

— Vrai ?

— Oui, bien vrai. Tenez, l'autre jour, quand vous m'avez dit un tas de douceurs, en m'embrassant si gentiment, j'en ai rêvé toute la nuit, avec de petits frémissements sur la peau.

— Veux-tu que je recommence ?

— Je ne dis pas non.

L'abbé Michard la saisit par le cou, et la baisa longuement sur les lèvres, elle soufflant et se pâmant d'aise. Ensuite il balbutia, tout remué :

— C'est que tu es ma gâtée, étant si gentille.

— Je le sais bien, fit-elle d'une voix câline, et je connais des camarades que ça fait joliment enrager quand je leur conte ça.

Le curé fronça le sourcil.

— Petite bavarde, on ne jase pas de ces choses-là ; c'est un péché mortel. On garde ça pour soi, entends-tu ?

— Mais, monsieur, je suis très discrète. Même que papa s'en plaint continuellement. Il m'appelle mystérieuse et cachotière. C'est lui qui ferait un boucan, s'il apprenait tout ça. Aussi je n'en cause qu'à des filles qui ont de la religion et qui vont à confesse. Les autres n'ont pas bonne idée des prêtres.

— Ce sont des filles perdues. Dis-moi, ma chatte, que fais-tu de ta médaille ? La portes-tu, au moins ?

Eugénie glissa la main sous son fichu de soie :

— Si je la porte ! Je le crois bien. Je la mets là, entre mes deux *né-né*. Ça me chatouille et ça me fait penser à vous, qui me l'avez posée là, le mois dernier.

— Et tu la baises quelquefois ?

— Oui, souvent. Pas devant le monde, par exemple, on se moquerait de moi.

L'abbé Michard avait la bouche sèche, le nez pincé, le regard ardent. Avec son abandon et ses naïvetés, cette jolie fille l'impressionnait étrangement.

— Montre-moi ta médaille, reprit-il, la langue épaisse, que je sache si tu en as bien soin.

En même temps il saisit le fichu qui voilait les épaules et les seins d'Eugénie. Elle fit semblant de résister pour le taquiner. Mais elle céda bientôt et le laissa faire, minaudant et feignant des frissonnements au contact de ses doigts qui tremblaient. Ayant dégrafé le haut de la robe, il farfouilla un instant, puis retira un cordon de soie bleue auquel pendait la médaille, toute moite et toute chaude de la peau de la jeune fille.

Mais Eugénie ayant fait un mouvement trop brusque, le cordon cassa.

— Comme vous êtes maladroit, dit-elle avec un beau rire.

— Attends, balbutia-il très ému et l'haleine brûlante, que je répare le mal.

Elle avança docilement la tête sur l'épaule du curé, ayant une molle ondulation du torse et des hanches, joue contre joue, avec un petit rire convulsif qui la secouait de la tête aux pieds. Lui, sans se presser, renoua le cordon au cou de la jeune fille, caressant la nuque et le haut des épaules. Il achevait cette dévote besogne, lorsque la porte s'ouvrit toute grande, et Claude Arpin entra comme une bombe. L'abbé Michard recula d'instinct, effaré, cramoisi, comme si la foudre eût éclaté dans la sacristie. Eugénie, étonnée, se retourna vivement. Prompt comme l'éclair, son père lui avait administré deux maîtres soufflets, qui marbrèrent ses joues grasses. Elle se redressa avec un cri de colère. Claude Arpin l'empoigna brutalement, la bouscula dans l'église, et lui dit d'une voix sourde :

— Détale au plus vite, malheureuse. Va-t-en à la maison, où je règlerai ton compte tout à l'heure, après celui de monsieur, qui te donne de si belles leçons.

La jeune fille s'éloigna sans répliquer. Pour la première fois son père lui faisait peur. Alors Claude Arpin se planta devant le curé de Prunières, les bras croisés, l'écume aux lèvres, le regard plein de menaces :

— Ah ! c'est donc comme ça que vous formez nos jeunes filles ?

L'abbé Michard avait recouvré quelque aplomb, un peu de cette raideur solennelle qu'il déployait à l'église quand on l'encensait. Et puis il avait une telle habitude de mo-

rigéner les gens, de parler et de faire sans être contredit, que sa suffisance l'aveugla :

— Arpin, vous vous conduisez comme un malotru.

— Hein ? fit le villageois en marchant sur le curé. Mais j'étais là, à la porte, depuis un quart d'heure. J'ai vu et j'ai entendu. Si je ne vous ai pas dérangé plus tôt, c'est que je voulais savoir jusqu'où iraient vos sales familiarités.

— Je remplissais mon devoir envers cette pauvre Eugénie, que vous gênez dans la pratique de sa religion.

Claude Arpin eut un geste furibond. Les yeux lui sortaient de la tête :

— Ah ! votre devoir ! Vous enfermer seul avec ma fille, lui lécher les lèvres, lui farfouiller la poitrine, la gratter dans le dos, la tripoter indécemment, vous appelez ça votre devoir ?

— Vous exagérez.

— J'ai vu, vous dis-je, et n'ai rien perdu de la scène dégoûtante que je viens d'interrompre. Il n'était que temps, car je crois que sans moi ça se serait terminé plus mal encore. Tenez, vous êtes tous les mêmes, prêchant de belles choses en public et faisant des cochonneries en secret.

— Vous m'insultez, cria le curé, et je vous ordonne de sortir.

— Comment ! je vous pince débauchant ma fille, et vous avez le front de me couper la parole ? Non, je ne sortirai pas avant de vous avoir craché tout ce que j'ai sur le cœur. Vous êtes un misérable, qui ne vous plaisez qu'au milieu des cotillons. Mais je vous avertis que ça se connaît dans le pays, et que beaucoup vous regardent comme un pas grand'chose.

— Et moi, je vous préviens que je porterai plainte. Vous m'injuriez à l'église, dans l'exercice de mes fonctions.

— Oui, parlons-en de vos fonctions, elles sont propres, riposta Arpin avec un rire strident. Soit : portez plainte ; nous nous expliquerons devant la justice. Dernièrement, elle a condamné aux galères le curé de Bricourt, qui, rebuté des femmes de sa paroisse, braconnait sur les terres de Sodome. Le public apprendra qu'après avoir batifolé avec les grandes dames de la ville, vous vous attaquez maintenant aux petites filles de seize ans.

— Elle apprendra que vous êtes un calomniateur. On me croira, moi, entendez-vous ? Et les juges vous condamneront pour avoir menti.

Claude Arpin comprit que le curé avait raison.

— En effet, dit-il avec amertume, les prêtres et les juges d'aujourd'hui, ça fraye ensemble comme larrons en foire.

— Prenez garde !

— Prenez garde vous-même de ne point me pousser à bout : je serais capable de faire un mauvais coup. Si par malheur vous réussissiez à abuser de ma fille, je vous étranglerais, au risque des galères ou de l'échafaud.

Ces mots furent prononcés avec un tel accent, que l'abbé Michard trembla pour de bon et s'abstint de répliquer. Claude Arpin sortit là-dessus de la sacristie, sans daigner ajouter une syllabe de plus. Le curé étouffait de colère et de peur. Quand il fut sûr que le paysan avait quitté l'église, il se disposa lui-même au départ. Hors de lui, profondément humilié surtout, il oublia de saluer l'autel. Mais, comme il n'y avait personne pour le voir, cela ne tirait pas à conséquence.

III

Dans la salle du presbytère, l'abbé Florian était toujours aussi près de Lucile d'Orsat, dont la robe frôlait la sienne. Mais la conversation ne s'animait pas entre le nouveau prêtre et la jeune fille. Celle-ci paraissait un peu contrainte, et l'autre fortement troublé. Luc Florian avait dit à Lucile :

— Le courrier de ce matin m'a apporté une nouvelle qui me rend bien heureux. Monseigneur m'a nommé vicaire de Saint-Hilaire.

— Je le savais en partant, avait répondu Lucile avec un sourire. Ma mère en est charmée. Je vous avouerai même qu'elle n'est point étrangère à cette décision de l'archevêque.

— Combien je suis reconnaissant à madame la baronne.

— Vous le voyez, elle ne vous a point oublié, bien qu'une année se soit écoulée depuis sa rencontre ici avec vous, durant vos dernières vacances.

— Et moi, je me souviendrai toujours des bontés de madame d'Orsat.

Ces paroles échangées, il y eut un long silence entre les deux jeunes gens. Pourtant, ils s'étaient vus souvent au presbytère de Prunières, mais quand ils étaient beaucoup plus jeunes l'un et l'autre. Luc Florian était un élève de

l'abbé Michard, qui lui avait enseigné tout son latin. Or, comme la famille d'Orsat visitait souvent le curé, le nouveau vicaire et Lucile avaient été en quelque sorte camarades d'enfance.

La petite demoiselle s'égayait bien alors, de temps à autre, des gaucheries et balourdises du jeune villageois, que l'abbé Michard dégrossissait péniblement. Mais ayant bon caractère, Luc Florian ne se formalisait point. Une fois entré au séminaire de Saint-Sulpice, ses études théologiques interrompirent forcément ces relations de hasard. Pendant toute cette période, une seule des visites de la noble famille avait coïncidé avec les vacances, celle de l'année précédente. L'abbé avait revu Lucile jeune fille. Elle lui était apparue séduisante, transfigurée. En outre, la dévotion n'excluant pas la coquetterie dans la maison de madame d'Orsat, Lucile, se sachant belle, ne négligeait pas plus que sa mère de mettre ses charmes en relief.

Malgré la simplicité chrétienne que la baronne prêchait en paroles, Lucile était toujours à la dernière mode. Car, si madame d'Orsat blâmait sévèrement la mondainetó des petites ouvrières de Saint-Hilaire, elle estimait que ni elle, ni sa fille n'avaient le droit de le céder en élégance aux autres dames de leur rang. C'eût été déroger. En présence de cette Lucile nouvelle, rayonnante de grâce, vêtue avec un goût exquis, Luc Florian avait reçu une commotion terrible. Les exubérances de sa nature sanguine, habilement refoulées au séminaire, avaient fermenté violemment et menacé d'éclater. Pour tout dire, la tête lui avait tourné du premier coup. De son côté, mademoiselle d'Orsat avait trouvé ce garçon superbe dans la soutane. Elle avait jugé qu'une fois huilé et consacré, ce serait la perfection de l'espèce. Un autre sentiment se mêla-t-il à ces appréciations, sans qu'elle s'en doutât? La chose est probable. Rien de soudainement inflammable, l'expérience le démontre tous les jours, comme ces cœurs pétris par les mains de l'Eglise. Cependant Lucile resta froide, réservée, un peu railleuse. Elle effaroucha le séminariste, enrayant chez lui la passion qui naissait.

L'année qui s'était écoulée, avait effacé dans l'âme de Luc Florian ces vives et premières impressions. Mais aujourd'hui, son cœur palpitait une seconde fois. La jeune fille lui semblait plus adorablement belle encore.

Lucile aussi goûtait une douceur intime, non exempte de quelque trouble, en revoyant le jeune abbé. D'autant plus qu'il embaumait le chrême dont on l'avait frotté récemment à l'ordination. Son imagination, exaltée par les rêveries surnaturelles dont on l'avait nourrie, idéalisait

ce garçon, le grandissait à des proportions surhumaines. Il était beau et portait soutane. On n'avait point appris à Lucile à regarder au-delà. Et puis, l'hérédité lui avait infusé des appétits mystiques pour les ministres des autels. Quant à Luc Florian, la vocation ecclésiastique lui était venue à peu près de même qu'au malheureux abbé Denisot. Il était entré dans le clergé comme d'autres entrent au moulin. Son père, voyant les parents du curé de Prunières vivre à l'aise auprès de leur fils, avait décidé que le sien lui procurerait le même bien-être. Sa mère également l'avait poussé avec ardeur dans l'Eglise, mais non pour les mêmes motifs que papa Florian. Aveuglée par le fanatisme, elle se persuadait que le froc est un passeport infaillible pour le ciel. Lui, n'ayant de préférence pour aucune profession, accepta volontiers celle qu'on lui offrait. Maintenant que la chose était faite, le jeune abbé comptait fermement sur la grâce de Dieu pour exercer décemment le métier qu'on lui avait appris. Du reste, il comprenait suffisamment le latin de cuisine de la théologie, celui de son bréviaire et de son missel, par où il éclipsait quantité de ses confrères. Il avait étudié l'histoire dans l'ouvrage de l'abbé Rohrhbacher, approuvé à Rome. Consciencieusement, sans passer une *virgule*, il avait casé dans sa tête les innombrables âneries qui émaillent cette indigeste compilation, outrage immortel à la langue, à la science, à la vérité.

Le pieux tonsuré avait une teinture des ascètes et des mystiques, était ferré sur les miracles, les prophéties et le culte de la Vierge. Déjà il s'était essayé à la prédication et n'avait point trop mal réussi, grâce à de vieux sermonnaires qu'il avait adaptés à son usage en élaguant ce qu'il n'entendait pas. Mais son fort, c'était le rituel et le *Manuel des confesseurs*. Aussi brillait-il dans les cérémonies publiques et promettait-il de se distinguer dans la conduite des âmes. Sans doute, il était faible sur le français. Mais on ne peut pas tout embrasser, même au séminaire de Saint-Sulpice. D'ailleurs, ses maîtres se glorifiaient de s'exprimer avec une simplicité toute chrétienne, c'est-à-dire très incorrectement. Ils décriaient la grammaire comme un instrument profane inventé par Satan pour enfler la vanité de l'instituteur laïque. En revanche, il excellait dans le chant, et même dans la musique courante. Durant les vacances, lorsque Luc Florian tonnait au lutrin de Prunières, les chantres villageois, humiliés, détonnaient plus que de coutume ; le serpent manquait l'embouchure ou ronflait faux ; les enfants de chœur, émerveillés, contemplaient bouche béante le lévite sonore. A

ce portrait, on reconnaîtra aisément que le jeune abbé était taillé pour aller loin. Telle était d'ailleurs l'opinion de ses supérieurs. Lui-même, sentant sa valeur, ne demandait qu'à bien faire et à bien vivre. A son aspect, chacun se disait à Prunières :

— Voilà un bon vivant. Il fera quelque jour une belle fourchette et sablera comme pas un le vin généreux qu'on récolte dans les vignes du Seigneur.

Et les commères au franc-parler ajoutaient, toujours dans l'idiome prunichon :

— Quel dommage que ce gaillard-là soit enfroqué ! Los beaux enfants qu'il engendrerait !

Avec tant de qualités, un brillant avenir s'ouvrait évidemment pour Luc Florian. Pour peu qu'une dévote en crédit s'en mêlât, il était sûr de coiffer un jour la mître. En ce temps-là, on faisait évêques, même cardinaux, des abbés qui ne le valaient pas. En attendant, il essayait de causer avec Lucile d'Orsat, appelant à son aide toute sa théologie pour maîtriser les tumultes que lui causait le voisinage de la jolie blonde. Ni lui, ni la jeune fille n'avaient réussi encore à sortir des banalités, quand le curé de Prunières parut dans la salle. L'abbé Michard, rouge comme un coq dont on a effarouché les poules, éclata tout de suite, mais avec dignité.

Sa résidence à la ville lui avait imprimé des allures hautaines, qu'il ne dépouillait même pas dans l'intimité. Il posait la nuit jusque sous le casque à mèche. Papa Michard s'empressa de lui avancer un siège. Il refusa du geste et se mit à arpenter la pièce d'un pas saccadé.

— C'est inouï, cria-t-il avec indignation, comme l'insolence de ces paysans monte tous les jours. Le croiriez-vous ? L'un d'eux, un vaurien, un impie, vient de m'insulter en pleine sacristie.

— Je parie que c'est Claude Arpin, fit papa Michard.

— Lui-même. Comment le saviez-vous ?

— L'abbé Florian nous a prévenus, tout à l'heure, que ce mauvais drôle voulait vous faire une scène à propos de sa fille.

Maman Michard regarda son mari par-dessus ses lunettes :

— Monsieur Michard, vous avez eu tort de ne pas accompagner Claude Arpin à l'église.

— Mon père a bien fait de s'abstenir, déclara le curé d'un ton solennel : on a beau dire, un prêtre, fort de sa conscience, peut braver impunément les méchants, parce que Dieu l'assiste. N'oubliez jamais ça, l'abbé Florian.

Le jeune prêtre inclina la tête affirmativement. Le curé continua :

— Cette pauvre Eugénie était entrée à la sacristie pour me faire indulgencier une médaille. Au moment où je la lui remettais, son père, qui la guettait à la porte, s'élança sur elle comme un fou, et la souffleta en l'accablant d'injures.

Papa Michard, n'ayant plus peur de Claude Arpin, roula de gros yeux fulgurants, frappa un coup de poing sur la table, et d'une voix tonnante :

— Cette fois-ci, faut lui donner une leçon.

— Telle est mon intention. Par respect pour mon caractère sacré, je ne dois point permettre à ce misérable de déblatérer davantage contre moi dans la paroisse.

— Vous êtes au-dessus de cela, mon fils, observa maman Michard. On vous connaît à Prunières.

— Certes, s'il ne s'agissait que de mon humble personne, reprit le curé en se rengorgeant, je mépriserais les sottises de ce malheureux. Mais en le faisant punir, je défendrai la cause de la religion.

— Est-ce qu'il vous a frappé ? demanda papa Michard.

— Non, il n'a pas commis de crime ; mais il m'a grièvement insulté.

— Vous avez des témoins ?

— Pas d'autre que la fillette, encore a-t-elle filé comme le vent...

— Avec sa paire de gifles, je conçois ça, dit papa Michard ; mais si vous n'avez pas de témoins, il me paraît difficile de poursuivre Claude Arpin.

Le curé s'arrêta devant le bonhomme, les bras croisés, regardant de haut.

— J'imagine bien qu'on me croira sur parole, fit-il tout hérissé. Le premier devoir de la justice est de faire respecter les prêtres.

L'abbé Michard, à peu près aussi cultivé que Luc Florian, avait l'intelligence sensiblement plus étroite. Les gens d'église avaient toujours raison; il ne sortait pas de là. Ayant avalé d'un trait une tasse de lait chaud qui l'attendait, il annonça la résolution de procéder sur-le-champ contre Claude Arpin. Il fallait un exemple, dans l'intérêt des âmes confiées à ses soins, et il comptait bien que le campagnard insolent aurait au moins de la prison. Papa Michard, très monté, de son côté, s'écria :

— Ce garnement-là mériterait d'être guillotiné.

— Non, répondit le curé avec indulgence. Mais si les juges étaient aussi bons chrétiens qu'autrefois, Arpin n'échapperait pas aux galères. La Sainte-Ecriture enseigne qu'outrager un prêtre, c'est toucher Dieu à la prunelle de l'œil.

— Enfin, qu'allez-vous faire? s'informa papa Michard.

— D'abord, je passe chez le maire de Prunières, à qui j'enjoindrai de mander Claude Arpin et de l'effrayer, afin que le drôle n'aggrave pas sa faute en jasant. Je prendrai ensuite la voiture de Sceaux, qui part dans une demi-heure, et je porterai plainte. L'abbé Florian, voulez-vous m'accompagner?

— Volontiers, monsieur le curé.

En même temps le jeune prêtre se leva. L'abbé Michard courut à sa chambre, et descendit presque aussitôt, son tricorne à la main. Il s'approcha de mademoiselle d'Orsat et lui dit :

— Ne vous ennuyez pas trop, ma chère enfant. Je serai de retour à midi. La voiture ne met que vingt-cinq minutes pour faire le trajet de Prunières à Sceaux.

— Je tâcherai de ne pas m'ennuyer, fit Lucile en souriant. D'ailleurs j'ai à écrire à ma mère.

L'abbé Michard était tout à fait paternel pour mademoiselle d'Orsat. On s'en souvient, il était vicaire à Saint-Hilaire, lors de la naissance de la jeune fille. La baronne, stérile jusque-là, attribuait à ses prières l'avènement de Lucile en ce monde. D'ailleurs, il avait baptisé l'enfant et l'avait bercée, pour ainsi dire, dans les plis de sa soutane. Le curé de Prunières se mit en route avec l'abbé Florian. Dieu lui avait inspiré de faire condamner à la prison ce malheureux Claude Arpin, coupable de le gêner dans ses relations pastorales avec Eugénie. Lucile d'Orsat monta à sa chambre, au premier étage, pour écrire à la baronne.

Mais, s'apercevant qu'il lui manquait un encrier, elle alla chercher celui du curé, dans la pièce voisine. Lucile le trouva sur le bureau. En jetant un regard sur le parquet, elle vit une lettre tombée, et la ramassa. L'adresse était de l'écriture de sa mère. La curiosité de la jeune fille s'éveilla soudain. Après quelque hésitation, Lucile se dit:

— Pourquoi ne lirais-je pas? Entre personnes si pieuses, la correspondance doit être singulièrement édifiante.

Elle introduisit donc ses doigts mignons dans l'enveloppe, retira délicatement la lettre, la déplia et la parcourut avidement. Dès les premières lignes, mademoiselle d'Orsat éprouva une vive émotion. Il y avait de quoi, car voici ce qu'avait écrit la baronne : « Mon bien-aimé, je m'occupe activement d'assurer le bonheur de notre chère Lucile, ta fille et la mienne, le fruit de nos jeunes amours. Si je réussis, comme je l'espère, notre enfant sera riche. » Puis elle le priait d'envoyer papa Michard pour emmener à Prunières mademoiselle d'Orsat.

Cette lettre révélait d'un coup à Lucile l'envers de la vie dévote. Elle la glissa dans l'enveloppe d'une main tremblante, la déposa sur le bureau, entre deux livres, prit l'encrier et se hâta de retourner à sa chambre pour y méditer à l'aise sur l'étrange découverte.

Là, elle s'assit devant une petite table, le front dans ses mains, très agitée. En y réfléchissant, mademoiselle d'Orsat se souvint de mille circonstances singulières, inexplicables, dont la lettre lui donnait la clef. Ainsi, elle se rappelait parfaitement certaines familiarités échangées entre sa mère et l'abbé Michard. Un jour, notamment, elle avait surpris la baronne sur les genoux du curé. Lucile comprit pareillement pourquoi l'abbé Michard l'embrassait et la tutoyait quand ils étaient seuls, bien qu'elle fût maintenant une grande demoiselle. En outre, diverses allusions de mademoiselle Angélique Nicolle, la nièce du curé de Saint-Hilaire, lui revinrent en mémoire : mademoiselle Angélique avait deviné la nature du miracle qui avait guéri madame d'Orsat de sa stérilité.

Enfin, la date de la naissance de la jeune fille, rapprochée de celle de la maladie de M. d'Orsat, en disait plus long que tout le reste. Bientôt, Lucile se leva, alla se planter devant la glace qui ornait la cheminée, et se contempla longuement. Elle faisait en elle-même une *confrontation*. Après avoir analysé minutieusement les lignes de son frais visage, elle murmura, les yeux toujours fixés sur la glace :

— Il n'y a pas à dire, je suis tout son portrait, à M. le curé de Prunières : cheveux blonds et soyeux, comme les siens, même couleur des prunelles, le nez et le menton d'un modelé pareil...

Lucile, un instant troublée, était devenue rêveuse. Elle parcourut la chambre deux ou trois fois, perdue dans ses pensées. Elle n'était donc pas la fille du baron d'Orsat ; le malheureux avait été trompé et ne s'en doutait pas, croyait-elle. Non-seulement Lucile était convenable avec lui, mais, touchée de sa faiblesse d'esprit, elle le comblait d'attentions. Ayant bon cœur, malgré son éducation, elle l'aimait sincèrement. Aussi s'attendrit-elle un instant sur cet homme, victime d'une maladie cruelle et de la dévotion trop ardente de sa femme. Puis Lucile revint au mystère de sa naissance. Fille d'un prêtre ! Eh bien, cela ne lui déplut pas absolument, au fond. Ayant la tête un peu romanesque, souvent elle songeait tout éveillée.

Elevée par sa mère dans un bigotisme transcendant, les porte-soutanes lui apparaissaient comme des êtres quasi

surnaturels. Elle était donc étonnée seulement d'avoir pour père l'abbé Michard. Elle finit par se persuader qu'en vertu de cette origine, elle devait participer au caractère sacré dont elle l'estimait revêtu. Il lui sembla que sa chair et son sang avaient quelque chose de plus auguste. Mais en même temps, les sévérités apparentes de l'enseignement clérical s'évanouirent pour Lucile. Du moment qu'un prêtre tant respecté dans sa famille procréait comme les simples laïques, elle jugea qu'il était licite d'aimer d'amour les oints du Seigneur. Telle fut la principale conclusion qu'elle tira de son étrange découverte. Et Lucile pensait à Luc Florian. Pourtant, elle ne tarda pas à secouer la tête d'un air mélancolique.

— Si je me marie, murmura-t-elle, je veux être fidèle à celui que j'épouserai. Mais voilà: dois-je consentir?... Est-ce honnête d'épouser quand on n'aime pas d'une certaine façon, comme j'aimerais, par exemple, ce jeune abbé Florian?

Elle demeura pensive un moment, occupée de ces idées. Puis elle reprit :

— Georges Plancy est distingué, spirituel, très riche... Nous nous traitons en camarades... Je ressens pour lui l'amitié que j'aurais pour un grand frère... Mais maman prétend que l'amour vient dans le mariage... Il ne me paraît pas qu'elle puisse en parler d'après sa propre expérience... Enfin, nous verrons bien.

Là-dessus, Lucile se rassit devant sa table pour écrire à la baronne.

IV

Madame d'Orsat n'avait point envoyé sa fille à Prunières uniquement pour lui procurer quelques jours de distraction. Elle avait eu des motifs beaucoup plus sérieux. Pour les mettre en lumière, il nous faut raconter les divers incidents qui se sont produits depuis la suspension de l'instruction sur l'empoisonnement de l'abbé Denisot. On se rappelle comment la baronne avait obtenu le transfert de madame Plancy dans une maison de santé de Neuilly, deux jours après l'arrestation de la tante du vicaire, et pour quelles raisons elle avait agi en faveur de la femme qui la détestait si fort. Madame d'Orsat tremblait, — nous l'avons expliqué, — que madame Plancy ne rendît publique en pleine audience, une partie de son terrible passé.

En outre, elle avait peur maintenant de son mari, qui paraissait avoir la clef du mystère de l'empoisonnement. La baronne s'était donc décidée à faire de madame de Plancy son obligée, pour la forcer à la discrétion. On n'a pas oublié non plus la tentative de madame d'Orsat pour réduire au silence Aglaé Poivrot. On sait que, durant sa visite chez la vieille fille, elle avait vu surgir un autre personnage, M. Rubel, également instruit de ses aventures de jeunesse.

La baronne était rentrée chez elle accablée, mais non point résignée à s'abandonner à la fatalité. Elle ne tarda pas à recouvrer son énergie et sa décision habituelle. Son cerveau avait enfanté un plan qu'elle croyait destiné à étouffer définitivement son redoutable passé, tout en assurant à sa fille un brillant avenir. Madame d'Orsat avait été frappée de ceci : par le fait de la mort de l'abbé Denisot, Georges Plancy héritait de son cousin le million de l'oncle Moreau. Et elle avait fait ce raisonnement :

— Désormais, madame Plancy est liée par la reconnaissance. Georges, sachant ce que j'ai obtenu pour sa mère, ne peut manquer de me faire une visite de remerciement. Je le recevrai si bien, qu'il reprendra volontiers le chemin de ma maison... Lucile est belle, il la verra, et ils s'aimeront certainement. Madame Plancy ne voudra point se refuser au bonheur de son fils ; elle consentira au mariage, et je n'aurai plus rien à craindre de cette femme. D'autre part, je connais que M. Rubel, cet étrange banquier, s'intéresse beaucoup à Georges et à sa mère. Je le tiendrai pareillement si Lucile épouse ce jeune homme. Je m'entendrai avec M. de Villemaur pour qu'il ne rende pas son ordonnance de non-lieu avant la conclusion de l'affaire.

Ainsi raisonnait la baronne d'Orsat.

De fait, selon ses prévisions, la première pensée de Georges Plancy, en apprenant ce qu'il lui devait, fut de courir la remercier.

Le lendemain du jour où madame Plancy avait été conduite à Neuilly, il dit à M. Rubel :

— Les convenances exigent, me semble-t-il, que je fasse une visite à madame d'Orsat.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, déclara le banquier avec son flegme accoutumé.

— En ce cas, j'irai dès ce soir.

— Parfaitement ; peut-être t'invitera-t-on à fréquenter la maison.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon garçon, si on te le propose, tu peux

accepter. Mais souviens-toi que le baron a fait quelque chose aussi pour ta mère.

— Je n'ai garde de l'oublier.

M. Rubel fixa un long regard sur le jeune homme, mais n'ajouta pas un mot sur ce sujet. Sur les trois heures de l'après-midi, Georges Plancy se présenta à l'hôtel d'Orsat. Introduit immédiatement au salon, il y fut bientôt rejoint par la baronne accompagnée de sa fille. Madame d'Orsat était bien changée. Néanmoins, la vigueur de cette nature exceptionnelle commençait à triompher des crises récemment subies. Le masque ravagé conservait un puissant reflet de son ancienne beauté. Elle alla à Georges la main tendue, un sourire séduisant sur les lèvres; puis elle le fit asseoir à côté d'elle, sur le canapé, après l'avoir nommé à Lucile, qui ne le connaissait pas. Le jeune homme lui exprima toute sa reconnaissance, dans les termes les plus chaleureux.

— Madame, ajouta-t-il, vos bontés passées me font espérer que vous daignerez y mettre le comble en obtenant la libération de ma pauvre mère.

— J'y emploierai de grand cœur tout ce que je puis avoir d'influence. Mais je ne dois pas vous dissimuler que cela demandera du temps.

— Oh! je vous en conjure!

— Ayez confiance en moi, monsieur Georges, reprit la baronne qui dévorait des yeux le beau jeune homme. On m'a dit, là où j'ai sollicité, qu'il fallait laisser dormir un peu cette grosse affaire, — quelques mois, peut-être. Le moment venu, soyez sûr que je ne m'épargnerai pas.

Il remercia de nouveau. Alors madame d'Orsat s'informa de ses occupations quotidiennes avec un accent presque maternel, et parvint sans peine à prolonger l'entretien. Cependant Georges examinait Lucile à la dérobée. Cette belle jeune fille blonde avait excité tout de suite sa curiosité, et même sa sympathie. Deux ou trois fois leurs regards se croisèrent. Enfin ils sourirent l'un et l'autre. Bientôt toute gêne disparut entre eux, et la baronne. qui les observait, s'arrangea adroitement de façon à les faire causer ensemble. Elle était charmée de la tournure que prenaient les choses, dès cette première entrevue, et couvait son futur gendre avec une orgueilleuse complaisance. Le jeune homme s'étant informé du baron, madame d'Orsat le fit appeler. Il vint au bout de quelques minutes, et pressa avec effusion les mains de Georges.

— Je suis bien heureux, cher monsieur, dit-il, à la pensée que la justice ne tardera pas à reconnaître l'innocence

de madame votre mère. Madame d'Orsat ne s'en tiendra pas là, vous pouvez y compter.

En même temps il jetait à sa femme un regard singulier, sous lequel la baronne baissa les yeux avec embarras. Quand Georges se leva pour partir, il était ravi de l'accueil plus qu'aimable qu'on lui avait fait. Madame d'Orsat lui dit avec une grâce infinie :

— Vous connaissez maintenant notre maison, monsieur Georges. Nous serons heureux tous de vous y revoir souvent.

— Vous me comblez, madame, balbutia le jeune homme.

Georges revint à l'hôtel d'Orsat. Au bout d'un mois il s'y sentait presque chez lui, car la baronne le traitait avec une familiarité qui le touchait vivement. Le cœur de cette femme, dépravé par les passions désordonnées, subissait-il l'influence de la nature généreuse de Georges ? Non. Elle ne songeait qu'à poursuivre son but, et mettait en œuvre, pour l'atteindre, tout ce qui lui restait de séduction. Souvent elle laissait les deux jeunes gens seuls au salon à faire de la musique, ou au jardin sous les grands arbres. Ils s'entendaient à merveille, vivant sur le pied d'une véritable familiarité, s'ébattant ensemble comme des enfants. Parfois, M. d'Orsat les observait d'un air narquois. Cependant il avait plaisir à voir Georges et causait volontiers avec lui.

Chaque semaine le jeune homme visitait sa mère à Neuilly. Il avait essayé de l'entretenir de ses relations avec la famille d'Orsat. Madame Plancy n'osa le désapprouver, sachant qu'il avait l'assentiment de M. Rubel. Mais elle répondit à ses confidences avec une telle froideur, qu'il s'abstint de les renouveler. Le banquier n'ignorait pas que Lucile était belle. Il avait même pressenti que la baronne, alléchée par l'héritage échu à Georges, songerait à un mariage. Mais il se rassurait en voyant grandir l'amour du jeune homme pour Valentine Charbuy. Néanmoins, il finit par s'inquiéter de l'intimité croissante de Georges avec la baronne, se demandant s'il ne serait point prudent d'intervenir.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrestation de madame Plancy. Il était temps de réclamer une solution. M. Rubel résolut de s'ouvrir au baron, qui, grâce à ses soins, avait à peu près recouvré son état normal. Il était sûr d'avoir en lui un allié pour déjouer les projets que l'épouse adultère couvait en faveur de la fille de l'abbé Michard. M. d'Orsat étant venu le voir trois jours avant le départ de Lucile pour Prunières, le banquier lui dit :

— Ah çà, mon cher baron, est-ce que madame d'Orsat serait en train d'engluer Georges Plancy ?

M. d'Orsat sourit avec malice :

— Vous avez deviné. Mais cette fois elle ne travaille pas pour son compte. Après avoir fait de Georges et de Lucile deux tourtereaux, elle essaye de leur apprendre à roucouler.

— Alors il faut agir, empêcher une nouvelle infamie.

Le baron regarda M. Rubel d'un air sardonique :

— Marier deux beaux jeunes gens, ce n'est point là une infamie, me semble-t-il.

— Sans doute, si mademoiselle Lucile eût été élevée par une autre que sa mère bigote ; si, de plus, Georges l'aimait réellement, ce n'est pas moi qui lui ferais un crime de sa naissance. La pauvre enfant n'en doit pas porter la responsabilité. Malheureusement, elle est dévote aussi, vous me l'avez dit. En outre, Georges ne saurait l'aimer, car il en aime une autre, celle-là digne de lui sous tous les rapports.

— En ce cas, mon cher Rubel, qu'avez-vous à craindre ?

— Tout. La baronne n'est-elle pas un démon ?

— Je puis vous affirmer que Georges et Lucile ne sont aucunement épris l'un de l'autre.

— Et qui nous garantit que madame d'Orsat ne tentera pas néanmoins de conclure un mariage ? Telle que vous me l'avez fait connaître, elle est bien capable d'abuser de la piété filiale de Georges et de jouer la liberté de la mère contre l'alliance du fils.

— Non-seulement elle en est capable, mais c'est là tout son plan. Je n'ai pas l'ombre de doute à cet égard.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher Rubel, madame d'Orsat en sera pour ses frais d'imagination. Retenez bien ceci : Georges se résignât-il à se sacrifier, madame Plancy ne le souffrirait pas.

— En êtes-vous sûr ?

— Parfaitement. La veille de l'empoisonnement de l'abbé Denisot, à la porte de la salle à manger du vicaire, j'ai surpris un secret de telle nature qu'il rend impossible le mariage entre Georges et Lucile... Madame d'Orsat elle-même, si ce secret lui était révélé, renoncerait immédiatement à son rêve.

M. Rubel ne paraissait qu'à demi convaincu.

— Ne pourriez-vous, baron, vous expliquer plus clairement ?

— Non. Ce secret ne m'appartient pas. Je l'ai volé, pour ainsi dire. Je me croirais coupable envers madame Plancy si je le livrais sans son aveu, même à vous, mon meilleur ami. Je vous le répète : ne vous alarmez p-

Laissons aux choses leur pente actuelle, et soyez certain qu'elles aboutiront prochainement à une effroyable conclusion pour celle qui les conduit.

M. d'Orsat s'exprimait avec une telle sécurité que M. Rubel se rassura. Toutefois, jugeant qu'aucune précaution n'était superflue en cas si grave, il fixa un regard pénétrant sur le baron, comme pour constater à nouveau que celui-ci était en pleine lucidité.

— Mon cher ami, reprit-il lentement, connaissez-vous exactement les antécédents de madame d'Orsat avant votre mariage?

Le front du baron se plissa, ses traits s'assombrirent.

— J'en connais assez pour affirmer qu'elle n'était pas plus honnête qu'aujourd'hui.

— Elle avait eu un enfant.

— Je sais que j'ai épousé une fille-mère... J'ai appris cela, à la porte de la salle à manger de l'abbé Denisot... la veille de l'empoisonnement.

— Une fille-mère, non, car cet enfant était le fruit d'un premier mariage.

M. d'Orsat tressaillit, ses lèvres blêmirent :

— Ainsi, dit-il d'une voix sombre, la misérable a dissimulé son veuvage. Il y a donc eu erreur sur la personne, — un cas de dissolution, par conséquent.

— Au bout de vingt ans il serait difficile de plaider cela devant les tribunaux.

— Vous avez raison. Mais qui vous a si bien informé, et quel homme était-ce que le premier mari de cette femme?

M. Rubel s'exprimait avec son impassibilité accoutumée. En abordant ce sujet, il avait pour but d'aiguiser encore la vigilance du baron. L'initier au passé, c'était accroître le ressentiment des outrages reçus et rendre son concours plus ardent.

— Vous êtes-vous quelquefois demandé, dit-il, pourquoi la baronne paye une pension annuelle de six cents francs à Aglaé Poivrot?

— Oh! je ne doute pas que ce ne soit le prix de honteux services.

— Mais vous ignorez les détails... Aglaé Poivrot me les a confiés.

Et M. Rubel retraça brièvement le fol amour de Victor Aubray pour la belle Césarine, les exigences de la coquette, les détournements commis pour la satisfaire, la fuite du mari trop faible, son retour à Paris, le meurtre de Jules Varin dans la rue Audran, la trahison de l'épouse infidele, le jugement et la condamnation. Puis, il raconta la retraite de Césarine à Vincennes, son accouchement,

les ordres donnés pour détruire l'enfant recueilli par madame Plancy, la brusque réapparition du forçat évadé, l'avortement de l'attentat sur Césarine, et enfin l'établissement de celle-ci à Montpellier, où M. d'Orsat l'avait connue. Le baron avait écouté en silence, sans même faire un geste. Quand M. Rubel eut achevé, il le regarda avec son air sardonique habituel. Mais il était facile de deviner quelle haine intense, et quelles colères bouillaient sous ce masque.

— Ainsi, mon cher baron, vous avez épousé la femme d'un galérien.

— Ce n'est pas le galérien qui est infâme, s'écria M. d'Orsat, mais la femme qui l'a perdu. Victor Aubray a été mille fois plus malheureux que coupable. Je le plains, et ne le méprise pas. C'était un homme de cœur, égaré, il est vrai, dans un instant de folie. Mais quelle nature généreuse et énergique! N'est-ce pas votre opinion?

— A peu près, murmura M. Rubel.

— Et cet amant, ce M. Edmond?

— Aglaé Poivrot m'a livré son véritable nom. C'était tout simplement l'abbé Michard.

Le baron sursauta et ses prunelles flambèrent. Il eut un éclat de rire nerveux effrayant :

— Toujours cet abominable drôle! Mais alors il n'a fait que rééditer chez moi les œuvres accomplies chez cet infortuné Victor Aubray?

— Oui, avec une lâcheté pareille.

— Et il n'y a pas moyen d'atteindre ce prêtre infâme? dit M. d'Orsat avec rage.

M. Rubel ne releva pas ces paroles, il reprit avec son beau flegme :

— A propos, je ne vous ai pas dit que j'ai acheté, il y a quinze jours, une propriété nommée La Bouillière, aux environs de Sceaux, une campagne pour la belle saison, où j'espère avoir le plaisir de vous recevoir.

— Certainement, j'accepte bien volontiers votre invitation.

— Ce petit domaine comprend des prés, des terres labourables, en partie sur le finage de Prunières; de sorte que me voilà voisin de votre fameux abbé Michard.

— Eh bien, je ne vous en fais pas mon compliment.

— Vous avez tort, mon cher baron. J'ai amodié mes prés et mes terres de labour à un paroissien du curé de Prunières, et je suis très content de mon fermier. Par exemple, le brave homme n'est pas fou de son pasteur.

— Peut-être Michard lui a-t-il joué quelque tour de sa façon. Autant que j'ai pu en juger, d'après les visites que

j'ai dû lui faire avec madame d'Orsat, il ne néglige pas ses belles paroissiennes.

— Il paraît même qu'il s'attaque aux donzelles à peine écloses. Or, ma qualité de gros propriétaire dans le pays m'impose pour premier devoir de protéger les habitants contre les entreprises immorales. Aussi ai-je déjà pris langue à Sceaux. Je suis dans les meilleurs termes avec les autorités : sous-préfet, maire, commissaire de police.

M. Rubel n'en dit pas davantage. Mais il avait souligné chacune de ses phrases. Le baron comprit, et ne questionna pas, par discrétion. Il était suffisamment renseigné sur les motifs qui avaient déterminé son ami à l'acquisition de ce domaine rural, sur les confins de la commune de Prunières. Il prit congé du banquier avec une poignée de main cordiale et en murmurant :

— Je vois que l'abbé Michard est en bonnes mains.

V

Durant ces deux mois, une franche amitié était née entre Georges Plancy et Lucile d'Orsat. Mais ce n'était pas encore de l'amour. La baronne, qui s'y connaissait, s'étonnait que le feu fût si long à s'allumer. Néanmoins, le jeune homme devenant de plus en plus pressant au sujet de sa mère, madame d'Orsat résolut de risquer le grand coup. Elle ne pouvait décemment offrir la main de sa fille. Mais, avec l'audace qu'on lui connaît, elle songea à se servir de M. de Villemaur, le juge d'instruction, un gentilhomme dévot, très soucieux de l'honneur et de l'intérêt de ses pareils. La baronne alla donc le trouver. Le magistrat avait obtenu plus d'une faveur de la noble dame. Aujourd'hui encore, bien qu'elle se fût fanée au souffle des derniers orages, il se sentait troublé en sa présence. M. de Villemaur l'accueillit donc avec empressement. Elle lui fit comprendre qu'il pouvait exiger beaucoup, après quoi elle entra en matière.

— Cher monsieur, dit-elle en lui prenant la main avec un sourire plein de promesses, il est temps, je crois, d'en finir avec cette triste affaire de la veuve Plancy.

Le juge fronça le sourcil. Il lui en coûtait énormément de ne point poursuivre cette instruction. Les charges étaient si accablantes et fournissaient de si beaux éléments pour un rapport, qui lui aurait fait honneur ! La baronne devina sa pensée et continua :

— C'est nécessaire. Je ne veux pas que. de ce procès, il rejaillisse sur mon nom une éclaboussure, ce qui ne manquerait pas d'arriver, j'en suis certaine, si vous vous obstiniez à passer outre. Mon mari devient de plus en plus inquiétant.

M. de Villemaur haussa les épaules.

— Un idiot ! fit-il dédaigneusement.

— Je crains qu'il ne le soit plus autant qu'il en a l'air. Depuis la mort de l'abbé Denisot, il a complètement changé.

— C'est fâcheux.

— Mais j'ai d'autres raisons de souhaiter une prompte solution. L'abbé Denisot décédé, madame Plancy hérite forcément de son oncle, M. Moreau, et son fils sera millionnaire.

— Oui, malheureusement, et nous ne pouvons l'empêcher.

— Et s'il existait un moyen de faire profiter la religion et une noble famille de cette grande fortune ?

— Ce serait un coup vraiment providentiel.

— Et bien, cela dépend de vous.

— Bah !

— Ecoutez-moi. Georges Plancy est venu me remercier, comme il le devait, de ce que j'ai fait pour sa mère. Je l'ai attiré à la maison. Il nous visite fréquemment et il se plaît avec Lucile.

— Je commence à comprendre, dit le magistrat.

— Ma fille, naturellement, fera ce que je voudrai. Mais il est urgent de décider le jeune homme. Je ne puis pourtant pas lui jeter Lucile à la tête. J'aurais besoin d'un intermédiaire discret, influent.

— Et vous avez pensé à moi, chère baronne ?

— A vous seul, car je ne connais personne ayant plus de tact et d'autorité pour traiter un sujet aussi délicat. Georges est naïf. Une fois marié, je suis sûre qu'il subira mon influence et deviendra l'un des soutiens les plus énergiques de la religion.

M. de Villemaur appuya son front sur sa main et réfléchit un moment. Bientôt il se redressa :

— Chère baronne, je n'ai rien à vous refuser. Voici la marche que je compte suivre. Je manderai ces jours-ci Georges Plancy.

— Après demain, dans la soirée, si c'est possible.

— Parfaitement. Je lui expliquerai que les charges primitives contre sa mère subsistent entières, et que je suis forcé de reprendre l'instruction du procès, à moins d'un prétexte pour agir autrement.

— C'est cela même.

— J'ajouterai ceci : j'ai appris que mademoiselle Lucile d'Orsat vous aime ; demandez sa main, qui ne vous sera pas refusée, je le crois.

— A merveille.

— Cet acte, poursuivrai-je, pèsera d'un grand poids sur l'opinion publique, et il nous sera facile d'agir sans la blesser. Quand on saura, en effet, que madame d'Orsat, dont la réputation est si bien établie, vous accorde sa fille, on en conclura que votre mère est innocente, malgré les apparences. Alors je pourrai rendre l'ordonnance de non-lieu.

— Merci, oh! merci, cher de Villemaur. Vous réussirez certainement, on ne résiste pas à un homme tel que vous.

A ce compliment flatteur, le juge se rengorgea.

— D'ailleurs, au cas où le jeune homme hésiterait, je mettrai en œuvre toute mon expérience de magistrat, toute la finesse qu'on daigne m'attribuer. Belle baronne, je vous réponds du succès.

Madame d'Orsat pressa avec effusion les mains de M. de Villemaur.

— Vous assurerez le bonheur de ma chère Lucile, dit-elle, avec attendrissement. Je ne marchanderai pas ma reconnaissance pour cette nouvelle preuve de dévouement.

Les yeux du vieux libertin brillaient d'un éclat lubrique. Bien que la baronne fût notablement défraîchie, ses formes plantureuses le tentaient violemment. Du reste, dame Thémis étant aveugle, distingue mal, d'habitude, les charmes frappés d'un coup de soleil, pourvu que leur opulence reste intacte. Le magistrat prit donc, sans se faire prier davantage, un à-compte sur la dette que la dévote venait de contracter envers lui. Ils se séparèrent très satisfaits l'un de l'autre. Ayant ainsi concerté toutes choses avec M. de Villemaur, la baronne causa avec Lucile et lui fit entendre que Georges, très épris, se préparait à la demander en mariage. La jeune fille, étonnée d'abord, éleva quelque objection. Sa mère les combattit, affirmant que l'amour viendrait, à la suite du sacrement.

Lucile, ayant le cœur libre, convaincue de l'efficacité de la grâce, finit par consentir. Aussitôt, pour n'être point gênée avec Georges, madame d'Orsat écrivit au curé de Prunières. Elle priait d'envoyer papa Michard prendre sa fille et de la garder deux jours au presbytère, en l'informant du mariage qui se préparait. La baronne avait un autre motif encore de dépêcher Lucile chez l'abbé

Michard. Depuis la mort de l'abbé Denisot, il manquait un vicaire à Saint-Hilaire. Désirant un prêtre docile à ses inspirations, elle avait obtenu la nomination de Luc Florian, un élève du curé de Prunières. Lucile verrait donc le jeune abbé, récemment ordonné. Conformément aux instructions de sa mère, elle tâcherait de s'en emparer, ce qui ne devait pas être difficile, ainsi qu'on a pu le pressentir dans un des précédents chapitres. Telles étaient les deux raisons qui avaient décidé le voyage de mademoiselle d'Orsat à Prunières. La jeune fille partie, la baronne restait libre à la maison de tous ses mouvements, car M. d'Orsat avait pris l'habitude de s'absenter continuellement. Il avait même renoncé à ses pratiques de dévotion et ne mettait plus le pied à l'église. La baronne s'en étant plainte, il lui avait répondu sèchement :

— Je n'aime point à fréquenter les lieux où l'on empoisonne.

Cependant il allait quelquefois encore au presbytère, par politesse et pour accompagner Lucile. Il n'avait gardé que cela de ses dix-huit ans de dévotion. Le jour même où Lucile s'était embarquée pour Prunières, sous l'aile de papa Michard, M. d'Orsat avait dit à la baronne :

— Ne commets-tu pas une imprudence, ma chère amie, en envoyant ta fille chez l'abbé Michard ?

— Une imprudence ! fit madame d'Orsat toute surprise. Où Lucile pourrait-elle être plus en sûreté que dans la maison d'un prêtre ?

— Sans doute. Mais il court de singuliers bruits sur le curé de Prunières.

— Quelque odieuse calomnie probablement, s'écria la baronne avec indignation.

— Je le suppose. Pourtant il paraît que ces rumeurs se propagent dans le pays, et pourraient fort bien donner l'éveil à la police.

— Comment le sais-tu ?

— Par M. Rubel.

Ce dialogue avait lieu au salon, à la fin d'une chaude journée de juin. Madame d'Orsat était assise près de la fenêtre, un livre de piété dans les mains. Le baron se tenait devant elle, la couvrant d'un regard étrange. Au nom du banquier, elle pâlit ; un petit tremblement nerveux agita ses membres.

— Quoi ! murmura-t-elle, tu connais M. Rubel ?

— Eh mais ! fit-il en souriant avec malice, il me semble que tu n'entends pas ce nom pour la première fois.

Madame d'Orsat se mordit les lèvres :

— Il est patron de Georges Plancy, qui m'a parlé de lui.

— C'est vrai. J'oubliais qu'il a pour secrétaire particulier ton futur gendre.

La baronne dissimula l'irritation sourde qui la gagnait.

— Ainsi, reprit-elle, tu es en relations avec M. Rubel?

— Il y a bien longtemps qu'elles ont commencé.

— Et tu ne m'as jamais parlé de lui?

— J'ignorais que cela pût t'intéresser. Je l'ai vu pour la première fois en Amérique, à New-York, où il m'a sauvé la vie, avant notre heureux mariage. Ayant su, il y aura tantôt deux ans, qu'il était à Paris, je me suis empressé de le visiter. N'est-ce pas tout naturel?

Ces explications succinctes, données avec un accent singulier, inspirèrent une vive inquiétude à madame d'Orsat. Pourtant le banquier n'avait point encore parlé à M. d'Orsat de son entrevue avec la baronne, chez les demoiselles Poivrot, le jour de l'enterrement de l'abbé Denisot. Mais la dévote l'ignorait, se demandant si son mari n'en savait pas plus long qu'il ne lui plaisait de l'avouer.

— C'est tout naturel, assurément, reprit-elle. Mais il ne l'est pas que tu m'aies caché tes visites à M. Rubel.

Le baron répondit d'un air moqueur :

— Maintenant que ma confession est faite, tu consentiras à m'absoudre, j'ose l'espérer. Le support mutuel entre époux n'est-il pas prescrit par notre sainte religion?

Madame d'Orsat sentit que son mari raillait. Mais le temps n'était plus où elle se jouait de lui et le gouvernait à son gré. A présent, il y avait des moments où il l'effrayait. Elle se maîtrisa donc de son mieux.

— D'où vient, dit-elle, que M. Rubel s'occupe de M. l'abbé Michard?

— Il ne s'en occupe pas précisément, mais on lui en parle. M. Rubel possède un joli domaine sur le finage de Prunières. Pour cultiver les terres labourables, il a embauché un paroissien de M. l'abbé Michard. Ce villageois, — un bavard, semble-t-il, — l'a informé que notre cher curé ne jouit plus d'une bonne réputation.

La baronne, livide, alarmée, entrevit une situation grosse de sinistres conséquences, une tempête nouvelle se formait au-dessus de sa tête, tempête dont il lui était impossible de discerner les redoutables éléments. Après lui avoir lancé ce trait empoisonné, M. d'Orsat prit son chapeau et s'éloigna.

Quelques instants plus tard, Georges Plancy entrait au salon, les traits décomposés, la démarche vacillante, les yeux brillants de fièvre.

VI

Nous avons laissé Lucile au presbytère de Prunières, assise devant une table et écrivant à sa mère, après la découverte du mystère de sa naissance. En ce moment, le curé arrivait à Sceaux, avec l'abbé Florian, pour y porter plainte contre Claude Arpin. Il se rendit tout droit chez le commissaire de police, qu'il connaissait depuis des années, et pénétra raide et imposant dans le bureau. Ayant su que le magistrat était à son cabinet, l'abbé Michard se présenta avec son compagnon, en homme sûr de son fait et prêt à dicter des ordres. Sec, mince, l'air un peu funèbre, la moustache grisonnante, le commissaire, la tête penchée sur un registre, examinait quelques notes de police. Au lieu d'accueillir l'abbé Michard comme d'habitude, debout et la main tendue, il se redressa, les sourcils froncés, sans quitter son siège.

— Monsieur le curé, dit-il, d'un ton bref, je désirerais causer seul avec vous.

L'abbé Michard, légèrement troublé, fit signe à Luc Florian de sortir.

Puis, s'étant assis, il prit la parole avec son outrecuidance ordinaire :

— Monsieur le commissaire, je me vois dans la dure nécessité de porter plainte contre un de mes paroissiens; mais le devoir avant tout. Je serais coupable en ne faisant point respecter le caractère sacré dont je suis revêtu.

Il s'arrêta, attendant un mot d'approbation. Le magistrat, impassible, l'invita du geste à continuer.

— Ce matin, Claude Arpin m'a insulté à la sacristie, dans l'exercice de mes fonctions.

— A quel propos ?

— Parce que j'indulgenciais une médaille pour sa fille Eugénie.

— Une belle enfant de seize ans, je crois ?

— Seize ans, oui, monsieur.

— Vous étiez seul avec elle ?

L'abbé Michard rougit, devinant vaguement la portée de la question.

— Je remplissais mon ministère. Claude Arpin est un impie, un ennemi de la religion. Il mérite une punition exemplaire.

— Si Claude Arpin vous a insulté, il a eu tort. Mais il

s'est borné à protester contre ce tête-à-tête entre vous et sa fille, il était dans son droit.

Le curé de Prunières, offensé des paroles du commissaire, recouvra sa morgue et son arrogance :

— Monsieur, quand un prêtre dénonce un mauvais sujet, il doit être cru.

— Pourvu qu'il ait raison et qu'il le prouve. Malheureusement, je crains que tel ne soit pas précisément votre cas...

— Si vous prenez fait et cause pour Arpin, interrompit insolemment le curé...

— Permettez, monsieur; nous ne sommes pas ici à l'église. Claude Arpin est un honnête homme. C'est l'opinion de la plupart de ses compatriotes. Il jouit même à ce point de l'estime générale, qu'un grand banquier de Paris, M. Rubel, propriétaire de La Boulinière, un domaine sis sur votre finage, lui a confié la gérance de ses prés et de ses terres.

L'abbé Michard, de plus en plus piqué, murmura avec aigreur :

— J'ignorais qu'Arpin fût aussi bien noté dans vos papiers.

Dédaignant de relever cette nouvelle insolence, le magistrat poursuivit :

— Quant à vous, monsieur, je sais que vous attirez sa fille, malgré lui à l'église, à la sacristie. *Ceci est inconvenant*, pour le moins.

— Et vous écoutez ces indignes calomnies! s'écria le curé, étouffant de colère.

— Vous vous expliquerez tout à l'heure. J'ai appris d'autre part que vous agissez avec beaucoup trop de légèreté avec de toutes jeunes fillettes. Ainsi, vous les confessez chez les bonnes sœurs, dans un cabinet isolé. On prétend que vous retenez longuement les plus jolies, que vous les embrassez et les tripotez indécemment.

L'abbé Michard était hors de lui, soufflant et la face empourprée.

— Monsieur le commissaire, fit-il, si vous écoutez les menteurs, ceux qui m'en veulent dans ma paroisse, ils sont capables de m'accuser demain d'avoir tué mon père et ma mère.

— Vous exagérez. J'ai entendu plusieurs chefs de famille, tous très honorables, — je me suis renseigné. Ils m'ont prié de vous donner un avis, déclarant qu'ils ne voudraient pas qu'on vous fît de la peine. Je me proposais de vous mander ces jours-ci.

Le curé se leva, exaspéré d'être traité comme le commun des mortels :

— Monsieur, je m'adresserai plus haut que vous, et on me rendra justice.

— Vous aurez tort, monsieur l'abbé, répondit froidement le magistrat. Les quelques faits que je vous ai cités me paraissent établis. Si donc vous en appelez au parquet, il y aura une enquête qui fera scandale. En se contentant de me prévenir, vos paroissiens vous ont ménagé. M. Rubel leur avait conseillé de vous dénoncer, tout de suite, au procureur impérial.

Ces paroles rabattirent la morgue du curé. Il baissa le ton de plusieurs notes.

— Qu'est-ce que je lui ai fait, à ce M. Rubel, pour qu'il me persécute de la sorte?

— Oh! il ne songe nullement, je pense, à vous persécuter; mais, étant propriétaire dans le pays, il aime à causer avec les villageois, les jours où il visite son domaine. Ils ont confiance en lui et ils le consultent.

Cette inimitié puissante, jusqu'alors inconnue, qui surgissait tout à coup sur son chemin, effraya l'abbé Michard. Il inclina la tête et gémit avec onction :

— Nous vivons en des temps bien tristes, monsieur le commissaire : chacun jette la pierre aux ministres de la religion. Hélas! que deviendrions-nous si les autorités cessaient de nous soutenir?

— Vous n'avez rien à craindre de ce côté; pas un gouvernement n'a protégé le clergé comme celui de l'empereur. Mais ce n'est pas un motif pour que les prêtres abusent de sa bienveillance en provoquant l'opinion publique. Avec la meilleure volonté du monde, nous ne réussirions pas à étouffer certaines fautes.

Sentant que le magistrat se radoucissait, l'audace revint à l'abbé Michard :

— Ainsi, Claude Arpin ne sera pas puni?

A cette insistance, inspirée par la rancune et la bêtise orgueilleuse, le commissaire haussa les épaules de pitié :

— Si vous réclamez une enquête, je consens à la faire. Toutefois, je vous avertis qu'elle sera sévère et minutieuse, car nous ne pourrons agir autrement. M. Rubel, une personnalité considérable, interviendra pour sûr, non pour défendre Claude Arpin s'il est coupable, mais pour éclairer complètement la justice.

— J'avais idée, monsieur, que vous ajouteriez foi à la parole d'un prêtre.

— La loi est égale pour tous; elle exige des preuves sérieuses avant de condamner.

L'abbé Michard finit par comprendre non-seulement que Claude Arpin n'irait pas en prison, mais que lui-

même se compromettrait gravement en s'obstinant davantage.

— Alors, dit-il avec amertume, je vous prie de ne donner aucune suite à ma démarche.

— Parfaitement, monsieur le curé. Mais défiez-vous des fillettes. Elles jacassent volontiers, et le moindre coup de langue aurait des conséquences incalculables, car on vous surveille à Prunières.

L'abbé Michard se retira, mortifié à l'excès d'avoir été morigéné de cette façon. Cependant il se félicita que l'abbé Florian n'eût point assisté à ce sermon, où le prédicateur ne portait pas soutane. Que serait devenu son prestige aux yeux du jeune prêtre, si celui-ci eût entendu la sévère admonestation du magistrat? Naturellement, il se garda de confier sa déconvenue à son ancien élève. Il lui expliqua que, mû soudain d'une compassion toute sacerdotale, en apprenant quel châtiment avait encouru ce misérable Claude Arpin, il avait intercédé chrétiennement afin qu'on l'épargnât.

— J'admire votre indulgence, monsieur le curé, fit l'abbé Florian tout édifié.

— Que voulez-vous, mon ami? On a beau dire, un cœur de prêtre renferme des trésors de miséricorde pour ses ouailles. Ç'a été plus fort que moi, et je me suis laissé toucher.

De retour chez lui, l'abbé Michard parla dans le même sens. Papa Michard s'étant récrié, il lui dit avec solennité :

— Vous raisonnez en profane : un prêtre doit savoir pardonner comme Jésus-Christ sur la croix.

Maman Michard répéta judicieusement, que M. le curé était au-dessus des insultes d'un Claude Arpin, et qu'on le connaissait bien à Prunières.

Mademoiselle Bichette approuva de la queue.

Quant à Lucile d'Orsat, toute préoccupée de sa découverte, elle regardait, avec une impression étrange, ce prêtre dont elle se savait la fille depuis deux heures. Grâce aux idées bigotes dont son esprit etait imprégné, il lui semblait maintenant que le sang coulait dans ses veines plus riche et plus sacré. Il lui en venait de petits frissons à la peau, des rougeurs fugitives, des palpitations accélérées au cœur, qui l'émouvaient délicieusement. L'abbé Florian n'était pas rentré au presbytère avec le curé. Il avait regagné la maison de ses parents pour déjeuner. Il revint dans la soirée, mademoiselle d'Orsat ayant témoigné le désir de le renseigner sur la paroisse Saint-Hilaire. Il trouva toute la famille, y compris *mademoiselle* Bichette

et l'abbé Michard, réunie dans la salle. Ainsi que le matin, papa Michard s'empressa de pousser au jeune prêtre une chaise tout près de mademoiselle Lucile. Celle-ci entama bientôt la conversation.

— Ma mère, dit-elle, eût souhaité vous faire connaître en personne comment vous réussirez à exercer fructueusement parmi nous votre saint ministère. Mais de graves affaires la retenant à Paris, elle m'a chargée de la remplacer.

Luc Florian, qui avait appris par cœur, au séminaire, un manuel de politesse, saisit la balle au bond pour montrer ses moyens.

— Mademoiselle, fit-il en s'inclinant, madame la baronne ne pouvait choisir une plus gracieuse interprète.

Lucile rougit légèrement et continua :

— En vue de la gloire de Dieu, ma mère, je vous le répéterai, monsieur l'abbé, a sollicité votre nomination à Saint-Hilaire, que la faveur dont elle jouit à l'archevêché lui a permis d'obtenir. C'est un poste privilégié.

— Malheureusement, observa l'abbé Michard, le vicariat de Saint-Hilaire n'est pas très lucratif, du moins pour les débutants.

—Ah ! il n'est pas très lucratif ? dit Luc Florian d'un air rêveur.

Le brave garçon pensait qu'il aurait à sa charge toute sa famille : son père, sa mère et ses deux sœurs. Son inquiétude se justifiait donc parfaitement.

— C'est-à-dire, reprit l'abbé Michard, qu'il n'est plus tout à fait ce qu'il était de mon temps. À mesure qu'il vieillit, le curé de Saint-Hilaire tire à lui davantage la couverture et rogne les émoluments des vicaires. Mais il y a une compensation : un prêtre assez sage pour suivre les pieux conseils de madame la baronne d'Orsat est sûr, au bout d'un an, de doubler son casuel avec les subsides de sa clientèle.

— Certes, je m'efforcerai de mettre à profit les lumières et la haute expérience de madame la baronne, répliqua l'abbé Florian; ses avis régleront ma conduite.

— Ma mère vous avait bien jugé, monsieur l'abbé Florian, poursuivit Lucile. Vous sachant élevé par M. le curé de Prunières, elle ne doutait pas de vos excellentes dispositions. Elle vous engage seulement à vous défier beaucoup de mademoiselle Angélique, la nièce de notre curé, dès le jour de votre arrivée.

— C'est donc une créature bien dangereuse?

— Non, vraiment, quand on est prévenu. Mais il faut être sur ses gardes, surtout au début.

L'abbé se mit à rire. Fraîchement imbibé de la grâce de Dieu, il se sentait de force à culbuter des montagnes.

— Si rusée qu'elle soit, elle ne saurait m'empoigner au collet malgré moi, j'imagine.

— Elle ne l'essayera pas, soyez tranquille : nous y mettrons bon ordre.

— En vérité, vous me comblez, mademoiselle.

Lucile regarda le jeune prêtre d'un air caressant :

— Quel jour partez-vous ?

— D'aujourd'hui en huit.

— Eh bien, faites votre première visite à M. le curé, sur les deux heures. Je m'arrangerai pour être au presbytère.

— Comment ! vous, mademoiselle ?

— Pourquoi pas ? malgré certaines dissidences, nous vivons en bons termes avec le presbytère. Je vous avouerai même que je me plais assez dans la société de mademoiselle Angélique.

En ce moment, maman Michard et son mari passèrent à la cuisine pour préparer le dîner. Le curé sortit également, ayant affaire chez les bonnes sœurs. De sorte que les deux jeunes gens restèrent seuls. L'entretien se prolongea, plus intime, entrecoupé d'émotions charmantes, de rougeurs fugitives. Lorsqu'il se termina, Lucile avait la certitude que le jeune vicaire accepterait avec reconnaissance non-seulement les inspirations de madame d'Orsat, mais lui accorderait à elle-même la meilleure part d'influence. De son côté, l'abbé Florian reçut l'assurance qu'une nombreuse clientèle se presserait tout de suite, là-bas, autour de son confessionnal, la baronne et sa fille en tête. Entraînée par son cœur, la belle enfant n'hésita même pas à lui confier qu'elle souhaitait passionnément savourer la primeur de son ministère. Le jeune prêtre promit innocemment de la lui réserver. Le lendemain, dans l'après-midi, Luc Florian assista au départ de mademoiselle d'Orsat, que papa Michard fut chargé de reconduire à Paris. En le quittant, Lucile serra avec ferveur la main du vicaire, cette main, qui, bientôt, s'étendrait sur sa tête inclinée pour lui donner une absolution toute neuve, n'ayant servi à personne. Les adieux terminés, l'abbé se dirigea lentement vers la demeure paternelle, emportant au fond de son cœur enivré l'image resplendissante de Lucile. Et il ne conçut aucune inquiétude. Avec son humeur facile, il n'était pas homme à s'émouvoir beaucoup de ces premiers aiguillons de la chair, — les épines du métier, pensait-il. Mais il estimait que les piqûres valaient qu'on les affrontât, tant elles laissaient de volupté dans la plaie.

Les deux sœurs de Luc Florian, nous l'avons dit, devaient l'accompagner à Saint-Hilaire, ainsi que le père et la mère. L'aînée, âgée de vingt-deux ans, était promise à un menuisier de village, un garçon laborieux, dont les affaires prospéraient. Mais, avant de se marier, elle voulait se dégrossir un peu dans la bonne société, s'y former aux belles manières. La seconde, qui n'avait que dix-huit ans, jurait de ne jamais quitter son frère. Papa Florian se promettait, après une vie de rude travail, de goûter enfin à la vie bourgeoise. Quant à maman Florian, elle comptait se décharger sur ses filles des soins du ménage pour vaquer exclusivement à ses dévotions.

VII

Le soir du départ de Lucile pour Prunières, nous avons vu Georges Plancy arriver à l'hôtel d'Orsat, un instant après la sortie du baron. Madame d'Orsat était encore au salon, tout émue de sa conversation avec son mari, au sujet de l'abbé Michard. Le jeune homme, pâle, défait, les yeux cerclés de bistre, chancelait comme s'il eût été ivre. Il sortait de chez M. de Villemaur, le juge d'instruction, qui l'avait mandé selon la promesse faite à la baronne. Le magistrat avait déployé tous ses artifices pour convaincre le loyal garçon qu'il n'avait d'autre moyen de sauver sa mère qu'en épousant Lucile d'Orsat. Georges céda, sacrifiant tout à son amour filial. Il n'avait pas de répugnance pour Lucile; il l'aimait comme une sœur et une camarade. Mais son cœur saignait de douleur et de désespoir à l'idée de renoncer à Valentine, et du même coup à ses relations avec cette excellente famille Charbuy qui lui était si chère. M. de Villemaur, par surcroît de précaution, lui avait fait jurer de ne confier à personne sa détermination, avant d'avoir obtenu le consentement de sa mère. Introduit immédiatement près de la baronne, Georges resta deux heures avec elle. Lorsqu'il se retira, il avait achevé de broyer son cœur; mais tout était conclu : il avait demandé et obtenu la main de mademoiselle Lucile d'Orsat, sauf la ratification de sa mère que ce cruel sacrifice devait rendre à la liberté.

Ce consentement nécessaire, il était résolu à l'arracher à tout prix; à engager, s'il le fallait, une lutte sublime de dévouement avec cette mère qu'il adorait, à laquelle il avait voué un véritable culte. En rentrant rue Le Pele·

tier, Georges monta tout droit à sa jolie chambrette du cinquième, sans voir M. Rubel, à qui il lui était interdit de rien communiquer. Le lendemain, après une nuit affreuse, sans une minute de sommeil, il se contenta de faire passer un billet au banquier, l'avertissant qu'une affaire urgente le forçait à s'absenter. Il descendit vivement, gagna le boulevard, sauta dans un fiacre et ordonna au cocher de le conduire à Neuilly. La voiture s'arrêta devant un vaste édifice formant un parallélogramme, entouré de jardins parsemés de grands arbres. C'était la maison de santé. Une vraie Babel, renfermant des folles, des malades de toute espèce, des prisonnières comme madame Plancy. Georges demanda sa mère et se dirigea vers le petit parloir où il la voyait d'habitude. Madame Plancy ne tarda pas à l'y rejoindre, les traits empreints d'une profonde mélancolie, mais toujours digne et forte. Tout de suite, elle remarqua l'extrême pâleur du jeune homme, l'éclat fiévreux de ses yeux.

— Qu'as-tu donc, mon ami? demanda-t-elle, anxieuse, en l'embrassant.

Georges appuya la tête sur le sein de sa mère :

— Un peu de fatigue... J'ai travaillé hier...

Il répondait avec embarras, maladroitement, n'étant pas accoutumé à mentir. L'inquiétude de madame Plancy augmenta. Elle le fit asseoir près d'elle, et *se disposait à* l'interroger de nouveau. Mais il fit un effort, voulant en finir sur-le-champ :

— Mère, je viens t'annoncer une grande nouvelle : je suis décidé à me marier.

Madame Plancy, attribuant maintenant le trouble de son fils à l'émotion, ne put s'empêcher de sourire.

— Déjà? fit-elle. Il paraît que Valentine et toi vous menez les choses à toute vapeur.

Le nom de Valentine secoua Georges des pieds à la tête.

— Il ne s'agit pas de mademoiselle Valentine, dit-il.

— Et de qui donc? Qui veux-tu épouser? demanda madame Plancy très étonnée.

— Mademoiselle Lucile d'Orsat.

A cette déclaration, la prisonnière se souleva à demi, les traits contractés.

— Es-tu fou? s'écria-t-elle.

— N'est-ce pas une alliance honorable?

Madame Plancy, hors d'elle-même, saisit le bras du jeune homme et le serra nerveusement en répétant :

— Es-tu fou? Mais c'est impossible... j'ai mal entendu.

— Il le faut... ton consentement.

Georges baissait les yeux, livide, se contenant à grand'-peine. Sa mère l'examina quelques secondes; puis elle reprit d'une voix sourde :

— Tu l'aimes donc, malheureux?

— Oui, je... l'aime. Lucile est bonne, elle est belle...

— Et elle est noble, acheva la prisonnière avec un rire convulsif.

— Oh! mère, comme tu me traites! fit le jeune homme, avec une douleur poignante. Ne me connais-tu plus? Que me fait la noblesse, à moi, qui suis mille fois plus fier d'être ton fils que je ne le serais d'une descendance royale?

Georges avait mis toute son âme dans ces paroles. Madame Plancy se calma, et ce fut avec un accent de tristesse indicible qu'elle reprit :

— Et Valentine qui t'aime, j'en suis sûre, que deviendra-t-elle?

A cette question, la gorge du jeune homme se serra. Les larmes lui montèrent aux yeux; mais il parvint à se dominer.

— Mademoiselle Charbuy trouvera un mari... meilleur que moi. Mère, il faut que tu consentes.

— Et si je refuse?

— Ah! j'en serais désespéré. Vois-tu, ce mariage nous rendra le bonheur, car, dès que tu l'auras approuvé, nous obtiendrons l'ordonnance de non-lieu.

Cet aveu, échappé à Georges, presque à son insu, éclaira subitement madame Plancy. Elle comprit sur-le-champ qu'on avait noué autour de son fils une odieuse intrigue. On jouait l'ordonnance de non-lieu contre ce mariage, c'était évident. On visait le million de l'héritage, pour redorer le blason de la famille d'Orsat.

Circonvenu par la baronne, attiré chez elle avec astuce, Georges se dévouait pour la délivrance de sa mère. La prisonnière le contempla longuement, attendrie, remuée jusqu'au fond des entrailles. Il était là, près d'elle, la tête courbée comme la victime attendant le couteau du sacrificateur. Ce fut, pour la mère, une minute navrante et délicieuse à la fois, car il lui était donné de mesurer la grandeur, l'héroïsme de l'amour de son enfant. Bientôt la figure de madame Plancy changea et s'empreignit d'une sévérité indignée :

— Toujours cette femme! Ah! qu'elle a bien joué son rôle!

Georges se redressa :

— Mère, je t'en supplie, n'accuse pas madame d'Orsat, une noble femme, incapable d'une bassesse. Elle me l'a

dit : n'eussé-je pas le sou, du moment que sa fille m'aime et que je suis honnête, elle me l'accorderait sans la moindre hésitation.

La prisonnière, cessant d'insister sur ce point, passa à un autre ordre d'idées :

— Je ne comprends pas bien comment la conclusion de ce mariage déterminera le juge à rendre, en ma faveur, son ordonnance de non-lieu.

— Rien de plus simple. M. de Villemaur s'entête à reprendre l'instruction. Mais, gentilhomme lui-même, et très dévot, il regarderait comme un scandale, paraît-il, l'alliance d'une famille noble et religieuse avec le fils d'une accusée. Enfin, on ajoute que la décision de la baronne d'Orsat exercera une influence très favorable sur l'opinion publique. Mère, tu consentiras, car ma félicité est inséparable de la tienne.

Madame Plancy réfléchit un moment. Ensuite, saisissant les mains de Georges, elle l'attira sur son sein et lui dit d'une voix mouillée de larmes :

— Pauvre enfant, moi non plus, je ne saurais être heureuse sans toi.

— Alors tu consens ?

— Je ne refuse pas. Mais, avant de me prononcer définitivement, je veux causer avec M. Rubel. Lui as-tu parlé de ton projet ?

— Non.

— Raison de plus. Nous ne devons pas avoir de secrets pour lui.

— Mais s'il te conseille de ne pas consentir ?

— Il ne le fera pas, car je n'ai aucun conseil à lui demander. Il s'agit d'une simple communication,... d'une mission dont je le prierai de se charger près de madame d'Orsat.

— Et mon engagement de ne rien lui révéler avant d'avoir obtenu ton consentement ?

— Cet engagement, tu l'as tenu et tu le tiendras jusqu'au bout. Moi, je reste libre.

Le jeune homme n'avait rien à objecter. La prisonnière se leva, s'approcha d'une table où il y avait ce qu'il fallait pour écrire. Elle traça rapidement quelques lignes, cacheta le billet et le remit à Georges en disant :

— Porte ceci à M. Rubel... : avant ce soir, tout sera réglé à notre commune satisfaction.

Le jeune homme s'éloigna tout pensif. De retour à la banque, il trouva M. Rubel à son cabinet et lui présenta le billet de madame Plancy. Le message ne contenait que ces mots :

« Monsieur,

« J'ai besoin de vous voir sans retard. Accourez, je vous en conjure, il s'agit de mon pauvre Georges.

« Marthe Plancy. »

Le banquier fixa sur le jeune homme un regard perçant, mais ne l'interrogea pas. Sans doute, il avait à peu près deviné. Il se contenta de lui dire :

— Je vais à Neuilly. Attends-moi ici.

M. Rubel reparut vers midi. Sa maigre figure était très animée. Ses yeux gris avaient des lueurs sombres.

Georges le regarda, espérant une communication. Mais le banquier lui dit de sa voix brève :

— L'épidémie de variole qui sévit à Paris se développe. Es-tu vacciné?

A cette question, le jeune homme faillit tomber de son haut. Il crut à une raillerie. Néanmoins il répliqua :

— Je l'ai été, je crois, dans mon enfance.

— Eh bien, il faut recommencer, les médecins le recommandent instamment. Je me suis procuré du vaccin pour toi. Ote ton paletot.

Georges, de plus en plus surpris, balbutia avec une nuance d'impatience :

— Nous avons le temps.

— Ah! çà, est-ce que tu aurais peur de quelques piqûres?

Pour toute réponse, Georges enleva son paletot en souriant tristement, le jeta sur un fauteuil, et retroussa jusqu'aux épaules les manches de sa chemise. M. Rubel tenait déjà une fine aiguille d'argent, imbibée de vaccin. A voir ses mains qui tremblaient, on eût cru qu'il avait la fièvre. Il saisit le bras gauche du jeune homme et piqua lentement la peau, en trois endroits différents. L'opération s'exécuta plus lestement pour l'autre bras.

Après quoi :

— Habille-toi, dit-il brusquement.

Georges obéit en silence.

— Viens déjeuner.

Mais le jeune homme demeura immobile, les lèvres entr'ouvertes pour interroger.

Le banquier, qui était déjà à la porte du cabinet, ne l'entendant pas venir, se retourna.

— C'est vrai, fit-il : tu désires savoir le résultat de mon entrevue avec ta mère?

— Sans doute.

— Eh bien, je verrai tout à l'heure madame d'Orsat.

— Ma mère consent?

— Certes, si elle consent !... On publiera tes bans la semaine prochaine.

Georges étouffa un soupir. Le banquier avait haché ces mots avec une intonation inaccoutumée Il se dirigea d'un pas alerte vers la salle à manger, où Georges le suivit, le cœur navré. Le déjeuner fut promptement expédié. Les deux convives n'échangèrent que de rares paroles. En se levant de table, M. Rubel dit à Georges :

— Ne sors pas avant mon retour.

Et il partit en toute hâte.

VIII

Une voiture attendait M. Rubel. Dès qu'il se fut allongé sur la banquette, sa rude physionomie se transforma soudainement. Une étrange émotion se peignit sur ses traits détendus. Son masque de glace sembla se fondre dans une sorte d'attendrissement.

Mais bientôt ses yeux flambèrent, les veines de son front se gonflèrent, son visage redevint rigide et dur. Il murmura, les dents serrées :

— A nous deux, madame la baronne d'Orsat, ou plutôt à nous trois.

M. Rubel descendit à la porte de l'hôtel, rue des Abricotiers, ordonna au cocher de l'attendre et entra. Il demanda le baron, en jetant son nom au laquais, qui lui indiqua le salon. En traversant l'antichambre, le banquier aperçut Aglaé Poivrot, grelottant la fièvre, pelotonnée sur une chaise, dans un coin. A la vue du visiteur, la vieille fille se leva en chancelant.

— Mon bon monsieur Rubel...

— Que faites-vous ici ?

— J'attends madame la baronne.

— Que lui voulez-vous?

— Je crois que je suis au bout de mon rouleau, mon bon monsieur : étant malade depuis quinze jours, je désirerais que madame me fît entrer à l'hôpital, pour ne pas mourir comme un chien dans ma baraque, là-bas, sans prêtre et sans sacrements.

— Je me charge de vous, fit le banquier. Restez ici jusqu'à ce que je vous fasse appeler.

Aglaé remercia en faisant une révérence, et retomba

sur sa chaise, geignante et épuisée. Le baron était au salon.

— Je sais tout, lui dit M. Rubel avec vivacité. Je connais le secret de madame Plancy, surpris par vous à la porte de la salle à manger de l'abbé Denisot.

— Franchement, j'en suis bien aise.

— Madame la baronne a tenté de conclure ce mariage entre mademoiselle Lucile et Georges.

— Eh bien ?

— Ayez l'obligeance de faire prévenir madame la baronne de ma visite. Je m'expliquerai en sa présence.

M. d'Orsat s'empressa d'accéder au désir du banquier. Dans l'intervalle, celui-ci se promena avec agitation, redressant sa haute taille, l'œil plein d'éclairs. La baronne ne tarda pas à paraître, suivie de son mari. On la sentait très troublée, très alarmée de la visite de M. Rubel. Le banquier la salua froidement. Elle s'assit sur un canapé, et l'invita à prendre place sur un fauteuil. M. d'Orsat resta debout, le coude appuyé au piano.

— Madame, commença M. Rubel, Georges Plancy, mon secrétaire particulier, est allé ce matin à Neuilly demander le consentement de sa mère pour épouser mademoiselle Lucile votre fille.

— Ah ! il vous a confié cela ?

— Non, Georges ne m'a rien confié. Il vous avait promis de se taire et jamais il n'a manqué à sa parole. J'ai vu madame Plancy, qui refusait de se prononcer avant de m'avoir parlé.

— Quelle est sa décision ?

— Avant de vous la communiquer, vous me permettrez, madame, de vous compléter l'histoire dont nous nous sommes entretenus, il y a deux mois, chez mademoiselle Poivrot.

La baronne, effarée, eut un soubresaut. Elle promena son regard plein d'une immense angoisse de M. Rubel à M. d'Orsat. Mais le baron lui dit avec un accent cruellement ironique :

— Je connais l'histoire à peu près. M. Rubel me l'a contée l'autre jour. Nous sommes donc entre nous, en famille, pour ainsi parler.

Néanmoins, madame d'Orsat s'écria :

— Monsieur Rubel, je vous en prie !

Les prunelles grises du banquier étincelèrent :

— Madame, il est nécessaire, je l'affirme, que je complète cette histoire. M. d'Orsat sait que vous avez eu un enfant avant votre mariage avec lui, que vous aviez ordonné la mort du nouveau-né, que mademoiselle Poivrot

vous a désobéi, et que ce pauvre petit être, condamné par vous. a été recueilli par madame Plancy. Or, j'ai des informations à vous donner au sujet de cet enfant.

— Mais il n'a pas vécu, balbutia la baronne.

— Vous vous trompez, madame, il a vécu.

— C'est-à-dire qu'il est mort six mois après sa naissance.

— Erreur encore, madame Plancy n'a pas voulu livrer son secret à la mère dénaturée, et elle a bien fait. Mais l'heure est venue de déchirer tous les voiles.

La baronne, haletante, écoutait avec une anxiété inexprimable :

— Ainsi, vous prétendez que cet enfant n'est pas mort?

— Non-seulement il n'est pas mort, mais vous le connaissez : il s'appelle Georges Plancy.

Madame d'Orsat eut un rire nerveux, presque fou. Elle se souleva à demi sur le canapé, livide, les lèvres blanches.

— Monsieur, vous me faites là une mauvaise plaisanterie. Georges est le fils de madame Plancy, l'enfant qu'elle allaitait, m'a-t-on dit, quand elle a recueilli le mien.

— Le fils de madame Plancy est mort six mois après qu'elle eut sauvé le vôtre. Dans leur douleur, elle et son mari décidèrent de déclarer le vôtre comme décédé, car ils s'étaient attachés, les braves gens, à ce malheureux qu'ils avaient sauvé. Cela ne faisait de mal à personne et assurait l'avenir de l'enfant sacrifié par vous; de sorte que, par une substitution illicite, sans doute, mais qu'on ne saurait blâmer, madame Plancy est restée légalement la mère de Georges. Voilà ce que je me suis chargé de vous communiquer. Maintenant, je vous demanderai : Voulez-vous marier le frère avec la sœur?

La baronne, renversée sur le canapé, étouffait de rage et de douleur; pourtant, elle eut la force de dire :

— Qui me prouve que ce n'est point là une fable absurde?

— D'abord la déclaration de madame Plancy, que j'ai reçue ce matin à Neuilly.

M. d'Orsat, silencieux jusqu'alors, prit la parole à son tour :

— Moi aussi, je puis témoigner que la révélation de M. Rubel est exacte. La veille de l'empoisonnement de l'abbé Denisot, en sortant du salon où le vicaire te bénissait si bien, ma chère amie, je me suis arrêté à la porte de la salle à manger. Madame Plancy était seule, très surexitée, et j'entendis prononcer à demi-voix les paroles suivantes :

« Pour toi, mon Georges, mon enfant adoptif, j'ai menti tout à l'heure en déclarant que tu étais mort à six mois. Je ne veux pas qu'elle sache que tu es né d'elle. Tu rougirais de la baronne autant que tu es fier de ta mère putative. Ta véritable mère est celle qui t'a sauvé, alors que l'autre t'avait condamné à périr. »

La baronne eut l'audace d'interrompre.

— Vous conviendrez que ces preuves-là sont sujettes à caution.

— Il y en a d'autres, répliqua durement M. Rubel. En présence d'Aglaé Poivrot, M. Plancy tatoua un triangle sur le bras gauche de Georges, afin que sa mère pût le reconnaître un jour. Ce triangle, je l'ai vu à mon retour de Neuilly, ayant obligé le jeune homme à mettre à nu son bras sous prétexte de vaccination. Le signe imprimé dans sa chair est encore parfaitement dessiné, après plus de vingt-deux ans.

Madame d'Orsat, bouleversée, ayant fait un geste de doute, le banquier reprit :

— D'ailleurs, mademoiselle Poivrot est là, dans votre antichambre. Qu'on l'appelle.

Le baron s'élança hors du salon et ramena la vieille fille. Celle-ci se présenta avec force révérences. Elle confirma nettement les affirmations du banquier. Lorsqu'elle eut terminé, M. Rubel dit à M. d'Orsat :

— Veuillez, mon cher baron, faire reconduire mademoiselle Poivrot chez elle, dans ma voiture.

Puis, s'adressant à Aglaé :

— Dans deux heures, je m'occuperai de vous placer dans un hôpital où je vous ferai soigner à mes frais.

Pendant la courte absence de M. d'Orsat, la baronne dit au banquier d'une voix entre-coupée :

— Vous êtes vraiment impitoyable. Que vous ai-je donc fait pour que vous me poursuiviez de la sorte ?

M. Rubel était assis sur son fauteuil, les jambes croisées, presque en face de madame d'Orsat, dans l'attitude d'un juge. Il darda sur la baronne un regard si aigu, si chargé de haine, qu'elle baissa les yeux en frissonnant. Cet homme l'épouvantait. M. d'Orsat étant rentré, dit à sa femme avec un accent sarcastique :

— Sais-tu bien, ma chère amie, que je suis tenté de demander la dissolution de notre mariage ? J'ai cru épouser une vierge immaculée, et non une veuve. Donc il y a erreur sur la personne.

— Si vous vous décidiez à cette extrémité, dit M. Rubel, je pourrais, mon cher baron, vous fournir un argument bien plus décisif encore.

— Lequel ?

— Madame n'était pas veuve, quand vous l'avez épousée.

— Par exemple, voilà qui est trop fort, cria la baronne, l'écume aux lèvres.

— C'est fort, je l'avoue; mais voici la preuve : votre premier mari, Victor Aubray, le galérien, n'est pas mort.

— Monsieur, vous mentez ! râla madame d'Orsat.

M. Rubel était debout, le regard foudroyant :

— Je ne mens pas, car Victor Aubray, c'est moi.

En même temps, il lui avait saisi le bras, comme autrefois, la nuit du meurtre, dans sa chambre de la rue Audran. La baronne, remplie d'horreur et d'un indicible effroi, s'affaissa, les yeux fermés, blanche comme un linceul. M. d'Orsat lui-même avait tressailli à cette terrible déclaration. Si maître de lui qu'il fût, la colère lui monta au cerveau. Il s'avança d'un pas, menaçant, l'œil injecté de sang, vers cette femme qui avait deux maris et avait volé son nom. Mais le banquier, lâchant le bras de Césarine, arrêta le baron du geste.

— Ecoutez-moi, lui dit-il, je n'ai pas fini. Vous savez quelle folie m'a conduit à l'infamie ; comment, croyant punir l'amant de cette femme, ma main s'est égarée sur un innocent ; et enfin par quelle abominable *trahison* j'ai été livré, jugé, condamné. Au bout de *quelques mois* de bagne, je parvins à m'évader, avec l'aide de mon compagnon de chaîne. Voulant faire justice de la misérable qui m'avait perdu, je m'introduisis un soir à son domicile, assisté du forçat par qui j'avais recouvré ma liberté. Malheureusement, j'ai mal frappé. Ayant rejoint mon compagnon de bagne nous nous réfugiâmes dans le bois voisin. Là, il engagea avec moi une querelle, parce que je refusais d'embrasser l'existence criminelle qu'il me proposait. Je dus défendre ma vie menacée en prenant la sienne... Une balle de mon pistolet, en plein visage, l'étendit mort à mes pieds. Un rayon de lune me le montra complètement défiguré, et l'idée me vint, à tout hasard, de donner le change à la police. Nous étions de même taille, à peu près du même âge ; il était brun comme moi ; nos vêtements étaient pareils. Je déposai donc à côté de lui ma perruque, ma fausse barbe blanche, ainsi que mon poignard encore rouge. J'enlevai sa perruque et sa barbe rousse, puis je m'éloignai. Je réussis à gagner l'Amérique, où j'appris que mon stratagème, si grossier qu'il fût, avait eu plein succès. Aglaé Poivrot, mise en présence du cadavre, crut le reconnaître pour celui de son ancien maître, et on l'enterra sous mon nom. Rayé en

France du registre des vivants, je me refis là-bas un état civil sous le nom de Rubel.

— Un nom que vous portez noblement, fit M. d'Orsat, et que personne, cette fois, n'a réussi à déshonorer.

— Merci, mon vieil ami, dit le banquier en pressant la main que le baron lui tendait. Je savais d'avance que vous jugeriez Victor Aubray avec indulgence; c'est pourquoi je n'ai pas hésité à me dévoiler devant vous.

Quoique brisée par ce nouveau coup, madame d'Orsat n'avait pas perdu un mot du récit de M. Rubel, — nous continuerons à l'appeler de ce nom, Victor Aubray étant mort légalement. Elle laissa échapper un gémissement et murmura :

— Victor, comme tu te venges cruellement !

— Non; j'accomplis une œuvre de justice. Est-ce ma faute si ceux que vous avez crus morts ressuscitent ; si l'enfant né de vous appartient à une autre mère et s'il l'adore, n'ayant point à rougir d'elle ?

— Certes, dit le baron, ce n'est pas la faute de madame si la mère adoptive du pauvre Georges n'est point elle-même flétrie comme vous l'avez été.

— Grâce, Maurice, je t'en conjure !

Mais le second mari, inexorable comme le premier au cri d'angoisse de la dévote, continua :

— Je le répète, ce n'est pas la faute de cette femme infernale si madame Plancy n'a pas succombé sous l'accusation d'empoisonnement. Et pourtant, personne mieux qu'elle ne connaît son innocence.

Comprenant qu'il n'y aurait pas de pitié pour elle, la baronne essaya de l'impudence :

— Madame Plancy, dit-elle, n'a pas nié avoir versé le vin de la messe dans le flacon.

— Elle n'a pas nié, parce qu'elle n'est pas habituée à mentir, et que le fait est vrai. Je l'ai vue, en effet, par le vitrage de la porte, préparer ce vin. Mais, un quart d'heure auparavant, j'avais vu également madame d'Orsat ouvrir le chaton d'une bague et jeter du poison dans un verre de cristal, semblable à celui où nous savions tous que madame Plancy versait son eau minérale...

— Je n'ai donc pas empoisonné le vin, interrompit la baronne.

— Telle est précisément la question que je vais résoudre au moyen de quelques explications très claires. Je suppose...

— Baron, ne supposez rien, interrompit à son tour M. Rubel. Ce matin, madame Plancy m'a tout expliqué. A force de réflexion, elle a pu reconstituer les faits. Dans ce

verre de cristal, elle avait vidé le reste du vin contenu dans une bouteille, afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de dépôt au fond. Elle s'apprêtait à remplir le flacon, quand Aglaé Poivrot est entrée.

— La lumière est complète désormais, déclara M. d'Orsat. Madame Plancy n'a pu verser le vin dans la flacon qu'après le départ de madame d'Orsat. Celle-ci, supposant que le verre contenait l'eau minérale dont usait madame Plancy, l'a empoisonné, croyant se délivrer par ce crime de la femme qu'elle haïssait mortellement.

La baronne tenta de se défendre encore :

— Alors, monsieur, si vous m'avez vue verser le poison, comme vous le prétendez, pourquoi n'avez-vous rien fait pour préserver madame Plancy?

— C'est précisément pour cela que vous m'avez retrouvé à la porte vitrée, lorsque vous me rejoignîtes après votre conférence avec le cher vicaire. En voyant madame Plancy vider le contenu du verre dans le flacon, je fus plus tranquille, et je vous accompagnai à la maison. Néanmoins, pour plus de sécurité, je retournai immédiatement rue de l'Arc. Sachant que la tante de l'abbé Denisot devait partir, je guettai aux environs de la maison, afin d'être certain qu'elle était saine et sauve. Si elle n'avait point paru, je serais intervenu. Je vous *ai dit que* ce poison ne tue réellement qu'au bout *d'une heure*.

La baronne, roulée sur le canapé, le visage dans ses mains crispées, balbutia avec désespoir :

— Quand je pense que vous pouviez sauver le malheureux abbé Denisot !

— Sans doute, je le pouvais, mais pourquoi l'aurais-je fait, alors que votre méprise involontaire me vengeait si bien de votre dernier amant tonsuré ? Si j'étais dévot comme vous, madame, j'appellerais cela la justice de Dieu.

La baronne se tordait avec de sourds gémissements. Cette fois elle se sentait bien perdue, en face de ses deux maris vivants, si odieusement outragés et à qui sa perversité avait infligé de si effroyables tortures. Elle se débattait, prise au piège, sous le feu croisé de leurs regards implacables. Tremblante comme une bête fauve blessée et acculée au fond de son repaire, à la fin elle glissa à genoux, les mains jointes :

— Vous qui êtes des hommes, aurez-vous donc le courage de piétiner sur une pauvre femme? Parlez : qu'exigez-vous de moi ? Je suis prête à tout.

M. d'Orsat s'approcha, muet et sinistre. Retirant de son doigt la bague à pierre noire, il la présenta à la baronne.

Mais elle, le repoussant du geste avec une terreur inexprimable :

— Oh ! non ! Maurice, pas cela ! Je serais damnée, et je veux faire pénitence, purifier mon âme.

— Lâche comme toutes les empoisonneuses et les bigotes, murmura le baron d'une voix qui sifflait entre ses dents.

Il avait les yeux égarés, la poitrine gonflée de colère et de mépris. Peut-être allait-il se porter à quelque violence, exécuter lui-même la sentence. Mais M. Rubel lui prit la main en disant :

— Baron, laissez à cette femme le supplice de la vie. Je prévois, d'ailleurs, qu'elle ne tardera pas à achever de vous venger.

M. d'Orsat recula et remit la bague à son doigt. M. Rubel se tourna vers la dévote aux abois, accroupie sur le tapis, laide de peur et d'humiliation, et ajouta :

— Moi, je vous donne quittance, vous laissant aux prises avec le châtiment que vous avez commencé à connaître, il y a deux mois. Je ne réclame de vous qu'une chose, et au besoin je vous l'imposerai : il faut que d'ici à deux heures vous ayez obtenu l'ordonnance de non-lieu en faveur de madame Plancy, et que votre victime soit libre demain. J'exige de plus que le juge déclare formellement l'innocence de la prévenue.

— Je verrai M. de Villemaur. Ce que vous demandez sera fait.

— Il va sans dire que Georges ne soupçonnera jamais qu'il est né de vous. Il ne doit pas connaître l'infamie de sa mère.

— Il est votre fils aussi.

— Oui, il l'est et me dédommagera des tortures du passé. Je l'aimais déjà : je l'aimerai davantage encore. Mon affection pour lui a plaidé en votre faveur, je l'avoue. Mais, ce qui m'a déterminé surtout à vous épargner, c'est le noble exemple de madame Plancy. Je l'ai su ce matin : si elle a mis dans sa défense une réserve qui a failli lui être funeste, c'est que son cœur se refusait à imprimer une flétrissure publique à la mère de son fils adoptif. A cause de cet enfant, voué par vous à la mort et qui fait toute sa joie, elle vous a ménagée.

— Le reverrai-je ? osa demander la baronne tout à fait rassurée.

— Pourquoi faire ? Non, vous ne le reverrez pas. Ecrivez-lui que vous n'avez aucun droit à sa reconnaissance ; que le baron et moi seuls avons prouvé la non-culpabilité de sa mère, et enfin qu'il n'est pas assez dévot pour épouser votre fille.

M. d'Orsat, calmé par la réflexion, se hâta de pousser une petite table devant Césarine, où il plaça du papier, un encrier et des plumes. La baronne, toujours agenouillée et comme saturée de son ignominie, ne comprenait pas encore exactement sa situation. Elle eut l'audace d'adresser au baron un regard suppliant.

— Maurice, dit-elle, me pardonneras-tu?

— Vous pardonner! répliqua-t-il en se reculant avec dégoût. Mais cela vous ferait rire encore. Comment! vous avez causé la mort de deux hommes, sans compter le forçat; vous avez souillé successivement le nom de vos deux maris, et vous me demandez de pardonner? Je ne suis pas nn prêtre, moi, pour entreprendre cette œuvre surhumaine : blanchir votre âme de démon.

— Alors vous me chassez?

M. d'Orsat hésita. Ensuite il répondit :

— Non, je ne vous chasse pas : je me contenterai de vous surveiller. Ce n'est pas que vous m'inspiriez la moindre pitié; mais il me déplairait d'étaler en public mes hontes de ménage. Nous vivrons donc en étrangers *ici*, et rien ne transpirera, si vous ne commettez pas d'imprudence.

La dévote accueillit cette décision comme une faveur inespérée. Qu'importait à cette âme basse et *dépravée* le mépris des deux hommes dont elle *avait brisé la* vie, pourvu qu'elle restât baronne et pût fréquenter les prêres? M. d'Orsat ne lui avait point avancé de chaise, près de la table. Elle écrivit à genoux le billet réclamé par M. Rubel pour Georges Plancy. Quand elle eut fini, elle le présenta au banquier avec une humilité lâche. M. Rubel le parcourut rapidement, le plia et le glissa dans sa poche en disant:

— Partez sur-le-champ chez le juge d'instruction. Je ne vous demanderai pas le secret sur les confidences que je vous ai faites tout à l'heure. Je suis hors de votre atteinte, car je n'existe plus civilement, et vous ne pourriez prouver mon identité avec Victor Aubray. D'ailleurs, lors même que vous y réussiriez, je suis couvert par la prescription, et vous seriez l'unique victime de votre méchanceté, puisque vous perdriez votre titre et votre raug.

La baronne se releva péniblement, sans qu'une main se tendît pour l'aider, et se traîna vers la porte du salon. Cinq minutes après, elle montait en voiture pour se faire conduire chez M. de Villemaur. Quand madame d'Orsat eut disparu, le baron s'empara des deux mains de M. Rubel.

— J'ignore, dit-il, lequel de nous deux a le plus souf-

fert par cette femme maudite. Mais je sais bien que je vous dois une éternelle reconnaissance. Vous m'avez sauvé la vie en Amérique ; ici, vous m'avez rendu la lucidité, qui m'a délivré d'une tyrannie de dix-huit ans.

Le banquier sourit.

— Vous oubliez, baron, que je suis Victor Aubray, un ancien forçat.

— Je n'oublie rien. Vous êtes comme moi un forçat du mariage, une victime de la bigoterie, mais le meilleur et le plus cher des amis.

M. Rubel, touché des paroles du baron, murmura :

— L'estime d'un homme tel que vous efface bien des mauvais souvenirs.

— A propos, reprit M. d'Orsat, il nous reste à régler le compte de cet infâme abbé Michard. Pourquoi ne le dénoncerions-nous pas à l'archevêché ? Il nous serait facile de contraindre ses supérieurs à lui arracher du dos sa soutane.

— A quoi bon ? Ayez patience, cher baron : je crois qu'il court lui-même au-devant du châtiment. Tenez : venez passer avec moi quelques jours à la Boulinière ; je vous communiquerai mes observations à ce sujet.

— Volontiers, volontiers, fit M. d'Orsat.

Les deux maris de la belle dévote se séparèrent là-dessus. M. Rubel avait hâte de rentrer chez lui.

A peine arrivé, il appela Georges dans son cabinet. Pour la première fois, depuis son installation à Paris, sa rude figure souriait franchement. Mais le jeune homme, tout entier à son chagrin, ne s'en aperçut pas. Le banquier lui prit le bras doucement, et sa voix se fit presque caressante :

— Mon ami, tout est réglé; ta mère sera libre demain.

Un instant, Georges oublia tout, à cette nouvelle tant désirée. M. Rubel ajouta aussitôt :

— De sorte que nous ferons publier tes bans la semaine prochaine, mais avec une petite modification à laquelle la baronne ne s'opposera pas. Au lieu de Lucile d'Orsat, tu épouseras Valentine Charbuy.

Le banquier s'attendait à une explosion de joie. Tout au contraire, une souffrance indicible se peignait sur les traits du jeune homme, qui murmura avec l'accent du reproche :

— Vous avez tort, monsieur, de me railler de cette façon.

— Je parle sérieusement. Ah çà, est-ce que, par hasard, tu préférerais la blonde Lucile à la brune Valentine ? Celle-ci a pourtant de beaux yeux noirs, et comme ils s'allument quand ils te regardent !

S'apercevant que Georges ne comprenait pas encore, M. Rubel s'écria :

— Diable ! j'oubliais... Lis ceci.

En même temps il lui remit le billet de la baronne. Le jeune homme parcourut l'écrit, tracé d'une main tremblante, et leva les yeux sur le banquier :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— N'est-ce pas clair ? Grâce à M. d'Orsat et à moi — à nous deux uniquement, entends-tu ? — l'innocence de ta mère va être reconnue. Quant au mariage, la baronne s'est fait illusion : Lucile n'est point du tout éprise de toi, pas plus que tu ne l'es d'elle. D'ailleurs tu n'es pas dévot, on désespère de te convertir, et on te congédie.

Georges passa brusquement de la plus affreuse tristesse à une joie folle. Il sauta au cou de M. Rubel, le remerciant et l'appelant son second père. Le banquier, profondément ému lui-même, pressa dans ses bras ce jeune homme au cœur d'or en le nommant son fils. M. Rubel n'avait pas oublié la promesse faite à Aglaé Poivrot de la faire entrer à l'hôpital. Dès le soir, tout était réglé pour l'admission de la vieille fille à la Charité. Le banquier envoya chez elle, afin de la prévenir. Le messager revint et lui annonça qu'Aglaé Poivrot était morte subitement une heure auparavant. A son retour de chez la baronne, elle avait exigé que sa sœur lui versât un demi-verre *d'absinthe*. En avalant les dernières gouttes de sa liqueur favorite, elle avait roulé inanimée sur le plancher, sans autre sacrement. On le voit, l'ancienne camériste avait négligé les bons avis du banquier, qui lui avait recommandé si instamment de se défier de la *verte*. M. Rubel donna les ordres nécessaires pour qu'on lui fît des obsèques convenables. Malgré sa dévotion, Aglaé avait rendu l'âme avant qu'on pût appeler un prêtre : la providence l'avait négligée.

Le lendemain de la scène mémorable qui avait mis en présence de madame d'Orsat ses deux maris, l'ordonnance de non-lieu fut rendue. M. Rubel et Georges allèrent chercher madame Plancy à Neuilly, et la ramenèrent à Paris. Elle voulut descendre chez les Charbuy, où on l'accueillit avec transports. Trois semaines plus tard, on célébra le mariage de Georges et de Valentine. Après un voyage de quinze jours, les nouveaux époux s'installèrent dans un bel appartement de la rue de Maubeuge, avec madame Plancy, qui était entrée en possession de l'héritage de l'oncle Moreau. Georges et M. Charbuy étaient maintenant les associés de M. Rubel.

IX

Lorsque Lucile revint de Prunières, le lendemain du jour de la terrible crise, elle ne remarqua rien d'extraordinaire dans la maison, excepté le teint fatigué, flétri de sa mère, et son air d'extrême lassitude. Aux questions de sa fille, la baronne répondit en alléguant la chaleur et une légère indisposition. Du reste, cette vigoureuse nature triomphait encore une fois de l'épreuve subie. Déjà elle avait organisé sa vie sur un plan nouveau. Désormais, elle se vouerait sans partage au service de Dieu et au gouvernement de la paroisse. Elle annonça à Lucile la rupture du mariage, ajoutant que c'était là un coup providentiel, car l'âme de la jeune fille aurait couru de gros risques avec un garçon sans l'ombre de religion comme Georges Plancy.

Mademoiselle d'Orsat, charmée au fond de cette nouvelle, éprouva seulement un peu de tristesse en apprenant que Georges ne viendrait plus. Mais elle se consola promptement à la pensée de l'arrivée de Luc Florian. Le jeune vicaire fut exact au jour indiqué. Une fois son mobilier déchargé, il laissa à son père, à sa mère, à ses sœurs, le soin de l'emménagement, et s'empressa de faire au curé de Saint-Hilaire sa visite réglementaire. L'abbé Nicolle était dans sa chambre. Gothon, la vieille servante, ouvrit la porte et annonça :

— M. l'abbé Florian !

Le curé reçut le vicaire avec bienveillance. Il n'était pas seul. Mademoiselle Angélique lui tenait compagnie avec mademoiselle Lucile d'Orsat, qui n'avait pas oublié sa promesse. Il présenta le jeune prêtre à sa nièce d'abord, puis à mademoiselle d'Orsat, qui lui fit place entre elle et Angélique. Lucile était délicieuse et mise avec un goût exquis. Mais l'abbé Florian, se sentant rougir, n'osait la regarder. Cependant la nièce, d'un coup d'œil rapide, avait toisé le vicaire des pieds à la tête, prenant ainsi sa mesure. Ce fut elle qui entama la conversation, son oncle lui ayant confié depuis longtemps le ministère de la parole :

— Vous devez être musicien, monsieur l'abbé, car vous avez la voix admirablement timbrée.

— Je chante, en effet, quelque peu.

— J'en étais sûre. En ce cas, nous vous mettrons à con

tribution. Mademoiselle d'Orsat touche du piano à ravir. Le mien se rouille au salon. Vous nous donnerez de temps à autre une petite séance, tous les deux. N'est-ce pas, ma belle Lucile?

La jeune fille ne demandait pas mieux :

— Vous nous ferez ce plaisir, monsieur l'abbé, voulez-vous? dit-elle.

— Tout le plaisir sera pour moi, déclara le vicaire.

— Allons, l'abbé, fit le curé avec un gros rire, vous voilà pincé, ce dont vous êtes bien content, j'en suis sûr. Savez-vous que c'est une fière chance, pour votre début, de tomber en d'aussi jolies mains?

Cette joyeuse apostrophe surprit et troubla Luc Florian, qui inclina la tête. Mais mademoiselle Angélique ne lui laissa pas le loisir de se remettre, et continua le feu par cette brusque observation :

— Vous êtes bel homme, monsieur l'abbé, et vous chantez. Je vous préviens que vous serez très couru à Saint-Hilaire.

Gothon interrompit la nièce. Elle venait avertir qu'on demandait le nouveau vicaire au confessionnal. Celui-ci, inquiet, tourna les yeux vers mademoiselle Lucile, qui eut un petit frémissement de déplaisir. Elle *craignit que le* jeune prêtre ne lui fît tort de sa première *absolution*. La nièce et l'oncle échangèrent un regard railleur. Le dernier dit à Luc Florian :

— Etes-vous disposé à faire aujourd'hui vos premières armes?

— Mais comment sait-on mon arrivée, et qui me connaît ici? s'écria l'abbé tout étonné.

— Vous ignorez l'astuce de nos dévotes, répliqua mademoiselle Angélique. Elles sont au guet depuis quelques jours. Vous êtes un fruit nouveau, où elles brûlent de mettre la dent. Tenez, mon oncle, je parierais que c'est Elise Mauclerc.

— Mademoiselle a deviné juste, déclara Gothon qui attendait la réponse.

— Eh bien, qu'elle revienne un autre jour, dit Luc Florian.

Lucile respira. Elle comprit que l'abbé se souvenait. La servante fit la révérence et se hâta de descendre avec ce laconique message. Elle jouissait toujours à être désagréable à ces punaises d'église, comme elle appelait les saintes âmes de Saint-Hilaire.

— Elise Mauclerc, expliqua mademoiselle Angélique à Luc Florian, est une petite ouvrière très jolie, très coquette, qui court après nos jeunes vicaires. Elle vous aura

probablement entrevu ; vous lui plaisez, et elle grille de vous tâter.

— Il faudra bien qu'elle patiente, dit l'abbé en souriant.

Et il se leva pour prendre congé. Mademoiselle Angélique Nicolle lui tendit la main, ce que fit également Lucile en disant :

— Me permettez-vous, monsieur l'abbé, d'annoncer à mes parents votre prochaine visite ?

— Je vous en prie, mademoiselle.

Le curé voulut accompagner le jeune prêtre jusqu'à la porte de la rue. Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la chambre, mademoiselle Angélique dit à son amie :

— Que pensez-vous de notre nouveau vicaire ?

— Il est parfait.

— Ah ! ma chère, comme toutes nos dévotes vont bourdonner autour de ce beau garçon ! Je me réjouis rien que d'y penser.

Et un rire diabolique grinça sur ses lèvres. Lucile regardait devant elle d'un air rêveur. Une ombre passa sur son visage :

— Il mérite mieux que cela, murmura-t-elle.

— Croyez-vous ? fit la nièce en regardant curieusement sa compagne.

Le retour du curé mit fin à ce dialogue. Mademoiselle d'Orsat ne tarda pas à partir. Elle rejoignit sa mère, qui l'attendait à l'église. Luc Florian était rentré chez lui obsédé par la pensée de Lucile. Décidément la jolie blonde l'ensorcelait. Il avait été ravi de rencontrer ce visage ami, dans ce pays, et repassait complaisamment dans son esprit tous les témoignages de sympathie qu'elle lui avait donnés. L'abbé avait respiré délicieusement le parfum qui émanait d'elle, et dont sa soutane s'était tout imprégnée en frôlant la robe de la jeune fille. Il croyait sentir encore la moite pression de cette main fine et blanche. Son cœur palpitait doucement. Ce n'était plus là une vision fugitive. Le rêve avait pris une forme tangible. Cette belle créature, il la reverrait souvent dans l'intimité du confessionnal.

Là, il lui parlerait lèvre à lèvre, buvant sa fraîche haleine. Il recevrait d'elle ces délicates confidences qu'une jeune fille n'ose pas même faire à sa mère, mais que le prêtre de vingt-quatre ans a le droit d'exiger au nom de l'Eglise. Luc Florian avait oublié les grossiers artifices employés par ses maîtres blasés pour tuer, dans le cœur de leurs élèves, le respect de la femme. Vainement, de vieux professeurs la lui avaient dépeinte comme un fumier recouvert de neige, et multiplié les répugnants inven-

taires. Le vicaire ne se souvenait plus de toutes ces hideuses analyses du séminaire, où le fétide le dispute à l'obscène. Ces misérables expédients destinés à corriger la nature, avaient succombé chez le jeune homme au premier souffle de la nature elle-même accomplissant son œuvre éternelle. Il ne lui restait plus que la grâce pour défendre son cœur et son célibat; mais il espérait bien que la grâce suffirait.

X

Deux mois s'étaient écoulés depuis que Luc Florian officiait à Saint-Hilaire. M. d'Orsat les avait passés presque entièrement à la Boulinière, où M. Rubel allait coucher chaque soir. Madame Plancy, Georges et Valentine, ainsi que la famille Charbuy, s'y rendaient fréquemment. Le secret de l'existence de Victor Aubray avait été fidèlement gardé par le baron. Ni madame Plancy, ni Georges, ni personne, excepté les deux maris et la dévote bigame, ne devaient le connaître jamais. Lucile ne s'étonna pas trop du séjour prolongé de M. d'Orsat à la *campagne*, sa mère lui ayant laissé entendre que la santé du baron l'exigeait. D'ailleurs, l'abbé Florian l'occupait tout entière. Dès le lendemain de l'arrivée du nouveau vicaire, elle s'était présentée à son confessionnal pour recevoir sa première absolution. Chaque semaine avait grandi l'intimité des jeunes gens. Ces entretiens lèvre à lèvre, dans l'ombre et la liberté du tribunal sacré, avaient dissipé rapidement la timidité de l'abbé, et fondu la froide enveloppe dont se drapait la belle enfant. Ils se revoyaient assez fréquemment au presbytère, où ils faisaient ensemble de la musique sous les yeux de mademoiselle Angélique Nicolle.

Lucile s'était liée avec les sœurs de Luc Florian, ce qui lui fournissait un prétexte de visiter sa maison. Enfin ils échangeaient des sourires, des œillades, de doux propos, à l'hôtel d'Orsat, où la baronne attirait le jeune prêtre, afin de le mieux dérober aux influences étrangères. Madame d'Orsat elle-même n'avait pas tardé à confier à l'abbé la direction de sa conscience. Le jour où Luc Florian se présenta la première fois chez la noble dame, elle le reçut d'un air confit, avec l'humble contenance qui sied aux servantes privilégiées du Seigneur. La baronne, irrémédiablement fanée, sentait qu'il lui fallait défini-

tivement renoncer à la conquête des jeunes vicaires. Ayant beaucoup d'acquis en dévotion, elle résolut de régner exclusivement du droit de la science dans les voies du salut. Maintenant, elle nourrissait avec fureur son esprit des rêveries mystiques de sainte Thérèse. Elle allait donc inaugurer avec l'abbé Florian sa troisième manière, se montrer dans sa dernière incarnation, celle qui devait la conduire aux portes d'or du paradis clérical. Madame d'Orsat, s'inspirant des préceptes de la carmélite histérique, fit asseoir le vicaire dans un moelleux fauteuil, bien qu'il s'en défendît, et occupa modestement une simple chaise.

— Monsieur l'abbé, lui avait-elle dit pour vaincre ses résistances, je ne vous considère pas comme un homme ordinaire : pour moi, vous représentez Notre-Seigneur Jésus Christ lui-même.

Alors, les yeux mi-clos, comme une chatte à l'affût, la tête béatement inclinée, les mains croisées sur la poitrine, elle l'entreprit immédiatement sur les hautes questions de spiritualité.

— Monsieur l'abbé, je suis une pauvre femme qui aspire ardemment à la perfection. Mais, ne pouvant rien de moi-même, j'invoque vos conseils éclairés.

— Madame, dit le vicaire tout confus, on n'a guère d'expérience à mon âge.

— Oh ! ne parlez pas ainsi : vous offenseriez le Saint-Esprit. Ignorez-vous donc de quels dons le Seigneur vous a comblé? Comment ! vous possédez dans toute sa fraîcheur, dans toute sa plénitude, la grâce sacerdotale, et vous doutez de vous-même ? Tenez, je n'ai confiance qu'aux nouveaux prêtres, car je vois par notre malheureux curé que les autres perdent en vieillissant la sève divine infusée par l'ordination.

Luc Florian dut se résigner. Il n'était pas de force dans cette joute transcendante. Il débita donc de son mieux ce qu'il avait retenu de ses auteurs. Ne comprenant pas lui-même les lambeaux qu'il récitait, le pauvre vicaire termina en se demandant quelle sentence allait rendre la dévote. Plusieurs fois durant cette espèce de conférence, la baronne avait dilaté ses grands yeux noirs et dardé sur Luc Florian un regard étincelant des feux de la jeunesse.

Quand l'abbé eut achevé, elle lui dit d'une voix onctueuse :

— Eh bien ! monsieur, vous avez tort de vous défier ainsi de vous-même. Vous m'avez tout simplement ravie, et singulièrement édifiée. Je ne me souviens pas qu'un prêtre se soit exprimé tellement à mon gré.

— En vérité, fit Luc Florian tout émerveillé, il faut que Dieu lui-même ait emprunté ma langue, car je ne me connaissais ni la science, ni la profondeur que vous daignez m'attribuer.

— Humble autant que versé dans la spiritualité ! murmura la baronne. Monsieur l'abbé, dès aujourd'hui, je m'abandonne à votre conduite.

En effet, Luc Florian la compta bientôt parmi ses pénitentes. Après de longues stations au confessionnal, madame d'Orsat sortait, ivre de ferveur, le visage baigné de larmes d'attendrissement, et allait se prosterner devant l'autel de la Vierge pour y digérer voluptueusement la sainte nourriture dont on l'avait gavée. Souvent, à son retour à la maison, elle entretenait sa fille des impressions délicieuses qui avaient rafraîchi son âme.

— Il me semble entrevoir, disait-elle, l'heure prochaine où je monterai jusqu'à l'extase, à l'exemple de sainte Thérèse, où mon cœur saturé des rosées divines, se fondra dans l'amour du bien-aimé.

A ce nom de bien-aimé, Lucile tressaillait. Mais, vraisemblablement, elle n'appréciait pas de la même façon que sa mère la direction de l'abbé Florian. Madame d'Orsat ne tarissait pas sur le compte du jeune vicaire. Elle répétait partout :

— Ce prêtre est un homme d'élite, prêté par Dieu à la terre. Initié comme il l'est à tous les mystères de la vie spirituelle, il régénérera certainement nôtre paroisse.

Mais Luc Florian avait beau se tâter, il ne se sentait nullement entraîné vers ces sphères sublimes, tant célébrées dans le jargon ascétique. Au lieu de planer dans ces régions idéales, inaccessibles aux souillures de ce monde, il était submergé chaque jour dans un océan de choses sales, immondes, quelquefois infâmes. A peine en exercice, le jeune vicaire avait été assailli au confessionnal par une légion de dévotes dont les appétits s'étaient exaspérés dans l'abstinence, par suite de la mort de son prédécesseur.

La tribu sainte, Elise Mauclerc en tête, avait défilé au complet devant le petit grillage, à travers lequel filtraient sans interruption les œillades assassines, les soupirs, les élans sacrés. Jeunes filles sémillantes, femmes mariées, vieilles routières pétulantes, se disputaient à qui occuperait la place plus longuemont. L'essaim pieux figurait toutes les nuances de l'arc-en-ciel, avec toute la gamme des aromes, depuis l'ail populaire jusqu'au patchouli aristocratique.

Au début, l'abbé Florian trouva de l'agrément, la nou-

veauté, la curiosité aidant, à cette fonction de son ministère. Mais il ne tarda pas à se refroidir, et cette partie du métier ne le divertit plus que médiocrement. Heureusement, les visites multipliées de Lucile d'Orsat à son confessionnal le dédommageaient des ennuis que d'autres lui causaient. Il ne se lassait point d'entendre sa belle pénitente, d'aspirer le parfum dont elle s'enveloppait, si prolongées que fussent le séances. Cependant il eut bientôt à essuyer des mouvements d'humeur. D'abord, Lucile s'était réjouie de l'affluence des dévotes autour du confessionnal du nouveau vicaire. Ensuite l'inquiétude la prit. Elle craignit qu'on ne lui ravît ou qu'on ne partageât la place qu'elle prétendait occuper seule dans le cœur du prêtre. En un mot, elle conçut une vive jalousie contre les jeunes pénitentes qui papillonnaient autour de l'abbé Florian. Mademoiselle Angélique Nicolle avait sans doute deviné l'état d'esprit de la jeune fille, car elle s'ingéniait à la tourmenter à ce sujet. Souvent elle lui répétait :

— L'abbé Florian goûte le confessionnal. Avez-vous remarqué comme il expédie lestement les vieilles dévotes pour faire plus large mesure à ses clientes jeunes et belles?

La première fois, Lucile répondit en riant du bout des lèvres aux plaisanteries de la nièce. Maintenant, après deux mois seulement, elle se taisait ou détournait la conversation, sans réussir toujours à dissimuler son dépit. Un soir, elle était près de la sacristie, pendant que sa mère se confessait. Un groupe de petites ouvrières, parmi lesquelles Elise Mauclerc, jasaient tout haut dans la pièce, qui renfermait une bibliothèque de bons livres, dont la distribution était confiée au sacristain. Tout à coup Lucile prêta l'oreille. Elise Mauclerc disait à une de ses compagnes :

— Autrefois, il m'en coûtait énormément de me confesser. Mais depuis que je vais à M. l'abbé Florian, c'est une vraie fête pour moi. Quand je suis là, le museau collé à la petite grille, il me parle si gentiment que je frissonne de plaisir des pieds à la tête. Je me pâme d'aise en sentant son souffle passer sur ma figure.

— C'est comme moi, répliqua l'autre, lorsque je reçois la communion de sa main. Il a une telle façon de vous appuyer les doigts sur la langue, en y déposant l'hostie, que ça vous va au cœur et vous fait tressauter. Aussi je le tourmente pour communier tous les jours, mais de sa main, par exemple.

— Moi, reprit Elise Mauclerc, je voudrais être une de ses sœurs.

— Et pourquoi?

— Pour vivre continuellement avec lui. Je deviendrais une sainte, je crois. Mais je ne désespère pas d'obtenir accès dans sa maison.

— De quelle manière ?

— Il a promis de me prêter de ses livres. J'irai les chercher et je lirai beaucoup, afin de multiplier les visites.

Lucile n'avait pas perdu un mot de ce dialogue trop significatif. N'ayant pas le courage d'écouter plus longtemps, elle se leva toute pâle, et alla se réfugier près de la chapelle où la baronne se confessait. Le lendemain, dans l'après-midi, Luc Florian, revenant de l'église, trouva chez lui Lucile d'Orsat, qui folâtrait avec ses deux sœurs. Elle vint à lui, le sourire aux lèvres, et lui tendit la main. Lucile était tête nue, en simple corsage, car elle avait jeté sur un meuble son chapeau et son mantelet. Ses cheveux d'or, à moitié dénoués, flottaient sur son cou blanc. Sa taille souple avait des ondulations irritantes. Un homme plus expérimenté que le vicaire eût deviné, à première vue, que Lucile avait tout étudié pour plaire et séduire. Elle était parée plus que ne l'exigeait une simple visite d'amie, et l'éclat des bijoux, se mariant à ses boucles soyeuses, achevait de rendre sa beauté irrésistible. Elle ne laissa pas au vicaire le temps de se reconnaître, et lui dit brusquement :

— J'ai à vous parler en particulier, monsieur l'abbé. Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

En même temps elle l'enveloppa d'un de ces regards auxquels l'homme novice ne résiste pas. Le vicaire répondit, tout troublé :

— Je suis à vous, mademoiselle.

Et il la conduisit à son cabinet de travail, où il n'étudiait guère. L'abbé ferma la porte et attendit que sa jolie pénitente s'expliquât. Mais elle, feignant de s'apercevoir seulement alors du désordre apparent de sa toilette, murmura d'un air confus :

— Pardonnez-moi, je vous en prie : je me suis oubliée à jouer avec vos chères sœurs, de sorte que me voici dans un état peu convenable.

— N'y pensez pas, mademoiselle, s'empressa de répondre le vicaire. Vous savez bien que chez moi on ne regarde pas à l'étiquette,

Et il la dévorait des yeux. C'est que Lucile était belle, comme toujours, en cet instant, mais d'une autre façon. Le sein palpitant sous son étroit corsage, ses cheveux inondant à demi son visage, la passion transsudant par tous les pores, ne lui eussent pas permis, cette fois, de poser pour la madone.

L'abbé Florian la contemplait avidement, frappé de cette transformation soudaine.

— Soit donc, reprit Lucile : je reste ainsi, puisque cela ne vous offense pas.

— Au contraire, balbutia le jeune prêtre, qui n'avait plus conscience de la portée de ses paroles.

Mademoiselle d'Orsat le regarda de nouveau, plongeant ses yeux bleus dans ceux du vicaire, comme pour lire jusqu'au fond de son cœur. Puis elle soupira :

— Je suis bien malheureuse !

Son accent était si triste, si pénétrant, que Luc Florian, par un mouvement instinctif, fit un pas vers la jeune fille et lui saisit la main, comme si elle l'eût appelé à son secours. Lucile, haletante, sembla près de défaillir et s'affaissa avec l'abbé sur le canapé voisin. Là s'acheva l'explication qu'elle était venue chercher au sujet des jeunes pénitentes en qui mademoiselle d'Orsat craignait de rencontrer des rivales. Une fois de plus, il fut démontré que la grâce conférée au prêtre n'est pas toujours efficace. La nature, imprudemment défiée, avait répondu en imposant ses lois. Elle s'était vengée de ces deux jeunes gens qui s'étaient crus de force à la braver impunément. L'un et l'autre s'aperçurent qu'ils étaient vaincus alors seulement que la défaite fut irréparable. Leur ivresse dissipée, ils échangèrent un regard consterné. Luc Florian frémit de tous ses membres, tandis que sa compagne, agitée elle-même d'un tremblement nerveux, se hâtait de réparer le désordre de sa toilette. Le silence de mort qui régnait entre eux menaçait de se prolonger, quand un coup de sonnette retentit à la porte de l'appartement. On ouvrit aussitôt, et les deux anges tombés entendirent une voix demander :

— M. l'abbé est-il chez lui ?

— Ma mère ! murmura Lucile, pâle comme une morte.

Elle se redressa en chancelant. Mais, par un effort énergique de volonté, elle recouvra brusquement sa présence d'esprit. Elle dit au vicaire :

— Soyons calmes et laissez-moi parler ; je mentirai mieux que vous.

Luc Florian se leva machinalement et attendit.

On frappa légèrement à la porte du cabinet, et la baronne entra. Lucile ne lui donna pas le temps de témoigner sa surprise en rencontrant sa fille dans ce tête-à-tête. Elle s'avança, et lui dit du ton le plus naturel, mais avec une certaine volubilité :

— En vérité, maman, c'est la Providence qui t'envoie. M. l'abbé et moi nous discutions sur la meilleure traduc-

tion des Œuvres de sainte Thérèse, sans pouvoir nous entendre. Ton opinion va nous mettre d'accord.

La noble dévote, flattée dans sa passion nouvelle, ne songea pas à autre chose.

— Je préfère la traduction publiée par l'abbé Migne, déclara-t-elle gravement.

— Tel est aussi l'avis de M. l'abbé, reprit Lucile. C'est donc qui ai tort, puisque je défendais celle de M. Bouix. Mère, tu viens me chercher ?

— Oui, ma fille. M. d'Orsat est à la maison et s'est informé de toi.

La baronne n'ajouta pas que son mari lui avait fait de sévères observations sur sa négligence à l'égard de Lucile. Il avait donc conclu en disant durement :

— Bien qu'elle soit votre fille, elle porte mon nom. Souvenez-vous que je ne souffrirai pas qu'on le traîne une fois de plus dans l'infamie.

M. d'Orsat, presque toujours absent, était loin de soupçonner ce qui se passait, néanmoins il se défiait. Malgré tout, il ressentait un vague intérêt pour Lucile, qui le traitait avec respect et affection. La jeune fille ayant repris son mantelet, s'éloigna avec sa mère.

XI

Demeuré seul dans son cabinet, après le départ de la mère et de la fille, Luc Florian, loin d'être calmé, sentit la fièvre dévorer son sang. Au lieu de les assouvir, la possession avait exaspéré ses appétits sensuels. Il avait aux lèvres la brûlure des baisers. Plus la nature avait été comprimée, plus l'explosion était violente à cette heure. Le même phénomène, pour les mêmes causes, se manifesta chez Lucile. En se rendant au logis de l'abbé Florian, elle avait sans doute l'intention de s'assurer la conquête exclusive du beau vicaire. A cette fin, elle avait soigné son rôle, déployé toutes ses séductions. Mais elle comptait rester dans les limites permises par les casuistes, et ne prévoyait nullement la brutalité du dénoûment. Le lendemain, Lucile se présenta au confessionnal de l'abbé Florian.

Elle avait passé une nuit très agitée, sans sommeil. L'aventure de la veille avait fait éclater la femme. La passion avait déborde, impétueuse comme la sève au prin-

temps quand on lui taille une issue. Le masque dévot collé par sa pieuse mère sur son frais visage, s'était brisé en mille pièces. Peut-être regrettait-elle la surprise dont elle avait été victime. Mais, en face du fait irrémédiable, son énergie naturelle avait grandi. A ses yeux, le prêtre s'était évanoui pour faire place à l'amant. La fusion consommée dans une heure d'ivresse, elle prétendait la rendre indissoluble. Ce ne fut donc plus le prêtre, mais l'amant que Lucile aborda ce jour-là au confessionnal. La jeune fille si simple, jusqu'ici, en apparence, sous la main de sa mère, avait mieux que du tempérament; elle avait du caractère. Aussi, dès qu'elle se fut agenouillée dans la niche, son langage traduisit immédiatement le sentiment qui la dominait.

— Mon ami, dit-elle au vicaire, par l'acte d'hier je suis tienne et tu m'appartiens. Ne regardons plus dans le passé, mais dans le présent et dans l'avenir.

— Le présent ! l'avenir ! murmura l'abbé stupéfait de cette attitude et de cette langue si étrangère aux formes du rituel.

— Est-ce que je me suis mal exprimée, ou bien aurais-tu oublié déjà ? Moi je me souviens et je suis venue te dire : Nous avons marié nos corps et nos âmes; nous ne devons pas permettre qu'on nous désunisse. Au contraire, il nous faut travailler à surmonter les obstacles qui s'opposent à notre rapprochement définitif.

La détermination, l'énergie qui vibraient dans l'accent de la jeune fille effrayèrent Luc Florian. La veille, une Lucile nouvelle s'était révélée à lui, transfigurée par la passion. Aujourd'hui, elle lui apparaissait sous une autre face, également inconnue, mais qui le charmait beaucoup moins.

L'abbé voulait bien cueillir les roses, mais non point affronter les épines. Il ne goûta donc nullement les propositions hardies de son amante.

— Mais votre mère ? fit-il.

— On ne parle pas de ce ton cérémonieux à une amie, dit mademoiselle d'Orsat. Le *vous* est un mot ridicule dans notre situation, quand nous sommes entre nous.

— *Ta* mère, reprit Luc Florian avec effort, ta mère aurait-elle des soupçons ?

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? Pour le moment, je ne crois pas qu'elle se défie. Mais mon père, paraît-il, lui a recommandé la vigilance.

Le vicaire connaissait le baron pour l'avoir vu autrefois à Prunières.

N'ayant pas eu occasion de le rencontrer chez lui, à Pr

ris, il le supposait encore à demi idiot, et ne s'inquiéta point de ce côté.

— Nous ne devons pas commettre d'imprudence, dit-il.

— Non, mais nous continuerons à nous voir, soit chez toi, soit au presbytère.

— Et au confessionnal, ajouta l'abbé.

— Sans doute; mais seulement une fois la semaine. Ainsi l'a réglé ma mère. Du reste, à quoi bon? Je n'ai plus que faire de ton absolution : tes baisers valent mieux.

— Tais-toi ! s'écria le vicaire épouvanté de l'impiété de ce langage. Au nom de Dieu, respectons la religion.

— Soit. Mais surveille-toi et tiens à distance les fillettes qui rôdent autour de ton confessionnal. Sache que je suis jalouse comme une tigresse, et que je ne pardonnerais pas même l'ombre d'une infidélité.

L'abbé promit d'être sur ses gardes. Grâce à l'habileté de Lucile, les deux amants se virent assez souvent pendant les cinq semaines suivantes, sans éveiller l'attention. Un matin, mademoiselle d'Orsat arriva à l'improviste chez le vicaire. L'aînée des deux sœurs de l'abbé Florian lui dit que son frère avait quelqu'un.

— Ah ! fit Lucile désappointée. Pensez-vous qu'il sera libre bientôt?

— Je le crois. Luc est avec une petite demoiselle, — Elise Mauclerc, — qui vient quelquefois emprunter des livres. Je l'ai introduite il y a environ une demi-heure.

Lucile rougit de colère.

— Je ne puis attendre, reprit-elle. Vous informerez M. l'abbé que je suis venue, et pourquoi je suis partie.

Mademoiselle d'Orsat s'éloigna sur ces paroles. Le vicaire, quand il sut sa visite, ressentit une profonde inquiétude. Cette passion violente, qu'il n'était pas maître d'endiguer à son gré, bouleversait à chaque instant sa nature paisible. Il se refroidissait insensiblement, se trouvait tyrannisé et redoutait Lucile. Il n'était point fait pour ces âpres voluptés, assaisonnées de continuelles alarmes. Quelques heures plus tard, l'abbé Florian reçut une lettre de mademoiselle d'Orsat. Il l'ouvrit avec émotion et lut ce qui suit :

« Je dédaigne, mon ami de te reprocher ta légèreté..., dois-je dire tes misérables amourettes? Nous avons un sujet bien plus grave à traiter ensemble.

« Luc, je ne puis plus me faire illusion : je suis enceinte.

« Tu comprendras comme moi, je l'espère, quels devoirs nous sont imposés. Nous nous préparerons donc sans retard à accueillir honnêtement l'enfant qui naîtra dans

huit mois. Résolue moi-même à ne point me soustraire à mes obligations sacrées, j'exige que tu remplisses celles de ta paternité.

« Cela signifie que tu ne peux plus rester prêtre. D'ailleurs, tu ne saurais exercer désormais cette profession sans tromperie, sans une odieuse hypocrisie.

« Le mariage nous étant interdit en France par une interprétation judaïque de la loi, nous passerons à l'étranger.

« Nous sommes jeunes l'un et l'autre : nous travaillerons pour gagner notre vie.

« Je ne suppose pas, mon ami, que tu déclines mes propositions. Ce serait lâche et infâme.

« Demain, à deux heures de l'après-midi, tu me trouveras au presbytère, tu me rendras ta réponse par écrit. Elle sera, je n'en doute pas, conforme à ton devoir.

« LUCILE. »

La révélation contenue dans cette lettre et les projets auxquels mademoiselle d'Orsat le sommait de souscrire, accablèrent d'abord Luc Florian. Toutefois, après une longue méditation, il secoua la tête et murmura :

— Elle est folle, ma parole ! On voit bien qu'elle a toujours vécu dans l'abondance, ignorant ce qu'il en coûte de sueurs quand on est forcé de gagner son pain. Travailler sans en avoir l'habitude, courir le monde sans sou ni maille, avec une femme et un enfant, mais c'est la misère noire, éternelle... Y songer seulement, c'est de la démence... Et puis, que diraient papa et maman d'une escapade semblable ?... En somme, je suis prêtre, on ne peut plus m'ôter ça... Je possède une situation certaine, où la subsistance ne manquera jamais... Enfin, j'écrirai... Au reste, nous avons du temps devant nous.

En effet, le lendemain, à tête reposée, l'abbé Florian écrivit une réponse à la lettre de Lucile. A l'heure dite, il l'emporta au presbytère. Lucile d'Orsat l'avait devancé. Elle causait au salon avec mademoiselle Angélique, calme en apparence, mais fatiguée par l'insomnie. Bientôt, sur l'invitation de la nièce, Lucile se mit au piano. Puis, mademoiselle Angélique étant sortie un instant, l'abbé en profita pour remettre sa lettre.

— Est-ce une bonne réponse que tu m'apportes là ? demanda mademoiselle d'Orsat en fixant sur lui ses beaux yeux bleus ?

— Je pense que tu l'approuveras, dit évasivement le vicaire.

En même temps, pour distraire l'attention de Luci'

la saisit par la taille, tandis qu'elle glissait l'épître dans son corsage en murmurant :

— Je la lirai à la maison.

Soudain les deux amants tressaillirent au son d'une voix narquoise qui s'écriait :

— Eh bien, mes enfants, vous ne vous gênez pas !

C'était Angélique Nicolle, rentrée sans bruit, les surprenant dans cette attitude trop significative. Ils se levèrent brusquement l'un et l'autre, effarés, incapables d'articuler une parole. Mademoiselle Angélique éteignit le sourire qui grimaçait sur ses lèvres. S'approchant de Lucile, elle l'attira d'un air affectueux :

— Rassurez-vous, ma bonne amie. Je suis discrète et je connais la vie. Certaines gens m'ont fait une atroce réputation ; je vous prouverai que je ne la mérite pas.

— Je vous crois ; j'ai besoin de vous croire, balbutia mademoiselle d'Orsat.

S'adressant ensuite à Luc Florian, qui eût souhaité d'être à cent pieds sous terre, mademoiselle Angélique ajouta d'un ton protecteur :

— De grâce, monsieur l'abbé, soyons prudents. Je vous engage à me laisser seule avec Lucile.

Le vicaire ne se le fit pas répéter. Il détala avec une promptitude attestant avec éloquence le mince agrément qu'il goûtait dans cette aventure nouvelle. Demeurée seule avec Lucile, mademoiselle Angélique la fit asseoir avec elle sur le divan et demanda :

— Madame la baronne n'a pas de soupçon ?

— Non, jusqu'à présent.

— Mais elle peut en avoir demain ?

— Naturellement, souligna Lucile.

Mademoiselle Angélique, frappée de son accent, la regarda et comprit que l'intimité des deux jeunes gens était complète. Alors, d'un ton presque maternel, avec force protestations d'amitié, elle pressa la jeune fille d'être tout à fait confiante, promettant de l'assister avec un dévouement absolu, s'il lui survenait quelque chagrin. Lucile remercia vivement mademoiselle Angélique, mais s'abstint de s'expliquer davantage sur ses relations avec l'abbé Florian. Enfin, mademoiselle d'Orsat se leva pour retourner chez elle, ayant hâte d'être seule. Arrivée à la maison, elle monta à sa chambre, se jeta sur un fauteuil et ouvrit d'une main fiévreuse la lettre du vicaire.

XII

La veille, la Boulinière, la campagne de M. Rubel, avait été le théâtre d'une scène d'un autre genre. Il faisait une belle journée de septembre, pleine de calme et de soleil. L'habitation du banquier était vaste, commode, élégante, avec sa toiture d'ardoise et les deux tourelles ornant la façade. Par la grille d'entrée, en fer ouvragé, on l'apercevait à travers le fouillis d'arbres et de fleurs du jardin anglais qui la précédait. En arrière, un petit parc entouré de murs. On venait de déjeuner. Une bonne vieille, la figure sereine et heureuse, — madame Varin, — descendit avec précaution les degrés du perron, soutenue par Georges Plancy et Valentine.

Les deux nouveaux mariés la conduisirent avec mille égards affectueux à un grand fauteuil placé à droite, près d'une table rustique, sous un arbre exotique dont les rameaux formaient un immense parasol. Presque aussitôt madame Plancy rejoignit la grand'mère. Elle était digne et imposante comme toujours. Mais ses traits semblaient rajeunis. La trace des cruels soucis, des souffrances récentes avait disparu, et les grandes lignes de cette noble physionomie avaient un caractère de beauté antique. Puis ce fut le tour de madame Charbuy, la fille de madame Varin et la mère de Georges. Quand les trois femmes furent groupées autour de la table, sur laquelle s'étalaient pêle-mêle des livres, des journaux, une corbeille à ouvrage, les deux jeunes gens prirent leur volée à travers les pelouses et les bosquets du jardin anglais. Georges était superbe de bonne humeur, de vie exubérante. Valentine, vêtue d'une simple robe de mousseline, avec un chapeau de paille posé sur sa brune chevelure, rayonnait de grâce, de joie débordante, lutinant son mari, avec de frais éclats de rire.

— Enfants, cria tout à coup une voix vibrante du haut du perron, il nous faut des fleurs. Les dernières que vous avez cueillies se fanent dans les jardinières et les vases de Chine.

C'était M. Rubel, coiffé d'un vaste panama, en tenue de campagne, qui s'adressait ainsi à Georges et à Valentine.

Debout, près de lui, apparaissait le baron d'Orsat, l'air plus sardonique que jamais et vêtu comme son ami.

— Allons, Valentine, à l'ouvrage! fit Georges d'un ton

joyeux. Le patron commande, et nous sommes ici ses humbles sujets, ma chérie.

Le jeune homme, on le voit, s'était singulièrement familiarisé avec le banquier bourru. Lui et sa femme l'appelaient patron avec le même accent qu'ils eussent employé en le nommant leur père. Pour toute réponse, Valentine cueillit deux roses glorieusement épanouies, s'élança vers le perron, et piquant l'une des fleurs à la boutonnière de M. Rubel, elle lui dit :

— Patron, laissez-moi vous offrir les prémices de ma récolte. A tout seigneur tout honneur.

Le banquier mit un baiser au front de la belle enfant, en murmurant :

— Merci, ma fille.

Valentine se retourna vers le baron et reprit, en faisant pour lui la même cérémonie :

— Je veux vous décorer aussi, oncle d'Orsat.

Le vieillard sourit :

— Noble dame, ne craignez-vous pas d'incendier mon cœur ?

Valentine battit des mains avec un éclat de rire. Et, tendant sa joue :

— Embrassez-moi, vieux pécheur, pour votre pénitence.

M. d'Orsat effleura du bout des lèvres la peau veloutée de la brune jeune femme, qui courut rejoindre Georges déjà occupé à moissonner les fleurs.

Le baron l'avait suivi d'un regard rêveur. Peut-être pensait-il que Victor Aubray, l'ancien forçat, était plus heureux que lui, à cette heure, sous son masque. Mais son ami ne l'avait-il pas associé à la félicité dont il jouissait, anonyme, au sein de cette charmante famille ? Il ne manquait là que M. Charbuy, obligé de rester à la banque, mais qui venait exactement chaque soir. M. Rubel et le baron se préparaient à descendre vers les trois femmes, assises à l'ombre autour de la table, quand la sonnette de la grille retentit. La concierge ouvrit et introduisit un prêtre.

— Le curé de Prunières ! murmura madame Plancy, qui l'avait vu deux ou trois fois chez son neveu, l'abbé Denisot.

— L'abbé Michard ! fit, à demi-voix, le baron d'Orsat.

A ce nom, une flamme jaillit des prunelles grises de M. Rubel, pour la première fois enfin il allait se trouver face à face avec le misérable que Victor Aubray avait manqué à deux reprises, d'abord dans la rue Audran, ensuite à la maison de Césarine, rue de Fontenay.

— Que diable vient-il faire ? murmura le baron.

— La bête se sent traquée, répondit le banquier. Je ne serais pas étonné que le drôle ait l'impudence d'implorer merci.

Cependant l'abbé Michard s'avançait dans l'allée ombreuse, moins raide et moins imposant que d'habitude. Georges et Valentine s'étaient arrêtés dans un massif, surpris d'une pareille visite.

— Est-ce que, par hasard, il voudrait te confesser ? dit le jeune homme à sa compagne.

A l'abri du feuillage, elle se suspendit à son cou, l'enlaçant de ses beaux bras blancs et plongeant ses grands yeux noirs dans les siens. Elle répliqua avec une moue mutine :

— Sachez, monsieur, qu'une femme honnête ne se confesse qu'à son mari.

— Pardonnez-moi, ma chérie, fit Georges en l'embrassant, j'oubliais qu'à notre mariage, nous nous sommes contentés de la bénédiction de M. le maire, pour tout sacrement.

Les trois femmes qui entouraient la table, regardaient le curé de Prunières curieusement, madame Plancy avec une expression de dégoût. En passant, il se découvrit et leur adressa un petit signe de tête, puis il monta les degrés du perron. Arrivé devant le banquier, il salua en disant :

— Est-ce à monsieur Rubel que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même, monsieur, répliqua le banquier en soulevant légèrement son chapeau. Que me voulez-vous ?

Il avait le dos appuyé à l'un des pilastres qui encadraient la porte, et mordillait le bout de son cigare. Malgré son aplomb, le curé fut intimidé par cet accueil glacé et discourtois :

— Monsieur, je désirerais m'entretenir en particulier avec vous.

Sans prononcer un mot, M. Rubel se redressa et lui fit signe d'entrer. Mais l'abbé Michard, infléchissant la croupe, se retourna vers M. d'Orsat, un sourire obséquieux aux lèvres :

— Monsieur le baron, enchanté de vous rencontrer.

En même temps il lui tendit la main. M. d'Orsat retira la sienne, se contentant d'un salut bref et silencieux. Le curé rougit, dévorant l'humiliation, et franchit le seuil, tandis que le banquier disait à son ami :

— Mais venez donc, baron. Que diable ! je ne vais pas au confessionnal.

Bien que très contrarié de l'invitation adressée à M. d'Orsat, l'abbé Michard n'osa réclamer.

Disons-le tout de suite : il ignorait ce qui s'était passé, quelques mois auparavant, lorsque la baronne bigame avait vu se dresser soudain devant elle ses deux maris. Par orgueil, par peur surtout, elle s'était gardée de raconter à son ancien amant les humiliations subies, la résurrection de Victor Aubray. D'ailleurs, elle ne lui avait soufflé mot, même aux jours des passions ardentes, de la naissance de ce fils engendré la nuit du meurtre et de la trahison. On se souvient avec quel soin elle lui avait dissimulé sa grossesse. Quant à la rupture du mariage avec Georges, elle l'avait expliquée tant bien que mal par certaines raisons de convenance. Depuis cette époque, la baronne ne l'avait revu que deux ou trois fois, lui recommandant la prudence avec ses jolies paroissiennes. Mais le curé avait eu la bêtise de se froisser de cet avis. Enfin, madame d'Orsat, décidée à inaugurer sa troisième manière, à jouer correctement le rôle de dévote détachée des vanités mondaines, avait exigé que l'abbé Michard renonçât, dans leurs relations, au langage trop intime d'autrefois. Ils avaient donc cessé de se tutoyer. Le curé de Prunières n'ignorait pas le séjour prolongé du baron à la Boulinière, — pour raison de santé, croyait-il. Mais il n'y attachait pas d'importance. Quoique madame d'Orsat lui eût dit que les facultés intellectuelles de son mari s'amélioraient, il ne s'en était nullement inquiété, ayant eu si longtemps l'habitude de le traiter en idiot. Pourtant, l'accueil presque méprisant du baron l'avait profondément blessé.

M. Rubel ayant fait entrer l'abbé Michard au salon, alla s'adosser à la cheminée, le laissant debout au milieu de la pièce, sans l'engager à s'asseoir. M. d'Orsat s'allongea dans un fauteuil, les jambes croisées. Le curé, interdit, embarrassé, tortillait son tricorne.

— Que désirez-vous? demanda brusquement le banquier.

— Ayant appris, monsieur, que vous êtes très prévenu contre moi, je viens vous déclarer qu'on m'a calomnié. Voyez-vous, j'ai de mauvais paroissiens.

— Est-il bien sûr qu'ils soient si mauvais que cela, ceux qui se plaignent de vous ?

— Dame ! monsieur, ils cherchent à me faire perdre ma position et débitent des horreurs sur mon compte jusque chez vous. Or, confiant dans votre honnêteté, dans la grande considération dont vous jouissez à juste titre, j'ai pensé que vous permettriez à un prêtre, victime de ces

langues infernales de paysans, de se justifier devant vous.

— Je suis curieux de savoir comment vous vous y prendrez, pour vous justifier.

Le curé jeta un regard suppliant à M. d'Orsat, en disant :

— M. le baron me connaît.

— Beaucoup trop, répliqua sèchement le vieillard.

— Et moi aussi, je vous connais... depuis longtemps, fit le banquier d'une voix sourde.

L'abbé Michard parut étonné :

— Cependant, monsieur, il me semble que nous nous rencontrons aujourd'hui pour la première fois.

— Ce qui n'empêche pas que je ne sois instruit des œuvres de l'ancien vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois, cet insaisissable M. Edmond qui débauchait les femmes, il y a vingt-trois ans, notamment celle de Victor Aubray, rue Audran, à Montmartre.

Le curé, très troublé, balbutia :

— Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

M. Rubel eut un éclair terrible dans les yeux. Sa voix devint âpre et vibrante :

— Ah ! vous ne savez pas ce que je veux dire ? Est-ce que vous auriez oublié si facilement ? En son vivant, mamoiselle Aglaé Poivrot avait meilleure mémoire. Elle m'a tout raconté, tout, entendez-vous ? jusqu'à sa confession à Saint-Germain-l'Auxerrois, le lendemain du meurtre. Du reste, madame d'Orsat elle-même a tout avoué en ma présence et en celle de M. le baron.

Le curé était atterré, ses jambes ployaient sous lui :

— Qui êtes-vous donc, monsieur ?

— Je suis le spectre du passé, qui se dresse sur votre chemin, armé par la justice éternelle.

Le prêtre frissonna et reprit en tremblant :

— Grâce, monsieur, je vous en conjure, pour mes erreurs de jeunesse !

— Eh quoi ! souiller l'alcôve conjugale, causer la mort d'un innocent, pousser au bagne le mari outragé, vous appelez cela des erreurs de jeunesse, vous ?

— Monsieur, je me suis amèrement repenti.

— La preuve en est que le soir où Victor Aubray, ayant brisé ses fers, accourut chez l'épouse criminelle pour la punir, vous étiez là, caché lâchement dans un cabinet de toilette.

L'abbé Michard, livide, avili, garda le silence. M. Rubel continua, implacable :

— Est-ce donc par repentir que, plus tard, à Saint-Hilaire, vous avez porté le déshonneur dans la maison de M. d'Orsat ?

— Encore une erreur de jeunesse, mon cher Rubel, dit le baron de son air sarcastique. Maintenant Césarine s'amende et se corrige. Il est vrai que le péché la répudie, la sentant vieillir et enlaidir.

— Aussi, monsieur que voilà se rabat sur les petites filles de Prunières. Et comme ses paroissiens refusent de tolérer davantage son infamie, il a l'impudence de se plaindre de leur méchanceté.

Le curé voulut protester. Mais le banquier lui montrant la porte s'écria :

— Assez, monsieur ! Retirez-vous. En sortant d'ici, vous allez passer devant deux femmes, que je vous ordonne de saluer avec respect jusqu'à terre. La première est la mère du malheureux Jules Varin, tué à votre place, rue Audran ; l'autre est la sœur de la victime innocente de vos turpitudes ecclésiastiques.

Le curé s'éloigna en trébuchant, comme un condamné. Il s'était flatté d'obtenir que M. Rubel arrêtât les poursuites dont on le menaçait pour attentats à la pudeur, et il s'était heurté à tout l'opprobre de son passé. Cet homme inconnu surgissait devant lui comme le spectre du châtiment et de la vengeance. Arrivé au bas du perron, l'abbé Michard salua les dames avec une lâche humilité et ne tarda pas à disparaître. Après son départ, M. Rubel dit au baron :

— Le misérable est-il assez outrecuidant ?

— Je commence à croire que le dénoûment est proche.

— Il a commencé, déclara le banquier.

Tous deux sortirent à leur tour du salon et regagnèrent le jardin. M. Rubel se pencha à l'oreille de madame Plancy en murmurant :

— Je crois, ma chère amie, que nous assisterons bientôt à la dernière scène du drame commencé il y a vingt-trois ans.

Madame Plancy le regarda l'œil brillant, et répondit :

— Ce sera justice.

En ce moment, Georges et Valentine apportaient joyeusement chacun une brassée de fleurs, qu'ils déposèrent sur la table. La bonne grand'mère et madame Charbuy sourirent doucement aux deux enfants. Le lendemain, à l'heure même où Lucile entrait au presbytère de Saint-Hilaire pour recevoir la lettre décisive promise par Luc Florian, le curé de Prunières arrivait à l'hôtel d'Orsat. Autrefois, quand il se présentait, il avait toujours l'air de quêter ou de flairer une bouffée d'encens. Maintenant, il portait l'oreille basse, et ce fut d'un ton presque craintif qu'il se fit annoncer à la baronne. Elle était dans sa chambre, où elle ordonna de l'introduire. En le voyant pâle,

défait, bouleversé, madame d'Orsat tressaillit. Le curé, jetant autour de lui un regard inquiet, demanda :

— M. le baron est-il ici ?

— Non, depuis une semaine, il n'est pas revenu de la Boulinière. Mais qu'avez-vous ?

L'abbé Michard s'assit et ajouta :

— Si vous n'intervenez en ma faveur, je suis perdu.

— Que vous arrive-t-il ?

— Hier, j'ai été chez M. Rubel, à la Boulinière...

— Malheureux ! interrompit la baronne ; mais vous vous êtes jeté tout simplement dans la gueule du lion.

Le curé reprit, tout effrayé :

— Quelle raison M. Rubel a-t-il donc de m'en vouloir si fort ? Je ne lui ai jamais rien fait.

Madame d'Orsat comprit que le banquier n'avait pas révélé à l'abbé Michard son identité avec Victor Aubray.

— Ce que vous lui avez fait... je l'ignore, murmura-t-elle. Enfin, que s'est-il passé ?

Le curé raconta l'entrevue de la veille. La baronne frémit. Elle avait une peur atroce d'attirer sur sa tête de nouveaux coups. Trop heureuse de conserver aux yeux du monde sa position et son titre, elle n'avait garde de se compromettre, de rien faire qui pût irriter son mari. N'ayant plus dans la vie qu'un intérêt, une affection, sa fille Lucile, elle était presque reconnaissante au baron de n'avoir point tenté de répudier l'enfant du crime. Elle se flattait même qu'il ignorait tout à ce sujet, puisqu'il n'y avait fait aucune allusion. Et puis, elle avait réfléchi au passé. Le souvenir des lâchetés de l'abbé Michard lui était revenu. Rue de Fontenay, à Vincennes, il l'avait abandonnée au poignard de Victor Aubray pour s'enfuir honteusement. Maintenant, madame d'Orsat éprouvait du dégoût pour ce prêtre, le sentant glisser dans les dernières fanges du vice. Elle resta donc froide d'abord à ses supplications. Pourtant, à la fin, le voyant si éperdu, elle eut un mouvement de compassion lorsqu'il invoqua le nom de Lucile, le fruit de leurs coupables amours. Ils causèrent longuement, discutant les moyens de conjurer le danger. La baronne conseilla au curé de Prunières de demander un autre poste, fût ce le plus mince du diocèse. Ils étaient encore ensemble quand Lucile revint du presbytère et entra dans sa chambre, voisine de celle de madame d'Orsat, pour lire la lettre de l'abbé Florian.

La lettre du vicaire était conçue en ces termes :

« Ma pauvre amie,

« C'est un bien grand malheur pour nous que tu sois

enceinte. Vois-tu, Dieu nous punit, et il ne nous reste qu'à nous humilier sous sa main qui nous frappe, afin de nous guérir.

« Je ne discuterai pas tes projets. En y réfléchissant plus mûrement, tu comprendras qu'ils sont irréalisables. En effet, il ne m'est pas permis de sacrifier une position si laborieusement obtenue.

« Et puis, ce que tu veux que nous fassions serait un crime irrémissible. Grâce au ciel, je ne me résignerai jamais à l'apostasie, qui entraîne infailliblement la damnation éternelle.

« Aussi je suis fermement décidé à faire pénitence, et te supplie de suivre mon exemple.

« Avec ton intelligence, tu trouveras mille moyens, j'en suis sûr, d'éviter le scandale, c'est-à-dire d'épargner à ma sainte robe de prêtre une tache ineffaçable aux yeux du monde. Tu te souviendras que si notre funeste aventure transpirait, mon ministère et mon avenir seraient gravement compromis.

« Quant à toi, s'il te revenait quelque honte de notre déplorable faute, tu l'accepterais comme une expiation, en bonne chrétienne que tu es.

« Pour ne point nous exposer davantage, je t'en conjure, plus de visites imprudentes chez moi. Abstenons-nous, autant que possible, de nous rencontrer chez *M. le curé*. Néanmoins, pour sauver les apparences, je t'engage à te présenter comme d'habitude à mon confessionnal.

« Crois-le bien, ma pauvre amie, je suis sincèrement désolé de ce qui t'arrive. Personne, plus que moi, n'eût été reconnaissant au Seigneur s'il avait éloigné de tes lèvres cet amer calice. Mais puisqu'il ne l'a pas voulu, répétons avec le prophète : « Qu'ici, comme en toutes choses, son saint nom soit béni ! »

« Malgré mon indignité, je ne me lasserai pas de prier pour ta chère âme.

« L'abbé Luc Florian. »

Lucile avait parcouru ces lignes lâches et cafardes avec une oppression croissante. Au dernier paragraphe, ses yeux se voilèrent. Elle poussa un cri et s'affaissa sur son fauteuil. Ce cri fut entendu. La baronne, qui était dans la chambre voisine avec le curé de Prunières, accourut auprès de sa fille. L'abbé Michard la suivit timidement, avec inquiétude.

— Une tuile encore qui nous tombe sur la tête, pensait-il.

Madame d'Orsat s'efforça de contenir la pauvre enfant qui se débattait, en proie à une crise nerveuse. Mais tout

à coup elle aperçut la lettre fatale que Lucile serrait dans sa main convulsée. La curiosité l'emporta sur tout autre sentiment. La baronne s'empara de l'écrit et se mit à lire avidement, sans s'occuper du curé, qui la regardait, immobile et anxieux. Dès les premières lignes, les traits de madame d'Orsat se contractèrent horriblement, une mousse blanchâtre flotta au coin de ses lèvres livides, et elle murmura avec désespoir :

— Le misérable ! le prêtre infâme !

L'abbé Michard, qui ne se sentait plus chez lui, dans cette maison, n'osa interroger. Quand madame d'Orsat eut fini, Lucile avait cessé de s'agiter. Bientôt la crise céda. La jeune fille reconnut sa mère, puis le curé de Prunières. Le souvenir lui revint, et elle chercha sa lettre des yeux. La voyant aux mains de la baronne, elle comprit que celle-ci connaissait son douloureux secret.

— Ma mère, rends-moi cette lettre, dit-elle d'une voix faible, mais relativement calme.

— Tiens ! dévore ta honte ! s'écria madame d'Orsat en jetant le papier à la face de sa fille. Enceinte ? Tu es enceinte ? Et des œuvres d'un prêtre échappé hier du séminaire ? Mais c'est épouvantable ! Tu ne sais même pas rougir de ton crime, et je me demande à quel degré de perversité tu es arrivée.

La baronne songeait aux récentes recommandations de son mari. De plus, elle se sentait frappée dans son orgueil, humiliée d'avoir été si aveugle. L'abbé Michard, plein de stupeur, était hors d'état d'articuler un mot. Un éclat de rire nerveux interrompit le flux des imprécations de la dévote.

— Quel prédicateur tu aurais fait, ma chère mère, si tu avais porté soutane, dit Lucile.

— Mais tu es folle, créature maudite, rugit madame d'Orsat, les poings crispés.

— Pas plus que tu ne l'étais, ma mère, il y a près de vingt ans.

— Que veux-tu dire ?

— Simplement ceci : huit mois avant ma naissance, tu en étais exactement au point où j'en suis aujourd'hui, avec cette circonstance aggravante toutefois, que M. d'Orsat, ton mari, endossait la paternité de ton enfant à la place de M. l'abbé Michard, alors vicaire de Saint-Hilaire, actuellement curé de Prunières.

— Tu mens ! hurla la baronne, tu mens, dit-elle, fille perdue !

— Elle a dit vrai, affirma une voix vibrante.

L'abbé Michard recula terrifié.

Les deux femmes se retournèrent et aperçurent M. d'Orsat debout sur le seuil.

— Lucile a dit vrai, répéta le baron dont la figure avait revêtu une expression menaçante. Si elle est ma fille selon la loi, je suis prêt à démontrer qu'elle ne l'est à aucun degré selon la nature.

— Maurice, Maurice, comme tu te venges ! s'écria la dévote d'une voix qui râlait. Ainsi, tu as révélé à ma fille ce secret, afin qu'elle méprisât sa mère.

M. d'Orsat fit un pas.

— Je n'ai rien révélé, dit-il. Je suis un honnête homme, moi. Que Lucile réponde !

— M. d'Orsat ne m'a rien révélé, en effet, déclara la jeune fille, une lettre tombée par hasard entre mes mains, au presbytère de Prunières, lors de mon dernier voyage, m'a tout appris. Auparavant, j'aimais M. d'Orsat, le croyant mon père véritable. Depuis, vous me pardonnerez, monsieur le baron, — je vous ai aimé davantage, parce que je sentais combien vous avez dû souffrir. Hélas ! si vous n'aviez pas déserté votre maison, dans ces derniers mois, peut-être eussé-je été préservée.

Ces paroles, prononcées avec un accent de douleur attendrie, émurent singulièrement M. d'Orsat. Mais son regard ayant rencontré l'abbé Michard, réfugié lâchement dans un coin, la colère lui monta au cerveau. Il s'élança vers le misérable prêtre, le saisit par le bras et le traîna devant Lucile en disant :

— N'aurez-vous donc pas un mot pour cette malheureuse enfant, que vous avez introduite par fraude à mon foyer, et qui supporte en ce moment tout le poids de votre infamie ?

Le curé, inconscient de ce qu'il faisait, étendit les mains vers Lucile en balbutiant :

— Ecoutez-moi, ma fille, vous avez péché gravement...

Mais Lucile l'interrompit. Debout, l'œil en feu, le geste indigné, elle s'écria :

— Arrière, monsieur ! je ne vous connais pas.

— Ton père, malheureuse, c'est ton père ! dit la baronne avec angoisse et en joignant les mains.

Lucile se tourna lentement vers M. d'Orsat et reprit avec une indicible émotion :

— Mon père, le voilà ! Malgré l'outrage que ce prêtre lui a infligé, il ne m'a pas renié, lui ; il ne me renie même pas aujourd'hui. Que dis-je, il est le seul ici qui daigne me traiter avec indulgence. A lui donc tout ce que je puis avoir au cœur de tendresse et de reconnaissance.

Et elle retomba épuisée sur son fauteuil. Le baron s'é-

tait redressé. Montrant du doigt la porte au curé de Prunières :

— Monsieur, dit-il, cette enfant a prononcé votre arrêt : vous n'avez plus rien à faire ici.

L'abbé Michard se retira, blanc comme un linceul. Alors M. d'Orsat, s'adressant à la dévote, qui se tordait les mains, désespérée, ajouta :

— Vous n'avez su ni garder votre honneur d'épouse, ni celui de votre fille. Etant le père légal de Lucile, je prétends, dès ce moment, exercer à son égard, dans toute leur plénitude, les droits que ce titre me confère. Allez dans votre chambre, madame, faire vos prières. Demain, je vous expliquerai quelles limites j'assigne à vos dévotions.

A son tour la baronne se traîna hors de la pièce. Le dernier intérêt de sa vie venait d'être brisé. M. d'Orsat et Lucile restèrent seuls. Le baron s'avança vers la jeune fille, triste et grave, s'assit près d'elle et lui prit les mains en disant :

— Je suis navré de n'avoir pas deviné plus tôt que les bigots, en dépravant chez toi le sens moral, n'ont point entamé le caractère. Il me semble que j'aurais trouvé moyen de conjurer le malheur qui te frappe. Tu fus toujours bonne et respectueuse, aussi je t'aime maintenant comme si tu étais réellement ma fille. Rien ne sera donc changé entre nous, sinon que tu trouveras en moi désormais le cœur d'un véritable père.

Lucile, remuée jusqu'au fond de l'âme par la franchise et la générosité de ce langage, entoura de ses bras le cou de M. d'Orsat. Ses larmes coulèrent et elle balbutia en sanglotant :

— Mon père, merci ! Oui, j'ai besoin de sentir que je suis encore ta fille. Mais combien tu as été malheureux !

— J'ai fourni à ta mère le prologue de sa vie dévote à Saint-Hilaire ; toi, tu en es l'épilogue.

— Hélas ! soupira Lucile en rougissant.

— J'ai tout entendu, tout à l'heure, et je te plains. Mais, voyons, est-ce que tu l'aimes ?

— Qui ?

— L'abbé Florian — car ce ne peut être que lui.

— Je ne l'aime plus.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est lâche et bête. Le mépris tue l'amour. Du reste, voici la preuve, signée de sa main, que j'ai raison de le juger ainsi.

Et Lucile tendit au baron la lettre du vicaire que sa mère lui avait rejetée à la figure. M. d'Orsat la parcou-

rut rapidement. Quand il eut fini, il dit à la jeune fille :

— Je désire garder cet écrit.

Lucile fit un signe d'assentiment, et le baron ajouta :

— Tu as raison, ma chérie, ce garçon est lâche et bête. Il n'a pas même le sentiment de sa bassesse ; tant les idées bigotes ont gangrené sa conscience ; autrement, il t'eût remerciée à genoux du parti si honnête et si courageux que tu lui proposais. Ainsi, ces prétendus ministres de Dieu prêchent la charité, et ils abandonnent ou renient sans scrupules leurs propres enfants. Alors, tu es bien sûre de ne plus aimer cet abbé Florian ?

Lucile eut un rire nerveux :

— Si j'en suis sûre ? Mais il reviendrait à moi que je le repousserais sans la moindre hésitation. D'ailleurs, je m'aperçois que je n'ai pas même succombé à l'amour ; la passion malsaine seule, exaspérée par mon éducation dévote, m'a livrée à ce prêtre.

— Bien, ma fille. Laisse-moi agir : je te sauverai.

— Il est trop tard.

— Rien n'est irréparable que la mort. Je te sauverai du moins de la honte publique.

La fille légale, mais dont le père fictif venait de consacrer le titre par sa noble conduite, embrassa le baron avec transport en murmurant :

— Que ne suis-je digne de toi ! ô le meilleur des pères ! Tiens, je t'adore, et dorénavant tu seras mon seul culte au monde.

— Les affections saintes, l'honnêteté sans bigoterie réhabilitent les âmes, dit M. d'Orsat. A présent, je vais m'occuper de toi. Ne m'interroge pas. Demain, je l'espère, les auteurs de notre opprobre seront dans l'impossibilité de l'étaler en public. Cela fait, nous quitterons Paris pour quelque temps.

— J'ai en toi, mon père, une confiance sans borne. Agis à ton gré.

— Dis-moi, ma fille, soupçonne-t-on quelque chose au presbytère ?

— Peut-être a-t-on plus que des soupçons, déclara Lucile avec tristesse.

— Je m'en doutais. C'est par là que je dois commencer.

Ayant recommandé à la jeune fille de l'attendre, de ne recevoir personne en son absence, pas même sa mère si elle se présentait, le baron lui mit un long baiser sur le front et sortit de la chambre. Il passa dans la sienne, prit quelques papiers et descendit précipitamment. Arrivé dans le vestibule, M. d'Orsat s'arrêta tout stupéfait. La baronne et l'abbé Michard, pâles comme deux cadavres,

quittaient le salon et causaient à voix basse. Le baron s'apprêtait à interpeller le prêtre quand la porte extérieure s'ouvrit brusquement, et le laquais introduisit deux hommes vêtus de noir. L'un d'eux aperçut immédiatement l'abbé Michard, alla droit à lui et le saisit par le bras :

— Vous êtes le curé de Prunières ?

— Oui, monsieur. Que me voulez-vous ?

— Nous sommes des agents de la sûreté publique. Au nom de la loi, nous vous arrêtons.

Instinctivement, l'abbé Michard essaya de se dégager. Mais l'homme de police, le contenant énergiquement, ajouta :

— Ne faites pas de résistance. On tient à éviter le scandale. Nous avons un fiacre dans la rue.

Le curé, claquant des dents, affolé d'épouvante, eut cependant encore la force de demander :

— Pour quel motif m'arrêtez-vous ?

— Vous êtes inculpé de nombreux attentats à la pudeur, tentés ou consommés sur des mineures âgées de moins de quinze ans. Voici le mandat.

Et il exhiba l'ordre du parquet. L'abbé Michard, hors de lui, l'air hébété, se laissa emmener sans ajouter un mot. Les agents se retirèrent en adressant des excuses à M. et madame d'Orsat.

— Nous venons de Prunières, dirent-ils. Là, quelqu'un nous ayant dit que nous rencontrerions probablement monsieur chez vous, nous nous sommes hâtés, craignant qu'il n'échappât.

La baronne avait assisté, muette et blanche comme une morte, à cette courte scène. Lorsque les agents eurent disparu avec leur prisonnier, elle regarda son mari d'un air égaré en disant :

— Maurice, est-ce vrai, ce dont ils l'accusent ?

— Comment ! si c'est vrai ? mais les preuves abondent : il y aura trente témoins.

— Alors, c'est le bagne ?

— Oui, c'est le bagne. Votre cher abbé Michard troquera bientôt sa soutane contre la casaque du forçat.

La baronne recula, ses grands yeux dilatés, un sourire idiot sur les lèvres, et murmura, la voix toute changée :

— Victor Aubray, Maurice d'Orsat, comme vous vous vengez cruellement !

Et elle tomba lourdement à la renverse. A l'appel de M. d'Orsat, le laquais et la femme de chambre accoururent.

— Ne faites pas de bruit, recommanda le baron, et ne

dites rien à mademoiselle Lucile pour le moment. Je l'avertirai plus tard.

Ensuite il leur ordonna de transporter la baronne dans une pièce du rez-de-chaussée, où elle dormait quelquefois, sur un lit de repos. Madame d'Orsat n'était qu'évanouie et légèrement blessée à la tête. Dès qu'elle fut étendue sur le lit, le baron envoya chercher son médecin et quitta lui-même la maison, annonçant qu'il rentrerait bientôt.

XIV

M. d'Orsat se dirigea vers le presbytère. Il était de retour depuis une heure seulement de la Boulinière. Lorsque le baron entra chez le curé, mademoiselle Angélique était avec son oncle, et lui disait en se frottant les mains :

— Eh bien, la chute de nos deux anges est un fait accompli.

— Déjà? dit l'abbé Nicolle.

— Oui, déjà, ma bonne amie Lucile me l'a à peu près avoué tantôt.

— Et tu crois qu'il n'y aura pas de scandale?

— Il n'y en aura pas, je vous le jure, cria M. d'Orsat en poussant brusquement la porte entr'ouverte.

Le curé et sa nièce s'étaient levés. Le premier alla audevant du baron, et voulut lui prendre la main, en disant avec onction :

— Mon bon monsieur d'Orsat, combien nous vous plaignons!

Le baron écarta l'abbé Nicolle, croisa ses bras, et dit d'une voix sourde :

— Monsieur, je n'ai que faire de votre pitié, je ne *suis* point ici pour réclamer vos consolations hypocrites, mais pour vous donner un avis dont vous ferez bien de prendre note.

Le curé, ahuri par ce langage impérieux, avait reculé jusqu'à la cheminée. Mademoiselle Angélique, déconcertée elle-même, tenta d'intervenir.

Mais M. d'Orsat l'arrêta sans ménagement :

— Silence, mademoiselle! Vous parlerez quand je vous ferai l'honneur de vous interpeller.

Puis se tournant de nouveau vers l'abbé Nicolle :

— Il y a vingt ans, monsieur, vous faisiez la cour à ma femme.

— On m'a calomnié, s'écria le curé.

— J'ai la preuve écrite, et la voici, fit M. d'Orsat en présentant un billet jauni, tracé de la propre main du digne pasteur.

L'abbé Nicolle courba la tête, très mortifié.

— Seulement, continua le baron, vous n'avez pas réussi, l'abbé Michard vous ayant supplanté. De là votre rancune contre ma pieuse épouse. Quant à mademoiselle Angélique, elle gardait à madame d'Orsat une rancune pareille, pour des motifs non moins ignominieux : la dite madame d'Orsat lui avait volé l'abbé Michard.

L'oncle et la nièce, abasourdis, gardèrent le silence. Le baron poursuivit :

— Si je viens, après vingt années, vous jeter à tous deux votre infamie à la face, c'est pour une raison très grave. Mademoiselle Lucile a subi les conséquences de son éducation bigote et de la fréquentation des prêtres. Mais, comme elle porte mon nom, il ne me plaît point que sa réputation soit à la merci des misérables qui font métier de pervertir les femmes et les jeunes filles. Je vous avertis donc qu'à la moindre insinuation de votre part, monsieur l'abbé Nicolle, ou de la vôtre, mademoiselle, j'userai de tous les moyens en mon pouvoir pour vous infliger un châtiment mérité.

Il n'y avait point à résister à cette sommation catégorique, le curé et sa nièce jurèrent d'être muets comme la tombe.

— J'y compte bien, déclara M. d'Orsat avec un accent méprisant, non point à cause de votre serment, mais parce que vos intérêts les plus chers vous commandent le silence.

— Vous nous traitez bien durement, monsieur le baron, balbutia le vieux curé.

— Croyez-vous? fit le baron avec son accent sarcastique. Eh bien, je parierais qu'à cette heure, l'abbé Michard, votre ancien vicaire, serait charmé d'être à votre place.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à l'abbé Michard?

— Mais il est en prison, tout bonnement.

— Vous plaisantez?

— Non pas, je puis même vous annoncer, sans être prophète, qu'il sera au bagne dans deux mois.

— De quoi l'accuse-t-on?

— Attentats à la pudeur, mon cher monsieur, consommés sur des mineures âgées de moins de quinze ans. Vous voyez : on commence chez vous par les femmes mariées, puis on descend aux fillettes, quelquefois plus bas encore.

Après cette exécution, le baron se retira, laissant le curé et sa nièce singulièrement consternés.

En rentrant chez lui, M. d'Orsat trouva le médecin près de la baronne, qui délirait dans un accès de fièvre ardente. La malade fut transportée dans sa chambre, où Lucile s'installa à son chevet. Le lendemain, le baron se rendit à l'archevêché.

Admis en présence de l'archevêque, il dénonça l'abbé Florian, l'accusant de corrompre les jeunes filles et fournissant les preuves.

— Je lui donnerai un autre poste, dit le prélat tranquillement.

— Je ne l'entends pas ainsi, monseigneur; ce jeune homme est un élève de l'abbé Michard; il ne faut pas qu'il aille, comme son maître, empoisonner successivement trois paroisses, pour finir ensuite aux galères.

L'archevêque rougit et demanda :

— Que voulez-vous que je fasse, monsieur le baron?

— J'exige que l'autorité ecclésiastique purge la France de cet abbé; sinon je ferai scandale.

— Mais je ne puis l'expulser, je n'ai pas ce droit.

— Pardonnez-moi; vous êtes à même de nous en débarrasser. Je connais ce jeune prêtre incapable de vivre hors de sa profession actuelle. Donc, en l'excluant de votre diocèse et en lui refusant en même temps les lettres indispensables pour s'établir ailleurs, en France, vous le forcerez à émigrer.

— Mais où ira-t-il, le malheureux?

— Eh! parbleu, il passera en Algérie ou aux colonies. Vous savez bien, monseigneur, que cela se pratique tous les jours. Quand un prêtre est impossible en France, on le dépayse. Chez les Arabes ou chez les nègres, il est moins dangereux.

L'archevêque dut céder :

— Il sera fait, monsieur le baron, comme vous le désirez. Dans quarante-huit heures, l'abbé Florian aura quitté Saint-Hilaire.

— Vous me permettrez encore, ajouta M. d'Orsat, de vous recommander de prendre garde au presbytère. Autrement, je me verrai dans la nécessité d'exercer à l'égard de notre curé, la même surveillance que mon ami, M. Rubel, a exercée envers l'abbé Michard, à Prunières.

— Je remplirai mon devoir, monsieur, affirma l'archevêque, très blessé de la leçon, mais n'osant le manifester.

Le baron prit congé sur cette assurance. Quinze jours plus tard, madame d'Orsat était complètement folle. On dut la faire entrer dans une maison d'aliénés. A peu près

à cette époque l'abbé Florian s'embarqua pour l'Algérie, et obtint un maigre poste, dans un chétif village, où il n'y avait pas une dévote à débaucher.

Ses parents restèrent à Prunières, d'où ceux de l'abbé Michard avaient dû déguerpir au plus vite, pour se soustraire à la réprobation publique. Dans les derniers jours d'octobre, l'abbé Michard comparut devant la cour d'assises. Déclaré coupable, sans admission de circonstances atténuantes, il fut condamné à vingt ans de travaux forcés. Le soir du jugement, le baron d'Orsat fit ses adieux à M. Rubel. Il allait partir avec Lucile pour l'Italie. Le père putatif adorait sa fille légale presque autant que madame Plancy adorait Georges, son enfant d'adoption. Au moment de se séparer de son ami, le banquier lui remit un titre de cinq cent mille francs, en disant :

— C'est pour la sœur de Georges.

M. d'Orsat n'avait pas le droit de refuser ce don magnifique, fait en pareils termes. Il remercia au nom de Lucile.

— Maintenant, le règlement des comptes est complet, dit-il de son air sardonique : l'abbé Michard, le bel Edmond d'autrefois, remplace au bagne Victor Aubray, et la baronne d'Orsat occupe dans une maison d'aliénés le cabanon qu'elle réservait à son second mari. Le prêtre et la dévote subissent la peine du talion.

— Ils subissent la loi de la justice éternelle, dit gravement M. Rubel.

Au mois d'avril suivant, Lucile accoucha à San Remo d'un enfant qui ne vécut pas. Le baron reçut presque en même temps la nouvelle de la mort de sa femme, dont les dernières semaines n'avaient été qu'un long accès de fureur.

FIN

Paris. — Typographie N. Blanpain, 7, rue Jeanne.

